
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00181560 4

COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
L'ABBÉ DE MABLY.

TOME DIXIÈME.

COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
L'ABBÉ DE MABLY.

TOME DIXIÈME.

Contenant les Entretiens de Phocion et les Principes de Morale.

A PARIS,

De l'imprimerie de Ch. DESBRIERE, rue et place *Croix*, chaussée du *Montblanc*, ci-devant d'*Antin*.

L'an III de la République,

(1794 à 1795.)


LIBRARY
DEC 27 1963
UNIVERSITY OF TORONTO

PRÉFACE.

Il y a deux années que voyageant en Italie, un événement, dont il est inutile d'entretenir le public, me fit passer quelques mois au monastère du Mont-Cassin. C'est le berceau de cet ordre célèbre, qui, au milieu de la barbarie où l'Europe a été plongée pendant plusieurs siècles, a cultivé les lettres avec soin, et auquel les savans doivent tout ce que nous avons aujourd'hui des ouvrages des anciens. La bibliothèque du Mont-Cassin, digne des hommes de mérite qui l'ont formée, est fort riche, et principalement en manuscrits. Le hasard m'en fit rencontrer un qui doit être très-ancien, si les règles de critique sur cette matière sont vraies ; il est bien conservé, et a pour titre : *Entretiens de Phocion.*

Un ouvrage jusqu'alors inconnu, et qui porte le nom d'un des plus grands hommes de la Grèce, aussi célèbre par son éloquence que par ses vertus et ses talens militaires, fixa toute mon attention. A peine eus-je commencé à le parcourir, qu'il ne me fut plus possible de le quitter. Je le lus et le relus plusieurs fois. J'invitai le bibliothécaire à enrichir le public du trésor qu'il possédoit; mais comme il ne me répondit que d'une manière peu satisfaisante, en se plaignant du mépris que notre siecle fait des anciens, de la décadence des lettres, et de l'inutilité de multiplier les originaux, tandis qu'on ne lit plus Homère, Platon et Démosthene que dans des versions; je me hâtai de faire un extrait de la doctrine de Phocion. Ce premier essai me donna l'envie de traduire ses Entretiens: la briéveté de l'ouvrage me fit dévorer toutes les difficultés de mon entreprise, et depuis, j'ai profité des premiers momens de

loisir dont j'ai joui pour retoucher ma traduction, que je n'avois d'abord songé qu'à rendre exacte et littérale.

J'ai communiqué mon travail à quelques savans, et les ai consultés sur plusieurs passages que j'avois copiés exactement, et qui m'embarrassoient. Ils ont eu la bonté de m'aider de leurs conseils ; et en même-temps que je m'acquitte du tribut de reconnoissance qui leur est dû, je ne dois pas laisser ignorer aux lecteurs, que si quelques-uns ne doutent pas que Nicoclès n'ait recueilli la doctrine de Phocion, ainsi que Platon et Xénophon ont recueilli celle de Socrate, d'autres soupçonnent que cet ouvrage pourroit bien n'avoir été composé que dans un siècle postérieur même à celui de Plutarque.

Par quelle fatalité, m'a-t-on dit, Cicéron, qui avoit fait une étude profonde de tous les philosophes de la Grèce, et qui en expose souvent la doctrine avec une sorte de complaisance, ne cite-t-il

Nicoclès, ni Phocion, dans aucun endroit de ses ouvrages philosophiques? Ce silence n'est-il pas une preuve que le philosophe Romain ne connoissoit pas les entretiens que vous avez découverts dans la poussière d'une bibliothèque? Et, s'il ne les connoissoit pas, est-il vraisemblable qu'ils existassent de son temps? Plutarque, ajoutoit-on, cet écrivain si exact à rapporter tout ce qui est propre à faire connoître ses héros, a écrit la vie de Phocion; eût-il négligé de rendre compte de son systême moral et politique, s'il eût eu entre les mains l'ouvrage de Nicoclès? Il parle en deux endroits de Nicoclès même, comme de l'homme le plus tendrement attaché à Phocion. Comment auroit-il oublié d'avertir qu'il a fait et transmis à la postérité le tableau le plus précieux des mœurs et de l'esprit de son ami? C'eût été relever la gloire de l'un et de l'autre. De-là, on a conclu que les Entretiens de Phocion ne sont pas d'une aussi haute antiquité

qu'on seroit d'abord tenté de le croire, et que le véritable auteur de cet ouvrage n'a vraisemblablement emprunté les noms respectables de Phocion et de Nicoclès, que pour donner plus de crédit à sa doctrine.

Quelque prévenu que je le sois en faveur des critiques qui m'ont fait ces objections, je l'avouerai cependant, elles ne m'ont pas convaincu. Est-ce amour-propre de traducteur, ou suis-je fondé en raison? Le public en jugera. Le silence de Cicéron, ou je me trompe fort, n'est point un argument invincible contre l'ouvrage dont je donne la traduction. Je ne vois pas que l'ordre des matières qu'il traitoit dans ses *offices*, ses *tusculanes*, ses *dialogues sur la nature des dieux*, &c. le conduisit à parler des Entretiens de Phocion; pourquoi les auroit-il cités? C'est dans son *traité des lois*, et sur-tout dans ses *livres de la république*, qu'il auroit eu occasion d'en exposer la doctrine. Si je dis que

vraisemblablement il l'a fait, il me semble qu'on ne peut m'opposer qu'un doute vague qui ne prouve rien, puisqu'il s'en faut bien que le premier de ces ouvrages soit parvenu entier jusqu'à nous, et que le second ne nous est connu que par quelques fragmens très-courts.

Le silence de Plutarque forme, j'en conviens, une difficulté plus spécieuse; mais de ce qu'il n'a pas cité l'écrit de Nicoclès, en faut-il conclure qu'il ne l'a pas connu? Ne voit-on pas que Phocion est peint dans cet historien avec les mêmes couleurs qu'il se peint lui-même dans ses entretiens? N'étoit-ce pas exposer de la manière la plus intéressante le système de morale et de politique de ce grand homme, que de le représenter lui-même inviolablement attaché à la pratique de toutes les vertus? Plutarque a cru avec raison que le devoir d'un historien se bornoit là. C'est parce que l'ouvrage de Nicoclès étoit entre les mains de tout le monde, qu'il

aura peut-être regardé comme inutile d'en parler. Peut-être en avoit-il déjà rendu compte dans quelqu'un de ses ouvrages de morale; et si le temps nous en a dérobé plusieurs, comment peut-on se prévaloir du silence de Plutarque ? Je le remarquerai en passant, ce silence des écrivains, que la plupart des critiques emploient à chaque instant comme un argument décisif, ne forme presque jamais qu'un préjugé très-foible. S'il prouvoit quelque chose contre les Entretiens de Phocion, il faudroit se livrer au pyrrhonisme reproché au père Hardouin, et douter avec lui que la plupart des écrits de l'antiquité fussent des auteurs dont ils portent le nom.

Mais ce qui répond à toutes les difficultés qu'on peut m'opposer, c'est l'éloquence, c'est la force, c'est l'énergie des Entretiens de Phocion. Si les savans qui n'ont vu que ma traduction, dont je ne me dissimule pas l'extrême foi-

blesse, avoient lu l'original, ils y auroient reconnu sans peine ce caractère qui distingue le siècle de Platon, de Thucydide et de Démosthène, des temps qui l'ont suivi. Je sais que plusieurs siècles encore après, et lorsque la Grèce fut même devenue une province Romaine, les Grecs continuèrent à parler leur langue avec une extrême pureté; mais l'époque de la ruine de leur liberté, fut l'époque de la décadence de leur génie. Les esprits amollis et plus timides, n'eurent plus une certaine sève, une certaine vigueur. On parla avec élégance, mais on pensa sans force; les idées du beau se perdirent, et l'éloquence cultivée par des rhéteurs, et non par des philosophes, abandonna son ancienne simplicité pour se parer d'ornemens inutiles.

La philosophie si sage, si lumineuse dans les écoles de Socrate et de Platon, dégénéra encore plus promptement que l'éloquence. Les sophistes, dont ces

grands hommes commençoient déjà à se plaindre, conjurèrent contre la vérité et l'étouffèrent. Pour augmenter le nombre de leurs disciples, à qui ils vendoient leurs leçons, ils se firent une étude d'inventer des opinions bizarres, hardies et extraordinaires, et un art de les défendre par de misérables subtilités. Croira-t-on aisément que de cette lie de la philosophie, soit sortie la doctrine des Entretiens de Phocion? La politique fut encore plus négligée que la morale par des hommes qui n'étoient plus libres, qui n'aimoient plus leur patrie, et qui faisoient bassement la cour aux Romains. Mais je m'arrête trop long-temps sur cette matière. Les savans, qui connoissent le génie et la manière, si je puis parler ainsi, de chaque siècle, se diront eux-mêmes, et mieux que je ne pourrois faire, tout ce que je tais ici. Pour le reste du public, il ne s'occupe guère de ces sortes de discussions. Un ouvrage est-il bon, est-il mauvais? Voilà ce qui

le touche, et non pas le nom de son auteur, et la date du temps où il a été écrit.

Quand Phocion prit part au gouvernement de sa patrie, la Grèce, divisée par ses querelles domestiques, n'étoit plus ce qu'elle avoit été autrefois, lorsqu'unie par les lois de sa confédération, et sous la conduite de Miltiade, d'Aristide, de Thémistocle, de Léonidas, &c. elle humilia l'orgueil des Perses. Les Lacédémoniens, jaloux des grandes choses qu'Athènes avoit faites pendant la guerre Médique, et inquiets des sentimens d'ambition ou de vanité que cette république laissoit voir, n'avoient cherché qu'à lui faire perdre la considération qu'elle méritoit. Les Athéniens, trop fiers de leur coté d'avoir sauvé la Grèce, et d'être les maîtres de la mer, ne tardèrent pas à se plaindre de l'injustice de Lacédémone, et lui disputèrent le commandement des armées, dont elle avoit joui sans trouble, depuis qu'elle

obéissoit aux sages institutions de Lycurgue. Ces deux peuples se firent des injustices et des injures; la guerre fut enfin allumée entre eux, et dès ce moment l'émulation, qui avoit produit mille vertus chez les Grecs, se convertit en une jalousie qui produisit mille vices. Toutes les républiques de la Grèce prirent part à cette querelle; elles oublièrent qu'elles avoient la même origine, ne formoient qu'un peuple, et que leur alliance étoit le fondement de leur liberté. On ne connut plus aucune règle, aucun ordre, aucune subordination; on ne consulta que son ambition et sa vengeance, et pendant près de trente ans qu'Athènes et Lacédémone se disputèrent l'empire de la Grèce avec opiniâtreté, leurs efforts inutiles, les maux qu'elles se faisoient, leur foiblesse qui en étoit le fruit, rien ne fut capable de les éclairer sur leurs intérêts, et de leur faire sentir qu'elles couroient à leur ruine.

Tout le monde sait la fin malheureuse

de la guerre du Péloponèse. Les Athéniens, assiégés par mer et par terre, furent enfin obligés de recevoir la loi d'un vainqueur d'autant plus disposé à abuser des droits de la victoire, que ses succès lui avoient coûté plus de peine. Athènes vit détruire ses fortifications; Lysandre y abolit le gouvernement populaire; et cette ville, si jalouse et si fière de sa liberté, fut condamnée à obéir à trente tyrans. Trasybule la délivra de ce joug rigoureux; mais des hommes d'abord corrompus par la prospérité, familiarisés ensuite dans la servitude avec les vices les plus bas, recouvrèrent leur premier gouvernement, sans reprendre leur ancien caractère. Le goût des plaisirs et le luxe de quelques citoyens portèrent une licence extrême dans les mœurs. La pauvreté avilit la multitude, et la rendit insolente et séditieuse. L'amour de la patrie fut éteint, l'amour de la gloire fit place à l'amour des richesses, les lois com-

battues par les mœurs ne conservèrent aucune force, et les magistrats méprisables et méprisés n'eurent aucune autorité.

Les Spartiates, quoique vainqueurs, ne jouirent pas cependant d'une fortune plus heureuse que les vaincus. En dominant sur la Grèce, ils ne sentoient que leur foiblesse, parce qu'ils avoient renoncé aux principales institutions de Lycurgue. L'injustice, la force et la ruse qu'ils voulurent employer pour affermir et conserver leur empire, ne suppléèrent point à la justice, à la modération, à la bienfaisance, par lesquelles ils avoient autrefois mérité la confiance des Grecs, et étoient devenus les chefs et les arbitres de leur confédération. Chaque ville, effrayée de l'ambition des Lacédémoniens, craignit avec raison d'éprouver le sort d'Athènes, si elle vouloit jouir de ses droits. Toute la Grèce s'agita pour secouer le joug ou pour prévenir la servitude; et la puissance de Sparte s'éva-

nouit dès que les Thébains, qu'elle traitoit moins en sujets qu'en esclaves, se révoltèrent contre la tyrannie.

On vit Thèbes à la tête des affaires de la Grèce, et l'élévation inattendue d'une république, qui seroit restée dans l'obscurité, si elle n'avoit produit par hasard un Pélopidas et un Epaminondas, fit éclater une révolution préparée par ses vices, et par l'inquiétude générale qui agitoit les Grecs. Il n'y eut point de ville un peu considérable qui ne crût devoir aspirer à la même fortune que Thèbes. Chaque peuple se fit des intérêts à part; il ne subsista plus aucune trace de l'ancienne union; les alliances jusqu'alors les plus respectées furent oubliées, et celles qui se formèrent au milieu du trouble et de l'anarchie, n'inspirèrent aucune confiance. La politique, changée en une intrigue frauduleuse, ne servit plus que les passions les plus contraires au bien de la société. C'est dans cette situation déplorable que

Philippe surprit la Grèce, en montant sur le trône de Macédoine; et on commençoit déjà à redouter son ambition, lorsque Phocion eut avec Aristias les entretiens que Nicoclès nous a conservés.

Cet ouvrage traite de la matière la plus importante pour les hommes. On remonte aux principes fondamentaux de la politique, et on prouve qu'elle ne peut travailler efficacement au bonheur de la société, qu'autant qu'elle est attachée aux règles de la plus exacte morale. Ce ne sont point ici les lieux communs d'un déclamateur, ni les spéculations d'un philosophe séparé des affaires, et qui ne connoît pas les hommes. Ce sont les préceptes d'un sage, dont la philosophie ne fut jamais oisive, que l'expérience éclaire, et qui puise dans la nature même de l'homme, les principes de la science propre à le gouverner. Phocion commanda presque continuellement les armées d'Athènes. Ses concitoyens le

chargèrent de plusieurs négociations de la plus grande importance, dans les conjonctures les plus difficiles; et il avoit mille fois éprouvé dans le sénat et dans les assemblées du peuple, que sa république n'étoit foible, chancelante et méprisée, que parce qu'elle n'avoit plus de vertu. Nous avons beau nous être fait une idée toute différente de la politique, la vérité ne changera point au gré de notre ignorance et de nos caprices : si Phocion nous la découvre, rétractons nos erreurs, et tâchons de profiter de ses leçons.

Il seroit téméraire à moi de vouloir écrire ici la vie de ce grand homme; en essayant d'égaler Plutarque, je sens combien mes efforts seroient inutiles. Je me contenterai de rapporter quelques traits de la vie de Phocion, propres à faire connoître ses mœurs et son caractère.

Il passe des écoles que Socrate avoit formées à l'armée de Chabrias, sous lequel il fit ses premières armes; et tandis

que

que le jeune disciple de Platon apprenoit l'art de la guerre de ce général habile, mais quelquefois paresseux ou emporté, il lui enseignoit à son tour à commander avec la diligence, l'exactitude et la modération dignes d'un grand capitaine. Chabrias démêla sans peine tous les talens de son élève et de son maître, et à la bataille de Naxe, il lui confia le commandement de son aile gauche, qui décida de la victoire.

Athènes n'avoit plus de ces citoyens à la fois hommes d'état dans la place publique ou dans le sénat, et capitaines à la tête des armées. Les uns se destinoient aux emplois militaires, les autres aux fonctions civiles, et depuis ce partage, les talens et la république étoient également dégradés. Phocion fit revivre l'ancien usage; réunir les talens, c'étoit en quelque sorte multiplier les citoyens, les ressources de l'état et les grands magistrats. Il croyoit que toutes les connoissances se prêtent un secours mu-

tuel. Il gagna des batailles, traita de la paix, et fut le rival de Démosthène, qui l'appeloit *la hache de ses discours*, et ne craignit que lui de tous les orateurs dont Athènes étoit alors remplie.

En se rendant digne de tous les emplois de la république, Phocion n'en brigua jamais aucun. Quoique sûr de commander les armées, si on faisoit la guerre, il conseilla toujours la paix; et le peuple, à qui il reprocha sans cesse ses vices, tantôt avec force, tantôt avec une plaisanterie fine et piquante, le proclama quarante-cinq fois son capitaine général. Il gagna une bataille considérable sur les Macédoniens dans l'Eubée, chassa Philippe de l'Hellespont, dégagea Mégare qu'il attacha aux Athéniens, et défit le général Micion, qui ravageoit l'Attique. Toujours occupé à réparer les pertes que les autres capitaines avoient faites, et à rétablir, tantôt par sa prudence, tantôt par son courage, les affaires désespérées d'une république

toujours trop lente ou trop précipitée dans ses démarches, il ne travailloit pas moins à faire des alliés à sa patrie qu'à la rendre redoutable à ses ennemis. Les peuples, accoutumés depuis longtemps à fuir avec leurs effets les plus précieux, des pays dont les armées d'Athènes approchoient, les voyoient traverser leurs terres sans terreur, lorsque Phocion les commandoit; elles sembloient en effet reprendre leur ancien esprit, en marchant sous les ordres de ce nouvel Aristide. On venoit au-devant de lui en habits de fête, et avec des couronnes de fleurs; on lui apportoit des rafraîchissemens. Il rendoit les soldats aussi humains que braves; sa vertu étoit le gage de la sureté et de la foi publiques; aucune ville, aucun port ne lui étoit fermé.

Phocion avoit, dans Athènes corrompue, les mœurs simples et frugales de l'ancienne Lacédémone. Né avec une fortune très-médiocre, sa pauvreté lui

étoit chère. Il regarda les richesses comme un fardeau incommode pour le sage qui sait s'en passer, et comme un écueil pour la vertu qui n'est pas parvenue à les mépriser. Il refusa constamment les dons qu'Alexandre et Antipater voulurent lui faire. Condamné, comme Socrate, par une assemblée du peuple, à boire de la ciguë, il n'eut pas de quoi payer le poison qu'on lui préparoit ? *Puisqu'il faut acheter la mort à Athènes*, dit-il à un de ses amis, *acquittez-moi de cette dette, et donnez douze drachmes à l'exécuteur.*

Lui seul fut tranquille dans cette assemblée tumultueuse qui le condamna, et dont on n'exclut ni les esclaves, ni les étrangers, ni les hommes notés d'infamie. Les gens de bien n'y portèrent que leur consternation. Découragés par un spectacle si propre à intimider la vertu, s'il ne lui inspiroit un généreux désespoir, ils gémirent et baissèrent les yeux, en voyant Phocion

accusé et chargé de fers. Nous reprochons à nos pères la mort de Socrate; la postérité, durent-ils dire, nous reprochera éternellement celle de Phocion. Nous ne le jugeons pas, nous l'assassinons. Malheureux Athéniens! quel sort funeste nous attend, puisque c'est-là le prix que nous gardons à la vertu!

En allant à sa prison, après avoir entendu son jugement, Phocion, dit Plutarque, conserva le même visage que quand il sortoit de l'assemblée de la place, aux acclamations du peuple, pour aller se mettre à la tête de l'armée, ou qu'il reparoissoit dans le sénat, après avoir vaincu les ennemis. Il eut la générosité de pardonner sa mort à ses concitoyens, et ordonna à son fils de ne jamais penser à le venger. Les Athéniens ouvrirent bientôt les yeux sur leur injustice, et connurent la perte qu'ils avoient faite. Ils allèrent chercher à Mégare les cendres d'un

homme à qui ses ennemis avoient fait refuser les honneurs de la sépulture dans l'Attique. On lui éleva un tombeau et une statue aux dépens de la république, et on fit mourir ses accusateurs, ou du moins leur chef Agnonidès.

Nicoclès, qui nous a conservé la doctrine de Phocion, fut condamné avec lui, à boire la ciguë. Cet ami tendre et fidelle ne vit dans cette affreuse catastrophe que l'horreur d'être témoin de la mort de Phocion, et le conjura de lui permettre de boire le poison avant lui. *Mon cher Nicoclès*, lui répondit Phocion, *votre demande me déchire le cœur; mais puisque je n'ai jamais rien refusé à votre amitié, je veux bien vous faire encore ce dernier sacrifice.*

C'est inutilement que j'ai parcouru les historiens qui ont parlé des affaires d'Athènes et de la Grèce, sous les règnes d'Alexandre et de ses premiers successeurs, pour y trouver quelques éclaircis-

semens sur Aristias, à qui Phocion donne des leçons de morale et de politique. Ce nom est peu connu dans l'antiquité ; je ne me rappelle pas même qu'il ait été porté par d'autre homme connu, que par un poëte dramatique, contemporain d'Eschyle, et dont il ne nous reste aucun ouvrage. Sans doute qu'Aristias, qui avoit adopté les principes de son maître, mourut avant d'avoir pu consacrer ses lumières et ses talens au service de sa patrie. Pour Cléophane, à qui Nicoclès adresse les Entretiens de Phocion, on sait qu'il étoit l'ami de ces deux grands hommes. Plutarque nous apprend qu'il servit dans l'armée que Phocion commanda dans l'Eubée, et contribua par ses talens, au succès de la campagne.

Je n'ai qu'un mot à dire au sujet des remarques qui accompagnent ma traduction. Je me suis proposé de ne point abuser du privilége que les traducteurs et les commentateurs semblent s'être arrogé, d'ennuyer par une érudition fas-

tidieuse, ou par des réflexions puériles. Quand Nicoclès parlera de Lycurgue, de Solon, de Miltiade, d'Aristide, de Thémistocle, de Cimon, &c. ou qu'il indiquera quelqu'événement célèbre de l'histoire ancienne, je supposerai que mes lecteurs ont lu Hérodote, Thucydide, Xenophon et les Vies des hommes illustres de Plutarque, et je n'aurai point la vanité de vouloir leur apprendre ce qu'ils savent déjà. Je tâcherai d'être court dans les remarques qui ne roulent que sur la morale; elles ne contiendront ordinairement que quelques passages des anciens. Je me suis fait la même règle à l'égard des remarques qui regardent la politique; je sais combien des lieux communs sur l'art de gouverner, sont insipides.

ENTRETIENS DE PHOCION,

SUR LE RAPPORT DE LA MORALE AVEC LA POLITIQUE.

PREMIER ENTRETIEN.

NE désespérez pas du salut de la patrie, mon cher Cléophane, Athènes n'a point encore perdu la protection de Minerve, puisqu'elle possède Phocion. Peut-être nos citoyens ne sont-ils pas assez dépravés pour mépriser constamment sa philosophie : si nous la consultions, nous ressemblerions bientôt à nos pères; nous verrions bientôt renaître des

Miltiade, des Aristide, des Themistocle, des Cimon, et une république digne de ces grands hommes.

Pénétré de douleur, à la vue des vices qui ont infecté l'ame de nos citoyens, et des guerres implacables qui ont succédé aux querelles passagères qui troubloient autrefois la Grèce, sans la diviser (1), je crois ne voir

---

(1) Avant la guerre du Péloponèse, les villes de la Grèce, libres et indépendantes, mais unies par des alliances et des sermens, à-peu-près comme le sont aujourd'hui les Cantons Suisses, formoient une république fédérative. Malgré les différends qui s'élevoient quelquefois entre les alliés, les Grecs croyoient que la nation entière n'avoit et ne pouvoit avoir qu'un même intérêt, et ils ne regardoient pas comme de véritables guerres, les hostilités qu'ils faisoient les uns contre les autres. C'est ce qui faisoit dire à Platon : *Aio equidem Græcos omnes inter se propinquos esse genere atque cognatos, à barbaris autem diversos atque extraneos..... Quoties igitur Græcia adversus Barbaros, vel contra Græcos barbari pugnabunt, bellum gerere asseremus, et hostes esse natura, et hæc inimicitias bellum vocabimus. Quando vero Græci adversus Græcos insurgunt, dicemus eos natura quidem amicos esse, morbo autem laborare in hoc Græciam, et seditionibus agitari, et seditiones has inimicitias appellabimus.* (Plat. in Rep. L. 5). La guerre du Péloponèse, entreprise par des vues d'ambition, et soutenue pendant près de trente ans, avec la plus grande opiniâtreté, par les Athéniens, les Spartiates et leurs alliés, rompit tout lien entre les Grecs. On ne prit plus les armes pour se venger simplement d'une injure et exiger une réparation, mais pour

de tout côté que de funestes présages d'une servitude prochaine, et je vais chercher de la consolation dans les entretiens de Phocion. Mon cœur épanche dans le sien, ses craintes et ses chagrins. Il n'y a, me dit-il, que les dieux qui soient immortels; les empires, les républiques se forment, s'élèvent, et leur prospérité même, dont ils abusent toujours, est toujours le signe de leur décadence. Ouvrage des hommes, ils portent l'empreinte de leur foiblesse; ils sont sujets, comme eux, aux maladies, à la caducité et à la mort. Vous et moi nous aurions dû naître dans des temps plus heureux; il est doux de voguer sur les mers quand un vent favorable agite mollement les vagues, et que le pilote lit sa route dans un ciel serein : mais ne murmurons point contre l'ordre éternel des choses, qui ne nous a pas destinés à ce bonheur. Au milieu d'une mer orageuse et couverte d'écueils, nous devons, s'il est

---

détruire son ennemi, asservir ses voisins, et dominer sur la Grèce entière. Si Platon appeloit encore ces guerres cruelles des *séditions* ou des *émeutes*, c'étoit pour apprendre aux Grecs leur devoir, et les inviter à penser encore comme leurs pères avoient pensé.

possible, espérer contre toute espérance, et ne pas abandonner lâchement la manœuvre du vaisseau. Mon cher Nicoclès, me dit Phocion, il n'est jamais permis de désespérer du salut de la république; aux plus grands desordres, opposez une plus grande sagesse; aux plus grands périls, opposez un plus grand courage : attendez des miracles de la part des dieux, et peut-être en ferez-vous. La république peut périr; mais la consolation d'un bon citoyen, en s'ensevelissant sous ses ruines, c'est d'avoir tout tenté pour la sauver.

Que n'êtes-vous avec nous, mon cher Cléophane! Nous parlons de l'amour de la patrie et de la liberté, qui ne vit plus que dans le cœur de trois ou quatre citoyens; nous regrettons cette ancienne simplicité, qui servoit de rempart aux bonnes mœurs; nous gemissons sur la jouissance de ces faux plaisirs après lesquels nous courons, et qui ne nous préparent que des malheurs. Phocion, lui disois-je hier, je ne suis pas étonné que nos triomphes dans le cours de la guerre Médique, nous aient inspiré une folle présomption. Les hommes sont plus faits pour

résister aux malheurs qu'à la prospérité ; nous devions nous tenir sur nos gardes, et conjurer les dieux de mettre le comble à leurs bienfaits, en ne nous permettant pas d'en abuser, et nous nous sommes laissés imprudemment éblouir par notre gloire. Nous n'avons pas compris que cette prospérité disparoîtroit, si nous abandonnions les principes auxquels nous la devions. Trop fiers de régner sur la mer, nous avions cru, après la journée de Salamine, qu'il étoit indigne de nous de respecter les droits de Lacédémone, et de n'occuper que la seconde place dans la Grèce. Nos voisins et les colonies ont recherché notre alliance, et nous avons cru leur faire une grâce en la leur accordant ; nous avons eu la folie de vouloir leur vendre une protection que nous devions leur donner. Notre orgueilleuse ambition nous a bientôt fait commettre de nouvelles fautes ; nous avons cessé de respecter la liberté de nos amis, parce qu'ils étoient moins puissans que nous. Après les avoir affranchis du joug des Perses, nous avons voulu leur imposer le nôtre : ils souffroient patiemment notre orgueil ; mais notre avarice a enfin

soulevé la leur (1), et ils sont devenus nos ennemis.

Nous fumes punis de nos injustices par la révolte ou la défection de nos alliés ; et au lieu d'ouvrir les yeux et de nous corriger, nous espérâmes de pouvoir être injustes impunément, et nous recourûmes à la force pour régner sur des peuples qui faisoient notre grandeur, en nous prêtant leurs vais-

---

(1) Après que les Perses, vaincus sur mer et sur terre, eurent abandonné le projet d'asservir la Grèce, les Athéniens portèrent la guerre en Asie, pour affranchir du joug de Xercès, les Grecs qui y étoient établis. Ces peuples accoutumés à la paix, ne faisoient la guerre qu'à regret. Athènes les en exempta, se contentant d'en exiger un tribut annuel de soixante talens, pour subvenir aux frais de son armée. *Pausanias*, L. 8, chap. 52, en fait un reproche amer à Aristide. Il l'accuse d'avoir ouvert la porte à la cupidité, et accoutumé les Grecs à faire un trafic mercenaire de leurs alliances et de leurs forces. Périclès, en succédant à Cimon dans le gouvernement d'Athènes, porta ce tribut à six cents talens, et tout fut perdu. Les Grecs d'Asie voyoient qu'il étoit inutile de faire la guerre à la Perse humiliée ; ils murmurèrent et se plaignirent de la continuation d'un impôt qui les ruinoit. Il fallut leur faire la guerre pour les contraindre à le payer. Le talent pesoit soixante livres de douze onces, qui, selon notre manière de compter, font quatre-vingt-dix marcs. Notre marc d'argent valant aujourd'hui cinquante livres, le talent Grec valoit quatre mille cinq cents de nos livres numéraires. Le talent d'or pesoit de même soixante livres ou quatre vingt dix de nos marcs.

seaux et leurs bras : il a fallu les affoiblir et les ruiner, et nos succès mêmes sont devenus autant de disgraces pour nous. Qu'espérions-nous en rompant les nœuds de cette alliance antique et respectable, qui entretenoit la paix entre les Grecs, et qui les a fait triompher des armées innombrables de l'Asie ? La guerre du Péloponèse, dont nous sommes les auteurs, a été le germe fécond de toutes nos calamités : nous avons été vaincus, et quand nous aurions été vainqueurs, notre sort et celui de la Grèce n'en auroient pas été plus heureux (1). Un esprit

---

(1) Il est vraisemblable que les Athéniens auroient abusé de leurs avantages, avec encore plus de dureté que les Spartiates. Ceux-ci étoient accoutumés à la modération, et ils en donnèrent plusieurs marques dans le cours même de la guerre du Péloponèse ; les autres, au contraire, avoient toujours eu de l'ambition. Dès leur naissance, ils avoient cru avoir une sorte de droit sur les pays qui produisent du blé, des oliviers et des vignes, et ils se flattoient de s'en rendre un jour les maîtres. Dans la négociation qui précéda la guerre du Péloponèse, Athènes ne cacha point ses vrais sentimens. Thucydide, liv. 1, chap. 4, fait dire à ses ambassadeurs : *C'est de tout temps que les plus forts sont les maîtres : nous ne sommes pas les auteurs de ce règlement, il est fondé dans la nature.* Etrange politique, et qu'il est encore plus étrange d'oser avouer ! La manière dont Athènes traita ses alliés, fait juger comment elle en auroit usé avec la Grèce entière, si elle eût fait subir aux Spartiates le sort qu'elle éprouva

de vertige s'étoit répandu d'Athènes dans toute la Grèce. La haine, la vengeance, l'ambition, les soupçons étoient dans tous les cœurs. Les Grecs étoient devenus eux-mêmes leurs plus grands ennemis ; et ce que chaque république fait depuis ce moment fatal pour conserver sa liberté ou se rendre plus puissante, c'est précisément ce qui la perd.

Cependant, quelle que soit notre situation, je ne sais quel pressentiment m'avertit encore quelquefois que tout n'est pas désespéré. Si les dieux, Phocion, avoient voulu notre ruine entière, ils nous auroient laissé déchoir insensiblement ; une corruption lente nous auroit privés des ressources nécessaires pour en sortir ; un bandeau, de jour en jour plus épais, nous auroit empêchés de voir l'abime où nous allons tomber. Mais la bonté infinie des dieux ne l'a pas permis ; ils nous ont donné, au contraire, de grands avertissemens ; ils ont permis que des révo-

elle même. Son empire n'auroit pas été plus affermi que le fut celui de Lacédémone, quand elle voulut regner par la force. Les Athéniens auroient vu éclater contre eux des révoltes continuelles, et leur gouvernement, foible et tumultueux, leur auroit préparé une prompte décadence.

lutions

lutions subites et inattendues, nous forçassent malgré nous à réfléchir.

Notre patrie, qui aspiroit à tout subjuguer, a vu en un jour renverser ses murailles, et établir dans son sein trente tyrans d'autant plus cruels, qu'ils étoient des esclaves timides de Lysandre. Lacédémone, qui, après sa victoire, tyrannisoit la Grèce, et dont les armées, sous la conduite d'Agésilas, avoient porté la terreur jusques dans la capitale même du grand roi, a vu expirer sa puissance dans les champs de Leuctres : cet empire, qui a tant coûté de travaux à nos pères et aux Spartiates, que les uns cependant n'ont pu acquérir, que les autres n'ont pu conserver, quelle ville, instruite par tant d'expériences, ne doit pas juger aujourd'hui qu'il est insensé d'y aspirer par la force ? Pourquoi la Grèce ne rentre-t-elle donc pas en elle-même? Les dieux ne se lassent point de nous avertir et de nous instruire; l'ambition de Philippe ne suffira-t-elle pas pour nous rendre sages? C'est à nos vices, qui font notre foiblesse, que la Macédoine doit sa force et ses succès. Il est temps de connoître nos vrais intérêts; nous le voyons, nous le sentons; il semble même que nous voulions agir : mais toutes

les facultés de notre ame se trouvent engourdies, et le moindre effort nous fatigue. Par quel art recouvrerons-nous donc notre courage et nos forces ?

Phocion alloit me répondre, lorsque nous fûmes interrompus par Aristias. C'est un jeune homme né pour aimer et respecter la vertu, mais dont les sophistes avoient déjà commencé à gâter l'esprit. Il entra avec cet air avantageux d'un étourdi qui croit posséder de grandes vérites, parce qu'il a des opinions bizarres, et qui s'admire avec complaisance, pour avoir eu la force de secouer quelques préjugés grossiers. Je viens vous demander votre amitié, dit-il à Phocion, en l'abordant, et vous ne pouvez me la refuser, c'est pour le bien de la patrie que je vous la demande.

Je commence, continua-t-il, à me lasser de cette philosophie oisive, qui n'enseigne que de stériles vérités, ou plutôt d'ingénieuses rêveries sur la formation de l'univers, et la nature des dieux et de notre ame ; on sait bientot à quoi s'en tenir sur tout cela. Les hommes, après tout, sont faits pour vivre en société ; c'est à leurs mains à préparer leur bonheur ; c'est donc l'étude de la société, c'est-à-dire, la politique qui doit les occuper.

Qui pourroit mieux me guider dans cette carrière, que vous, Phocion, qui avez acquis, à juste titre, une si grande réputation, à la tête de nos armees, dans le sénat et notre place publique? Je ne sais pourquoi nos affaires vont si mal; car Athénes, qui n'est plus barbare, a tout ce qu'il faut pour être la première république du monde. Tout abonde ici de toutes parts; nos richesses (1), nos talens et notre industrie apportent parmi nous, les délices de toute la terre. Faits pour cultiver tous les arts, nous les perfectionnons tous. La philosophie a poli nos mœurs, et nous avons appris à rendre les vertus commodes, faciles et agréables. L'amour de la

(1) Ce qu'Aristias dit ici à la louange de sa patrie, ressemble assez à ce qu'on trouve dans l'éloge funebre que Périclès prononça aux funérailles de ceux qui avoient été tués dans la première campagne de la guerre du Péloponèse. (*Voyez Thucydide, liv. 2, chap. 7*). Un pareil discours est bien digne de l'orateur qui le faisoit, c'est-à-dire, d'un magistrat qui, pour se rendre plus puissant, avoit corrompu les mœurs de sa république. Aristide, Themistocle et Cimon n'auroient point parlé ainsi. Les qualités que Périclès loue dans les Athéniens, sont autant de vices, mais déguisés avec art sous les ornemens trompeurs de l'éloquence. Quand les Athéniens, toujours vains et avides de louanges, n'eurent plus de vertu, ils prirent le parti de louer leurs vices et d'en tirer vanité, plutôt que de se corriger.

gloire sait nous arracher sans effort, aux plaisirs, et nous possédons, au souverain degré, le talent de jouir des avantages de la société. Sans nous flatter, ne valons-nous pas incontestablement mieux que nos voisins?

Voyez la pesanteur des Spartiates. Ils délibéreront encore dans un mois sur ce qu'il falloit exécuter il y a quinze jours. Rien n'égale la sottise des Béotiens que leur présomption. Pour avoir été un moment les arbitres de la Grèce, ils croient bonnement être en droit de la gouverner. La Phocide, avec son temple de Delphes, croupit dans un respect aussi ridicule que profond pour les oracles de son Appollon. Corinthe n'est grossièrement occupée que de son argent et du commerce qu'elle fait sur deux mers : le reste de la Grèce ne vaut pas l'honneur d'être nommé, et si nous ne l'avions pas un peu façonné, tout y seroit encore aussi barbare que nos respectables ancêtres du temps de Thésee. Malgré tous nos avantages, je ne suis pas content ; il me semble que nos magistrats ne savent pas tirer parti de nos bonnes qualités ; je sens que la république, qui devroit gouverner impérieusement la Grèce, s'énerve et déperit par notre faute. Il ne nous

échappe pas le moindre trait de génie ; nous ne faisons rien de ce que nous devrions faire. A quoi nous servent donc nos talens ? Il faudroit proposer de nouvelles lois, ou du moins corriger les anciennes. Solon pouvoit être bon autrefois ; mais d'autres temps, d'autres soins. Une politique froide et sans imagination n'est propre qu'à engourdir les citoyens : enfin, Philippe et sa Macédoine ne laissent pas de m'inquiéter ; c'est une chose indécente, et nous devrions déjà les avoir rangés à leur devoir.

Phocion sourit nonchalament à ce début ; pour moi je fus vivement tenté de corriger un petit présomptueux assez mal-adroit pour exciter notre mepris, en croyant mériter notre admiration. Je me tus cependant, et Aristias continua son discours, et nous exposa en détail ses réflexions. Tout fut critiqué dans la république, et grâce à l'énormité de nos sottises, le jeune homme eut assez souvent raison. Mais rien n'est égal à la folie des remèdes qu'il nous proposa. Il s'applaudissoit de ses découvertes ; il blâma à plusieurs reprises la loi qui défend de haranguer dans la place publique avant l'âge de cinquante

ans (1) ; il nous fit comprendre adroitement que cette loi ridicule privoit la republique de ses sages conseils, et il se tut enfin, quand il crut nous avoir prouvé qu'il étoit le genie tutelaire d'Athènes, et qu'il ne falloit pas s'en prendre à lui si la république tomboit en decadence.

Je vous rends grâces, lui dit Phocion, des lumières que vous m'avez communiquées, et je ne puis que louer votre zèle pour la patrie. Vous avez démêlé avec beaucoup d'esprit plusieurs vices de notre république et de la Grèce ; cependant il me semble que dans le grand nombre de remèdes que vous voudriez essayer, vous n'avez point suivi un certain ordre, une certaine methode que je croirois

---

(1) Cette loi étoit de Solon, et deplaisoit fort aux jeunes gens d'Athènes, qui, tout pleins d'orgueil, après avoir fréquenté les écoles des sophistes, ne doutoient point que la republique ne fût très-bien gouvernée, si on leur avoit permis de monter dans la tribune aux harangues, et de se mettre à la tête des affaires. Cette loi n'étoit plus observée regulierement du temps de Phocion; car, selon la remarque de l'abbé d'Olivet sur la premiere *Philippique*, Démosthènes n'étoit que dans sa trentieme année, quand il prononça cette harangue. Peut-être cet orateur étoit seul excepté de la règle générale, à cause de ses grands talens; mais il est plus vraisemblable que c'étoit un abus, suite du discrédit où les anciennes lois étoient tombées.

nécessaires, et sans lesquels tout ce que vous proposez pallieroit peut-être pour un instant, mais ne guériroit pas nos maux. Que diriez-vous d'un médecin que j'appellerois auprès d'un hydropique dévoré d'une soif ardente, et qui ordonneroit simplement de le faire boire? Un sang enflammé circule dans ses veines : qu'on le mette dans un bain. Ce n'est point là la médecine, ce n'est que le conseil perfide d'un charlatan ignorant, qui, sans guérir la maladie, ne songe qu'à donner à son malade un soulagement passager, mais funeste.

Oseriez-vous vous ériger en médecin avant que d'avoir étudié toute la machine du corps humain? Non, sans doute; vous voudriez d'abord en connoître en détail toutes les parties; vous voudriez vous instruire de leurs fonctions, de leurs différens rapports, et avoir examiné la vertu et la propriété de chaque remède. La politique, Aristias, est la médecine des états, et cette médecine n'a pas moins besoin que l'autre de connoissances et de méditations. Avant que d'imaginer tant de choses pour faire fleurir notre patrie, avez-vous commencé par vous demander à vous-même, pourquoi les hommes ont consenti à renoncer

à cette indépendance avec laquelle ils sont nés, et établi entre eux un gouvernement, des lois et des magistrats? Avez-vous bien réfléchi sur la nature du cœur et de l'esprit humains, et du bonheur dont nous sommes susceptibles? Etes-vous remonté à la source de nos passions? Connoissez-vous bien leur force, leur activité, leurs caprices? Avez-vous tâché de vous dépouiller de vos préjugés, pour ne consulter que la raison, et vous élever, par son secours, jusqu'à la connoissance des vues générales de la nature sur nous? Enfin, avez-vous tâché de distinguer vos vrais besoins de ceux que nous nous sommes faits nous-mêmes, de ces besoins artificiels qui causent peut-être tous nos malheurs, en nous procurant cependant par intervalle quelques plaisirs passagers dont nous sommes les dupes?

Sans ces connoissances préliminaires, qui vous répondra que l'objet que vous vous proposez, soit en effet celui que vous devez vous proposer? Comment serez-vous sûr que le remède que vous employez produira le bien que vous en attendez, ou qu'en l'appliquant à une partie de la société, vous ne nuirez pas à l'autre? La politique ne seroit qu'un art aussi méprisable que les charlatans qui

l'exercent aujourd'hui dans la Grèce, si ne nous délivrant d'un mal que pour nous en donner un autre, elle ne remonte pas jusqu'à la cause des vices mêmes qui obstruent le corps de la république, ou qui en aigrissent et irritent les humeurs. Si vous ne cherchez, Aristias, qu'un recueil de charlataneries ou de tours de passe-passe, je ne suis point votre fait ; mais je vous avertis que ce n'est pas là la politique. L'art de tromper les hommes n'est point l'art de les rendre heureux. C'est parce que la Grèce n'est plus gouvernée que par des empiriques, qu'une fortune inconstante, capricieuse et cruelle décide impérieusement de notre sort. En courant après un bonheur chimérique, ombre légère qui nous trompe, et que nos mains ne peuvent saisir, pourquoi sommes-nous étonnés de ne trouver que des malheurs ? Occupés du seul moment présent, ce moment nous échappe sans cesse ; et notre politique, toujours placée dans des circonstances imprévues, voit tromper ses espérances et déconcerter ses projets. Nous éprouvons que ce qui sembloit procurer hier une sorte de calme à la république, y excite aujourd'hui un orage : que ne remontons-nous donc à ces principes lumineux, fixes et immuables

que la nature nous a donnés pour chercher et affermir notre bonheur ?

Je jouissois d'un double plaisir, mon cher Cleophane ; j'écoutois Phocion, et je voyois Aristias, qui, en rentrant en lui-même, étoit combattu par l'envie de s'instruire, et la confusion de s'être trompé. Ces sentimens se peignoient tour-à-tour sur son visage, et j'allai au secours de sa raison. Aristias, lui dis-je, je vous conseille de vous consoler de n'être pas tout-à-fait aussi habile que Phocion. Il rougit et sourit. Courage, ajoutai-je, si vous êtes assez généreux pour convenir qu'à vingt ans on peut sans honte ignorer bien des choses, vous serez sans doute digne d'être le disciple de Phocion. A ces mots, l'amour de la vérité prit dans Aristias l'ascendant sur l'amour-propre. Il me sauta au cou, et ce ne fut que par respect pour Phocion qu'il n'osa l'embrasser.

Je l'avoue, dit-il, il s'en faut bien, Phocion, que je sois prêt à corriger nos lois, et réparer les fautes de nos magistrats. Sans connoître encore mes erreurs, je vois que je dois m'être trompé, je n'en doute pas. Cependant, plus j'y réfléchis, moins je comprends votre pensée. Peut-il se faire, poursuivit-il, qu'au milieu des révolutions, qui

changent continuellement la nature des affaires et la face des sociétés, l'art de gouverner ait des principes fixes, déterminés et immuables? Sans doute, repartit Phocion, puisque la nature de l'homme, que la politique doit rendre heureux, tient elle-même à des principes fixes, déterminés et immuables. Les affaires peuvent changer avec nos caprices, mais ces changemens n'en apportent aucun aux règles de la nature, ni à la destination des hommes et de la société. Mais, insista Aristias, jetez les yeux, Phocion, sur les Barbares qui entourent la Grèce. Quelle prodigieuse différence ne remarquez-vous pas entre les Perses, les Scythes, les Thraces, les Macédoniens, etc.? Nous autres Grecs, nous semblons former une classe d'hommes à part. Chacune même de nos républiques n'a-t-elle pas des mœurs et une constitution différentes? N'aspirons-nous pas tous à un bonheur différent? Ce qui seroit sage dans la Grèce, où nous voulons êtres libres, deviendroit donc vicieux dans la Perse, où l'on aime la servitude? L'Arcadie, placée au milieu du Péloponèse, peut-elle se proposer le même objet que Corinthe? Nous, qui ne cultivons qu'une terre stérile et ingrate, devons-nous

imiter le peuple qui habite la fertile Laconie ? Puisque la société a, selon les lieux et les temps, des besoins différens ; puisque de nouvelles circonstances et une révolution rendent souvent un peuple si différent de lui-même, la principale attention de la politique ne devroit-elle pas être de varier ses principes et sa conduite ?

Qu'elle varie la manière d'appliquer ses principes, j'y consens, répondit Phocion, puisque tous les peuples qui se trompent ne sont pas dans la même erreur, et que les uns sont plus ou moins éloignés que les autres du chemin qui conduit au bonheur. Mais croirez-vous, mon cher Aristias, que, suivant la bizarrerie de nos goûts, la nature, aussi inconstante et aussi capricieuse que nous, doive avoir differentes sortes de bonheur à nous distribuer ? Non, elle n'en a qu'un, qu'elle offre également à tous les hommes, et la politique doit commencer par connoître ce bonheur dont l'homme est susceptible, et les moyens qui lui sont donnés pour y parvenir.

Imaginez, Aristias, des voyageurs imprudens, qui, partant d'Athènes pour se rendre à Corinthe, sans s'instruire du chemin qu'ils doivent tenir, se seroient égarés sur la route

de l'Ionie, de la Thrace ou de la Macédoine. En allant toujours devant eux, ils parviendront jusques dans les provinces où naît le jour, chez les nations hyperborées, ou chez les barbares qui habitent au-delà du Tanaïs; mais malgré leur courage et leur patience, ils périront de fatigue et de misère avant que de trouver sur les frontières du monde cette Corinthe, qui n'étoit d'abord qu'à quelques stades d'eux, et où ils pouvoient se rendre commodément. Telle est l'erreur de tous les peuples : ils cherchent péniblement le bonheur où il n'est pas ; et ils nomment politique, l'inquiétude qui les agite dans une course incertaine et trompeuse.

Vous savez, Aristias, continua Phocion, quelle étoit la situation de Lacédémone quand les Dieux lui donnèrent Lycurgue pour législateur. Tous les Spartiates s'étoient fait des idées fausses et chimériques du bonheur. Les deux rois croyoient qu'il consiste à gouverner impérieusement une foule d'esclaves, les riches à voler le peuple, et la multitude à mépriser les lois dont on vouloit l'accabler. Les différens ordres de la république n'étoient quelquefois réunis que par des sentimens d'ambition, ou plutôt d'avarice, qui les rendoient

odieux aux peuples voisins de la Laconie, sur lesquels ils exerçoient leurs brigandages, et dont ils éprouvoient à leur tour la vengeance.

Si Lycurgue eût nourri les erreurs de sa patrie au lieu de les dissiper, les Spartiates, tour à tour en proie aux désordres de la tyrannie et de l'anarchie, et toujours malheureux en se flattant d'être un jour heureux, n'auroient cessé de se déchirer que quand un de leurs ennemis les auroit réduits eux-mêmes à la condition des Ilotes. Cet homme divin les mit sur la route du bonheur. Son opération fut simple. Au lieu de consulter leurs préjugés, il ne consulte que la nature. Il descendit dans les profondeurs tortueuses du cœur humain, et pénetra les secrets de la Providence. Ses lois, faites pour réprimer nos passions, ne tendirent qu'à développer et affermir les lois mêmes que l'Auteur de la nature nous prescrit par le ministère de la raison dont il nous a doués, et qui est le magistrat suprême et seul infaillible des hommes (1).

---

(1) Je ne puis m'empêcher de mettre ici sous les yeux de mes lecteurs un morceau admirable de Ciceron dans sa répu-

A ces mots, mon cher Cléophane, Aristias, tout imbu de la doctrine de nos sophistes,

---

blique. *Est quidèm vera lex recta ratio, naturæ congruens, diffusa in omnes, constans, sempiterna, quæ vocet ad officium jubendo, vetando à fraude deterreat. Quæ tamen neque probos frustrà jubet aut vetat, nec improbos jubendo aut vetando movet. Huic legi neque abrogare fas est, neque derogari ex hâc aliquid licet, neque tota abrogari potest. Nec verò per Senatum aut per Populum solvi hâc lege possumus: neque est quærendus explanator, aut interpres ejus alius. Nec erit alia lex Romæ, alia Athenis, alia nunc, alia posthàc, sed omnes gentes et omni tempore, una lex et sempiterna, et immutabilis continebit, unusque erit communis quasi magister et imperator omnium Deus, ille legis hujus inventor, disceptator, lator; cui qui non parebit, ipse se fugiet, ac naturam hominis aspernabitur; atque hoc ipso luet maximas pœnas, etiamsi cætera supplicia quæ putantur effugerit.* C'est cette raison, dont parle Cicéron, d'une manière si sublime et si vraie, qui doit être le principe et la règle de toute la morale et de toute la politique. Les *Entretiens de Phocion* n'ont point d'autre objet que de développer cette importante vérité. Cicéron dit encore dans son traité des lois: *Quid est autèm, non dicam in homine, sed in omni cælo atque terrâ, ratione divinius? Quæ, cum adolevit atque perfecta est, nominatur ritè sapientia. Est igitur, quoniam nihil est ratione melius, eaque est in homine et in Deo, prima homini cum Deo rationis societas ..... Est enim unum jus, quo devincta est hominum societas, et quod lex constituit unà. Quæ lex est recta ratio imperandi, atque prohibendi: quam qui ignorat, is est injustus, sive est illa scripta uspiam, sive nusquam ... Quod si populorum jussis, si principum decretis, si sententiis judicum jura constituerentur, jus esset latrocinari, jus adulterare, jus testamenta falsa supponere, si hæc suffragiis, aut scitis multitudinis probarentur. Quæ si tanta potestas*

ne put s'empêcher d'interrompre Phocion. Quelles sont donc, dit-il, ces lois mystérieuses que nous impose la raison ? Pourquoi étouffer des passions dont le feu salutaire donne le mouvement et la vie à la société ? La nature, qui nous ordonne impérieusement de courir sans relâche après le bonheur, ne nous fait-elle pas connoître clairement sa volonté et notre destination par cet attrait de plaisir ou cette pointe de douleur dont elle arme tout ce qui nous environne ? Je fuis ou j'approche un objet, suivant qu'il me repousse ou qu'il m'appelle ; et comment m'égarerois-je en obéissant à cet instinct ? Mes passions, nées dans moi avant ma raison, ne sont-elles pas, comme elle, l'ouvrage de la nature ? Ce flambeau pâle et obscur qui, dit-on, doit me guider, pourquoi luiroit-il le dernier à mes yeux ? Si la nature avoit fait des hommes pour obéir à la raison, pourquoi seroient ils les maîtres d'y désobéir ? Cette nature est-elle foible, timide, impuissante, et bornée comme

est stultorum sententiis atque jussis, ut eorum suffragiis rerum natura vertatur; cur non sentiunt, ut quae mala, perniciosaque sunt, habeantur pro bonis ac salutaribus? Aut cur, cum jus ex injuriâ lex facere possit, bonum eadem facere non possit ex malo.

nos magistrats? Cette raison dont on vante les oracles incertains, et dont nous sommes si fiers, n'est après tout que l'ouvrage de notre vanité ; c'est à des préjugés formés par hasard, et consacrés par l'éducation et l'habitude, que nous donnons ce nom. Différente dans la Perse, dans l'Egypte, dans la Thrace ; différente dans presque toutes les villes de la Grèce, chacun croit l'avoir, et personne en effet ne la possède. D'ailleurs, foible, languissante, par-tout esclave, lui sied-il d'affecter l'Empire? C'est aux passions que la nature l'a donné, en leur donnant la force nécessaire pour nous subjuguer.

Jeune homme, repartit Phocion, que je vous plaindrois, si ces erreurs de votre esprit étoient passées jusques dans votre cœur pour y étouffer le germe de la vertu! A votre, âge un paradoxe audacieux paroît la vérité, et il faut vous le pardonner, puisqu'à votre âge on n'est philosophe que par passion. Mais vous aurez honte un jour d'avoir confondu les appétits grossiers de nos sens, et les égaremens de notre ame, avec ces lois prudentes que nous prescrit la raison.

Ah! mon cher Cléophane, que n'avez-vous

été témoin de cet entretien ? Ce Phocion ; toujours si tranquille dans les débats tumultueux de notre place publique, vous l'auriez vu s'échauffer peu à peu pour les intérêts de la raison et de la vertu, car leur cause est commune, et parler enfin avec cette éloquence enflammée que je ne puis vous rendre.

Jeune homme, à qui les dieux ont accordé un cœur droit, mon cher Aristias, je vous en conjure, ne corrompez pas le don précieux qu'ils vous ont fait. Si la raison n'est qu'un préjugé, frémissez-en ; la vertu n'est plus qu'un mot inutile et vide de sens. Vous la bannissez de la terre ; et quel affreux séjour serions-nous condamnés à habiter ! Les tigres seroient moins dangereux pour l'homme que l'homme même. Ne fermez pas les yeux à la vérité qui vous éclaire de tous côtés. N'est-il pas évident que l'empire que nous laissons usurper à nos passions, est la source de tous nos maux ? Et plût au ciel qu'une expérience éternelle, et toujours répétée, n'en multipliât pas chaque jour les preuves ! tandis que ma raison, ministre de l'auteur de la nature parmi les hommes et l'organe de ses volontés, me crie d'être juste, humain, bienfaisant ; qu'elle m'apprend à chercher mon bonheur particulier

dans le bien public, et réunir les hommes par les vertus qui inspirent la sécurité et la confiance : examinez les ravages que les passions produisent dans la société. Chacune d'elles, aveugle sur tout autre intérêt que le sien, brise les liens de la république, en se regardant comme l'objet et le centre de tout. Le vice éloigne les uns des autres les citoyens que la vertu rapprocheroit et tiendroit unis ; il divise les peuples par les haines, les craintes et les soupçons. Rien n'est sacré pour les passions ; guerres, meurtres, trahisons, violences, injustices, perfidies, lâchetés, voilà leur cortège ; tandis que la raison appelle autour d'elle la paix, la bonne foi et le bonheur à la suite de toutes les vertus.

Nous tenons le milieu, mon cher Aristias, entre les pures intelligences et les brutes ; ne soyons ni tout l'un ni tout l'autre. Le terme de la philosophie, c'est de connoître notre condition, et d'être assez sages pour nous tenir sans orgueil et sans bassesse à la place qui nous est assignée. Nous avons une raison et des passions ; en riant du chagrin de ces philosophes farouches, qui voudroient détacher notre ame de tous les liens de nos sens, ne tombez pas dans l'erreur mille fois plus

dangereuse de ces hommes sans mœurs qui vous invitent à vous salir dans la fange de vos passions, et se repentent sans cesse de s'être laissés tromper par les faux biens qu'elles présentent. C'est aller plus loin que l'auteur de la nature, que de vouloir détruire nos passions ; elles sont son ouvrage, et immortelles comme lui ; mais il nous ordonne de les tempérer, de les régler, de les diriger par les conseils de la raison, puisque ce n'est qu'ainsi qu'elles peuvent perdre leur venin, et contribuer à notre bonheur.

Tandis que Phocion parloit ainsi, Aristias, profondément occupé, tenoit les yeux baissés, et paroissoit accablé du poids de la vérité. La nature, dit-il enfin en soupirant, s'est donc jouée des hommes avec autant de perfidie que de cruauté. Pourquoi cet assemblage monstrueux et bizarre de qualités opposées ? pourquoi nous avoir entourés de pieges ? pourquoi du moins n'avoir pas donné à notre raison les forces ou le charme que possèdent nos passions ?

Humiliez-vous avec moi, lui répondit Phocion, devant la sagesse suprême. Ne soyons point assez téméraires, tandis que nous nous sentons pressés de tout côté par d'étroites

limites, pour vouloir comprendre, embrasser et mesurer un Être infini. Qui sommes-nous pour exiger qu'il nous rende compte de ses desseins et de sa conduite ? Ce que nous voyons de sa sagesse doit nous jeter dans une admiration timide et respectueuse pour ce que nous ne voyons pas. S'il nous dévoiloit le systême général du monde, notre vue seroit-elle assez ferme et assez étendue pour en saisir toutes les parties et tous les rapports ? Non, mon cher Aristias, si l'auteur de la nature vouloit nous réveler ses secrets, nous ne le comprendrions pas ; il ne nous apprendroit que des mystères auxquels ne pourroit atteindre notre raison, faite pour des vérités d'un ordre inférieur.

Bornons-là nos connoissances et nos recherches. Les vérités qu'il nous est important de connoître, la providence nous les prodigue ; elle les a mises, pour ainsi dire, sous notre main ; mais le reste est caché sous un voile impénétrable. De quoi nous plaindrions-nous ? N'est-il pas assez prouvé que nos passions ne donnent point le bonheur qu'elles promettent ? Notre raison manque-t-elle de nous en avertir ? A ces sirènes, dont la voix mélodieuse ne nous appelle que pour nous dé-

voir, que n'opposons-nous donc la prudence d'Ulysse? La politique attendra-t-elle de nouvelles révolutions dans les etats, de nouvelles disgraces, de nouvelles décadences pour se convaincre que le bonheur des sociétés veut un autre fondement que des passions injustes, aveugles, legères, inconstantes et capricieuses? Faites-vous, mon cher Aristias, un tableau du spectacle que présenteroit la terre, si tous ses habitans, semblables à ce divin Socrate, dont Platon et Xénocrate m'ont cent fois tracé le portrait, réunissoient en eux toutes les vertus. S'il est vrai que dans ce nouvel âge d'or, où les passions seroient réprimées et dirigées par la raison, la félicité habiteroit parmi les hommes, n'est-il pas certain que la politique doit nous faire aimer la vertu, et que c'est-là le seul objet que doivent se proposer les législateurs, les lois et les magistrats?

Les sophistes pourront déclamer contre les droits de la raison en faveur des passions, quand ils pourront nous faire appercevoir les grands avantages qu'une république retire de l'avarice, de la prodigalité, de la paresse, de l'intempérance, de l'injustice de ses citoyens et de ses magistrats. Pour les confondre, mon cher Aristias, invitez-les à remonter dans les

siècles les plus reculés, et, pour ainsi dire, à la naissance du genre humain. Faites-leur remarquer que la Grèce fut arrosée de sang et de larmes, tant que nos pères, plus semblables à des bêtes farouches qu'à des hommes, vécurent sous l'empire des passions. Invitez ces grands philosophes, si ennemis de la raison, à nous apprendre pourquoi nous ne commençâmes à être moins malheureux, que quand des lois et des magistrats, par une suite des premières conventions, se servant tour à tour des châtimens et des récompenses, commencèrent à réprimer quelques passions et à mettre en honneur quelques vertus. Suivez les fastes de la Grèce, et vous verrez toujours les peuples plus ou moins heureux, suivant que la politique plus ou moins habile, a rendu les mœurs plus ou moins honnêtes.

Cent de nos villes ont été déchirées par des divisions intestines; recherchez-en les causes, et vous verrez constamment que quelque passion, enhardie par l'espérance du succès ou l'impunité, a rompu le frein trop foible qui la retenoit. Vous compterez toujours nos calamités par le nombre de nos vices. Nous savons les maux qu'ont produits les passions d'un Périclès, d'un Cléon, d'un Alcibiade; je puis

vous les citer. Mais vous, citez-moi ceux qu'ont faits les vertus de Miltiade, d'Aristide et de Cimon. Mille tyrans ont autrefois usurpé la souveraineté dans les républiques; en auroient-ils osé former le projet, si leurs concitoyens, déjà esclaves de leurs passions, n'avoient été préparés à sacrifier leur patrie et leur liberté à leur vengeance et à leur avarice?

Mais nous, Aristias, mais nous, pourquoi sommes-nous aujourd'hui si différens de nos pères? pourquoi tombons-nous dans le mépris? pourquoi ne sommes-nous plus heureux? N'en accusez pas, avec les sophistes, une fortune aveugle qui n'existe point; ne vous en prenez qu'au changement qui s'est fait dans nos mœurs. La soif de l'argent qui nous dévore a étouffé l'amour de la patrie. Le luxe du citoyen refuse tout aux devoirs de l'humanité. Les plaisirs, l'oisiveté, la mollesse, mille autres vices ont avili nos ames. Quel Trasybule nous délivrera de ces tyrans plus implacables que Critias (1)? Rendez-nous

(1) Critias étoit un des trente tyrans que Lysandre établit à Athènes. Il fut plus cruel que ses collègues: il porta cette loi ridicule, par laquelle il étoit défendu d'enseigner dans Athènes, l'art de raisonner.

les vertus de ces Athéniens qui ont vaincu Xercès; rendez à tous les Grecs leur première tempérance et leur justice, et vous nous rendrez en même-temps notre ancienne union, et les forces qui ont conservé notre liberté. Dès que les Grecs seront vertueux, ils regarderont encore la Grèce entière comme leur patrie commune. Philippe qui nous brave, et médite notre asservissement en armant nos vices contre nous-mêmes, trembleroit au nom de la Grèce, ou plutôt nous regarderoit encore comme les protecteurs de son royaume.

Tel est l'ordre établi dans les choses humaines, mon cher Aristias, que la prospérité des états est la récompense certaine et constante de leurs vertus, et l'adversité, le châtiment infaillible de leurs vices. L'histoire des siècles passés instruit le nôtre de cette vérité, et nous servirons à notre tour de leçon à nos neveux. Examinez ces révolutions qui ont détruit tant d'empires; ce sont autant de voix par lesquelles la providence crie aux hommes: « Défiez-vous de vos passions; elles ne vous flattent que pour vous tromper; elles vous promettent le bonheur; mais si vous prêtez l'oreille à leurs mensonges, elles deviendront vos bourreaux; elles vous conduiront à la

servitude : un tyran domestique, ou un vainqueur étranger, servira d'instrument à votre punition. „

Allez, mon cher Aristias, lui répondit Phocion en l'embrassant, méditez les grandes vérités que je viens de vous exposer, et dites-vous à vous-même tout ce que je pourrois ajouter aux premières réflexions qui se sont présentées à mon esprit. Puisqu'en nous donnant un désir insatiable de bonheur, la nature nous a tracé une route pour y arriver, ne dites plus, avec les sophistes, qu'elle est notre marâtre, et que nous sommes condamnés à subir le sort de Tantale. Imposez silence à vos passions pour interroger votre raison, et elle vous apprendra tous les devoirs de l'homme. Vous connoîtrez notre destination, et vous verrez que la politique ne nous égare que quand elle se prostitue au service des passions. Vous êtes meilleur, Aristias, que vous ne croyez; il n'est pas possible que vous soyez long-temps dans l'erreur. Les opinions de nos sophistes ont pu, par je ne sais quel air de nouveauté ou d'audace, surprendre votre imagination; mais vous touchez à cet âge où l'on a déjà assez d'expérience pour commencer à se défier de ses passions, et on apprend bientôt à les

vaincre, ou du moins à les combattre, quand on n'a pas le cœur corrompu.

Vous voyez, me dit Phocion après qu'Aristias fut sorti, de quelle doctrine on empoisonne l'esprit de nos jeunes gens. A peine ont-ils découvert que tout n'est pas vrai, qu'ils croient ridiculement que tout est faux. Enivrés d'orgueil, ils font main-basse sur tout ce qui se présente. Dans leurs accès de philosophie, ces petits héros mesurent la grandeur de leurs prétendus triomphes à l'importance des vérités qu'ils osent attaquer. Assez sots pour fermer les yeux à l'évidence, et douter imperturbablement de tout, ils croient avoir tout détruit, ou persuader aux ignorans qu'ils ont tout examiné. Quand on cherche à étouffer la voix et l'autorité de la raison, quand on veut la rendre l'esclave des passions, quelle sûreté, quel lien peut-il y avoir entre les hommes? Que voulez-vous que la république espère des citoyens et des magistrats? Elle touche au moment de sa ruine. Aristias changera, ajouta Phocion, je vous le prédis. C'est un bon augure que ce silence modeste qu'il a gardé pendant que je l'avertissois de ses erreurs; il n'a pas de vice qui les lui rende chères. Il me semble que son

cœur s'est ouvert à mes instructions. Plus étourdi, plus vain, plus présomptueux que méchant, il se rendra aux lumières de la raison ; et plût aux dieux que tous nos Athéniens lui ressemblassent !

SECOND ENTRETIEN.

PHOCION ne s'est pas trompé, mon cher Cléophane. Ses paroles, comme un trait de flamme, avoient porté la lumière dans l'esprit d'Aristias. Ce jeune homme vint hier chez moi ; il étoit embarrassé en m'abordant ; il n'osoit presque pas me regarder. Que Phocion est sage ! me dit-il en rompant le silence ; je m'égarois, et ses discours ont fait revivre dans mon cœur un goût pour la vertu, que je travaillois malheureusement à détruire. Qu'il m'a paru éclairé, quoiqu'il humiliât mon amour-propre ! Que je crains de lui paroître aussi méprisable que je me le parois à moi-même ! Depuis que je l'ai vu, je n'ai été occupé qu'à méditer sa doctrine. Je m'étonne à la fois de ma témérité de vouloir tout savoir, et de la foiblesse avec laquelle j'ai été la dupe de quelques sophismes. En commençant à me connoître, je commence à goûter une sorte de tranquillité qui, je crois, n'accompagne

jamais l'erreur. Je brûle d'impatience de revoir Phocion, et je crains de me présenter devant lui; je crains qu'il ne me trouve pas encore digne de l'écouter.

Aristias, lui répondis-je, les sophistes s'irritent quand on ose attaquer leurs opinions; c'est que l'avarice les fait parler. Ils craignent que leurs leçons, dont ils font un trafic mercenaire, ne soient décriées. Mais un philosophe n'a d'autre intérêt que celui de la vérité, et il sait trop combien elle nous est étrangère pour n'être pas indulgent. Phocion, je vous en réponds, pardonnera à votre âge de vous être laissé tromper par les sophistes, et par les passions bien plus habiles qu'eux. Il vous saura gré de votre repentir, et peut-être même de vos erreurs, puisque vous les abjurez; car il est toujours beau de se corriger. Venez, Aristias, venez apprendre avec moi de nouvelles vérités, et veuillent les dieux les rendre utiles à la république!

Jouissez de votre victoire, dis-je à Phocion en l'abordant, voici Aristias: vous l'avez rendu à la raison dans un âge où l'on se fait un mérite de ne la pas consulter. La présence d'un homme vertueux a-t-elle donc, mon cher Cléophane, le même pouvoir que les

autels des dieux, qui rassurent les supplians qui en approchent ? Aristias n'eut plus aucun embarras. Il assura Phocion qu'il rendoit à la raison toute sa dignité et tous ses droits. C'est une étrange folie, dit-il, d'oser usurper le nom de philosophe, en même temps qu'on se ravale à la condition des animaux, et de prétendre raisonner en soutenant qu'il n'y a point de raison. J'ai quelque peine à comprendre par quels écarts j'étois venu à croire qu'il est sage d'obéir à des passions, dont une expérience journalière nous fait connoître l'emportement, les caprices et l'injustice. Le bonheur est sans doute compagnon de l'ordre et de la paix ; et les passions, mêmes ennemies les unes des autres, sont dans un état perpétuel de guerre. Quels biens puis-je en attendre ? Quels maux, au contraire, ne dois-je pas en craindre, si ma raison ne se rend leur médiatrice, leur arbitre et leur juge ? Je me suis rappelé ces courts momens de ma vie où je n'ai obéi qu'à ma raison, et j'ai goûté une sorte de volupté supérieure à celle que donnent les sens. J'ai comparé ces instans à ces jours d'erreurs où mes passions me gouvernent ; ma mémoire ne m'a représenté que des plaisirs accompagnés de trouble, d'inquié-

tude et de repentir; mon cœur ne s'est point ouvert à ce souvenir.

J'ai jeté les yeux sur un plus grand théâtre, et j'ai vu les passions comme autant de furies, porter la désolation dans toute la terre, changer les magistrats en ennemis de la société, fouler aux pieds les lois les plus saintes de l'humanité, et détruire dans un instant les empires les plus formidables. J'ai interrogé ma raison; j'entrevois la vérité; je crois être sur le chemin qui y conduit; mais mes égaremens passés m'ont appris à me défier de moi. Je n'ose, Phocion, marcher sans votre secours; je n'ose entrer seul dans le sanctuaire de cette politique sublime, qui n'a d'autre instrument, ni d'autre appui que la vertu; je craindrois de le profaner. Soyez mon guide, et me donnez un esprit tout nouveau.

Aristias, mon cher Aristias, lui répondit Phocion après l'avoir tendrement embrassé, vos progrès sont plus rapides que je n'aurois osé l'espérer. Vous avez eu le courage d'arracher aux passions le masque dont elles se couvrent, et qui nous trompe; il n'est plus de vérité dont la découverte vous soit interdite. Vous êtes persuadé que la raison est l'organe par lequel l'auteur de la nature nous

fait

fait connoître ses volontés; vous êtes persuadé qu'elle seule peut nous conduire au bonheur. Pensez donc, mon cher Aristias, que la politique doit être le ministre et le coopérateur de la providence parmi les hommes, et que rien n'est plus méprisable que cet art illusoire qui en emprunte le nom, qui n'a de règle que les préjugés publics et les passions de la multitude, qui n'emploie que la ruse, l'injustice et la force, et qui, se flattant de réussir par des voies contraires à l'ordre éternel des choses, voit s'évanouir entre ses mains le bonheur qu'elle croyoit posséder.

L'esclave qui cultive vos champs est plus sage que nos législateurs. Pour recueillir d'abondantes moissons, il a étudié la culture qu'exige la terre; il a observé quelles saisons elle a destinées à la production de chaque fruit, et il ne tente jamais d'en changer l'ordre. Que la politique, après avoir pénétré dans les secrets de la nature sur la destination de la société et les causes de son bonheur, suive constamment cet exemple. Dès qu'elle sera assez prudente pour ne se pas croire plus habile que la nature, elle fera sa principale étude de la morale, qui enseigne à distinguer les vertus véritables de celles qui n'en ont

que le nom, et que les préjugés, l'ignorance et la mode ont imaginées. Que son premier soin soit d'épurer sans cesse la morale. En donnant une attention particulière aux vertus qui sont les plus nécessaires à la société, son principal objet doit être de prendre les mesures les plus efficaces pour empêcher que les passions ne sortent victorieuses du combat éternel que notre raison est condamnée à soutenir contre elles. Son but, en un mot, est de tenir les passions courbées sous le joug, et en affermissant l'empire de la raison, de donner, pour ainsi dire, des ailes aux vertus.

Entrons dans le détail des vertus que la politique doit cultiver, mais répondez-moi d'abord, Aristias. Quand vous achetez un esclave, vous importe-t-il peu qu'il soit gourmand, paresseux, fripon, menteur, ou qu'il ait les qualités opposées à ces vices ? Ne vous est-il pas avantageux que votre voisin soit juste, humain et bienfaisant ? Vous est-il égal que votre ami soit emporté dans ses goûts, débauché, injuste, crapuleux, ou qu'il soit attentif à remplir tous les devoirs d'un honnête homme ? Quand un mariage que je vous souhaite heureux vous aura élevé à la dignité de père de famille, vous sera-t-il indifférent

que vos enfans contractent l'habitude du vice ou de la vertu, et que votre femme ait les mœurs d'une courtisane, ou soit chaste, modeste, retirée et économe ?

Je n'attends pas votre réponse, poursuivit Phocion, je la sais. Mais puisqu'une femme, des enfans, des amis, des voisins vertueux, et des esclaves fidelles à leurs devoirs, sont si propres à nous rendre heureux dans le sein de nos familles, où nous passons la plus grande partie de notre vie, pourquoi la politique négligeroit-elle cette branche importante de notre bonheur ? Je n'ignore pas que, sous prétexte de je ne sais quelle élévation d'esprit, nos Athéniens, que je ne comprends pas, plaisantent aujourd'hui avec dédain des vertus domestiques. On diroit que ce n'est pas la peine d'être honnête homme, à moins que d'être un héros. Mais c'est parce que la corruption, qui règne dans le sein de nos maisons, nous rend incapables de pratiquer les vertus domestiques, que nous avons pris le parti de les mépriser. La modestie dans les mœurs nous paroît bassesse ou rusticité. Nous voulons que nos maisons soient une espèce d'asyle, où la loi n'ose point entrer pour nous instruire de nos devoirs; et cependant, c'est

dans le sein des familles que des pères tendres et prudens ont donné le premier modèle des lois et de la société. Nous disons que c'est dégrader les magistrats, que de les occuper de nos soins domestiques ; mais, en effet, nous ne voulons qu'avoir impunément de mauvaises mœurs. Dégoûtés de la simplicité de nos pères, nous voulons du faste et de l'élégance jusques dans les vertus. Que c'est bien mal connoître leur nature, et le lien qui les unit les unes aux autres!

Je ne crois pas aisément aux qualités sublimes de ce héros à qui il faut un grand théâtre, et des foules de spectateurs. Ce n'est que par l'exercice des vertus domestiques qu'un peuple se prépare à la pratique des vertus publiques. Qui ne sait être ni mari, ni père, ni voisin, ni ami, ne saura pas être citoyen. Les mœurs domestiques décident à la fin des mœurs publiques. Penserez-vous, Aristias, que des hommes accoutumés à obéir à leurs passions dans le sein de leur famille, et sans vertu les uns à l'égard des autres dans le cours ordinaire de la vie, prendront subitement un nouveau génie et de nouvelles habitudes en entrant dans la place publique et dans le sénat; ou que leurs passions et leurs

vices n'oseront les inspirer quand il s'agira de délibérer sur les intérêts de la république, et décider de son sort ? Lycurgue, moins présomptueux que nos sophistes et nos orateurs, ne l'espéroit pas ; aussi eut-il une attention particulière à former les mœurs domestiques des Spartiates. Il porta plus de lois pour faire d'honnêtes gens, que pour régler la forme du sénat, et la police des assemblées de la place publique. Il savoit que des hommes vertueux vont, comme par instinct, au-devant de leurs devoirs, et qu'ils auront toujours de bons magistrats.

Par quel prodige en effet une république verroit-elle une suite d'hommes de bien à la tête de ses affaires, si elle ne commençoit pas par avoir pour citoyens des hommes accoutumés à pratiquer les devoirs de la vie privée ? Il faut qu'un peuple sache estimer la vertu pour donner à ses magistrats le courage et la constance nécessaires dans l'exercice de leurs fonctions. Il doit aimer la justice pour désirer un magistrat toujours juste, toujours ferme, toujours aussi inflexible que la loi. Des citoyens corrompus le redouteroient ; sa probité leur seroit à charge. Ils lui préféreront un Cléon qui flatte leurs vices, dont le cœur est

ouvert à l'intérêt, et dont la main nonchalante et foible laisse pencher inégalement la balance de la justice.

Jugez, mon cher Aristias, de la doctrine que je vous expose par ce qui s'est passé de nos jours dans notre république. A peine Périclès (1) eut-il corrompu nos mœurs, en

---

(1) L'abondance d'argent que les tributs des alliés portèrent à Athènes, le luxe qui en fut la suite, et les rétributions que Périclès fit payer au peuple, pour assister aux spectacles et aux jugemens de la place publique, voilà les principales causes de la corruption des mœurs des Athéniens. On ne parla plus que de fêtes et de plaisirs. L'estime accordée aux arts inutiles leur fit faire des progrès très-rapides. Les Athéniens ne se piquant plus que de goût, d'élégance et de recherche, regardèrent leurs pères comme des hommes grossiers, et ne songèrent plus à en avoir les vertus. Platon peint admirablement dans sa *république*, livre 8, les progrès, et si je puis parler ainsi, la génération des vices dans une ville qui possède des richesses superflues.

Ærarium illud cujusque auro plenum perdit rempublicam. Nam primùm quidem novos sumptus reperiunt, et ad leges deducunt, quibus neque ipsi, neque mulieres ipsorum obtemperant........ Deindè alter alterius exemplo et æmulatione perciti multi tandem tales evadunt.... Hinc igitur effusius ad pecunias cumulandas delapsi, quanto hoc pretiosius æstimant, tanto virtutem existimant viliorem. An non ita virtus à divitiis discrepat, quasi utrâque in lance stateræ sint positæ, semper in contrariam partem declinent? . . .... Quando igitur in civitate divitiæ ac divites honorantur, virtus probique viri despiciuntur ...... Inducunturque ad ea studia omnes quæ in honore sunt, eaque frequentant: quæ verò nullo honore sen-

prétendant les polir ; à peine commençâmes-nous à nous piquer de recherche dans les arts inutiles, de somptuosité dans nos spectacles, de magnificence dans nos meubles, de délicatesse sur nos tables ; à peine les courtisanes, autrefois méprisées, à présent les arbitres du goût, des vertus et des agrémens, eurent-elles ouvert à nos jeunes gens une école de galanterie et d'oisiveté ; à peine, en un mot, avons-nous estimé la volupté, l'elégance, les richesses, et respecté les grandes fortunes, que nous en avons été punis, en voyant les grâces, le faste, le luxe et les richesses tenir lieu de talens, et devenir autant de titres pour s'élever aux magistratures. Quelle république auroit pu résister aux hommes méprisables qui ont succédé à Périclès ? Des voluptueux, des étourdis, des avares, &c. n'ont vu dans l'administration dont ils étoient chargés, que le pouvoir de satisfaire plus aisément leurs passions. Ne craignant ni les regards, ni le jugement d'une multitude aussi vicieuse qu'eux,

---

centur, apud quosque jacere solent..... Ita ex victoriæ honorisque cupidis, quæstus et pecuniarum avidi tantum efficiuntur, et divites quidem viros laudant et admirantur, et ad magistratus evehunt, pauperes verò despiciunt.

doivent-ils se gêner pour faire le bien ? Ils ne s'étudièrent, dans les conjonctures difficiles, qu'à éblouir et duper les spectateurs. Ne gouvernant que par des cabales et des intrigues, ils ne cherchèrent qu'à rendre les lois souples et dociles à leur désir. Ils eurent tout au plus l'adresse ou la complaisance, pour ménager un reste de citoyens vertueux, de faire une ou deux actions honnêtes avec éclat et appareil, afin de pouvoir être impunément injustes à l'abri d'une bonne réputation usurpée.

Concluez, Aristias, qu'il n'y a point de petite vertu aux yeux de la politique, et qu'elle ne peut, sans péril, en négliger aucune. Ajoutons même que les lois les plus essentielles au bonheur et à la sûreté des états, ce sont celles qui regardent le détail des mœurs. Je vous l'avouerai, je ne comprends point ce que nos sophistes pensent ou imaginent en parlant de bon et de mauvais gouvernement, si par ces mots ils ne veulent faire entendre des formes de police, qui étant plus ou moins propres à réprimer les passions des magistrats et des citoyens, rendent l'empire des lois plus ou moins solide.

J'ai souvent entendu raisonner Platon sur

cette matière. Il blâmoit la monarchie (1), la pure aristocratie et le gouvernement populaire.

---

(1) Ce que Phocion dit ici de Platon est très-conforme à la doctrine que ce philosophe établit dans son traité des lois, livre 4. Il se déclare pour le gouvernement de Crète et de Sparte. *Veræ enim*, répond-il à Clinias Crétois, et à Magillus Lacédémonien, qui lui ayant rendu compte de l'administration de leurs républiques, ne savoient dans quelle classe de gouvernement les ranger: *Veræ enim, ô viri optimi, reipublicæ vos participes estis; quæ autem modò nominatæ sunt* (aristocratia, democratia et monarchia) *non respublicæ, sed urbium habitationes quædam sunt, in quibus pars una servit alteri dominanti.* Il dit encore dans le même ouvrage, livre 8: *Nulla certè potestas hujusmodi, respublica est, sed seditiones appellari omnes rectissimè possunt. Nulla enim volentibus volens, sed volens nolentibus semper vi aliquâ dominatur.*

Tous les philosophes anciens ont pensé comme Platon, et les hommes d'état les plus célèbres ont toujours voulu établir dans leurs villes, une police mixte, qui, en affermissant l'empire des lois sur les magistrats, et l'empire des magistrats sur les citoyens, réunit les avantages des trois gouvernemens ordinaires, et n'eût aucun de leurs vices. A l'exception des Spartiates, les Grecs, légers, inconstans et jaloux de leur indépendance, jusqu'à craindre le joug des lois, sans lesquelles cependant, il n'y a point de liberté, ne pouvoient s'accommoder que de la pure démocratie. Non-seulement l'assemblée du peuple possédoit dans toutes les républiques, la puissance législative, mais il étoit rare qu'elle laissât aux magistrats, la liberté d'exercer les fonctions dont ils étoient chargés. L'autorité du peuple à Athènes ne connoissoit point de bornes. Les magistrats n'y avoient qu'un vain nom. Les ordres du sénat étoient éludés; ses décrets et ses jugemens étoient cassés, s'il n'avoit pas l'art de se conformer au goût du public.

Jamais, disoit-il, les lois ne sont en sureté sous ces administrations, qui laissent une carrière trop libre aux passions. Il craignoit le pouvoir d'un prince, qui, seul législateur, juge seul de la justice de ses lois. Il étoit effraye dans l'aristocratie de l'orgueil et de l'avarice des grands, qui croyant que tout leur est dû, sacrifieront sans scrupule les intérêts de la société à leurs avantages particuliers. Il redoutoit dans la pure démocratie les caprices d'une multitude toujours aveugle, toujours extrême dans ses désirs, et qui condamnera demain avec emportement ce qu'elle approuve aujourd'hui avec enthousiasme.

Ce grand homme, poursuivit Phocion, vouloit que, par un mélange habile de tous ces gouvernemens, la puissance publique fût partagée en différentes parties propres à s'imposer, se balancer, et se tempérer réciproquement. Mais il ne s'en tenoit pas là, mon cher Aristias,

---

Demander quel est le meilleur gouvernement, de la monarchie, de l'aristocratie ou de la démocratie, c'est demander quels plus grands, ou quels moindres maux peuvent produire les passions d'un prince, d'un sénat, ou celles de la multitude. Demander si un gouvernement mixte est meilleur qu'un autre gouvernement, c'est demander si les passions sont aussi sages, aussi justes, aussi modérées que les lois.

le disciple de Socrate connoissoit trop bien les hommes, pour penser que le gouvernement, dont toutes les parties seroient combinées avec le plus de sagesse, pût se soutenir sans le secours des mœurs domestiques. Lisez sa république; voyez avec quelle vigilance il cherche à se rendre le maître des passions, et la règle austère à laquelle il soumet la vertu. Peut-être a-t-il passé les bornes de la prudence; mais cet excès même de précautions prouve combien il croyoit les mœurs nécessaires à la conservation de son gouvernement.

En effet, à quoi serviroit de donner la constitution la plus sage à des hommes corrompus, dont on ne corrigeroit pas d'abord les vices? Lacédémone, en sortant des mains de Lycurgue, eut un gouvernement tel que le désire Platon. Les deux rois, le sénat et le peuple, revêtus d'une autorité différente, formoient une constitution mixte, dont toutes les branches se tenoient mutuellement en respect par l'espèce de censure qu'elles exerçoient les unes sur les autres. Quelque admirables que soient les proportions de ce gouvernement, il n'écarta cependant de Sparte les cabales, les partis, les troubles, les désordres qui ont perdu les autres républiques de la Grèce, qu'autant

qu'il fut attentif à maintenir en vigueur les lois que Lycurgue avoit faites pour les mœurs.

Dès que Lysandre, en portant dans sa patrie les tributs et les dépouilles des vaincus, y eut développé le germe de cupidité jusqu'alors étouffé, l'avarice se glissa sourdement avec les richesses dans les maisons des Spartiates. La simplicité de leurs pères, d'abord moins agréable, leur parut bientôt trop grossière. Un vice n'est jamais seul dans une république ; il en produit cent autres. Peu à peu les vertus et les talens perdirent autant de leur crédit que les richesses en acquirent. A mesure que les Spartiates apprenoient à jouir de leur fortune, il se persuadèrent que les richesses pourroient tenir lieu de mérite, et dès-lors elles commencèrent à donner quelque considération à leurs possesseurs. La pauvreté fut enfin méprisée ; et dès qu'il fut nécessaire d'acquérir des richesses, les Spartiates, occupés de leurs affaires domestiques, ne donnèrent plus toute leur attention aux intérêts de la république. Les passions alors enhardies relâchèrent les ressorts du gouvernement, et il lui fut impossible de les réprimer, parce qu'il avoit eu l'imprudence de les laisser naître.

Les riches, tourmentés par la crainte qu'on

ne les dépouillât de leurs richesses, se révoltèrent contre le partage de l'autorité établi par Lycurgue, et voulurent être tout-puissans pour être en état de défendre leur fortune. Le peuple, de son côté, tantôt rampant et tantôt insolent, n'eut plus que des éphores dignes de lui. En vain tenteroit-on aujourd'hui d'arrêter les désordres de Lacédémone, en rappelant les lois qui fixoient les bornes de la puissance des rois, des sénateurs et du peuple. A quoi serviroient des lois méprisées par les mœurs publiques, et auxquelles l'ambition et l'avarice ne peuvent plus obéir ? Le vice les a énervées, la pratique de la vertu peut seule leur rendre leur force. Si on ne se hâte, mon cher Aristias, de réparer et d'étayer par la tempérance et la frugalité les restes d'un gouvernement ébranlé par la licence des passions, soyez sûr que ces rois, ces sénateurs, ces éphores autrefois si généreux, si sages et si magnanimes dans l'exercice de leur autorité, se lasseront bientôt de cette sorte de modération qu'ils affectent encore malgré eux, et cesseront d'être des magistrats, pour devenir les oppresseurs d'une republique qui se déchirera par ses querelles domestiques (1),

(1) Ce que Phocion prévoyoit, arriva. Lacédémone, en proie aux mêmes désordres et aux mêmes malheurs que les autres

jusqu'à ce qu'elle devienne la proie d'un ennemi étranger.

---

villes de la Grèce, éprouva mille révolutions, jusqu'à l'extinction des deux branches de ses rois légitimes; et on peut dire qu'elle fut gouvernée tour-à-tour, et souvent à-la-fois, par les passions de ses rois, de son sénat, des éphores et de la multitude. Des tyrans s'emparèrent de l'autorité; et les Lacédémoniens, aussi méprisés au-dehors que malheureux au-dedans, éprouvèrent enfin le même sort que les autres Grecs qui furent soumis à la domination Romaine.

La fortune des Romains est encore une preuve très-forte de la vérité que Phocion enseigne ici à Aristias, c'est-à-dire, du pouvoir des bonnes mœurs. En effet, elles contribuèrent plus que tout le reste à empêcher que les querelles qui s'élevèrent entre les Patriciens et les Plébéïens, après l'exil des Tarquins, ne perdissent la république naissante, en la portant à des violences extrêmes. Ces querelles même, secondées par de bonnes mœurs, établirent à Rome un gouvernement mixte, dont les proportions étoient à-peu-près les mêmes que celles du gouvernement de Lacedémone. Tant que les mœurs conservèrent leur autorité, les Romains montrèrent de la justice et de la modération dans leurs différends; et le partage de la puissance publique entre les consuls, le sénat, les tribuns et le peuple, subsista dans ce point d'égalité propre à rendre la république heureuse et florissante. Dès que Rome fut corrompue par l'orgueil de ses victoires, et les richesses des peuples qu'elle avoit vaincus, ses vices, plus forts que ses censeurs, lui imposèrent silence. Ces magistrats exercèrent d'abord leurs fonctions avec des ménagemens; ils tremblèrent enfin, et dès-lors les passions sans frein anéantirent la puissance publique. Les lois ne pouvoient se faire respecter par des magistrats ni par des citoyens qui se croyoient tout permis, pour satisfaire leur avarice et leur ambition; présage infaillible des guerres civiles par lesquelles les Romains alloient

Voulez-vous, mon cher Aristias, poursuivit Phocion, un second exemple de la puissance des mœurs ? Transportez-vous en Egypte, et vous verrez que si leur décadence a rendu inutile dans Lacédémone le sage gouvernement de Lycurgue, leur sainte austérité a autrefois purifié jusqu'au despotisme même.

Les rois d'Egypte n'avoient que les dieux au-dessus d'eux, et ils partageoient en quelque sorte avec eux l'hommage de leurs sujets. Leurs ordres étoient autant de lois sacrées et inviolables, et tout devoit se prosterner en silence devant leur trône. Quelque terrible que dût être ce pouvoir sans bornes entre les mains d'un homme, les Egyptiens n'en éprouvèrent aucun effet funeste, parce qu'ils avoient des

---

se déchirer, et qui devoient les soumettre à des empereurs que l'histoire nous dépeint comme autant de monstres. Il n'y eut plus de vertu dans l'empire Romain, et il devint la proie des barbares.

Plus on y réfléchira, plus on sera persuadé que la liberté sans mœurs, dégénère en licence, et que la licence produit nécessairement la tyrannie domestique, ou l'asservissement à une puissance étrangère. Un auteur célèbre a dit que la monarchie pouvoit se passer de vertu, et gouvernoit par l'honneur; mais quand il explique ce qu'il entend par l'honneur, on voit qu'il entend la vertu, ou qu'il n'entend rien du tout.

mœurs, et en donnèrent à leur maître. Il n'étoit point permis à ces monarques tout-puissans d'être avares, oisifs, prodigues, ou voluptueux. Tous les momens de leur journée étoient remplis par quelque devoir. A peine avoient-ils sacrifié aux dieux, et médité dans le temple sur quelque vérité des livres sacrés, qu'ils étoient arrachés à eux-mêmes. Il falloit écouter les plaintes des malheureux, juger les procès de leurs sujets, tenir des conseils, et expédier des ordres dans les provinces pour y prévenir quelqu'abus, ou y former quelqu'établissement avantageux. Jusqu'aux délassemens et aux besoins de l'humanité, tout étoit prescrit par les lois. Le bain, la promenade, les repas avoient des heures marquées. La table étoit un autel élevé à la frugalité; on y mesuroit le vin, jamais on n'y servoit que deux mets, et toujours les mêmes. Dans le palais, aucun faste n'insultoit à la condition des sujets, et n'inspiroit de l'orgueil au maître. L'amour enfin, cette passion, Aristias, trop souvent si impérieuse, si puérile, si emportée, si molle, n'étoit qu'un simple délassement après le travail; c'étoit la loi qui fermoit et ouvroit l'appartement de la reine au prince.

C'est ainsi que les Egyptiens firent leur bonheur.

bonheur. Leur pays ne renfermoit, pour ainsi dire, qu'une nombreuse famille, dont le monarque étoit le père. Le prince, toujours roi, n'avoit pas le temps d'être homme. L'ordre constant et périodique de ses occupations accoutumoit son esprit à la règle, et tenoit lieu de tout l'art que nous employons souvent inutilement, pour empêcher que nos magistrats n'abusent de l'autorité qui leur est confiée. Les passions étoient étouffées dans le cœur du maître, et ne pouvant désirer et vouloir que le bien, il importoit peu aux Egyptiens d'avoir cette liberté dont nous sommes si jaloux. Les lois, toujours justes et impartiales, quoique faites par un seul homme, étoient également aimées et respectées par tous les ordres de l'état. C'est ainsi que malgré le despotisme, les bonnes mœurs rendirent l'Egypte heureuse, et nos anciens philosophes l'ont regardée comme le berceau de la sagesse.

Je dévore vos discours, s'écria Aristias; je me sens entraîné par la force de vos raisons. Sans doute c'est profaner la politique qui doit rendre les sociétés heureuses et florissantes, que d'en donner le nom à ce petit manège toujours incertain de ruse, d'intrigue et de fourberie, que je regardois comme un grand

art, et qui n'a été en effet imaginé que par des ignorans incapables de s'élever à de plus hautes idées, ou par de mauvais citoyens qui ne regardoient dans l'administration de la république que le malheureux avantage de satisfaire eux-mêmes leur ambition et leur avarice. Sans doute que les mœurs doivent servir de base à la loi, et que sans leur secours le législateur n'élèvera jamais qu'un édifice chancelant, et prêt à s'écrouler.

Mais, vous l'avouerai-je, Phocion ? continua Aristias en baissant la vue et d'un ton affligé ; dans le moment même que je cède à l'évidence de vos raisonnemens, mes anciens préjugés semblent se révolter contre ma raison. L'Egypte, autrefois vertueuse, a été heureuse, et Lacédémone n'a perdu sa prospérité qu'en perdant ses mœurs. Sans doute il est digne de la sagesse de l'auteur de la nature, que le bonheur soit le prix de la vertu, et l'adversité la compagne du vice. Tel est l'ordre le plus ordinaire ; mais n'est-il point d'exception à ces lois générales ? Celui qui les a portées, pour des raisons qu'il seroit téméraire de vouloir pénétrer, n'y déroge-t-il jamais ? N'a-t-on pas vu quelquefois des empires élever leur fortune sur l'injustice, et fleurir par des moyens que

la morale réprouve ? Quelle vertu ont les Perses qui dominent sur l'Asie entière ? Il me semble que Philippe, à qui tout réussit, n'a guère plus de vertu que nous qui tombons en décadence ; il me semble que tous les jours des intrigans, à force de lâchetés et de scélératesses, enlèvent à des hommes de bien la récompense qui n'est due qu'à la probité. Pourquoi par les mêmes voies, des états ne pourroient-ils donc pas obtenir les mêmes succès ? Nous avons vu des tyrans usurper dans leur ville la souveraineté, jouir de leur vol, et mourir tranquillement dans leur lit. Socrate, au contraire, n'a possédé aucune de nos magistratures, et il a trouvé des juges qui l'ont condamné à boire la ciguë. Ah ! Phocion, Phocion, quel spectacle scandaleux ne nous présente pas quelquefois l'histoire du bonheur et du malheur des hommes !

Prenez-y garde, mon cher Aristias, lui répondit Phocion, ce n'est pas votre raison ; ce sont vos passions qui viennent de parler. C'est parce que vous confondez encore les dignités, les richesses, l'éclat, le pouvoir avec le bonheur, que vous voudriez qu'ils fussent la recompense de la vertu ; mais ils ne peuvent tout au plus procurer qu'un plaisir passager, tel que le

donnent les caresses trompeuses d'une courtisane ; et des plaisirs passagers ne sont pas le bonheur.

Vous voyez tous les jours des hommes méprisables qui parviennent aux premières magistratures ; mais soyez sûr qu'elles ne sont un bien que pour l'homme vertueux qui se dévoue à sa patrie, qui est assez habile pour la rendre heureuse, ou qui du moins a tout tenté pour y réussir. Le bonheur dans chaque individu, c'est la paix de l'ame, et cette paix naît du témoignage qu'il se rend de se conduire par les règles de la justice. Ces tyrans, ces ambitieux, dont la multitude admire la prospérité, gémissent en secret sous le poids de l'administration à laquelle ils ont la lâcheté insensée de ne pouvoir renoncer. Que ne pouvez-vous lire dans leur cœur déchiré par la crainte, l'envie, la haine, l'avarice et les remords ? Mon cher Aristias, que cette apparence de prospérité, qui n'environne que trop souvent le vice, ne vous scandalise pas. L'élévation des méchans, faisant à la fois leur châtiment, et celui des peuples qu'ils gouvernent et qui les élèvent, est au contraire une nouvelle preuve que le bonheur n'est attaché qu'à la vertu.

Vous me citez Socrate ; mais ce verre de

ciguë, qui déshonorera éternellement vos pères, ne troubla point son repos. Les scélérats qui vouloient le perdre étoient incertains du succès de leurs calomnies, et il étoit sûr de son innocence. Puisqu'il ne fit aucune plainte, aucune sollicitation, et qu'il refusa de se soustraire par la fuite à la haine de ses ennemis, comment pourroit-on le soupçonner d'avoir été inquiet sur le jugement qu'il attendoit? Pendant les trente jours qui s'écoulèrent depuis qu'on lui prononça sa sentence (1), jusqu'au moment de l'exécution, il continua à instruire ses disciples. Il leur parla de l'immortalité de l'ame, et du bonheur attaché à la vertu. Les yeux les plus perçans ne virent point qu'il fît quelque effort pour être ou paroître tranquille, et qu'il soupçonnât que sa prison et sa mort fussent une objection contre sa doctrine. Il re-

(1) *La cause de ce long délai*, dit Charpentier, dans la vie de Socrate, *étoit que les Athéniens envoyoient tous les ans un vaisseau en l'île de Délos, pour y faire quelques sacrifices; et il étoit de la religion de ne faire mourir personne dans la ville, depuis que le prêtre d'Apollon avoit couronné la poupe de ce vaisseau, pour marque de son départ, jusqu'à ce que le même vaisseau fût de retour; si bien que l'arrêt ayant été prononcé contre Socrate, le lendemain que cette cérémonie s'étoit faite, il fallut en différer l'exécution pour trente jours qui s'écoulèrent dans ce voyage.*

garda la mort comme nous voyons le coucher du soleil et l'approche du sommeil; il remercia les dieux de lui donner une fin qui lui épargnoit les infirmités de la vieillesse et les angoisses douloureuses de l'agonie. C'est Athènes seule qui étoit malheureuse, et quelle longue suite de calamités ne pouvoit-on pas prédire à une ville assez aveugle et assez corrompue pour punir la vertu de Socrate du dernier supplice ?

A l'égard de la prospérité des états, je conviens, poursuivit Phocion, qu'il s'est formé de grands empires par des moyens que la morale desavoue ; mais répondez-moi, ces états, quoiqu'injustes, ambitieux et sans foi, n'étoient-ils pas moins abandonnés aux voluptés, à la paresse et à l'amour des richesses que les peuples qu'ils ont soumis ? N'étoient-ils pas plus exercés au courage et à la discipline ? N'avoient-ils pas moins d'indifférence pour leur patrie, et plus d'amour pour la gloire ? Ce n'est point parce que Philippe a peu de vertu que nous le craignons, c'est parce que nous en avons encore moins que lui, et qu'il se sert de nos vices pour nous accabler. L'ambition, l'injustice, la ruse, la violence peuvent sans doute former de grands empires ; mais c'est

parce qu'à ces vices on n'oppose que d'autres vices : d'ailleurs, quel est l'avantage de cette grandeur usurpée ? Peut-elle faire la prospérité d'un état, puisqu'il est impossible de l'asseoir sur un fondement solide ?

La politique, dupe d'un bonheur passager et toujours suivi des revers les plus funestes, doit-elle donc sacrifier l'avenir au moment présent ? O mon cher Aristias, si vous aimez votre patrie, que les dieux vous préservent de lui souhaiter des succès qui prépareroient sa décadence et sa ruine ! C'est pour avoir voulu usurper l'empire de la Grèce, que nous et les Spartiates sommes aujourd'hui à la veille de perdre notre liberté. La modération de nos villes les avoit mises en état de repousser Xercès, leur ambition va les soumettre à Philippe. De grandes provinces et de grandes richesses, quoi qu'en disent nos orateurs, ne contribuent ni au bonheur domestique des citoyens, ni à la sureté de la république à l'égard des étrangers. Que sert aux Perses d'avoir conquis l'Asie entière ? En sont-ils plus libres ? Le sujet jouit-il avec plus de confiance de sa fortune, depuis que le prince a monstrueusement augmenté la sienne ? Qu'un grand empire est foible, puisqu'Agésilas, avec une

poignée de soldats, a porté la terreur jusques dans Babylone. Une autrefois je vous développerai les preuves de cette vérité ; mais dans ce moment contentez-vous de remarquer, Aristias, que si l'Être, protecteur de la vertu, se sert quelquefois des vices d'un peuple pour en détruire un plus vicieux, il ne manque jamais de briser l'instrument de sa vengeance après s'en être servi. Ce n'est point par des miracles qu'il agit, mais par une suite naturelle de l'ordre qu'il a établi dans le gouvernement du monde.

Je ne hasarde point ici une conjecture vaine et téméraire. Examinez avec moi le choc, la marche, le concours des passions, le mouvement réciproque qu'elles se communiquent, et vous en verrez résulter cet ordre favorable à la morale. La trahison, la fourberie, la ruse peuvent surprendre et tromper un état qui n'est pas précautionné contre leurs piéges, et obtenir d'abord quelque succès ; mais leur succès même déchire le voile sous lequel elles se cachoient; et la mauvaise foi, en inspirant une défiance et une haine générales, se trouve enfin elle-même embarrassée dans les embûches qu'elle dressoit. Intimidée par la crainte qu'elle a fait naître, dupe de ses propres finesses,

jamais elle ne peut prévoir tous les dangers dont elle est menacée ; sans cesse elle se précautionne contre des accidens chimériques. Marchant ainsi sans règle, elle ne peut réussir que par hasard, et bientôt doit nécessairement échouer. Ces sophistes (1), qui tâchent de réduire en art la perfidie, et qui nous étalent avec complaisance cent exemples d'injustices heureuses, se gardent bien de nous en faire connoître les suites funestes. Toujours vagues dans leurs discours, ils n'analysent jamais les

(1) Ce que Phocion dit ici des sophistes de son temps, on peut l'appliquer à Machiavel, qui, ne donnant dans son *prince* que des leçons de tyrannie, d'injustice et de fourberie, veut cependant que son disciple emprunte le masque de plusieurs vertus, et que pour éviter d'être *haï et méprisé*, il paroisse *clément, fidelle à sa parole, intègre et religieux.* Mais Machiavel n'a pas fait attention que quand on occupe une grande place, et qu'on manie des affaires publiques, on ne paroît jamais ce qu'on est véritablement. On pénètre, on voit, on juge sans peine un hypocrite, au travers du masque dont il se couvre. On peut duper un homme d'esprit une fois, mais non pas deux. Les sots sont en général plus soupçonneux que les gens d'esprit; et quand ils ont été trompés, ils sont encore plus intraitables. Ils regardent celui dont ils ont été les dupes, comme un fripon, et ne s'y fient pas même dans les occasions où il n'a aucun intérêt de leur tendre un piége. Que Machiavel dise que le pape Alexandre VI ne fit jamais autre chose que tromper, et que ses tromperies lui réussirent toujours; il ne persuadera personne, et ne mérite pas d'être réfuté.

causes des succès de l'injustice et de la mauvaise foi ; jamais ils n'établiront le point fixe, où triomphant de tous les obstacles, elles sont sûres de réussir. La force de la vérité oblige au contraire les sophistes à se réfuter eux-mêmes. Ils ne peuvent se déguiser que les succès passagers de l'injustice ne préparent qu'un avenir malheureux. Pourquoi nous conseillent-ils d'éviter la haine et le mépris comme les deux écueils les plus funestes de la politique ? N'est-ce pas convenir du danger des vices, reconnoître le prix de la vertu, et avouer que ses opérations seules sont sûres ?

Si un peuple, au lieu de la ruse et de la fourberie, emploie la force et la violence contre ses voisins, il est impossible qu'il ne soit pas lui-même agité par la crainte qu'il inspire. En même temps qu'il augmente le nombre de ses ennemis, il devient suspect à ses alliés. En croyant se rendre puissant, il multiplie ses dangers et diminue ses forces. Plus heureux que plusieurs nations dont nous connoissons l'histoire, et qui se sont affoiblies et enfin ruinées à force d'efforts pour augmenter leur fortune, je veux qu'il ne succombe pas sous le poids des difficultés qui l'entourent, et que la résistance de ses ennemis aiguise, au contraire,

son courage, ses forces et ses talens. Le moment fatal du succès arrive; il triomphe, mais le vainqueur périt au milieu de ses conquêtes.

Remarquez-le, mon cher Aristias, c'est l'ambition, c'est l'avarice déguisée sous le nom d'une fausse gloire, qui peuvent seules porter les hommes à être conquérans; et par quel prodige ces deux passions, qui n'ont pas craint de violer tous les droits humains et de verser des torrens de sang, useroient-elles avec prudence de la victoire, si capable d'enivrer d'orgueil les hommes les plus modérés? Sésostris, peu content de régner sur l'Egypte, fait violence à ces sages lois dont je vous parlois il n'y a qu'un moment; il médite la conquête de l'Asie, et rien ne résiste d'abord à ces Egyptiens sobres, laborieux, tempérans et courageux, qu'il a armés pour servir son injuste ambition. Mais ces soldats victorieux prennent bientôt les vices et les mœurs des peuples vaincus. Ces hommes, amollis par les voluptés et les richesses, rapportent dans leur patrie les dépouilles de l'Orient. Le peuple étonné d'un spectacle qui developpe en lui le germe ds l'ambition et de l'avarice, se croit parvenu au comble de la gloire et de la prospérité; cepen-

dant la vertu, ébranlée dans tous les cœurs, est prête à les abandonner ; et au milieu des chants d'allégresse et de triomphe, le châtiment de l'Egypte commence. Une négligence présomptueuse relâche les ressorts du gouvernement; tous les anciens établissemens sont bientôt détruits par les passions. Les successeurs de Sésostris, esclaves d'une fortune qui les accabloit, devinrent des tyrans voluptueux, et d'autant plus terribles, qu'affoiblis par la ruine des lois, ils ne se croyoient plus en sureté. Ils craignirent des sujets que la mollesse, le faste, la pauvreté et les richesses avoient rendus à la fois lâches et insolens ; et leur royaume, sans défense et troublé plutôt par des émeutes que par des révoltes, est destiné à devenir la proie du premier conquérant qui voudra s'en emparer.

L'histoire nous offre mille exemples pareils. Les Mèdes, en asservissant les Assyriens, perdirent les mœurs et les lois qu'ils devoient à la sagesse de Déjocès ; ils cessèrent d'être heureux par une trop grande prospérité, et préparèrent une conquête aisée aux Perses, qui à leur tour amollis et corrompus aussitot que vainqueurs, fondèrent un grand empire dont tout annonçoit la dé-

cadence. Que de leçons pour la politique, si elle veut connoître ses devoirs ! Vous parlerai-je, mon cher Aristias, des malheurs domestiques de la Grèce ? Nos succès brillans pendant la guerre médique, où nous ne faisions que nous défendre, ont été capables de nous faire abandonner les vertus de nos pères ; quels ravages ne doivent donc pas faire chez un peuple les succès d'une guerre entreprise par ambition et par avarice ? L'époque de l'ambition et de la foiblesse d'Athènes est la même. Nous nous sommes perdus quand nous avons voulu nous rendre les maîtres de nos alliés ; et Lacédémone, après nous avoir vaincus, n'a plus été en état de se défendre contre les Thébains.

Philippe abuse aujourd'hui de nos divisions et de nos vices : il ne cherche qu'à nous subjuguer et nous asservir ; mais voyez avec quelle adresse son ambition emprunte le masque de la modération, de la justice, de la bienfaisance même ; c'est par-là qu'il est véritablement redoutable. Il recueille dans la Macédoine les vertus fugitives qui nous abandonnent ; il rend son peuple sobre, actif, patient, laborieux et brave. Que de vertus, qui, par l'emploi insensé que ce nouveau

Sésostris en fait, ne procureront qu'un faux bonheur aux Macédoniens ! Si ce prince avoit l'ame assez grande pour connoître ses devoirs, et les préférer aux intérêts de sa vanité et de son ambition, il mettroit à profit les circonstances heureuses où il se trouve. Au lieu de fomenter nos vices pour acquérir avec moins de peine l'empire de la Grèce, il se serviroit de ses talens pour nous aider à nous corriger; il tâcheroit de mériter à la Macédoine la considération dont Lacédémone a autrefois joui. Loin de nous diviser, il travailleroit à nous réunir, et à ne faire des Grecs et des Macédoniens qu'un peuple d'amis et d'alliés, qui seroit heureux, et dont le pays deviendroit inaccessible aux attaques des étrangers.

Il procureroit ainsi un bonheur durable à sa nation; mais puisque Philippe n'aime la vertu que pour en faire l'instrument de son ambition, j'ose vous prédire, sans vouloir empiéter sur les droits de l'oracle de Delphes, que cette fortune des Macédoniens, préparée et conduite avec tant d'art, de courage et d'habileté de la part du prince, et tant de vertu de la part des sujets, disparoîtra en naissant. Le moment où leur empire sera

parvenu à la situation en apparence la plus brillante, sera l'époque où il commencera à déchoir (1). Ses succès ouvriront enfin les

---

(1) Le moment où l'empire des Macédoniens parut le plus puissant, c'est quand Alexandre eut vaincu Darius. Mais si ce prince régnoit tranquillement sur l'Asie subjuguée, les vices de l'Asie commençoient à le subjuguer lui-même. Soit qu'on considère cette corruption naissante, soit qu'on recherche les moyens qu'avoit Alexandre, pour empêcher le démembrement de ses vastes états, on ne peut s'empêcher de penser qu'une plus longue vie n'auroit servi qu'à ternir la gloire qu'il avoit acquise. Si le lecteur se rappelle l'histoire des successeurs d'Alexandre, il verra que les Macédoniens qui s'établirent en Asie et en Egypte, s'amollirent, et n'eurent point d'autres mœurs que les peuples qu'ils avoient vaincus. Pour la Macédoine proprement dite, réduite à ses anciennes limites, par la révolte des gouverneurs de province, quel fruit retira-t-elle du règne de deux rois, tels que Philippe et Alexandre? Elle éprouva mille révolutions funestes. Tandis que le peuple étoit malheureux, la famille royale périt de la manière la plus tragique. Différens princes usurpèrent le trône et en furent chassés. La famille qui réussit à le conserver, ne put jamais prendre sur la Grèce même, l'autorité que Philippe y avoit acquise, quoique les Grecs, toujours divisés, conservassent toujours les vices qui les avoient affoiblis. La Macédoine eut des ennemis sans nombre; et ses rois, toujours ivres de la réputation que leur royaume avoit eue autrefois, furent occupés à faire laborieusement et sans succès, des entreprises au-dessus de leurs forces. Affoiblis et odieux à leurs voisins, ils furent vaincus et détruits par les Romains, que la Grèce appela à son secours pour servir sa haine contre la Macédoine, et la punir de ses injustices et de son ambition.

yeux à ses voisins ; ses conquêtes lui feront plus d'ennemis qu'elles ne lui donneront de sujets. Les qualités que nous admirons aujourd'hui dans les Macédoniens feront place aux vices des vaincus. La Macédoine sera malheureuse, et trouvera enfin un vainqueur.

Il faudroit, mon cher Aristias, que la nature du cœur humain changeât, pour que la politique de nos sophistes pût conduire un peuple à un bonheur durable. Si ce n'étoit que notre raison seule qui nous fît haïr l'injustice, la fourberie, la violence, l'ambition, l'avarice, &c. peut-être qu'on parviendroit à l'éblouir, la tromper et l'envelopper de préjugés qu'elle ne pourroit détruire ; mais ce sont nos passions mêmes qui détestent ces vices dans nos pareils. Blessées dès qu'elles les rencontrent, elles s'aigrissent, elles s'irritent, et rien ne peut les distraire. Tant qu'un homme injuste et sans foi indisposera ses concitoyens ; tant qu'une république ambitieuse, avare et orgueilleuse se rendra suspecte et odieuse à ses voisins, c'est-à-dire, tant que la nature de l'homme ne changera pas, soyez persuadé que la politique doit regarder la vertu comme la source et le fondement de la prospérité. Je devrois vous parler

ler actuellement de la méthode avec laquelle la politique doit affermir la vertu dans une république; mais en voilà assez pour aujourd'hui, dit Phocion, et je craindrois, mon cher Aristias, de nuire à la vérité en vous fatiguant : s'il vous reste même quelques doutes sur les matières que nous avons traitées, la suite de nos entretiens les dissipera.

TROISIÈME ENTRETIEN.

Aristias et moi nous nous rendîmes hier chez Phocion, mon cher Cléophane. C'est aujourd'hui, lui dis-je, nos grandes panathénées, et comment pourrions-nous mieux célébrer une fête consacrée à Minerve, et destinée à perpétuer le souvenir de la réunion que Thésée fit des différens peuples de l'Attique dans Athènes, qu'en écoutant ce que vous voudrez bien continuer à nous apprendre sur la morale et la politique?

Je sais trop de gré à Aristias, me répondit Phocion, de préférer un entretien austère au spectacle de nos fêtes, pour ne pas consentir a ce que vous désirez. Il est vraisemblable, ajouta-t-il en souriant, que Minerve qui voit nos panathénées avec indifférence, depuis que nous les célébrons avec plus de pompe et moins de vertu que nos pères, trouvera bon que nous n'en augmentions pas la cohue.

Puisque vous le voulez, reprenons la suite

de nos entretiens. Je vous ai prouvé, continua Phocion, que la vertu lie les hommes en leur inspirant une confiance mutuelle; et que le vice, au contraire, les tient en garde les uns contre les autres, et les divise. Je vous ai fait voir qu'il n'y a point de vertu qui ne soit utile à la société; mais ces connoissances seules ne suffisent point pour guider la politique dans ses opérations.

Quoique toute vertu mérite d'être cultivée, toutes cependant ne demandent pas les mêmes soins de la part du législateur et des magistrats; quelques-unes n'ont pas un rapport aussi direct, aussi immédiat que les autres à ce qui fait et consolide le bonheur des citoyens et la sûreté de la république. Toutes les vertus n'étendent pas leurs racines à une égale distance; toutes n'ont pas une tige également forte; quelques-unes même ont besoin d'un appui, ou languissent et se flétrissent sans secours. Les unes jettent de plus grands rameaux, et portent des fruits plus abondans que les autres; il y en a même qui fécondent, pour ainsi dire, tout le terrain qui les environne; vous verrez naître autour d'elles mille vertus particulières qui

sembleront venir sans semence, et n'exiger aucune culture.

Si la politique, mon cher Aristias, considère les vertus suivant leur ordre en dignité et en excellence, elle place à leur tête la justice, la prudence et le courage. D'accord avec la morale, elle nous montre que de ces trois sources découlent l'ordre, la paix, la sûreté et tous les biens, en un mot, que les hommes peuvent désirer. L'objet de la politique est de nous rendre facile la pratique de ces trois vertus; mais elle connoît trop bien l'activité de nos passions et la paresse de notre raison pour espérer de nous en faire contracter l'habitude, si en nous familiarisant d'avance avec d'autres vertus dont elle est plus maîtresse de régler l'exercice et la marche, elle n'écarte de notre cœur les vices qui nous empêchent d'être justes, prudens et courageux.

Ce seroit un étrange politique, qu'un législateur, persuadé qu'il suffit de faire des lois pour que les hommes y obéissent. Il n'a encore rien fait quand il n'aura réglé que les droits de chaque citoyen, et donné des bornes fixes à la justice. Laissez agir nos passions, elles auront bientôt dérangé

ces bornes. Mille prétentions chimériques anéantiront le droit. Au milieu des lois les plus justes, l'injustice, secondée par la ruse et la chicane, et enhardie par l'impunité, deviendra bientôt l'esprit général des citoyens.

Publiez dans la place de Sibaris qu'il est ordonné à tout citoyen d'avoir assez de courage pour préférer dans un combat la mort à la fuite, et mépriser dans l'administration de la république les dangers auxquels un magistrat est quelquefois exposé ; et je vous réponds que vous aurez publié le décret le plus inutile. Les Sibarites, toujours efféminés, ne sortiront point de leur mollesse pour prendre du courage. La loi nous prescriroit à nous autres Athéniens la police la plus sage dans nos délibérations publiques pour nous empêcher d'être inconsidérés, et nous forcer de peser et d'examiner avec maturité les intérêts de la patrie ; que si nous devenions prudens, ce seroit pour l'intérêt de nos passions, et non pour celui de la république.

Tout législateur qui ignore sur quelles vertus la justice, la prudence et le courage doivent être, pour ainsi dire, entés, tout législateur qui ne sait pas préparer les hommes

à les aimer et les pratiquer, verra que ses lois inutiles n'auront fait aucun bien à la société. Il y a, en effet, mon cher Aristias, des vertus qui servent de base et d'appui à toutes les autres. Je compte quatre de ces vertus, que j'appelle *mères* ou *auxiliaires*, et qui sont les premières dans l'ordre politique, la tempérance, l'amour du travail, l'amour de la gloire, et le respect pour les dieux.

Par tempérance, j'entends, poursuivit Phocion, cette vertu qui, nous invitant à nous contenter des choses que la nature exige indispensablement pour notre conversation, diminue le nombre de nos besoins et les simplifie. Qui n'étudie pas l'art d'être heureux, à peu de frais sera toujours malheureux. Vous savez ce que Socrate (1) disoit

---

(1) Xénophon nous a conservé l'entretien de Socrate avec Euthydème sur la volupté, et je ne puis résister au plaisir d'en transcrire ici un morceau admirable. Je me sers de la traduction de Charpentier.

Avez-vous songé, dit Socrate, que la débauche, qui ne parle que de voluptés, ne sauroit en faire goûter aucune comme il faut, et qu'il n'y a que la tempérance et la sobriété qui donnent le vrai sentiment des plaisirs? Car, c'est le naturel de la débauche de ne point endurer la faim, ni la soif, ni les aiguillons de l'amour, ni la fatigue des veilles, qui sont néanmoins les véritables dispositions pour boire et

à Euthydème, que les voluptueux sont les hommes du monde les plus déraisonnables. A force de se repaître de voluptés, ils éteignent en eux le sentiment du plaisir, ils n'ont pas l'esprit d'endurer la faim et la soif, et de résister aux premières amorces de l'amour

---

pour manger délicieusement, et pour trouver un plaisir exquis dans les embrassemens amoureux ou dans les approches du sommeil. Cela est cause que l'intempérant sent moins de douceur dans ces actions, qui sont nécessaires et qui se font très-souvent. Mais la tempérance, qui nous accoutume à attendre le besoin, est la seule aussi qui, dans ces rencontres, nous fait sentir une extrême volupté.

C'est cette vertu aussi, dit Socrate, qui met les hommes en état de se perfectionner l'esprit et le corps, et de se rendre capables de gouverner heureusement leur famille, de servir utilement leurs amis et leur patrie, et de surmonter leurs ennemis: ce qui est non-seulement très-avantageux pour l'utilité, mais même très-agréable, par le contentement qui l'accompagne, et c'est à quoi les débauchés n'ont point de part: car, quelle part pourroient-ils prendre aux actions vertueuses, eux dont l'esprit est tout employé à la recherche des voluptés présentes?

Quelle différence y a-t-il, dit Socrate, entre un animal irraisonnable et un homme voluptueux, qui ne considère point ce qui est le plus honnête, mais qui poursuit aveuglément ce qui est le plus agréable? Il n'appartient qu'aux personnes tempérantes de rechercher quelles sont les meilleures choses et après en avoir fait un discernement exact, par l'expérience et le raisonnement, d'embrasser les bonnes, et de s'éloigner des mauvaises c'est ce qui les rend tout ensemble très-heureux, très-vertueux et très-habiles

et du sommeil ; ils gâtent tout par leur attention insensée à prévenir leurs désirs.

La volupté vend ses faveurs à trop haut prix ; elle emploie trop de mains, trop de temps, trop de peine à la composition de son ennuyeux bonheur, pour que la politique n'échouât pas en essayant de rendre heureux un peuple voluptueux. A peine la volupté jouit-elle, que rassasiée, elle rejette avec faste et dédain ce qu'elle avoit desiré avec emportement. Nos sophistes, à leur ordinaire, ont mal raisonné sur cette matière. parce que la nature a voulu que nos besoins fussent la source de nos plaisirs, ils ont prétendu qu'en multipliant les uns, on multiplieroit aussi les autres ; mais ils n'ont pas fait attention que la volupté est moins habile et moins libérale que la nature. Celle-ci ne donne aucun besoin, sans donner en même temps un moyen aisé de le satisfaire ; et la volupté, qui flatte, chatouille, irrite notre imagination par des espérances et des songes, ne donne jamais ce qu'elle a promis ; elle fuit quand nous croyons la saisir, et nous laisse le dégoût, l'ennui et la lassitude à la place du plaisir.

Mais il ne s'agit pas entre nous de l'incon-

séquence des voluptueux ; et quand leur passion ne les tromperoit pas, il n'en faudroit pas moins, mon cher Aristias, bannir la volupté de notre république. Croyant acheter des plaisirs à prix d'argent, elle est toujours avare et prodigue ; et jamais on n'a vu la justice, la prudence et le courage se mêler parmi les vices qui accompagnent l'avarice et la prodigalité. Toutes les richesses de la Perse n'enrichiroient pas Démadès (1) ; l'Europe, l'Asie et l'Afrique ne suffiroient pas aux besoins de trois voluptueux comme lui : comment donc la vérité seroit-elle l'ame de ses discours ? Patrie, honneur, justice, il vendra tout à qui voudra l'acheter. Ce sénateur, accablé du poids d'une digestion difficile, livreroit l'état à qui lui offriroit un élixir propre à ranimer les ressorts usés de son estomac ; et vous voulez qu'il s'informe

(1) Antipater disoit que de deux amis qu'il avoit à Athènes, Phocion et Démadès, il n'avoit jamais pu ni obliger l'un à rien recevoir, ni contenter l'avidité de l'autre. Ce Démadès étoit orateur, et avoit du crédit dans la place publique. C'est lui qui trouvant un jour Phocion à table, et voyant son extrême frugalité, lui dit : *Je m'étonne, Phocion, que te contentant d'un si mauvais repas, tu veuilles prendre la peine de te mêler des affaires de la république.*

s'il n'y a point quelque malheureux citoyen que la faim poursuit ? Croirez-vous que des magistrats, avides et fatigués de plaisirs, soient bien propres à penser aux besoins de la société ? Que ce soient des sentinelles vigilantes et attentives à prévoir, prévenir ou repousser les périls dont la république peut être menacée ?

Ne l'espérez pas ; la république elle-même ne l'exige plus, quand une fois les esprits sont infectés par la jouissance ou le désir des voluptés ; elle tiendra même compte à ses magistrats de leur mollesse et de leur faste. Dès que la recherche dans les plaisirs a attaché à la médiocrité l'opprobre de la pauvreté, les citoyens ont trop de besoins pour être contens de leur fortune. Leur ame est déjà souillée des vols que leurs mains n'ont encore pu commettre : ils feront un commerce honteux de leur suffrage, et vendront leur voix au plus offrant ; on ne verra dans les magistratures que la facilité de s'enrichir impunément par des injustices ; on ne voudra plus avoir de crédit dans la république ni commander les armées, que pour faire fortune et s'abîmer ensuite dans les voluptés. Tout est alors perdu ; il ne subsiste plus

qu'un vain simulacre de république. A la place des lois méprisées, les passions règnent impérieusement; et les mœurs seroient atroces, si les ames étoient encore capables de conserver quelque force.

Quand en ouvrant le cœur à tous les vices, les voluptés n'y étoufferoient pas le principe de la justice et de la prudence, il suffit qu'elles énervent le corps pour que la république ne doive plus attendre de ses citoyens amollis les fatigues, les veilles, la patience, les travaux, d'où dépend souvent son salut. Tandis que de jeunes gens, lassés de leurs débauches, dorment laborieusement dans le duvet, pensez-vous, si on les réveille en sursaut pour repousser l'ennemi qui escalade nos murailles, qu'ils trouveront en eux les forces et le courage de ces anciens Athéniens, accoutumés à coucher sur la dure à côté de leurs armes, et à mépriser les plaisirs des sens ? Depuis que le goût des plaisirs nous possède, j'ai vu, oui, j'ai vu les descendans des héros de Marathon et de Salamine aller aux ennemis avec l'envie de fuir dans le cœur. L'exemple contagieux des riches a corrompu jusqu'aux pauvres, qui ne partagent pas leurs voluptés. Il n'est plus d'Athénien qui ne murmure

contre les fatigues de la guerre et la rigueur de notre discipline relâchée. La nature paroît dégradée dans toute la Grèce ; nous succombons aujourd'hui sous les exercices dont nos pères se jouoient autrefois ; nous trouvons nos armes trop pesantes, et la mollesse de nos villes nous a appris à redouter le courage des Barbares.

Que Lycurgue, mon cher Aristias, étoit profond dans la connoissance de nos vertus et de nos vices ! Méditez ses lois, un dieu sans doute les lui avoit dictées. Vous ne le verrez jamais s'égarer dans des détails inutiles, proscrire un vice, et n'en pas couper la racine : ordonner la pratique d'une vertu, et négliger celle qui doit en être le principe ou l'appui. Il ne permet pas à deux jeunes époux de s'abandonner inconsidérément à leurs transports ; il voudroit qu'un mari n'habitat pas d'abord dans la même maison que sa femme ; il lui ordonnoit de dérober ses faveurs. C'étoit pour empêcher que les droits du mariage ne devinssent une source de corruption et de mollesse en les abandonnant aux voluptés, et que rassasiés de plaisirs légitimes, ils n'en cherchassent de défendus. L'adultère ne fut point connu

à Lacédémone : quel avantage ! s'il est vrai que tout commerce de galanterie suppose dans les femmes une lâche infidélité à leurs devoirs, et dans les hommes l'art de séduire et de corrompre réduit en principes, et par-là même d'autant plus dangereux, qu'il les occupe sérieusement de cent misères, qui ôtent à l'ame les ressorts nécessaires pour méditer et exécuter de grandes choses.

Faute de connoître le penchant du sexe à la mollesse, et l'empire qu'il a sur notre ame, la plupart des législateurs ont tendu un piége à nos mœurs en négligeant de régler celles des femmes. Lycurgue devine qu'elles nous donneroient leurs vices s'il ne leur donnoit pas nos vertus. Il en fit des hommes ; il leur inspira un généreux mépris pour les besoins auxquels la nature ne les a pas assujetties. Il les endurcit au travail, à la peine, à la fatigue. Platon (1) enhardi par cet

---

(1) *Nec putes, ô Glauce, magis me de viris quam de mulieribus fuisse locutum, quæcumque videlicet natura aptæ ad hæc officia sunt.* (In Rep. liv. 7). Voyez ce que Platon dit dans cet endroit sur l'éducation des femmes. Il y revient encore dans son *Traité des Lois*, liv. 7. *Aio stultissimum hoc in nostris regionibus esse, ut non iisdem studiis mulieres*

exemple, voulut même en faire des soldats dans sa république. Il savoit que moins nous avons de devoirs à remplir, moins nous y sommes attachés, et en exigeant beaucoup des femmes, il espéroit avec raison de tout obtenir aisément des hommes.

Lycurgue établit enfin dans sa ville des repas publics, dont le brouet noir, si décrié aujourd'hui, faisoit les délices. Voilà ses deux principales institutions, et sans leur secours, il auroit inutilement proscrit l'usage de l'argent et les arts inutiles, aiguillons à la fois et alimens des passions. L'exercice des vertus les plus difficiles et dans le degré le plus héroïque devoit dès-lors devenir familier aux Spartiates; parce que c'est le propre de la tempérance de fermer l'entrée de notre cœur à une foule de vices, en nous rendant notre situation présente agréable, et de nous porter sans effort au bien. La tempérance inspire nécessairement le mépris des richesses; et ce mépris, qui suppose l'ame débarrassée des besoins frivoles

---

ac viri omni conatu consensuque dent operam...... Præceptum verò nostrum non cessabit asserere quod oporteat doctrinæ cæterorumque, quam maxime mulieres cum viris participes fieri.

qui nous tourmentent, est toujours accompagné de l'amoúr de l'ordre et de la justice. Moins les passions sont vives et nombreuses, plus la raison est libre de faire valoir ses droits. Oui, mon cher Aristias, depuis que nous avons renoncé à la simplicité des mœurs de nos pères, nous avons beau faire tous les jours de nouvelles lois et multiplier nos magistrats (1), c'est convenir de notre cor-

(1) Rien ne prouve peut-être mieux qu'un état agit sans principes et sans système, que le grand nombre de lois dont il accable les citoyens. Un législateur habile va à la racine des abus qu'il veut arrêter, la coupe, et l'ordre est rétabli par une seule loi. L'histoire ancienne et l'histoire moderne en fournissent plusieurs exemples. Un législateur ignorant veut détruire les effets d'un vice, mais il en laisse subsister la cause. L'état ne se corrige pas; il arrive même que les efforts inutiles du législateur le rendent incorrigible, parce que les esprits s'accoutument enfin à mépriser les lois. Quand une loi est tombée dans l'oubli, et qu'on la renouvelle, il semble que ce ne soit que par caprice, et on ne prend presque jamais les mesures nécessaires, pour empêcher qu'elle n'éprouve une seconde disgrace. Un état qui n'a point d'objet fixe, ou qui ne consulte pas la nature des choses, doit nécessairement beaucoup multiplier ses lois, parce qu'il n'agit que relativement aux circonstances dans lesquelles il se trouve, et que ces circonstances changent et varient continuellement. C'est un grand malheur quand les lois sont en si grand nombre, qu'on ne daigne plus s'en instruire, et qu'elles sont pour la plupart ignorées de ceux même qui font une étude du droit public et de la jurisprudence d'une nation

ruption, et n'employer que des remèdes inutiles pour nous corriger. Le premier magistrat

---

La coutume et la routine usurpent alors l'autorité qui n'appartient qu'aux lois, et c'est le propre de la coutume et de la routine de n'avoir rien de fixe, et en se prêtant aux évènemens, d'ouvrir la porte aux injustices les plus criantes.

Multiplier les magistrats, n'est pas une chose plus salutaire que de multiplier les lois. Moins ils sont nombreux, plus on est porté naturellement à les respecter, et plus ils sont eux-mêmes attentifs à remplir leurs devoirs. Créer de nouveaux magistrats dans une république dont les lois et les mœurs se corrompent, ce n'est souvent qu'y introduire de nouveaux abus, et donner des protecteurs à la corruption. En général, il est inutile, comme le dit Phocion dans son second entretien, de prétendre avoir de bons magistrats, si on n'a pas commencé par donner de bonnes mœurs aux citoyens.

La politique a deux ou trois règles générales sur ce sujet, qu'il est impossible de négliger, sans s'exposer à d'extrêmes dangers. Pour empêcher que le magistrat ne se relâche dans les fonctions de sa magistrature, il faut qu'elle soit courte et passagère. Si elle est à vie, il l'exercera avec négligence; il la regardera comme un bien qui lui est propre, et travaillera bien plutôt à en augmenter les droits et les prérogatives, qu'à faire le bonheur public. La société a différens besoins, distingués par leur nature et séparés les uns des autres; il faut donc établir différentes magistratures pour y subvenir. Si vous unissez dans une même magistrature des fonctions qui doivent être séparées, vous devez vous attendre qu'elles seront négligées, ou que le magistrat profitera de ce pouvoir trop étendu pour en abuser et se rendre redoutable. Si vous séparez en différentes magistratures, des fonctions qui doivent être réunies dans une même main, les magistrats se gêneront mutuellement dans leur administration, et un

gistrat et la première loi d'une république, ce doit être la tempérance ; et le peuple le mieux gouverné après les Spartiates, c'est celui qui approchera le plus de leur frugalité.

Cependant telle est la foiblesse humaine, que toute vertu a ses momens d'erreur, de distraction et de lassitude. La tempérance a autant d'ennemis qu'il y a de sortes de voluptés, et quelque soit son pouvoir, elle succombera à la fin, si la politique n'empêche qu'elle n'ait à combattre contre l'oisiveté et cet ennui qui suit l'inaction de l'ame et du corps. Tout le temps où la loi nous abandonne à nous-mêmes est un temps qu'elle donne aux passions pour nous tenter, nous séduire et nous subjuguer. La politique doit donc inspirer aux citoyens l'amour du travail. Cette vertu répandant sur les plaisirs les plus simples et les plus honnêtes, un charme capable de nous satisfaire, tempère notre imagination, et empêche, pour ainsi

conserveront point l'autorité qu'ils doivent avoit sur les citoyens. Remarquez que dans les circonstances extraordinaires, les magistrats ordinaires ne suffisent pas aux besoins de la république. Ce fut une institution bien sage chez les Romains, que de créer quelquefois des dictateurs, ou de revêtir les consuls d'une puissance extraordinaire.

dire, qu'elle n'aille à la découverte de quelque nouveau plaisir.

Ne vous hâtez pas, mon cher Aristias, de conclure de cette doctrine que toute espèce de travail soit utile à la société; il est au contraire une sorte d'oisiveté qui lui seroit peut-être moins funeste. Voyez quel est le procédé de la nature à notre égard. Liberale de tous les biens qui nous sont nécessaires, elle veut cependant que nous les achetions par le travail. La terre est stérile, si nos mains ne la fécondent pas; et par l'ordre établi pour la production des fruits, ce travail est léger, mais continuel. Que la politique imite la nature. Si le travail qu'elle nous impose n'est pas proportionné à nos forces, si l'espérance qui le feroit entreprendre avec joie est trompée, s'il ne peut pas suffire à nos besoins, il devient insupportable, et ne peut être que l'occupation, ou plutôt le châtiment d'un esclave.

L'Egypte fut malheureuse sous les successeurs de Sésostris, dès que le prince, conduit par une insatiable avarice, s'écarta de ces principes, et condamnant ses sujets à des travaux trop durs, en voulut seul recueillir les fruits. Les mains des Egyptiens s'engour-

dirent. La nation la plus active s'avilit dans la paresse, qui étoit devenue son seul bien. L'état fut vexé à la fois par la pauvreté et le luxe; les esprits s'effarouchèrent, et on traita les citoyens comme des bêtes farouches qu'il falloit dompter par la fatigue (1). Cependant quel spectacle présentoit la malheureuse Egypte! Sans les eaux bienfaisantes du Nil, les campagnes auroient à peine pu suffire à nourrir leurs habitans. Au milieu de ces monumens qui semblent destinés à vivre autant que le monde, et qu'un peuple malheureux est condamné à élever à l'orgueil de ses maîtres; que deviendra le monarque, si un ennemi étranger se présente sur ses frontières, et veut lui enlever sa couronne et ses plaisirs? Quels bras armera-t-il en sa faveur? Quel intérêt auront ses peuples de défendre, aux dépens de leur sang, ses voluptés et leur misère?

---

(1) Il n'y a point de peuple dans l'antiquité qui ait été traité plus durement que les Egyptiens, après qu'ils eurent renoncé à la sagesse de leurs premières institutions. Aristote dit dans sa *politique*, que les rois d'Egypte ne creusèrent le lac de Mœris, ne bâtirent les pyramides, et n'exécutèrent d'autres pareils ouvrages, que pour accabler sous le poids du travail, des sujets indociles dont ils craignoient l'inquiétude, et qui ne prenoient aucun intérêt à la patrie.

A Tyr, à Carthage, nous disent les voyageurs, tous les citoyens sont occupés; mais nous préservent les dieux, mon cher Aristias, de les imiter. Ces peuples, dont on nous vante l'industrie et l'activité, ont été les corrupteurs des nations. Contentes des richesses que la nature prudente répand dans chaque climat, elles vivoient heureuses sans faste et sans luxe. Les Tyriens et les Carthaginois ont tenté leur cupidité; ils les ont façonnées au goût des choses rares et recherchées; ils ont eu la perfidie de leur faire mépriser les biens qu'elles possédoient. Combien la pourpre de Tyr et les superfluités élégantes de Carthage n'ont-elles pas fait commettre de crimes, et produit de malheurs sur la terre? Mais ne pensez pas, Aristias, que ces empoisonneurs publics aient eux-mêmes échappé aux poisons qu'ils préparent. Je ne connois ni Tyr ni Carthage; j'oserois cependant assurer que ces deux villes sont malheureuses. L'amour du travail, qui est une grande vertu quand il accompagne la tempérance, et sert avec elle à réprimer et régler nos passions, est au contraire l'ouvrage de l'avarice et de la cupidité chez les Carthaginois et les Tyriens. Plus ces deux vices s'accroissent au milieu

des richesses, plus toutes les autres passions acquièrent de force. L'amour du travail n'est propre dans ces deux républiques qu'à humilier les esprits, ou leur inspirer de l'insolence ; il doit y faire des mercenaires et des tyrans.

Notre Solon, fatigué des émeutes et des séditions que l'oisiveté du peuple excitoit parmi nous, fit des lois pour faire aimer le travail. Un père qui n'avoit point fait apprendre un métier à son fils ne pouvoit exiger aucuns secours de lui dans sa vieillesse : loi absurde, parce qu'elle est contraire aux devoirs éternels et inviolables de la nature, et qu'on n'attachera jamais un citoyen à la patrie en lui apprenant à manquer de reconnoissance pour son père. Chaque citoyen fut obligé de rendre compte de ses occupations devant l'aréopage, chargé de punir la paresse. A quoi aboutit cette grande politique? Chacun choisissant à son gré ses occupations, que la loi auroit dû régler, nous devinmes tous des mercenaires. Teinturiers, cordonniers, maçons, marchands, maréchaux, revendeurs : voilà ce qui forme le fond de nos assemblées dans la place publique.

Nos citoyens, livrés à des occupations

basses et serviles, que Lycurgue n'avoit permises qu'aux Ilotes, devoient en prendre les mœurs. Que seroit devenue la république? Marathon et Salamine auroient-ils été témoins du courage et de la gloire de nos pères? La Grèce entiere ne seroit-elle pas aujourd'hui gouvernée par un satrape orgueilleux des rois de Perse? Si à la faveur d'un concours heureux de circonstances extraordinaires, sur lesquelles il ne faut jamais compter, d'autres causes, en conservant dans un peuple d'artisans l'ancien amour de la gloire et de la liberté, ne l'eussent préparé à se laisser conduire aveuglément par un Miltiade (1), un Thémistocle et

(1) C'est ce qui a fait dire à Thucydide, liv. 2, chap. 11, que quoique le gouvernement d'Athènes fût démocratique dans le droit, il approchoit dans le fait de la monarchie, puisque le plus grand homme y avoit toute l'autorité, et sembloit être le dépositaire de la volonté de tous les citoyens. La république auroit succombé dans les dangers auxquels elle fut exposée, après s'être délivrée de la tyrannie des fils de Pisistrate, si elle n'eût eu alors, par hasard, un Miltiade, dont les talens extraordinaires la firent triompher des Perses à Marathon. A ce grand homme, succédèrent un Aristide, un Thémistocle, un Cimon, qui, par leurs lumières, leurs talens et leurs grandes actions, méritèrent la confiance des Athéniens, et les élevèrent, malgré les caprices de la démocratie, à penser comme eux. Periclès, qui avoit tous les talens, et à qui il ne manquoit que de la probité, fut le dernier des Athéniens qui jouît dans sa patrie de ce crédit

d'autres pareils grands hommes ? Quand ces causes étrangères à notre constitution, s'affoiblissant peu à peu, cessèrent enfin d'influer sur nos mœurs, et que la république, gouvernée par des ouvriers, eut pris le génie qu'elle devoit naturellement avoir, vous savez dans quel avilissement nous tombâmes. L'intérêt particulier décida toujours de l'intérêt public. Tour à tour extrêmes dans toutes nos passions, timides le matin, téméraires le soir, lâches et emportés à la fois, nous ne connûmes jamais nos forces, notre foiblesse ni nos ressources ; jamais nous ne sûmes agir à propos ; jamais nous ne sûmes prévoir les dangers ni les prévenir. Qu'avons-nous à nous plaindre de la fortune ? Devoit-elle faire des miracles

---

qu'on pouvoit appeler monarchique. *Ceux*, dit Thucydide, *qui, après sa mort, aspirèrent au gouvernement, étant tous égaux en mérite*, c'est-à-dire, par leurs talens très-médiocres, *et rivaux en dignité, et tâchant de se débusquer les uns les autres, pour obtenir le premier rang, mirent toute l'autorité entre les mains du peuple, par leur lâcheté et leur flatterie. De-là s'ensuivit entre autres maux, l'entreprise de Sicile, qui ne se perdit pas tant par la faute de ceux qui y furent employés, que par le défaut de ceux qui les employèrent, et s'entre-battoient à Athènes pour le commandement. Ils ralentirent l'ardeur du camp, par leur division, et mirent à la fin la sédition dans la ville.* (Traduction de d'Ablancourt).

pour rendre juste, prudente et magnanime une assemblée d'artisans ?

Tout art nécessaire aux besoins réels des hommes, est sans doute honnête; il ne devient dangereux que quand, par une trop grande recherche, il donne aux choses un prix qu'elles ne doivent point avoir, et rafine inutilement notre goût. J'aime la simplicité des mœurs peintes dans Homère; des rois qui savent le nombre de leurs vaches, de leurs chèvres, de leurs moutons, et qui préparent eux-mêmes leur souper; une reine Areté qui file les étoffes dont son mari est habillé, et une princesse Nausicaa qui va elle-même sur une charrette laver à la rivière les habits de sa famille. Chacun peut avec gloire être lui-même son propre artisan, et plût aux dieux que la sagesse de nos mœurs, la simplicité de nos besoins, et l'égalité de nos fortunes le permissent encore ! Mais dans une république où la politique ne peut plus ramener les citoyens à cette pureté primitive des anciens temps, les arts sont toute la richesse de ceux qui les cultivent; les artisans ne subsistent que du salaire qu'ils reçoivent des riches qui les occupent, et le travail doit nécessairement

avilir leur ame (1). Que le législateur, mon cher Aristias, se garde donc de leur confier le

---

(1) C'est ce qui a fait dire à Platon, dans son traité des lois, liv. 11 : *Nullus cives caupo, mercatorque nec sponte nec invitus fiat, nec privati cujusquam fiat minister, qui non æquo in eadem sorte sibi respondeat, nisi patris ac matris, aliorumque genere majorum cœterorumque seniorum qui liberti sunt et liberi vivunt.*

Ce que Phocion ajoute, qu'il ne faut regarder les artisans que comme des esclaves, paroîtra peut-être un sentiment outré et cruel à quelques lecteurs; mais il faut tâcher d'entrer dans sa pensée, ce qui est facile, et on en sentira bientôt la vérité. Phocion étoit sans doute trop instruit des droits de l'humanité, pour dire qu'il falloit ôter la liberté aux artisans, et les réduire en esclavage ; il vouloit seulement que des hommes qui ne peuvent pas avoir des sentimens de citoyens, n'eussent, comme les esclaves, aucune part à l'administration publique, et il avoit raison. Il ne comptoit pour citoyens, que les possesseurs des terres, et il est assez vraisemblable qu'on ne peut s'écarter dans la pratique de cette idée, sans s'exposer à de grands inconvéniens.

De tous les grands hommes qui ont gouverné la république d'Athènes, Aristide est le seul qui ait favorisé la démocratie. Il abolit la loi de Solon, qui ne permettoit d'élever aux magistratures, que les citoyens qui recueilloient de leurs terres au moins deux cents mesures de froment, d'huile ou de vin, et par-là, il affoiblit ou ruina la partie aristocratique du gouvernement, qui servoit de frein à la démocratie. Il fut permis indistinctement à tout citoyen d'aspirer et de parvenir aux magistratures: et c'est, sans doute, une des principales causes des fautes grossières que fit la république, et des malheurs qu'elle éprouva après la mort de Périclès. L'inquiétude et l'insolence du peuple ne connurent point de bornes.

dépôt ou l'administration de la souveraineté. Si la loi les déclare hommes libres, et en fait des espèces de citoyens, que la politique ne les regarde cependant que comme des esclaves qui n'ont point de patrie, et qui ne peuvent participer aux assemblées de la nation. Nos plus grands hommes, Miltiade, Thémistocle, Cimon, &c. favorisoient l'aristocratie. Je suis leur exemple, et ce n'est ni par vanité, ni par ambition, je connois trop l'égalité des hommes et les droits de l'humanité; mais je consulte le bonheur de la république, et il importe à la multitude même que son travail et ses occupations avilissent et retiennent dans l'ignorance, de ne pas s'emparer du gouvernement.

Pleine d'humanité à l'égard des artisans, que la république, qui ne peut s'en passer, les gouverne sans les mépriser. Le magistrat doit avoir soin que le travail fournisse aux artisans une subsistance facile et abondante, ou bien ils deviendront les ennemis de la république, comme les Ilotes le sont des Spartiates, et on aura à se reprocher la moitié de leur crime, et le châtiment même dont on les punira! Des citoyens assez sages pour vouloir conserver leurs mœurs, ne permettent jamais qu'on in-

vente de nouveaux arts. Qui seroit instruit de l'origine et des progrès des arts connoîtroit peut-être l'histoire de tous nos vices. A l'exemple des Spartiates, croyons que les peuples se civilisent par de bonnes lois et la pratique des vertus, et non par un tas de superfluités que le luxe estime, et que la raison réprouve. Lycurgue voulut que les Lacédémoniens ne se servissent que de la coignée et de la scie pour faire les meubles de leur maison. Loi admirable! Contraignez de même les artisans à laisser aux arts les plus nécessaires une certaine grossièreté, si vous ne voulez pas que le goût et le luxe des riches ne produisent bientôt des arts inutiles. Cent fois j'ai vu Platon se plaindre amèrement des progrès de la peinture parmi nous. Un jour que j'admirois dans le temple de Minerve la défaite des géans, je me le rappelle avec plaisir, il me tira par mon manteau : « Ces sottises vous gâteront, me dit-il, que d'art, que de peine, que de génie pour exciter une admiration dangereuse? Dans ma république, un peintre sera obligé de commencer et de finir son tableau dans un jour (1) ».

---

(1) Je me rappelle en effet d'avoir lu dans Platon, qu'il vouloit que les tableaux qu'on voyoit dans les temples des

Enfin, mon cher Aristias, songez que la politique ne doit admettre au gouvernement de l'état, que des hommes qui possèdent un héritage ; eux seuls ont une patrie. Mais pour empêcher que leur oisiveté ne nuise à la république, qu'une loi sévère proscrive ces fortunes scandaleuses qui corrompent encore moins ceux qui les possèdent, que les citoyens imprudens qui les envient. Que la médiocrité des héritages force les propriétaires à les cultiver eux-mêmes. Si la coutume s'y oppose, que la république arrache les citoyens à leurs passions en multipliant leurs devoirs et leurs occupations.

C'est un spectacle admirable que présentoit l'ancienne Lacédemone. Des hommes toujours occupés des exercices de la chasse, du disque, de la course, du pugilat, de la lutte, &c. se préparoient dans leurs plaisirs mêmes à devenir d'intrépides défenseurs de la patrie. Ils se délassoient de leurs travaux dans des écoles où on leur apprenoit moins à discourir, comme nous, sur les vertus, qu'à les pratiquer. Chaque âge, chaque sexe, chaque heure avoit

---

dieux, furent faits dans un jour. Il n'en accordoit que cinq aux sculpteurs, pour faire et élever un tombeau.

ses occupations particulières. Le temps fuyoit rapidement pour les Spartiates ; et au milieu de cette vie toujours agissante, comment les passions, malgré leur diligence et leur adresse, auroient-elles trouvé un moment pour tromper, séduire et corrompre un Lacédémonien?

Jusqu'ici, mon cher Aristias, poursuivit Phocion, je ne vous ai en quelque sorte présenté que les foiblesses, la misère et la honte de l'humanité; jusqu'ici la politique ne vous a paru occupée qu'à briser les liens par lesquels mille passions différentes, tenant l'homme attaché à ses intérêts personnels, le séparent de ceux de la société. Pour rompre le charme de ces Circé, qui nous menacent du sort que subirent les compagnons d'Ulysse, admirez à présent la sagesse infinie de la nature à notre égard, et le secours qu'elle nous offre. Ces vertus si timides, si contraires à nos passions, si peu agissantes, si étrangères dans notre cœur, mais cependant si nécessaires, apprenez par quel secret la politique peut leur communiquer une force supérieure à celle des passions mêmes. Apprenez par quelles ressources la pratique des devoirs, en apparence les plus austères peut devenir agréable, et même délicieuse. C'est

en tenant éveillé dans notre cœur l'amour de la gloire, sentiment noble et généreux qui nous fait connoître la grandeur de notre origine et de notre destination : ce sentiment, par lequel nous sommes les rivaux des substances spirituelles, qui nous apprend que nous sommes l'ouvrage d'un Dieu.

En effet, Aristias, l'ame n'a aucun ressort plus capable de la mouvoir que l'amour de la gloire, d'autant plus sublime, qu'il se plaît à trouver des obstacles et des combats; par combien de triomphes obtenus sur les passions les plus hardies et les plus impérieuses ne s'est-il pas illustré? Vous citerois-je tous les grands hommes à qui elle a fait mépriser les charmes de la volupté, et aimer la pauvreté? L'amour de la gloire semble en quelque sorte nous séparer de nous-mêmes : nous nous oublions par une sorte de prestige; prêts à lui sacrifier notre vie, l'image d'une belle mort s'empare de notre ame et l'enivre. Depuis Codrus, combien de héros ont été les généreuses victimes de ce sentiment.

Socrate, qui connoissoit si bien le cœur humain, ne se contentoit pas pour exciter à la vertu de démontrer qu'elle nous rend heureux, et porte avec elle sa récompense. Il

auroit craint que les passions, plus éloquentes que lui, en offrant un plaisir présent, n'eussent fermé l'oreille de ses disciples à la vérité. Pour les rendre attentifs et dociles, il leur montra la gloire. C'est dans son école que se sont formés les derniers hommes de bien qui ont honoré notre république : et combien Athènes n'auroit-elle pas encore été heureuse et florissante, si par l'organe des loïs et la bouche des magistrats, la politique avoit persuadé à tous les citoyens ce que Socrate persuadoit à ses disciples !

Si les barbares ne connoissent point l'amour de la gloire ; si cette vertu, déjà affoiblie dans la Grèce, y devient de jour en jour infiniment plus rare qu'elle ne l'étoit il y a un siècle, ne croyez pas que la nature ait été plus libérale envers nos pères qu'à notre égard, ou que par une prédilection injuste elle ait pris plaisir à nous distinguer des étrangers. En tout temps, en tout lieu, elle répand également ses bienfaits ; mais en tout temps et en tout lieu, la politique ne sait pas en profiter également. Pendant la guerre médique, les Thébains auroient montré autant de courage qu'ils laissèrent voir de timidité, si un Epaminondas eût rallumé dans leur cœur le sentiment éteint de l'amour

de la gloire. Comment voudriez-vous, mon cher Aristias, que cette vertu osât pénétrer dans la Perse, et y produire quelques fruits? Un souffle contagieux en a fait mourir le germe même. Il n'est point de récompense imaginée pour honorer la vertu, dont quelque vice ne s'y pare insolemment. Une cour enivrée de plaisirs, et qui est l'ame de tout empire, n'a de faveurs à répandre que sur les ministres ou les instrumens de ses voluptés. Elle se gardera bien de donner le gouvernement d'un satrape à un homme intelligent et vertueux; elle s'en défie, et le craindroit. Pour devenir grand en Perse, il faut être un homme très-médiocre, ou s'avilir jusqu'à cacher ses talens.

Le peuple ne raisonne point. Naturellement porté par son ignorance à donner son admiration à ce qui flatte son imprudence, son orgueil, son avarice, sa jalousie, &c. il confondra le bizarre et l'extraordinaire avec ce qui est véritablement sage et grand. N'en doutez pas, il courra après une gloire de préjugé et de mode, si la politique, de concert avec la morale, ne le met dans le bon chemin. Il s'en écartera, si on cesse un moment d'éclairer et de guider sa marche, et bientôt il

il dégoûtera par ses éloges ridicules et bruyans les appréciateurs du vrai mérite, et égarera avec lui ceux qui sont frappés de l'amour de la gloire, mais qui n'ont pas assez de lumière pour savoir où il faut la chercher.

Quand la politique est parvenue à connoître ce qui est véritablement estimable; quand elle aura, pour ainsi dire, pesé les vertus; qu'elle accorde une plus grande considération à celles qui sont les plus avantageuses à la société, et d'un exercice plus difficile. Au lieu de prodiguer les honneurs, que la république ne les dispense qu'avec une extrême économie. La gloire trop commune s'avilit. Que les récompenses soient rares; que tous les désirent; que peu les obtiennent; elles seront méprisées si on les donne d'avance ou par caprice. Les talens ont droit d'y prétendre; mais ce n'est que quand ils sont utiles à la patrie. Que nous importe d'avoir d'excellens peintres, d'excellens comédiens, d'excellens sculpteurs? Malheur à la nation insensée, qui, sous prétexte du génie qu'exige leur art, les place à côté du grand capitaine ou du grand magistrat, et leur donne les mêmes éloges. En est-on plus heureux quand la peinture et la sculpture animent en quelque sorte la toile, le bronze et

le marbre ? Philippe apprend avec plaisir la magnificence de nos parathénées ; il est ravi que nos citoyens ne puissent se rassasier de fêtes, de musique, de spectacles. Autrefois nous n'élevions que des statues à peine ébauchées aux bienfaiteurs de la patrie, et nous avions une foule de grands hommes ; aujourd'hui nous n'avons que des sculpteurs et des peintres. Convenez-en, Aristias, il est fort intéressant pour Athènes que quelques hommes, à force d'étude et d'art, parviennent à rendre parfaitement sur nos théâtres les rôles de Priam, d'Hercule, d'Achille et d'Ulysse, tandis que personne ne sait être citoyen dans la place publique, ni magistrat dans le sénat ou l'aréopage.

Mais il faut désespérer de la république si elle distribue les récompenses de la vertu aux talens d'un homme vicieux. Craignez ces talens funestes, mon cher Aristias ; ce sont des phosphores brillans qui trompent le voyageur, et le conduisent au précipice. En recherchant les causes de la prospérité ou des revers des différentes républiques de la Grèce, j'ai toujours remarqué qu'un peuple vertueux ne manque jamais des talens qui lui sont nécessaires, et que les talens sont toujours inutiles

quand la vertu ne les seconde pas. Quel avantage Thèbes eût-elle retiré d'Epaminondas et de Pélopidas, s'ils eussent été avares, ambitieux et jaloux l'un de l'autre ? La Grèce dut autrefois son salut à la pensée hardie, mais sage, de Thémistocle, qui conseilla à nos pères d'abandonner leur ville à Xercès, de transporter leurs femmes, leurs vieillards, leurs enfans à Salamine, et de construire une flotte avec la charpente de leurs maisons. Oh ! qu'il est heureux pour nous que nos pères aient su sacrifier leur intérêt particulier à la fortune publique ! A quoi nous serviroient aujourd'hui les talens de ce grand homme ? Si Aristide et Cimon eussent eu alors les mœurs basses et corrompues de notre temps, ils se seroient soulevés contre un projet dont ils n'étoient pas les auteurs; ils auroient préféré la perte de la république et de la Grèce entière au chagrin jaloux de les voir sauver par un autre. Ce fut l'honnêteté des mœurs publiques qui permit à Thémistocle d'être un grand homme (1), et de vaincre les Perses.

(1) Du temps d'Aristide et de Thémistocle, les hommes qui gouvernoient la république étoient rivaux, et ne se haïssoient pas; ou s'ils étoient ennemis, ils n'employoient pas

Ce n'est pas tout, mon cher Aristias, c'est à ces malheureux talens des hommes vicieux que la Grèce a dû tous ses malheurs. Si le vice étoit stupide, il ne seroit jamais dangereux. C'est quand il se cache sous les talens, que, faisant illusion à tous les esprits, il porte un coup mortel à la république. A-t-elle un établissement avantageux qui gêne l'ambition ou l'avarice des citoyens? Un homme corrompu abuse de ses talens pour le décrier, et réussit enfin à détruire des lois qui maintenoient l'ordre public. A-t-elle un défaut dans sa constitution? C'est par-là qu'il l'attaque, qu'il la renverse et s'élève sur ses

---

pour se perdre les voies lâches et tortueuses du mensonge et de l'intrigue : c'étoit une noble émulation qui les portoit à se surpasser les uns les autres. L'amour de la gloire et de la patrie épuroit l'envie et la jalousie. Aristide et Thémistocle avoient toujours été d'un avis opposé ; mais quand Xercès menaça la Grèce, toute rivalité cessa entre eux, et ils ne songèrent qu'au bien de la patrie. Periclès même, quelque jaloux qu'il fût de gouverner Athènes, fit rappeler Cimon de son exil, quand il crut ses services indispensablement nécessaires à la république, et ils agirent de concert; *tant*, dit Plutarque, *les inimitiés étoient alors civiles et honnêtes, et le courroux facile à appaiser!* Du temps de Phocion, il n'en étoit plus ainsi. Les orateurs vendus à Philippe, au roi de Perse ou à quelque cabale de citoyens puissans, étoient des hommes sur qui la vérité, l'amour de la patrie et le devoir n'avoient aucun droit.

ruines. Telle a toujours été la conduite des tyrans qui ont usurpé dans leurs villes la puissance souveraine. Ils ont employé leur génie à éluder la force des lois, et à tromper l'autorité ou la vigilance des magistrats. Ils ont semé des soupçons ; ils ont fait naître des craintes et des espérances pour exciter des querelles ; ils les ont fomentées avec assez d'art, pour persuader qu'ils n'aimoient que le bien public. Quand leur intérêt l'a demandé, les moindres divisions sont dégénérées en espèce de guerres civiles, et en feignant de servir les gens de bien et de rétablir l'ordre, ils n'ont en effet rétabli que leur tyrannie.

Périclès, dont le génie supérieur pouvoit faire le bonheur d'Athènes et de la Grèce, n'a pas craint de corrompre nos mœurs (1) pour

(1) Phocion rappelle en peu de mots les trois grands torts de Périclès dans son administration. Il fit porter un décret par lequel l'état donnoit une rétribution aux citoyens, pour assister aux spectacles et aux jugemens de la place publique, il favorisa les progrès des arts inutiles, et introduisit un luxe extrême dans Athènes : conduite qui, en le rendant très-agréable à la multitude, le mit à portée de gouverner arbitrairement. Il fit la guerre aux alliés de la république, pour les forcer de payer des tributs, et flatter en même temps l'ambition des Athéniens, que l'oisiveté de la paix avoit rendus inquiets et difficiles à gouverner. Enfin Périclès, qui pouvoit empêcher une rupture entre sa patrie et Lacédémone

flatter et gagner la multitude, de nous rendre les tyrans de nos alliés pour se faire croire nécessaire, et d'allumer enfin la guerre fatale du Peloponèse pour raffermir son crédit chancelant, et se dispenser de rendre compte de son administration. Avec les mêmes talens, l'ambitieux Lysandre ne songea qu'à renverser le gouvernement de sa patrie pour s'ouvrir le chemin du trône qui lui étoit fermé. Quand il pouvoit remettre en vigueur les anciennes lois, et rétablir les mœurs altérées par l'ambition d'une longue guerre, il ne travailla sourdement qu'à donner ses vices aux Lacédémoniens. Il trompa leur amour pour la gloire; il abusa de leur amour pour la patrie; et sous prétexte d'affermir leur puissance, il les rendit avares, ambitieux, et ruina leurs forces avec leur réputation. Que de maux ne nous a pas

alluma la guerre du Péloponèse pour affermir son autorité dans un moment critique, et ne pas rendre ses comptes. Après des reproches si bien mérités, on est étonné que Thucydide, liv. 2, chap. 11, dise que Périclès *avoit acquis son autorité par des voies légitimes, et que son crédit venoit de son bon sens et de sa dignité.* J'aime mieux le jugement de Pausanias, lorsqu'il dit, liv. 8, chap. 52, qu'on ne doit regarder ceux qui ont fait la guerre du Peloponèse que comme des furieux qui ont immolé tous les peuples de la Grèce à leur propre ambition et à leur intérêt particulier.

causés Alcibiade, dont les talens séduisans servoient à faire excuser les vices ? Et ses talens nous ont-ils dédommagés du ravage que ses vices ont fait parmi nous ?

La terre entière, mon cher Aristias, n'offre qu'un vaste tableau des erreurs de la politique. Elle s'égare presque toujours à la suite d'une fausse gloire; combien de préjugés, combien de vices mêmes ne rend-elle pas respectables ? Elle n'emploie que rarement les moyens propres à favoriser l'amour de la gloire. On n'a point compris combien ce sentiment est délicat, jaloux de ses droits, et combien il exige de ménagemens. La menace le choque, et la crainte l'éteint dans tous les cœurs. Qui croiroit que les lois sanguinaires de Dracon fussent nées au milieu d'un peuple libre, et qu'on vouloit rendre vertueux ? Elles ne nous auroient donné que des vertus d'esclaves, si nous avions eu la lâcheté d'y obéir. La peine de mort, qu'il décerne contre les moindres fautes, ne sauroit être trop rare. Voulez-vous rendre l'amour de la gloire plus vif et plus général ? Que la honte vous suffise pour punir les coupables. Ce n'est qu'une morale outrée, et conduite par une haine aveugle contre les vices, qui les confond tous;

en voulant faire aimer la vertu, elle détruit le sentiment d'humanité qui en est la base. Laissez à des Critias prodiguer le sang. Ne menacez de la mort que ces ames serviles, qui ne sont coupables que de crimes qui ne demandent aucun courage, ou ces hommes dont l'atrocité ne suppose aucun retour à la vertu.

C'est l'estime publique, qui, étant la récompense naturelle de l'amour de la gloire, peut seule porter notre ame à un certain degré d'élévation. C'est ne pas connoître les hommes, que de vouloir les exciter aux grandes actions autrement que par une branche de laurier, ou une statue. C'est avilir la vertu, c'est la profaner, que lui présenter un prix que l'avarice et la convoitise peuvent seules désirer. On diroit que le roi de Perse regarde l'honneur comme une marchandise qui s'évalue et s'échange au poids de l'or et de l'argent. Si Philippe n'étoit pas plus habile que ce monarque de l'Asie, la Grèce ne le redouteroit point. Son or ne lui sert qu'à faire et acheter des traitres parmi nous; il nous le prodigue, mais il en est avare dans ses états. C'est en ménageant adroitement l'estime publique chez ses sujets, que la Macédoine, d'où il ne venoit pas même autrefois de bons esclaves, com-

mence à produire aujourd'hui des citoyens propres à tous les devoirs et à tous les besoins de la société. Quand l'espérance d'acquérir des richesses porteroit à l'héroïsme, leur possession ne l'étoufferoit-elle pas ? Que vaut, disent les Perses, cette récompense que j'ai reçue ? Combien rapporte cette satrapie ? Quels sont les profits de cette charge du palais ? Voilà donc les fruits qu'a produits la politique aveugle et prodigue des successeurs de Cyrus. Princes malheureux, en comblant de biens vos courtisans, vous êtes parvenus à n'en faire que des esclaves et des mercenaires ; ils ne sont plus dignes que des récompenses qu'ils reçoivent !

Si je ne me trompe, mon cher Aristias, les réflexions dont je viens de vous entretenir suffisent pour vous faire voir combien la tempérance, l'amour du travail et l'amour de la gloire, en nous débarrassant d'une foule de passions contraires aux intérêts de la société, nous portent sans effort à la pratique de la justice, de la prudence et du courage. Je ne m'en tiendrai cependant pas là, car, tandis que nos passions, toujours éveillées par les objets qui frappent notre imagination et nos sens, sont dans une action continuelle,

notre raison, sujette à de fréquens assoupissemens, n'est que trop disposée à se laisser tromper. Quelque solidement établi que paroisse l'empire des bonnes mœurs par le concours de plusieurs vertus qui se soutiennent et s'étayent réciproquement, nous ne devons donc point nous flatter qu'il sera inébranlable, tant que nous n'aurons que des hommes pour magistrats. Vous prendrez toutes les précautions imaginées par Socrate et Platon pour en faire des Aristide, je le veux; ils seront infatigables et incorruptibles, j'y consens. Mais ces magistrats seront hommes; ils ne verront que les actions extérieures du citoyen, et souvent ils viendront trop tard au secours des mœurs, de la justice et des lois offensées. Il seroit à souhaiter, pour étouffer le germe même du vice, qu'il leur fût permis de descendre dans nos consciences, de sonder les profondeurs de notre cœur, et de juger nos pensées et nos desirs quand ils naissent.

Mais les dieux se sont réservés à eux seuls cette connoissance; et puisque le privilège de juger nos pensées et nos intentions, s'il étoit accordé à un homme, établiroit sa tyrannie, puisqu'il ouvriroit une porte libre aux passions du magistrat, peut-être plus funestes à

la société que celles du citoyen, je voudrois que tous les hommes fussent persuadés de cette vérité importante, que la providence qui gouverne le monde, et qui voit les mouvemens les plus secrets de notre ame, punira le vice et récompensera la vertu dans une autre vie. Cette doctrine, fondée sur la justice des dieux, si chère à notre raison, si proportionnée à nos besoins, n'est effrayante que pour nos passions. C'est pour étonner par des paradoxes, ou secouer le joug d'une crainte salutaire, que les sophistes ont méconnu cet Etre suprême, qui est le principe de tout, et dont le nom est écrit en caractères ineffaçables sur toutes les parties de son ouvrage. Ils ont dit qu'un hasard ridicule, qui avoit tout fait, présidoit à tout, ou plutôt ne présidoit à rien. Pour ne pas fatiguer, je ne sais quels dieux paresseux et voluptueux qu'ils ont imaginés, ils ne veulent point que leurs regards descendent jusque sur la terre. Ce fleuve ténébreux, qui entoure neuf fois la demeure des morts, ces campagnes toujours fleuries qu'habitent les gens de bien, la roue d'Ixion, le vautour de Prométhée, les Euménides, leurs serpens, sont d'ingénieuses fictions. Mais en conclurai-je qu'aucune ré-

compense n'attend la vertu après la mort, que le vice sera impuni, et qu'il est insensé de se donner la peine de résister à ses passions, et d'être vertueux ?

On ne se porte point subitement et sans crainte à une première injustice; l'ame étonnée s'y refuse souvent; et le crime, en un mot, a ses degrés, parce que les scélérats ont besoin de s'essayer à la scélératesse. D'abord on se familiarise avec l'idée du crime ; on cherche ensuite les moyens de tromper la vigilance des magistrats, et d'échapper à la rigueur des lois. A mesure qu'on médite son injustice, on la caresse, pour ainsi dire, on s'en abreuve, on s'en nourrit, et on l'exécute enfin avec audace et sans remords. Mais si le coupable eût su qu'il a un juge qu'on ne trompe point, et auquel il ne peut échapper, la crainte auroit sans doute produit un effet salutaire sur son cœur, et réprimé ses passions dans le temps qu'elles peuvent encore obéir à la règle.

Les sophistes ont beau dire, mon cher Aristias, que les hommes les plus religieux sont les moins vertueux : ils se trompent : ils appellent religion ce qui n'est que superstition ou hypocrisie. Ils regardent comme un homme pieux cet imbécille qui, dupe de quelques

vaines expiations, ne sait, ni ce que le ciel lui ordonne, ni ce qu'il lui défend, ou ce fourbe qui feint de craindre les dieux pour mieux tromper les hommes; mais si le sentiment de la religion est saint, comme le Dieu éternel et infini qu'elle adore, qu'elle force ne doit-il pas prêter aux lois? Il inspirera certainement un respect timide aux passions. L'impiété de Salmonée et d'Ajax, qui ne révéroient que des dieux pareils à eux, ne prouve rien. Je consens même qu'il puisse y avoir des impies, qui, dans l'accès de leur rage, bravent, non pas Mars, Vénus, ou tel autre dieu d'Homère qu'il vous plaira, mais cet être suprême qu'adoroit Socrate; qu'en concluront les sophistes? Ce qui est inutile à dix ou douze insensés dans le monde, sera-t-il également inutile à tous les hommes? Parce que les lois, les magistrats et les châtimens que la politique emploie pour mettre une barrière entre les hommes et le crime, ne produisent aucun effet sur quelques ames atroces, faudra-t-il ne regarder la législation que comme une ressource vaine pour nous conduire au bien? Faut-il détruire les lois et dépouiller les magistrats de leur autorité?

Je sais combien nous sommes esclaves de

nos sens. Les passions, en troublant notre raison, peuvent sans doute nous distraire de la crainte des dieux ; mais cette crainte est toujours un frein de plus. D'ailleurs, leur ivresse ne dure pas toujours. La raison a ses instans pour se reconnoître, et l'idée d'un Dieu vengeur doit alors étonner, et troubler salutairement un coupable. L'âge enfin survient ; les passions s'affoiblissent, et les sentimens de religion font du moins réparer des maux qu'ils n'ont pu prévenir. On déteste ses erreurs, et on donne des exemples de vertu propres à instruire les jeunes gens de leurs devoirs.

Je vous parlerois encore, mon cher Cléophane, de l'amour de la patrie, si Phocion avoit voulu répondre à l'impatience d'Aristias. Bornons-nous aujourd'hui à l'examen des vertus dont je viens de vous parler ; demain, nous dit-il, je satisferai votre curiosité.

QUATRIÈME ENTRETIEN.

Phocion nous avoit donné rendez-vous à sa maison de campagne pour notre quatrième entretien, et je m'y rendis hier avec Aristias. Oh ! l'heureuse mélite ! Oh ! le fortuné hameau, mon cher Cléophane, qui sert de retraite au plus sage des hommes ! C'est-là que Phocion, aussi grand qu'à la tête de nos armées, médite le salut de la république, et cultive de ses mains victorieuses l'héritage borné qu'il tient de ses pères. La femme de cet homme, qui a porté la guerre dans de riches provinces, pêtrissoit le pain quand nous entrâmes chez elle (1). Phocion tiroit de l'eau au puits pour arroser les légumes grossiers qu'il a semés, et leur esclave sembloit ne remplir à leur égard que les devoirs de l'amitié. Qu'Homère avoit raison ! le plus bel orne-

(1) Plutarque rapporte qu'Alexandre voulut faire un présent de cent talens à Phocion, et que les envoyés de ce prince trouvèrent ce grand homme qui tiroit de l'eau au puits, pour se laver les pieds, et sa femme qui pétrissoit le pain.

ment d'une maison, c'est la vertu de son maître. Je crus entrer dans un temple plein du dieu qui l'habite. Je lus sur le visage d'Aristias le respect dont il étoit penétré. Que la pauvreté est quelquefois auguste ! Hélas ! mon cher Cléophane, la plupart de nos citoyens n'y entendent rien. En ornant leurs maisons de statues, de vases et des plus rares peintures, ils croient mériter de l'estime publique, et font seulement admirer la folle impudence avec laquelle ils osent élever des trophées à leurs rapines et à leurs injustices.

Jusqu'à présent, nous dit Phocion, après que nous l'eûmes prié de nous continuer ses instructions, nous nous sommes entretenus des vertus que la politique doit regarder comme les fondemens de la société et les principes du bon ordre. Si vous le voulez, nous entrerons aujourd'hui dans quelques détails qui ne sont pas moins importans. Mon cher Aristias, continua-t-il en souriant, malgré la sévérité de ma morale, je vous ai un peu scandalisé. Dans notre dernier entretien, vous m'avez laissé voir votre étonnement au sujet de mon silence sur l'amour de la patrie. Voici les raisons de ce silence, jugez-les. J'ai cru que je devois vous parler des vertus dans l'ordre même

même que la politique doit les ranger pour en rendre la pratique plus aisée et plus familière. Il n'y a point, et il ne peut y avoir d'amour de la patrie dans les états où il n'y a ni tempérance, ni amour du travail, ni amour de la gloire, ni respect pour les dieux. Le citoyen, occupé de lui seul, s'y regarde comme un étranger au milieu de ses concitoyens. Dans une république, au contraire, où ces vertus sont cultivées avec soin, l'amour de la patrie y naîtra de lui-même, et produira sans secours des fruits abondans. Vous voyez donc, mon cher Aristias, qu'il ne doit point être placé dans la classe de ces vertus, que j'ai appelées mères ou auxiliaires.

Je ne saurois vous peindre, mon cher Cléophane, l'étonnement d'Aristias à ce discours. Quoique subjugué par la sagesse de Phocion, il ne put s'empêcher de l'interrompre. Eh! quoi, Phocion, lui dit-il avec chaleur, peut-il y avoir une vertu qui ne le cède même à l'amour de la patrie? C'est lui qui est l'ame de toutes les vertus du citoyen; il tient lieu souvent de toutes. Il produira à son gré la tempérance; il fera supporter avec courage les travaux les plus pénibles; il méprisera tous les dangers. Ces barbares, que nous regar-

derons comme la lie du genre humain, leur refuserions-nous notre estime s'ils aimoient leur patrie, et savoient vivre et mourir pour elle ? N'est-ce pas parce que la nôtre nous devient de jour en jour plus indifférente, que nous craignons aujourd'hui des voisins qui nous respectoient autrefois, et que nous sommes prêts à subir le joug de la Macédoine ?

Que cette chaleur me plaît, s'écria Phocion, en embrassant tendrement Aristias, et plût aux dieux protecteurs de la Grèce, que tous les Grecs pensassent comme vous ! Ah ! mon maître, ah ! Phocion, reprit Aristias, dont la surprise augmentoit encore, pourquoi vous plaisez-vous à m'embarrasser ? Pourquoi faites-vous ce vœu si je suis dans l'erreur ? C'est que nos citoyens, répondit Phocion, auroient au moins une vertu ; ils commenceroient à rougir de leurs vices ; leur ame auroit encore quelque ressort, et tout ne seroit pas desespéré. Non, Aristias, l'amour de la patrie, s'il n'est enté sur d'autres vertus, ne produira point les miracles que vous imaginez. S'il s'allume par hasard dans des citoyens livrés aux plaisirs, paresseux et indifférens sur la gloire, ce ne sera qu'un engouement passager, sur lequel il seroit imprudent de compter, et

dont la politique ne peut tirer un avantage durable. Cette plante née, pour ainsi dire, dans une terre étrangère, et mal préparée à la recevoir et la nourrir, y mourroit en naissant. L'amour ne s'ordonne point : si vous voulez que le citoyen aime sa patrie, ouvrez son ame à cette vertu par la pratique de celles dont je vous parlois hier.

J'y consens, repartit vivement Aristias ; mais du moins, Phocion, vous allez placer l'amour de la patrie au rang de ces vertus sublimes, d'où découlent tous les biens de la société. Qu'avec la justice, la prudence et le courage, il soit le terme où la politique doit nous conduire par la tempérance, l'amour du travail, l'amour de la gloire et la crainte des dieux. Je vous tromperois par cette complaisante, reprit Phocion en badinant, et il ne dépend pas de moi de disposer du rang des vertus, comme un maître de celui de ses esclaves.

Par la nature des choses, poursuivit Phocion, il y a des vertus qui n'ont besoin que de se consulter elles-mêmes pour agir, et toujours produire le bien ; tels sont la justice, la prudence et le courage. Mais d'autres vertus sont subordonnées entr'elles, et c'est à la vertu

supérieure à diriger celle qui lui est soumise. Vous m'allez entendre. La morale, par exemple, nous ordonne d'être économes, généreux, compatissans; mais ces qualités deviendroient autant de vices si elles n'étoient gouvernées par une vertu supérieure, la justice. Mon économie sera criminelle, si je manque à ce que la justice exige de moi à l'égard de mes proches et de mes concitoyens. Je suis coupable à force de générosité, si je prodigue ma fortune à mes amis aux dépens de mes créanciers. Je dois plaindre les coupables, les malheureux, mais sans foiblesse, pour ne pas leur sacrifier les lois et la république. J'en suis fâché pour vous, mon cher Aristias, il en est de l'amour de la patrie, comme de l'économie, de la générosité, &c: Soumis comme elles à une vertu supérieure, il doit, comme elles, lui obéir, ou ses erreurs, loin de servir la république, en précipiteront la décadence.

Cette vertu supérieure à l'amour de la patrie (1), c'est l'amour de l'humanité. Etendez

(1) Les Grecs, en général, regardoient l'amour de la patrie comme la première vertu du citoyen, et il semble que dans presque toutes les républiques, les législateurs ont été plus occupés à l'inspirer, à l'étendre, à lui donner des forces, qu'à

votre vue, mon cher Aristias, au-delà des murailles d'Athènes. Est-il rien de plus op-

---

connoître les bornes que la raison lui assigne, ou plutôt la manière dont la raison doit le diriger et le gouverner. La doctrine que Phocion expose à Aristias, doit paroître très-sage; c'est la seule avantageuse aux hommes, et je ne crois pas qu'aucun de ses lecteurs se refuse à l'évidence de ses raisonnemens. Aussi ne prétends-je rien y ajouter; mais j'espère qu'on me permettra de rechercher dans cette remarque, les causes qui ont empêché les sociétés de connoître leurs devoirs réciproques : connoissance qui leur est absolument nécessaire, et sans laquelle l'amour de la patrie n'est qu'un emportement aveugle et injuste, qui produit une grande partie des malheurs dont l'humanité est affligée.

Si les hommes ont été long-temps à sentir la nécessité de s'unir en société, s'il a fallu une longue expérience de maux pour apprendre à chaque particulier l'avantage qu'il trouveroit à renoncer à son indépendance naturelle, et se soumettre à des lois et des magistrats, il étoit naturel que les sociétés fussent encore infiniment plus lentes à contracter des alliances entre elles. Des citoyens farouches et accoutumés dans l'état de nature à obéir à leurs premiers mouvemens, ne doivent former encore pendant plusieurs siècles que des sociétés sauvages. Ces premières sociétés ou associations de brigands, conservèrent contre leurs voisins, la férocité que les citoyens avoient à peine dépouillée les uns à l'égard des autres; ne pouvant s'inspirer mutuellement aucune confiance, elles se regardèrent comme ennemies; et une haine plus ou moins brutale fut l'ame de leur politique.

Si nous abusons souvent de notre courage et de nos forces, nous qui nous piquons aujourd'hui de philosophie; si, malgré les idées que nous avons enfin de la justice et du droit des gens, nous aimons mieux être conquérans que justes; si des victoires chatouillent agréablement notre orgueil; si nous trouvons communément Alexandre plus grand qu'Aristide; la force, le cou-

porté à ce bonheur de la société, dont nous recherchons le principe, que ces haines, ces

---

rage, la violence ne durent-elles pas être regardées dans des sociétés encore sauvages, comme les vertus les plus essentielles? Combien l'estime attachée à ces qualités ne dut-elle pas faire naître de passions et de préjugés propres à empêcher les premiers essors de la raison? Plus les soldats revenoient chargés de butin, plus l'avarice de leurs femmes et de leurs vieillards leur prodigua de louanges. Plus leurs courses étoient étendues, plus l'admiration fut excitée; plus les ravages étoient grands, plus on avoit une haute idée des soldats qui les avoient faits. Les vaincus en succombant, n'osoient se plaindre, dans la crainte d'aigrir des vainqueurs féroces, irrités par la victoire, et qui n'avoient pas encore la prudence de craindre un revers. Tandis que ceux-ci s'enivroient de leur prospérité, les autres s'humilioient pour les fléchir, et cependant ne désespéroient pas de se venger. La modération passant pour foiblesse, auroit été méprisée comme la poltronnerie. Plus on fit de mal à ses ennemis vaincus, plus on crut imposer à ses voisins, et donner des preuves de son courage et de son habileté. Une fausse gloire éblouit et trompa tous les esprits: et dans ce silence de la raison, qui ne savoit pas encore qu'elle eut des droits à réclamer, le préjugé persuada que tout étoit permis au plus fort.

De là ce droit des gens féroce et cruel des anciens. Les plus célèbres, même par leur sagesse, leur générosité et la politesse de leurs mœurs, croyoient qu'une déclaration de guerre étoit un arrêt de mort prononcé contre une nation. En partant de ce principe odieux, les droits de la guerre ne devoient connoître aucune borne, et les prisonniers mêmes qui s'étoient rendus à leurs ennemis, en posant les armes, ne conservoient la vie qu'en devenant esclaves. Les Grecs furent plongés pendant long-temps dans cette barbarie: on sait quel fut le sort des Ilotes et des Messéniens vaincus

jalousies, ces rivalités qui divisent les nations? La nature a-t-elle fait les hommes pour se

---

Ils parvinrent, ainsi que le remarque Phocion, à regarder la Grèce entière comme leur patrie commune. Mais s'ils observoient entre eux plusieurs règles de l'humanité, il s'en falloit beaucoup qu'ils les pratiquassent à l'égard des étrangers. Ils les traitoient de barbares; ils les méprisoient; ils pensoient ne leur rien devoir, et croyoient que la nature, en les faisant moins braves et moins éclairés qu'eux, les destinoit à être esclaves.

Les Romains, qui n'eurent d'abord qu'un mot pour exprimer un ennemi et un voisin, commencèrent par être les brigands. Ils volèrent des femmes, et vécurent de butin; mais ils acquirent assez promptement des mœurs, et montrèrent beaucoup de modération à l'égard des étrangers, depuis l'exil des Tarquins, jusqu'au temps qu'ils succombèrent sous le poids d'une trop grande fortune, et qu'abusant enfin des avantages de la victoire, ils sapèrent les fondemens de la république. Ils ne firent point de guerre injuste; jamais ils ne commencèrent les hostilités, qu'après avoir rempli plusieurs formalités qui annonçoient leur amour pour la justice. Ils respectèrent avec plus de religion que les autres peuples, les droits de l'humanité dans leurs ennemis vaincus, et montrèrent même de l'estime à ceux qui surent s'en rendre dignes.

On se rappelle toujours avec plaisir que les Privernates, ayant soutenu plusieurs guerres opiniâtres contre la république Romaine, essuyèrent une perte si considérable qu'obligés de fuir et de se cacher dans leur ville même, ils y furent assiégés par le consul Plautius. Prêts à succomber, ils envoyèrent des ambassadeurs à Rome pour y négocier la paix; et le sénat leur ayant demandé quel châtiment ils croyoient mériter; *celui*, répondirent ils, *que méritent des hommes qui se croyant dignes d'être libres, ont tout tenté pour conserver la liberté qu'ils ont reçue de leurs pères.* Mais, reprit le consul, si Rome

déchirer et se dévorer ? Si elle leur ordonne de s'aimer, comment la politique seroit-elle

---

vous fait grâce, peut-elle se promettre que désormais vous observerez religieusement la paix? *Oui*, répliquèrent les ambassadeurs, *si les conditions en sont justes, humaines, et ne nous font pas rougir; mais si cette paix est honteuse, n'espérez pas que la nécessité qui nous la fera recevoir aujourd'hui, nous la fasse observer demain.* Quelques sénateurs furent indignés de l'orgueil de cette réponse; mais le sénat, ce corps où les lumières et le courage dominoient, approuva les ambassadeurs Privernates, et, conformément à ses principes, jugea que des ennemis que leurs disgraces n'avoient pas abattus, méritoient l'honneur d'être faits citoyens Romains.

Quelque magnanimité, quelque sagesse qu'eussent les Romains, leur droit des gens étoit encore bien éloigné du point de perfection où le doit porter la saine philosophie, qui n'est point distinguée de la saine politique. Bienfaisans et humains, en conquérans qui étoient bien aise d'avoir des ennemis à combattre, pour avoir un prétexte d'exercer leurs forces et d'étendre leur empire, on croit voir leur ambition à travers leur modération; ou plutôt, on croiroit que leur vertu n'est qu'un art pour éblouir leurs alliés, tromper leurs ennemis, et rendre leurs succès plus faciles.

C'eût été un prodige que les peuples eussent pratiqué un droit des gens plus humain, avant que la doctrine de Phocion sur l'amour de la patrie fût connue; et elle ne pouvoit point l'être, avant que des philosophes eussent découvert les erreurs de nos passions, et démontré, en comparant les faits, que la politique, loin de travailler à la prospérité d'un état, en hâte la décadence et la ruine, si elle ne regarde pas l'amour de l'humanité comme une vertu supérieure qui doit régler et diriger l'amour de la patrie. Les gouvernemens monarchiques et les aristocraties, qui ne connoissent presque jamais ce que se doivent les membres d'une même société, sont encore moins disposés à connoître leurs devoirs à l'égard des étrangers. Dans

sage, en voulant que l'amour de la patrie portât les citoyéns à rechercher le bonheur

---

les démocraties, la multitude, qui est souveraine, est inconstante, orgueilleuse, emportée, vindicative : que de passions doivent lui cacher la vérité et ses vrais intérêts ! Dans les autres républiques, telles que Sparte et Rome, où le partage de la puissance publique et la liberté, soumises aux lois, donnent aux citoyens mille vertus, l'amour de la patrie lui-même leur inspire communément une certaine vanité et une certaine hauteur, incapables de s'allier avec la pratique des devoirs de l'humanité envers les étrangers.

Les Grecs restèrent dans leur ignorance jusqu'au temps de Socrate, qui le premier des philosophes, appliquant la philosophie à l'étude des mœurs, se crut citoyen de tous les lieux où il y a des hommes. Il publia d'immortelles vérités ; mais la Grèce, qui, deux siècles auparavant, auroit pu les adopter, n'étoit plus capable de les entendre. Socrate parloit de l'amour de l'humanité à des hommes qui n'avoit plus même l'amour de la patrie. La guerre du Péloponèse armoit toutes les villes de la Grèce les unes contre les autres. Déchirées par leurs dissentions domestiques, elles n'avoient plus d'autre règle de conduite que l'ambition, l'avarice, la crainte ou l'audace de leurs magistrats et des citoyens intrigans qui les gouvernoient. Socrate eu quelques disciples qui, par prudence, ne prirent aucune part à l'administration des affaires publiques. Les troubles de la Grèce augmentèrent encore après que l'imprudente Lacédémone, se laissant conduire par Lysandre, eut renoncé ouvertement à ses vertus pour se livrer à l ambition. Quels temps pour parler des devoirs mutuels des peuples, que les règnes de Philippe, d'Alexandre et de leurs ambitieux successeurs ! La vérité fut étouffée en naissant, ou du moins ne sortit point des écoles que quelques philosophes tenoient à Athènes.

La philosophie de Socrate et de Platon passa de la Grèce à

de leur république dans le malheur de ses voisins ? Faisons disparoître ces frontières,

---

Rome ; mais il semble que rien n'arrive à propos dans ce monde. Si les Romains avoient conservé leurs anciennes mœurs, sans doute qu'ils auroient adopté des principes propres à s'allier avec leur modération et leur amour de la justice et de la pauvreté ; mais corrompus par leur fortune, ils ne vouloient plus être que les tyrans des nations dont la vertu de leurs peres les avoit rendus les maîtres. Dans les mêmes ouvrages où Cicéron, plein du génie de Socrate et de Platon, enseignoit que tous les hommes sont freres ; qu'ils doivent s'aimer, se secourir, se faire du bien, qu'il ne faut regarder la terre entiere que comme une grande cité, dont les quartiers différens ne doivent pas avoir des intérêts opposés, il se plaint qu'il n'y ait plus d'amour de la patrie ni aucune autre vertu dans Rome, et que la république soit anéantie. Nous sommes tombés, dit il, dans un abyme immense de calamités. Tout a changé de face parmi nous, depuis que les violences que nous exerçons sur les étrangers nous ont enhardis par degrés à être injustes et cruels envers les citoyens. L'avarice, l'insolence et l'esprit de tyrannie, après avoir fait taire les lois, ont commis tant de concussions, de rapines et de brigandages sur nos alliés, que nous subsistons plutôt par l'imbécillité de nos ennemis, qui ne savent pas profiter de notre foiblesse, que par aucune sorte de vertu qui nous mette en état de nous défendre.

La philosophie de Cicéron ne devoit pas avoir un meilleur sort à Rome que celle de Socrate dans la Grece. Tout le monde sait que les guerres civiles que produisit la licence des citoyens firent place à la tyrannie des empereurs. Les successeurs d'Auguste, semblables à ce Critias dont il est parlé dans les entretiens de Phocion, auroient voulu fermer aux hommes jusqu'à la faculté de penser. Toute lumiere fut donc éteinte dans l'étendue de la domination romaine ; et [illegible] de [illegible]

ces limites qui séparent l'Attique de la Grèce, et la Grèce des provinces des Barbares; et il

---

limites, il n'y avoit que des nations sauvages, pareilles à ces sociétés naissantes dont j'ai parlé au commencement de cette remarque.

Au milieu des délateurs, des proscriptions, de la servitude la plus humiliante et de la tyrannie la plus sanguinaire, comment le Romain, qui ignoroit ce qu'il se devoit à lui-même, ce qu'il devoit à ses concitoyens et à sa patrie, auroit-il soupçonné qu'il avoit des devoirs à remplir envers les étrangers? Les maux de l'empire étoient tels, que Nerva, Trajan, Antonin et Marc-Aurèle ne purent que les suspendre pendant quelques momens, et non pas y remédier. La puissance publique étant entre les mains des soldats, toujours prêts à sacrifier les empereurs à leurs caprices, on ne pouvoit pas même espérer d'être long-temps gouverné par les mêmes vices et les mêmes passions.

Le monde sembla rentrer dans sa première barbarie, en passant sous la domination des Goths, des Vandales, des Huns, des Bourguignons, des Francs, des Saxons, &c. qui, après avoir long-temps vexé, déchiré et pillé les provinces romaines, les partagèrent entre eux. Ils conservèrent dans leurs conquêtes les mœurs, les lois et le gouvernement qu'ils avoient apportés des forêts de Germanie. Il ne pouvoit y avoir aucun droit des gens pour des hommes qui trouvoient beau de vivre de pillage et de butin. Le christianisme qu'ils embrassèrent, et qui devoit les instruire de tous les devoirs de l'humanité, les laissa dans leur première ignorance, parce qu'ils se contentèrent d'en croire les dogmes sans en adopter la morale. Elle étoit en effet trop sublime pour des Sauvages qui ne commençoient à perdre un peu de leur férocité, qu'en prenant quelques vices abjects et bas des vaincus.

Jamais les hommes ne furent témoins de révolutions [illegible]

me semble que ma raison s'étend, que mon esprit s'élève, que tout mon être s'agrandit et

---

subites et plus extraordinaires que celles qu'ils éprouvèrent sous le gouvernement des peuples du Nord et de la Scythie. Chaque jour il se formoit une nouvelle monarchie; chaque jour il en périssoit une à peine formée. Quand enfin les Barbares, affoiblis par leurs guerres, commencèrent à être plus tranquilles dans leurs conquêtes, le gouvernement des fiefs, né chez les Français, se répandit promptement dans toute l'Europe; c'est-à-dire, qu'on n'y vit plus que des tyrans impitoyables ou des esclaves qui les servoient. On n'avoit aucune loi politique ni civile; on ne conservoit aucune idée, ni des conventions expresses ou présumées qui ont formé la société, ni de l'objet qu'elle doit se proposer. La force décidoit seule du droit entre des suzerains et des vassaux qui ne formoient qu'un seul royaume, en formant cent principautés différentes. On n'avoit pour se conduire que des coutumes incertaines, auxquelles la liberté des passions et la bizarrerie des événemens ne permettoient pas de prendre une certaine consistance. Veut-on enfin se faire une idée de la morale de ces siècles barbares? Qu'on se rappelle que la piété même prit une teinture du brigandage que le gouvernement des fiefs avoit accrédité. Les croisades furent regardées comme un acte de religion propre à honorer Dieu.

L'Europe, lasse de ses malheurs et fatiguée de ses dissentions, commença, si je puis parler ainsi, à vouloir mettre quelque méthode dans le désordre. On fit des lois absurdes et injustes, et c'étoit beaucoup que de savoir qu'il falloit avoir des lois. On soupçonna que la société avoit besoin d'une puissance législative; mais on fut encore long temps à refuser de lui obéir. Il falloit créer une jurisprudence, et les personnes assez instruites pour savoir lire, n'avoient pour modèles que les jurisconsultes de l'empire, dont les ouvrages, sans principes et sans ordre, sont autant de preuves de la misérabl

se perfectionne. S'il est doux pour moi de voir que mes concitoyens veillent à ma sûreté,

---

servitude où les lois étoient tombées. Les rescrits, toujours arbitraires des empereurs, les sentences souvent opposées des magistrats, voilà la base de leurs connoissances; et comme le remarque un homme habile en cette matière, aucun de ces jurisconsultes n'avoit même songé à traiter du droit de la nature et des gens.

J'abrège l'histoire honteuse de notre barbarie. L'Europe ne prit enfin une face nouvelle, que quand l'autorité et la subordination s'établirent dans les états, et que les lettres réfugiées à Constantinople, passèrent en Italie après la ruine de l'empire d'Orient. On commença à lire les anciens, et par des progrès assez rapides, on se mit à portée de cultiver les sciences, qui, en éclairant l'esprit, préparent le cœur à aimer l'ordre, les lois et la morale; mais si l'intérieur des états étoit déjà plus policé, on sait l'indigne politique qu'ils pratiquèrent les uns à l'égard des autres. La lecture de Platon et de Cicéron devoit mettre nos pères sur le chemin de la vérité; mais les préjugés étoient trop anciens et trop répandus pour être dissipés en un moment. Loin de rougir de la perfidie, on se faisoit un honneur d'être sans foi. L'ambition aveugle se croyoit tout permis. On raisonnoit déjà, et on croyoit encore que le droit des gens, fondé sur des conventions arbitraires, n'étoit pas distingué de l'usage reçu et pratiqué entre les peuples civilisés, et qu'en obéissant à cet usage, on ne se rend jamais criminel. A la honte de la raison humaine, on raisonna d'après les faits, pour juger de ce qui est permis ou defendu, et on ne s'avisa que tard de soumettre ces faits à l'examen de la raison.

Les principes du droit naturel sont simples, clairs et évidens; et il y a long-temps que la philosophie, qui, à de certains égards, a fait de si grands progrès, devroit ne nous rien laisser à désirer sur la nature des devoirs réciproques

notre raison, sujette à de fréquens assoupissemens, n'est que trop disposée à se laisser tromper. Quelque solidement établi que paroisse l'empire des bonnes mœurs par le concours de plusieurs vertus qui se soutiennent et s'étayent réciproquement, nous ne devons donc point nous flatter qu'il sera inébranlable, tant que nous n'aurons que des hommes pour magistrats. Vous prendrez toutes les précautions imaginées par Socrate et Platon pour en faire des Aristide, je le veux; ils seront infatigables et incorruptibles, j'y consens. Mais ces magistrats seront hommes; ils ne verront que les actions extérieures du citoyen, et souvent ils viendront trop tard au secours des mœurs, de la justice et des lois offensées. Il seroit à souhaiter, pour étouffer le germe même du vice, qu'il leur fût permis de descendre dans nos consciences, de sonder les profondeurs de notre cœur, et de juger nos pensées et nos desirs quand ils naissent.

Mais les dieux se sont réservés à eux seuls cette connoissance; et puisque le privilége de juger nos pensées et nos intentions, s'il étoit accordé à un homme, établiroit sa tyrannie, puisqu'il ouvriroit une porte libre aux passions du magistrat, peut-être plus funestes à

la société que celles du citoyen, je voudrois que tous les hommes fussent persuadés de cette vérité importante, que la providence qui gouverne le monde, et qui voit les mouvemens les plus secrets de notre ame, punira le vice et récompensera la vertu dans une autre vie. Cette doctrine, fondée sur la justice des dieux, si chère à notre raison, si proportionnée à nos besoins, n'est effrayante que pour nos passions. C'est pour étonner par des paradoxes, ou secouer le joug d'une crainte salutaire, que les sophistes ont méconnu cet Etre suprême, qui est le principe de tout, et dont le nom est écrit en caractères ineffaçables sur toutes les parties de son ouvrage. Ils ont dit qu'un hasard ridicule, qui avoit tout fait, présidoit à tout, ou plutôt ne présidoit à rien. Pour ne pas fatiguer, je ne sais quels dieux paresseux et voluptueux qu'ils ont imaginés, ils ne veulent point que leurs regards descendent jusque sur la terre. Ce fleuve ténébreux, qui entoure neuf fois la demeure des morts, ces campagnes toujours fleuries qu'habitent les gens de bien, la roue d'Ixion, le vautour de Prométhée, les Euménides, leurs serpens, sont d'ingénieuses fictions. Mais en concluerai-je qu'aucune ré-

une nouvelle revolution faisoit périr quelque bourgade de nos pères.

Ce n'est que lassés et vaincus par leurs malheurs, qu'ils ouvrirent enfin les yeux. Chacune de nos républiques, toujours incertaine de recueillir dans ses champs les fruits que le citoyen y avoit cultivés, et toujours à la veille d'être subjuguée et asservie, soupçonna que ses haines, ses jalousies, sa barbarie, pourroient bien ne lui être pas aussi avantageuses qu'elle le croyoit, et comprit qu'il n'y a point d'état qui n'ait besoin de l'amitié de ses voisins. Nous commençames alors à faire des traités et des alliances. A mesure que nous apprîmes à distinguer un voisin d'un ennemi, la Grèce se poliça, les soupçons et les haines s'eteignirent; on rechercha les devoirs que la nature impose aux sociétés. Le droit des nations n'est plus inconnu; déjà on en découvre quelques lois; et l'amour de la patrie, dirigé par quelques principes, et uni à quelques vertus, commença à produire quelque bien.

Amphyction lia par une ligue plusieurs de nos villes; mais ce n'étoit encore là qu'une ébauche bien imparfaite du bonheur des Grecs. C'est Lycurgue, dont on ne peut jamais

jamais assez admirer la sagesse et les lumières, qui le premier des hommes comprit combien il importe à un état qui veut se mettre à l'abri des insultes de ses voisins, de suivre à leur égard les lois de cette alliance éternelle, que la nature établit entre tous les hommes. Il voulut que l'amour de la patrie, jusqu'alors injuste, féroce et ambitieux, fût épuré dans Lacédémone par l'amour de l'humanité. Sa république bienfaisante ne se servant plus de ses forces que pour protéger la foiblesse, et défendre les droits de la justice, mérita en peu de temps l'estime, l'amitié et le respect de toute la Grèce, à qui ces sentimens donnèrent un goût nouveau pour la vertu.

Les ennemis de Sparte cessèrent de la haïr, et recherchèrent son alliance. Ses alliés, dont la reconnoissance n'étoit altérée par aucune crainte, ni même par aucun soupçon, devinrent les appuis et les garans de son repos et de sa sureté. Les Spartiates, en faisant leur bonheur, firent celui de tous les Grecs. Corinthiens, Thébains, Achéens, Athéniens, &c. nous ne regardions tous comme notre patrie que le coin de terre où nous étions nés; mais bientôt réunis par une bienveillance générale, la Grèce devint notre patrie

commune ; et nos villes, qui n'avoient senti que leur foiblesse et des alarmes au milieu de leurs divisions, formèrent une république florissante, et capable de triompher de toutes les forces de l'Asie.

O mon cher Aristias, pourquoi nous croyons-nous étrangers hors des murailles de nos villes? Pourquoi ces rivalités, ces haines, ces guerres cruelles? La nature avare n'a-t-elle départi aux hommes qu'une foible portion de bonheur qu'il faille conquérir les armes à la main? Nous n'avons tous qu'à connoître nos vrais intérêts pour être tous heureux.

S'il est sage à un simple citoyen, poursuivit Phocion, de se concilier l'estime et l'amitié de ses compatriotes, n'est-il pas plus nécessaire encore à un état d'inspirer les mêmes sentimens à ses voisins? Le citoyen peut, à la rigueur, se passer d'amis, et ne pas craindre des ennemis, puisqu'il est sous la protection des lois, et que le magistrat est toujours à portée d'aller à son secours. En est-il de même d'une république? Tout ce que les passions produisent chaque jour d'absurdités, d'injustices et de violences entre les différens peuples, ne prouve-t-il pas combien le droit des nations est une sauve-garde peu sûre pour

chaque société en particulier ? L'histoire n'est pleine que de révolutions aussi subites que bizarres. Le peuple le plus sage et le mieux gouverné, a encore des momens de langueur, de foiblesse, de distraction et d'erreur ; la ville la plus méprisable, et qu'on redoute le moins, peut produire par hasard un Epaminondas, prendre un nouveau génie, et se rendre redoutable ; la politique, en un mot, ne peut jamais prévoir tous les caprices de la fortune, ni tous les dangers dont elle est menacée. Quelque puissant que soit un état, cette idée des écueils dont il est entouré, ne doit-elle pas l'effrayer, et lui apprendre qu'il ne peut jouir d'une prospérité constante, ni même se soutenir long-temps, s'il ne travaille par sa justice, sa modération et sa bienfaisance, à se faire des alliés fidelles et zélés ?

Vous voudriez, Aristias, acquérir à votre ami l'amitié du monde entier. S'il lui manque quelque vertu, vous voudriez pouvoir la lui donner. Comment croiriez-vous donc qu'un citoyen aime sa patrie, quand il flatte et caresse ses vices, et ne cherche qu'à la rendre incommode, suspecte et odieuse à ses voisins ? Si votre ami vous consultoit sur les

moyens de mériter de la considération dans Athènes, et de gagner les suffrages du peuple dans les élections, lui conseilleriez-vous de paroître un homme sans foi, d'oublier ses engagemens, d'user en toute occasion de son droit avec rigueur, d'être insolent et dédaigneux, et de tendre des piéges à toutes les personnes avec lesquelles il traite? Pourquoi donc nos sublimes politiques conseillent-ils à la république d'avoir à l'égard des étrangers la même conduite que vous blâmeriez dans votre ami? Se fait-on des amis par des injustices et des injures? Les républiques n'ont-elles pas la même manière de voir, de sentir et de juger, que les citoyens?

Sans doute, Phocion, lui dit Aristias, ce seroit un blasphême de penser que les dieux aient mis la raison humaine en contradiction avec elle-même, qu'elle pût conseiller sous le nom de politique, ce qu'elle défendroit sous celui de morale. Sans doute que le faux amour de la patrie a perdu bien des états, en ne consultant pas l'amour de l'humanité. Cependant, continua-t-il, en laissant voir la crainte qu'il avoit de se tromper, seroit-ce trahir ma patrie, si, entourée de voisins ambitieux, inquiets et sans foi, je

lui conseillois de se servir pour sa défense des mêmes armes dont elle est attaquée ? La modération, la justice et la bienfaisance seront les dupes de l'ambition et de la fraude. D'ailleurs, si je suis né dans une république qui ne possède qu'un médiocre territoire, et qui ne peut armer que peu de bras pour sa défense, ne serois-je pas imprudent de vouloir la retenir dans sa première médiocrité, tandis que ses voisins ne travaillent qu'à augmenter leurs possessions et leur fortune ? Je dois redouter ces forces accumulées ; et il me semble que ce n'est qu'en s'agrandissant elle-même, que ma patrie peut prévenir les dangers que je prévois.

Non, mon cher Aristias, lui répliqua vivement Phocion, si mon ennemi m'attaque avec de mauvaises armes, je me garderai bien de quitter les miennes. Quand, après la guerre médique, nos orateurs crurent que c'étoit trahir l'honneur et la fortune d'Athènes, que d'abandonner encore à Lacédémone le commandement des armées, et qu'il falloit contraindre nos alliés à être nos esclaves, puis que la mer étoit couverte de nos vaisseaux ; supposons que les Spartiates, au lieu de se servir, à notre exemple, de la ruse et de la force,

n'eussent employé, pour conserver l'empire de la Grèce, que les mêmes vertus par lesquelles ils l'avoient autrefois acquis. Croirez-vous, mon cher Aristias, que cette politique leur eût été moins avantageuse que la nôtre qu'ils adoptèrent ? Si on n'avoit pas alors commencé à s'apercevoir de la mauvaise foi de Sparte et à redouter son ambition, elle nous auroit aisément réduits, en nous débauchant des alliés que nous irritions contre nous par la dureté de notre conduite. C'est parce que cette république avoit abandonné ses armes pour se défendre avec les nôtres, que les Grecs, incertains et sans règle, tantôt se jetèrent dans ses intérêts, et tantôt embrassèrent notre défense. De-là des disgraces égales et des succès infructueux pendant près de trente ans. Ce n'étoit point une fortune aveugle et capricieuse dont il falloit se plaindre; c'est à nos vices seuls que nous devions nous en prendre. Lacédémone triompha enfin, mais ce ne fut point par l'ascendant de son gouvernement sur le nôtre; nous l'aurions de même accablée, malgré notre affoiblissement, si les hasards qui se déclarèrent pour elle s'étoient déclarés pour nous.

Après nous avoir humiliés, elle éprouva

un sort pareil au nôtre. Quelle en fut la cause ? Cette même politique injuste et frauduleuse, avec laquelle elle avoit eu tant de peine à nous asservir. En reprenant leur ancienne vertu, les Spartiates auroient étouffé promptement l'esprit de discorde et d'ambition que nos querelles avoient fait naître, et recouvré sans peine leur premier empire. En opposant la fraude à la fraude, l'injustice à l'injustice, la force à la force, ils multiplièrent leurs ennemis, et n'eurent plus de règle ni de principe pour se conduire. Si l'ambition et l'injustice pouvoient se cacher sous le voile de la vertu, et me dérober leurs manœuvres, je les craindrois ; mais les dieux ne le permettent pas : elles se trahissent toujours elles-mêmes ; et dès que je les apperçois, leur art devient inutile. Si mon ennemi est foible, qu'ai-je à craindre ? S'il est puissant, en renonçant à ma modération, dois-je être assez mal habile pour lui fournir un prétexte de m'asservir ? Qu'ai-je à craindre de cette politique artificieuse qui ne veut que tromper, si je sais attendre patiemment qu'elle ait épuisé ses ruses et ses fraudes, et la réduire à me donner des signes certains de sa bonne foi, avant que de traiter avec elle ?

Si votre voisin acquiert une ville ou une province, acquérez une nouvelle vertu, et vous serez plus puissant que lui. Que nous importeroit que Philippe n'eût vaincu, ni l'Illyrie, ni la Peonie, si nous n'étions pas corrompus ? Seroit-il moins redoutable pour nous, s'il n'avoit pas reculé les frontières de la Macédoine ? Pourquoi, mon cher Aristias, nous effrayer de l'agrandissement d'un de nos voisins ? S'il asservit un peuple assez lâche pour ne pas défendre avec vigueur son indépendance, quel sera le fruit de cette brillante conquête ? Des poltrons seront-ils plus braves pour servir leur nouveau maître, qu'ils ne l'ont été pour conserver leur liberté ? Il subjuguera, dites-vous, une nation courageuse. Mais plus il aura de peine à la vaincre, plus il se défiera de son obéissance et de sa fidélité. Pour ne pas craindre ces vaincus indociles, il faudra les humilier, les rendre timides, et se priver, en un mot, des forces qu'on avoit espéré de joindre à celles qu'on possédoit déja. Cyrus, dit-on, lassé des révoltes fréquentes des Lydiens, leur ordonna de porter des manteaux et de chausser des brodequins ; il leur donna des fêtes et les amollit par l'usage des voluptés. La sublime politique !

Eh ! grands dieux ! que Cyrus ne laissoit-il les Lydiens en repos ? Pourquoi acheter à grands frais, par la guerre, des sujets toujours inutiles, et souvent dangereux ; tandis que sans peine, sans inquiétude, sans verser des torrens de sang, la bonne foi, la justice et la bienfaisance vous accquerront des alliés et des amis toujours prêts à se sacrifier à vos intérêts ?

Que la politique bienfaisante de Lycurgue nous serve de modèle. Si nous aimons notre patrie, cherchons à lui faire des alliés, et non pas des sujets. Je crois, mon cher Aristias, vous l'avoir dit il y a quelques jours : l'ordre que l'auteur de la nature a établi dans les choses humaines ne permettra jamais que la fraude, l'injustice et la violence, qui ne sont entourées que d'ennemis ou d'esclaves, servent de fondement solide à la puissance d'un état. Rappelez-vous ce que nous avons dit. Citez-moi un peuple qui ne se soit pas affoibli, et enfin ruiné par ses conquêtes. Quelle est la nation que les dépouilles et l'abaissement des vaincus n'aient pas corrompue ? Babyloniens, Assyriens, Mèdes, Perses, successivement vaincus les uns par les autres, qu'est-il résulté de tant d'ambition, de tant de guerres, de

tant de travaux, de tant de victoires? Une monarchie maîtresse de l'Asie, et qui n'a pu avec des millions de soldats asservir, ni Athènes, ni Lacédémone, deux petites villes qui n'avoient que de la vertu.

Les grandes puissances qui, en nous effrayant, excitent notre jalousie, sont destinées à succomber sous leur propre poids; c'est que la vigilance et les lumières des hommes sont trop bornées, leurs passions trop fortes, et leurs vertus trop fragiles pour qu'une grande province puisse être sagement gouvernée (1).

---

(1) *Nous ne voyons*, dit Aristote, Polit. liv. 7, chap. 4, *aucune ville bien policée qui renferme un très grand nombre de citoyens; et notre raison nous fait voir aisément les causes de ce que l'expérience met tous les jours sous nos yeux. La bonne police n'est que l'ordre, et comment une grande multitude en seroit-elle susceptible? Puisque dans ce nombre, il y a toujours beaucoup de citoyens tentés de désobéir à la loi, et que leur grand nombre facilite l'impunité, il n'y a qu'un Dieu seul, dont la toute-puissance gouverne l'univers, qui puisse maintenir le bon ordre dans une grande cité.*

Quanta autem multitudo sufficiens sit, non aliter rectè dicitur quam agrorum vicinarumque civitatum collatione. Ager quidem tantus sit, ut tot moderatis hominibus sufficiat, neque majori opus. Tot verò esse debent (cives) ut injuriantes vicinos possint depellere, et iisdem injuriam patientibus auxiliari. Quinquies mille et quadraginta sunt ob commoditatem numeri hujus agricolæ, quique pro finibus depugnent. (Plat. de Leg. liv. 5.)

Plus la machine du gouvernement est étendue, moins les mouvemens en seront prompts, rapides, exacts et réguliers. Il est d'autant plus difficile de réprimer dans un grand empire les passions qui portent à la révolte, ou qui avilissent l'ame, que les magistrats y sont exposés de leur côté à des tentations trop fortes ou trop fréquentes pour la foiblesse humaine. Il me semble que dans nos villes de la Grèce, je

---

La doctrine des anciens sur cette matière est uniforme. Ils faisoient peu de cas de ce que nous appelons les grandes puissances. Aujourd'hui de grandes provinces ont moins de forces que n'en avoient autrefois plusieurs républiques de la Grèce. Il n'étoit pas rare de trouver dans un territoire d'une médiocre étendue, trente ou quarante mille citoyens; et les maîtres de ce territoire, grâces à la forme de leur gouvernement et de leur police, avoient pour le défendre une armée de trente ou quarante mille hommes.

Combien de royaumes considérables ne sont pas en état d'avoir aujourd'hui de pareilles armées? La police des anciens Grecs, qui ne bornoit point l'emploi des citoyens à une seule fonction, leur frugalité, la simplicité de leurs mœurs, et leurs fortunes domestiques, moins disproportionnées entre elles que les nôtres, multiplioient les forces, l'industrie et le courage, sans multiplier les bras. En est-il de même chez les peuples modernes? Non, sans doute, et c'est ce qui les rend si foibles. Si je voulois suivre cette idée, et faire voir par quelles raisons un état, qui a aujourd'hui dix millions de sujets, ne peut avoir qu'une armée de cinquante mille hommes; et pourquoi cette armée doit être une armée mercenaire, il me faudroit faire un livre fort étendu.

pourrois ne manquer à aucun des devoirs de la magistrature ; mais je comprends que si je gouvernois une satrapie de Perse, il faudroit me contenter de desirer le bien sans pouvoir le faire. Tous les ressorts du gouvernement doivent se détendre dans un grand état ; toutes les lois y sont nécessairement méprisées ou négligées. Tandis que tout peut être nerf, force et action dans une petite république, un grand empire paroît frappé de paralysie ; et voilà pourquoi une poignée de Perses a autrefois conquis l'Asie sur les Mèdes. Voilà la cause des disgraces de Xercès ; voilà pourquoi nos pères ont fait trembler ses successeurs jusques dans leur capitale.

Mon cher Aristias, poursuivit Phocion, j'ai taché de ramener à des principes fixes et certains, cette science qu'on nomme politique, et dont les sophistes nous avoient donné une idée bien fausse. Ils la regardent comme l'esclave ou l'instrument de nos passions ; de-là l'incertitude et l'instabilité de ses maximes ; de-là ses erreurs, et les révolutions qui en sont le fruit. Pour moi, je fais de la politique le ministre de notre raison, et j'en vois résulter le bonheur des sociétés.

Je n'aurois rien à ajouter aux principes

généraux que je vous ai développés, si tous les hommes étoient capables de connoître et d'aimer la vérité. Mais c'est une espérance à laquelle il seroit insensé de se livier. Quelque part qu'on jette les yeux, on ne voit, et on ne verra éternellement qu'erreurs et que vices. Ce n'est pas le bonheur auquel la nature nous destine, que les hommes veulent connoître; ils voudroient qu'on leur appiît à être heureux selon leurs goûts et leurs préjugés. Puisque la raison, depuis la naissancedu monde, réclame inutilement ses droits contre les passions, attendons-nous, Aristias, qu'elle ne sera pas plus heureuse dans la suite, et que la jalousie, la haine et l'ambition, qui ont déjà perdu tant de peuples, de républiques et d'empires, exerceront encore leur aveugle fureur sur les nations.

Au milieu de cet esprit de brigandage dont la terre est infectée, et que rien ne peut extirper; au milieu des dangers dont tous les peuples sont menacés, il ne suffit donc point à une république de n'avoir rien à craindre de ses propres passions, il faut qu'elle se défie de celles des étrangers, et soit en état de les contenir et de les réprimer. La justice, la bonne foi, la modération et la bienfaisance

qu'inspire l'amour de l'humanité, sont propres, ainsi que vous l'avez vu, à concilier l'estime et l'affection des étrangers, et par conséquent à servir de rempart contre leurs passions. Mais ce rempart, Aristias, n'est pas impénétrable à la méchanceté des hommes. Attendez-vous à voir les passions s'égarer dans leur ivresse jusqu'à mépriser et haïr les vertus. Réprimez-les alors par la crainte, c'est-à-dire, que la politique vous fait une loi de ne cultiver la paix, qu'en étant toujours prêt à faire heureusement la guerre.

Je sais qu'un peuple tempérant qui aime le travail et la gloire, et craint les dieux, aura nécessairement du courage dans les combats, de la patience dans les fatigues, et de la fermeté dans les revers. Dans chaque occasion il prendra sans effort la vertu qui lui sera la plus utile, Sans doute que toutes ses forces se réuniront dans le danger, et qu'une même volonté fera agir de concert tous les bras. Mais faites attention, Aristias, que les qualités d'emprunt, si je puis parler ainsi, avec lesquelles on n'est pas familiarisé par un usage journalier, n'ont presque aucun pouvoir. Si la paix même n'offre pas dans une république l'image de la guerre, si les esprits

ne sont pas accoutumés avec l'idée des périls, si les citoyens ne sont préparés par leur éducation à être soldats, craignez que la vue du danger et leur inexpérience ne les consternent. La crainte est une passion des plus naturelles au cœur humain, et des plus dangereuses. Empêchez que l'ame n'y soit ouverte ; quand la crainte engourdit les sens et trouble la raison, il n'est plus temps d'y remédier.

Que notre république soit donc militaire, que tout citoyen soit destiné à défendre sa patrie ; que chaque jour il soit exercé à manier ses armes ; que dans la ville il contracte l'habitude de la discipline nécessaire dans un camp. Non-seulement vous formerez par cette politique des soldats invincibles, mais vous donnerez encore une nouvelle force aux lois et aux vertus civiles (1). Vous empêcherez

---

(1) *Omnes quoque choreæ ità ut benè geratur bellum, celebrandæ sunt, atque omnis dexteritas, facilitas, promptitudo ejusdem rei causa comparanda. Ob eamdem causam consuescere debemus à cibo et potu abstinere, frigus æstivumque et cubilis duritiam pati, et imprimis capitis pedumque virtutem alienis tegmentis non corrumpere.* (Plat. de leg. liv. 12). On voit combien les exercices que Platon prescrit aux citoyens, et les habitudes qu'il veut leur faire contracter, sont propres à faire aimer la tempérance et le travail. Qui veut former d'excellens soldats, fait nécessairement d'excellens citoyens.

que les douceurs et les occupations de la paix n'amollissent et ne corrompent insensiblement les mœurs ; car si les vertus civiles, la tempérance, l'amour du travail et de la gloire préparent aux vertus militaires, celles-ci leur servent à leur tour d'appui.

Depuis que notre gouvernement, pour favoriser la paresse et la lâcheté, a permis de séparer les fonctions civiles des militaires, nous n'avons ni citoyens ni soldats. Des hommes qui croyoient n'avoir plus besoin

---

Lycurgue avoit prescrit aux Spartiates tout ce qu'on trouve dans le passage de Platon qu'on vient de lire, et les Spartiates obéissoient fidèlement à ces institutions. Le temps de guerre étoit pour eux, dit Plutarque, un temps de délassement. Qu'on voie tout ce que les Grecs et les Romains, dans leur bon temps, faisoient pour se préparer des armées invincibles. Ces peuples ne se contentoient pas que leurs soldats fussent meilleurs que ceux de leurs voisins ou de leurs ennemis ; ils vouloient les rendre aussi bons qu'ils doivent et qu'ils peuvent l'être. Je crois qu'il ne seroit pas impossible de prouver que tout état, où chaque citoyen n'est pas destiné à défendre sa patrie comme soldat, ne peut jamais avoir une excellente discipline militaire. Le maréchal de Saxe le pensoit : voyez ses *Rêveries*, ouvrage d'un grand capitaine, qui avoit médité sur la guerre en philosophe. S'il y a dans un état des hommes bornés aux seules fonctions civiles, ils amolliront nécessairement les mœurs publiques, et la mollesse [illegible] relâchera certainement les ressorts du gouvernement militaire.

de

de courage, ne tardèrent pas à ne s'occuper que de plaisir ou d'intrigues. Leur caractère ne conserva ni force ni noblesse, et leur voix est cependant comptée dans le sénat et la place publique. De-là sont nés tous ces décrets qui nous couvriront d'un oprobre éternel, et une certaine mollesse dans l'esprit national, qui ne permet aucun retour vers le bien. Nos armées ne furent composées que de la lie de la république. Nos soldats comparèrent leur sort avec celui des citoyens riches, oisifs et voluptueux, qui vivoient dans leurs maisons. Ils portèrent les armes avec dégoût; la guerre leur parut le dernir des métiers, et ils ne la font depuis, que dans l'espérance de piller et de jouir un jour du fruit de leurs rapines. Comment seroit-il possible de former une pareille milice à cette discipline austère et régulière, sans laquelle le courage même seroit inutile? Comment parviendriez-vous à donner à ces soldats avares et mercenaires, les sentimens de générosité que doivent avoir les défenseurs de la patrie?

Que nos riches citoyens sont insensés de confier à d'autres qu'à eux-mêmes la garde de la république, et de ne pas prévoir qu'ils s'exposent à perdre cette liberté, ces richesses,

cette oisiveté, ces plaisirs dont ils sont si jaloux. Chaque jour notre avilissement augmente avec notre corruption. Ou nous serons enfin vaincus par nos ennemis, ou nous nous détruirons de nos propres mains. Il ne faut pas se flatter qu'il règne pendant long-temps un certain accord entre les riches qui ne contribuent qu'avec chagrin aux frais de la guerre, et les pauvres qui la font, en murmurant, aux dépens de leur sang. Ils se méprisent déjà secrètement ; et dès que la mésintelligence aura éclaté entre eux, leur haine sera irréconciliable. Si ceux-ci triomphent, ils opprimeront leur patrie, et lui donneront un tyran pour se faire un protecteur qui les enrichisse et les venge. Si les autres par un hasard dificile à prévoir, acquièrent l'empire sans se diviser, ils règneront en tremblant ; et pour se délivrer d'une crainte importune, ne voudront avoir qu'une milice mercenaire, toujours redoutable à des citoyens oisifs, et cependant incapable de servir de rempart à la république contre des ennemis courageux et disciplinés (1).

---

(1) Quoique Athènes n'ait éprouvé ni l'un ni l'autre inconvénient que Phocion redoutoit, sa crainte n'en étoit pas moins bien fondée. Les Athéniens n'y échappèrent, que parce qu'ils

On nous parle souvent de Carthage, dont les citoyens ne sont occupés que de leur commerce et de leurs richesses, tandis que des soldats achetés à prix d'argent lui ont acquis, et lui conservent l'empire de l'Afrique. Mais cet exemple ne me rassure pas. Si cette république, mon cher Aristias, m'étaloit ses richesses, son pouvoir, ses armées, ses vaisseaux, comme Crésus fit voir autrefois à Solon les richesses de son trésor, pour lui prouver qu'il étoit l'homme de l'univers le plus heureux ; je répondrois aux Carthaginois : j'ai vu une petite république qui ne couvre point la mer de ses vaisseaux, qui aime sa pauvreté, qui n'a point de sujets, dont tous les citoyens sont soldats ; et je crois son bonheur mieux affermi que le vôtre. S'ils s'indignoient de ma liberté, pourquoi, leur dirois-je, voulez-vous que j'estime une prospérité que mille accidens

---

tombèrent peu de temps après sous la puissance de Philippe, à qui ils avoient imprudemment déclaré la guerre. Il est certain que ce sont des différends pareils à ceux dont parle Phocion, entre les citoyens riches et les citoyens pauvres, qui ont toujours contribué à ruiner la liberté dans les républiques, ou qui les ont assujetties à leurs ennemis. Tout état où le citoyen ne veut pas prendre la peine d'être soldat, doit enfin être gouverné par des soldats, ou par ceux qui ont l'art de se rendre les maîtres des armées.

doivent déranger, et qui ne tient qu'à des circonstances qui ne peuvent subsister ? Solon vouloit attendre que Crésus fût mort pour juger de son bonheur. Sans me laisser éblouir par la puissance des Carthaginois, j'attendrai de même, pour juger de leur prospérité, de voir comment ils résisteront aux entreprises de leurs propres armées, si elles ont asssez de courage pour se mutiner et se révolter (1). J'attendrai qu'ils aient affaire à un ennemi brave, pauvre, et exercé à la guerre. Si comme Crésus, ils trouvent un Cyrus, s'ils deviennent les esclaves d'un de leurs généraux, convenez, Aristias, que les politiques, qui admirent aujourd'hui la sagesse et la prospérité des Carthaginois, seront obligés de changer de langage.

(1) On sait en effet que les armées de Carthage se révoltèrent plusieurs fois. Des mercenaires sont avares, et on les satisfaisoit avec de l'argent ; s'ils eussent eu un chef ambitieux, ils auroient détruit la république. Ce que Phocion ajoute sur la ruine des Carthaginois, est une vraie prédiction, et on pourroit, à son exemple, tirer l'horoscope des états commerçans. Aujourd'hui toutes les puissances de l'Europe sont devenues commerçantes, et c'est parce que ce vice de leur politique est général, qu'aucune d'elles n'en sent les inconvéniens relativement à ses ennemis ; elles combattent à armes égales ; mais s'il se formoit une république Romaine, quel seroit le sort des états commerçans ?

Si cette république a acquis de grandes provinces, apparemment que les vaincus étoient encore moins braves et moins disciplinés que ses mercenaires. Si elle domine sur ses voisins, sans doute qu'elle a commencé par leur communiquer ses vices. Entre des peuples également vicieux, je ne suis pas étonné que celui qui peut acheter des soldats ait la supériorité. Mais n'en concluez pas, Aristias, qu'il se gouverne sagement ; il est perdu, si un de ses voisins se corrige de quelqu'un de ses défauts. Misérable république qui ne réussit et ne se soutient que par l'imbécillité et la corruption de ses voisins et de ses ennemis! Ce défaut de Carthage a été le défaut de presque tous les états. Au lieu de ne consulter que les besoins essentiels de la société, et de ne chercher que ce qui doit la rendre heureuse dans toutes les circonstances et dans tous les temps ; l'imprudente politique se laisse séduire par des succès passagers. Elle ne s'est presque jamais fait que de fausses règles ; et de-là ces révolutions dont tant de peuples ont été et seront encore les victimes. Oui, Aristias, je prédis d'avance la chute des Carthaginois, je la vois ; car il y aura éternellement sur la terre quelque peuple toujours prêt à faire

la guerre aux nations qui sont riches ; et jusqu'à présent les richesses qui corrompent les mœurs ont toujours été le butin du courage et de la discipline.

Que nous sommes loin, s'écria Aristias, des vrais principes de la politique ! L'histoire de la Grèce, et ce qu'on nous raconte des révolutions arrivées dans les états qui partageoient autrefois l'Asie, ne prouvent que trop, Phocion, la vérité de votre doctrine et le malheur de notre situation présente. Accoutumé à entendre dire perpétuellement à nos politiques que l'argent est le nerf de la guerre, j'ai, je l'avoue, quelque peine à comprendre qu'elle puisse se faire sans occasionner de grandes dépenses (1). De grâce, ajouta-t-il, dissipez tous mes doutes, apprenez-moi pourquoi je me trompe, quand il me semble que c'est notre pauvreté

---

(1) C'est ce qu'on ne cessoit de répéter à Athènes depuis la régence de Periclès. Thucidide, liv. 1, chap. 9, lui fait dire dans une harangue. *L'argent entretient mieux la guerre que les hommes qui ne sont capables que de quelques légers efforts.* Quand cette maxime de Périclès seroit vraie, c'est une preuve certaine que la république n'a jamais connu, ou bien qu'elle a abandonné les bons principes de politique, et que les mœurs sont corrompues. Une pareille république ne doit faire la guerre que contre des ennemis aussi vicieux qu'elle, si elle ne veut pas courir à sa ruine.

qui nous met dans l'impuissance d'avoir une flotte et de soudoyer une armée.

Mon cher Aristias, lui répondit Phocion, ces belles maximes inventées par l'avarice, et que nos Athéniens répètent aujourd'hui par habitude, vous ne les auriez pas entendues, quand nos pères vainquirent les Perses à Marathon et à Salamine. Regardant alors la tempérance, l'amour de la gloire et du travail, le courage et la discipline comme le nerf de la guerre et de la paix; ils méprisoient l'argent, et il leur fut inutile. Ils étoient pauvres, et ils eurent une flotte nombreuse pour combattre Xercès; ils la construisirent de la charpente de leurs maisons; ils ne payoient point leurs soldats citoyens, et ils eurent une nombreuse armée de héros.

Non, Aristias, ce n'est point notre pauvreté qui nous empêche aujourd'hui d'avoir une flotte et une armée. N'en accusez, au contraire, que nos richesses, qui, en s'augmentant, ont inspiré à une partie des citoyens cette avarice basse et sordide qui n'ose jouir, et livré le reste à la volupté, qui ne sacrifia jamais son luxe et ses plaisirs aux besoins de la république. Les ressources de la vertu sont infinies; plus on les emploie, plus elles se

multiplient. Quelque immenses que soient les richesses, elles s'épuisent. L'amour de la gloire produit des prodiges, parce qu'il remue de grandes ames ; l'amour de l'argent ne produit rien que de bas, parce qu'il ne frappe que des ames basses. Si l'argent est aussi puissant que le disent les Atheniens, que n'achetons-nous un Miltiade, un Aristide, un Thémistocle, des magistrats, des citoyens et des héros ?

Quand Athènes, sous la régence de Périclès, se fut enrichie des dépouilles des vaincus et des tributs levés sur nos alliés, il y eut un instant où la république parut avoir acquis un nouveau degré de puissance et de force. Nos nouvelles richesses n'ayant pas encore eu le temps de détruire nos anciennes mœurs, nous les employames généreusement à construire des vaisseaux, et acheter l'amitié de quelques peuples qui commençoient à la vendre, et nous parûmes les arbitres de la Grèce. Nos magistrats, trompés par cette apparence de prospérité, crurent sans doute que les mêmes vertus qui honoroient notre pauvreté, et que notre pauvreté seule soutenoit, seroient encore les économes et les dispensatrices de nos richesses. Ils pensèrent donc que la république ne pouvoit jamais être trop riche ; erreur

grossière ! L'or et l'argent, en nous rendant avares, éteignirent bientôt le sentiment de l'honneur et de la générosité, et nous livrèrent à tous les vices, en nous faisant aimer le luxe. L'argent devint alors le nerf de la guerre et de la paix, parce que les Athéniens vendirent à la patrie les services qu'elle recevoit autrefois sans salaire. A quoi nous servirent alors nos richesses dangereuses ? Plus nous en acquérions, plus nos mœurs se dépravoient. Nous avions beau nous enrichir, notre cupidité étoit toujours plus grande que notre fortune. Plus appauvris par nos besoins, qu'enrichis par nos rapines et nos injustices, la république fut pauvre, et éprouva tous les inconvéniens de la pauvreté, parce que ses citoyens avoient tous les vices de la richesse.

Faites rougir de leur absurdité ces politiques insensés qui, pour rendre quelque vigueur à la république expirante, voudroient y attirer tout l'or et tout l'argent du monde entier (1).

---

(1) Me permettra-t-on de placer ici quelques réflexions sur le commerce que les nations modernes regardent comme le nerf de l'état? Si je me trompe, je souhaite que quelque écrivains éclairé sur cette matière à la mode, daigne me faire connoître mes erreurs.

Phocion vient de dire, en parlant de l'empire que les Car-

Les aveugles ! ils entreprennent de rassasier, à force d'argent, des passions insatiables ! Nos

---

thaginois avoient acquis : *Entre des peuples également vicieux, je ne suis pas étonné que celui qui peut acheter des soldats ait la supériorité.* Je dirai de même : je ne suis pas étonné que, entre les peuples de l'Europe, qui ont tous également abandonné les bons principes de politique, le commerce qui produit de l'argent, mette en état d'avoir et d'entretenir des armées plus nombreuses. Mais je demanderai si ces soldats, qui ne peuvent être que des mercenaires ramassés dans la lie du peuple, ou arrachés par force à d'autres professions, sont capables d'avoir le courage et la discipline des anciens. Il faudroit un miracle pour que ces mercenaires supportassent les travaux et affrontassent les dangers de la guerre avec la même patience et le même courage que ces citoyens de la Grèce et de Rome, qui naissoient soldats, et qui combattoient pour défendre leurs foyers. Je prie de remarquer en second lieu qu'un état qui a des armées mercenaires doit être riche, d'où je conclus qu'il ne peut point avoir une bonne discipline militaire, parce qu'on ne peut être riche sans avoir les mœurs que donnent les richesses, et que ces mœurs sont diamétralement opposées à celles qu'exige la guerre. Je sais bien que le luxe n'amollit pas les soldats et les officiers subalternes ; mais il amollit les chefs, et relâche nécessairement la vigueur de la discipline et du commandement, et les passions des autres en profitent pour se mettre, s'il se peut, à leur aise.

Si mes réflexions sont vraies, peut-on croire que les peuples qui ont pourvu à leur sûreté d'une autre manière que les Grecs et les Romains se conduisent avec prudence ? On me répondra que tous les états gouvernant aujourd'hui leurs milices de la même façon, il n'en résulte aucun inconvénient pour chaque puissance en particulier ; et que par conséquent l'essentiel est d'avoir beaucoup d'argent, pour avoir

peres, avec dix talens étoient riches, avec deux mille nous sommes pauvres ; donnez-

---

des armées supérieures à celles de ses ennemis. Il me semble que c'est ne pas bien raisonner ; car les fautes de mes voisins ne justifient pas les miennes. J'avois toujours oui dire que la politique est la science de faire le plus grand bien de la société, et non pas de copier les erreurs des autres ; et qu'en s'occupant du moment présent, elle doit embrasser l'avenir, et se mettre en état de ne le pas craindre. Il peut se former dans mon voisinage une république Romaine, c'est-à-dire, une puissance qui se comporte par les bons principes ; et comment mes soldats mercenaires, et foiblement disciplinés, mettront-ils alors ma patrie à l'abri de toute insulte ? Les Carthaginois pensoient qu'il n'arriveroit aucun changement dans leur situation respective avec leurs voisins ; ils se sont trompés, pourquoi ne me tromperois-je pas en pensant comme eux ?

Ce sont nos passions, et non pas notre raison, ainsi que le dit Phocion, qui nous ont persuadés que l'argent est le nerf d'un état. Les trésors les plus immenses s'épuisent ; on en voit la fin en peu de temps, quand les ames sont mercenaires et avares ; et elles le sont toujours, quand l'état a pris le parti de payer en argent les services qu'on lui rend : comment est-il donc prudent de compter sur les richesses ? Plus, au contraire, on dépense en vertus, si je puis parler ainsi, plus la masse des vertus augmente par l'exemple et l'émulation. La vertu est donc le seul nerf des états, il n'est donc sage que de compter sur elle. Les personnes qui ne parlent que d'étendre le commerce et d'enrichir l'etat, ont-elles pesé, comme Phocion, les avantages et les inconvéniens attachés aux richesses ? Ont-elles trouvé, après un calcul bien exact, que les avantages étoient plus considérables que les inconvéniens ? En ce cas, je les invite à nous faire part de leurs découvertes. Qu'elles réfutent Platon, Aristote,

nous-en encore deux mille, et nous nous croirons encore plus pauvres que nous ne le

---

Cicéron, tous les politiques de l'antiquité; qu'elles aient le front de nous dire que Tyr, Carthage, &c. étoient des républiques plus sagement gouvernées que Lacédémone et Rome; que ces deux dernières villes devinrent plus heureuses et plus puissantes à mesure qu'elles devinrent plus riches, et que les Romains, par leur constitution, devoient être vaincus par les Carthaginois.

On se sert d'un argument assez bizarre pour prouver les avantages du commerce, c'est de faire une peinture détaillée de tous les maux qu'éprouve un état qui voit tomber son commerce, qui a perdu une partie considérable de ses richesses. Je conviens, en effet, que cette situation est fâcheuse. L'état qui n'avoit point d'autre ressort que l'argent, pour produire le mouvement, tombe dans une inaction léthargique; il est déchiré par des passions qu'il ne peut satisfaire, et rien n'est plus ridicule ni plus pernicieux que les vices de la richesse dans la pauvreté. Mais ces malheurs, loin de prouver que les richesses et le commerce font le bonheur, la force et la sûreté d'un état, démontrent précisément le contraire; s'il est vrai, comme on le verra dans un moment, que les richesses et le commerce doivent décheoir, dès qu'ils sont parvenus à un certain degré. Si cet état, ouvrant les yeux sur sa situation passée et présente, parvenoit à se convaincre de l'inutilité et de l'abus des richesses et du commerce; s'il réformoit ses mœurs, si par le secours de quelques nouvelles lois, il mettoit à la place de ses anciennes richesses, la tempérance, l'amour de la gloire, le désintéressement; je demande si sa nouvelle modération ne lui seroit pas plus utile que son ancienne cupidité. En bannissant l'avarice et le luxe, il se trouveroit riche dans sa pauvreté, et il seroit mieux défendu par le courage de ses citoyens, qu'il ne l'avoit été par les richesses de son commerce.

sommes aujourd'hui. Nous en sommes déjà venus au point de confondre le luxe et le

Pour prouver ce que je viens d'avancer, je rapporterai ici la pensée d'un écrivain moderne, qui a porté le génie le plus profond et le plus lumineux dans l'étude du commerce. Lorsqu'un état, dit Cantillon, est parvenu à acquérir de grandes richesses, soit qu'elles soient le fruit de ses mines, de son commerce, ou des contributions qu'il exige des étrangers, il ne manque jamais de tomber promptement dans la pauvreté. L'histoire ancienne et moderne est pleine de ces révolutions, et voici de quelle manière Cantillon en développe l'ordre et la marche.

Les personnes, dit-il, que ces sommes d'or et d'argent ont enrichies directement, augmentent leurs dépenses à proportion de leurs gains; ils consomment plus de denrées et de marchandises, les agriculteurs et les artisans, par conséquent plus employés, verront augmenter leur fortune, et voudront en jouir. Cette augmentation de consommation augmente le prix des denrées et des marchandises, et dès-lors, les ouvriers ne peuvent plus se contenter de leurs anciens salaires. Tous les objets de consommation devenant par-là encore plus chers, il y aura un profit considérable à tirer de l'étranger, qui travaille à meilleur marché les choses dont on a besoin. C'est alors que l'état commence à éprouver les inconvéniens de la pauvreté. Le peuple sent d'autant plus vivement sa misère, qu'il s'étoit déjà accoutumé à plus d'abondance. La terre est moins cultivée, parce que l'agriculteur vend moins ses denrées, et il faut que les artisans meurent de faim, ou aillent gagner leur vie chez les étrangers, tandis que le luxe des riches y fait passer continuellement des sommes considérables. L'état appauvri, et qui ne peut plus lever les mêmes subsides, ne peut cependant se résoudre, ni à diminuer ses dépenses, ni à proportionner ses vues et ses entreprises à sa fortune, et l'orgueil que lui ont inspiré ses richesses accélère sa chûte dans la misère.

[illegible] avec la prospérité de la république. Leur fortune domestique qu'il faut

---

Il sembleroit, ajoute Cantillon, *que lorsqu'un état s'étend par le commerce, et que l'abondance de l'argent enchérit trop le prix des denrées et des manufactures, le prince ou le magistrat devroit retirer de l'argent, le garder pour des cas imprévus, et tâcher de retarder la circulation par toutes les voies, hors celles de la contrainte et de la mauvaise foi, afin de prévenir la trop grande cherté, et d'empêcher les inconvéniens du luxe.* Mais comment seroit-il possible que des princes ou des magistrats, accoutumés à regarder les richesses comme la source du bonheur et de la force, fussent effrayés de l'abondance d'argent qui se répand dans un royaume ou une république? Cantillon le remarque: *Outre qu'il n'est pas aisé*, dit-il, *de s'apercevoir du temps propre à une pareille opération, ni de savoir quand l'argent est devenu plus abondant qu'il ne doit l'être pour le bien et la conservation des avantages de l'état, les princes et les chefs des républiques, qui ne s'embarrassent guère de ces sortes de connoissances, ne s'attachent qu'à se servir de la facilité qu'ils trouvent, par l'abondance des revenus de l'état, d'étendre leur puissance, et à insulter d'autres états sur les prétextes les plus frivoles.* Pourquoi demander des miracles? Pourquoi voudroit-on que dans un pays où de trop grandes richesses rendent le citoyen avare, prodigue, voluptueux, paresseux, &c. les chefs de la nation restassent incorruptibles? Bien loin d'arrêter les progrès du luxe, ils en donneront eux-mêmes l'exemple; ils regarderont l'économie comme un vice politique, ils se feront de faux principes sur la circulation de l'argent, et croiront de bonne foi que les extravagantes dépenses des riches, sont nécessaires à la subsistance des pauvres.

Si par hasard le gouvernement retiroit l'argent, ou retardoit la circulation par quelque voie sage et honnête, et for-

ménager, leurs plaisirs qu'ils ne faut pas troubler, voilà les objets ridicules que la poli-

---

moit un trésor, n'est-il pas évident, suivant la pensée de Phocion, que ce seroit recéler et nourrir un serpent dans son sein? Peut-on connoître le cœur humain, et se persuader que ce trésor ne sera pas un écueil contre lequel échoueront les successeurs du prince ou du magistrat qui l'aura formé? Est-il vraisemblable qu'ils résistent aux charmes de la prodigalité? Résisteront-ils à l'avidité des flatteurs qui les entourent? Les passions emprunteront le langage de la raison. Elles représenteront sous les traits d'une avarice basse et ridicule, cette prudence éclairée qui auroit arraché à la circulation une abondance d'argent qui alloit la ruiner. *A quoi sert*, diront-elles, *un argent mort et enterré qui ne circule pas? Autant vaut-il le laisser dans les mines du Pérou, que de le condamner à ne pas sortir de vos coffres. Il n'est point de cas imprévus pour une nation riche; les richesses produisent les richesses; laissez passer dans les mains de votre peuple un argent qu'il vous rendra avec usure, quand vous en aurez besoin.* Les portes du trésor seront infailliblement ouvertes, et ce torrent d'argent débordé produira des maux d'autant plus funestes, que les fortunes et le luxe augmenteront plus subitement. Les besoins multipliés à l'excès hâteront la révolution que doit toujours produire la trop grande abondance d'argent; et après avoir eu tous les vices du luxe, on aura tous ceux d'une pauvreté qui paroîtra intolérable.

Pour réparer, dit Cantillon, *les malheurs causés par l'abondance de l'argent et relever l'état, il faut s'attacher à y faire rentrer annuellement et constamment une balance réelle de commerce, faire fleurir par la navigation, les ouvrages et les manufactures qu'on est toujours en état d'envoyer chez les étrangers à un meilleur marché, lorsqu'on est tombé en décadence et dans une rareté d'espèces. Les négocians commencent à faire les premières fortunes, et elles se*

tique, désormais impuissante, est obligée de regarder comme les vrais besoins de l'état.

---

répandront insensiblement sur les autres citoyens. Mais lorsque l'argent deviendra une seconde fois trop abondant dans l'état, la grande consommation et le luxe s'y mettront, et il tombera une seconde fois en décadence. Voilà à-peu-près le cercle que pourra faire un état considérable qui a du fonds et des habitans industrieux, et un habile ministre est toujours en état de lui faire recommencer ce cercle.

Je prie le lecteur de méditer profondément ce passage de Cantillon. N'en faut-il pas conclure que ce n'est qu'une politique fausse et erronée, qui regardera comme le principe du bonheur de l'état, un moyen qui ne procure des richesses que pour amener à leur suite la pauvreté? La vraie politique veut une félicité plus durable. Il est donc vrai qu'un état, qui regarde les richesses comme le nerf de la guerre et de la paix, est destiné à passer par d'éternelles révolutions, du luxe à la pauvreté, et de la pauvreté au luxe. Voilà, selon Cantillon, ce qu'il se peut proposer de plus avantageux; voilà le chef-d'œuvre de la politique la plus habile. Si Cantillon, au lieu de ne considérer que les effets des richesses et du commerce, eût observé, et personne n'en étoit plus capable que lui, le corps entier de la société, il est vraisemblable qu'il auroit pensé comme Phocion. Loin de vouloir qu'une république, dont de trop grandes richesses ont ruiné les finances, *s'attache à faire rentrer annuellement une balance réelle de commerce*, il lui conseilleroit de profiter de cette décadence pour réprimer le luxe et l'avarice, donner des mœurs, faire estimer la pauvreté, ou du moins apprendre à se passer des richesses superflues. Cette politique ne seroit-elle pas supérieure à celle de ce ministre, qui ne songeroit qu'à faire recommencer ce cercle de richesses et de pauvreté dont parle Cantillon?

Il n'est pas facile à un ministre de faire recommencer ce

Augmentez

Augmentez la corruption avec nos richesses, et nos maux deviendront encore plus accablans.

La nature, mon cher Aristias, n'a point fait les hommes pour posséder des trésors. Pourquoi des riches, pourquoi des pauvres? Ne naissons-nous pas tous avec les mêmes besoins : elle répand ses bienfaits avec une libérale économie; usons-en avec la même sagesse. La loi, qui permet qu'il se forme de grandes fortunes dans une république, condamne une foule de misérables à languir dans l'indigence, et la cité n'est plus qu'un repaire de tyrans et d'esclaves jaloux et ennemis les

---

cercle dans un état dont la fortune est en décadence. Il faudroit que le gouvernement vînt au secours des citoyens, et diminuât les droits pour favoriser le commerce; mais le gouvernement ne le fera point. L'abondance passée l'a accoutumé à beaucoup de besoins, et ces besoins écraseront la république. Je veux que, par impossible, elle ait des magistrats toujours assez attentifs, assez habiles et assez bien intentionnés pour faire recommencer ce cercle dont parle Cantillon. Qu'en résulte-t-il? L'état sera dans un danger extrême, si dans le moment de pauvreté qui suivra des richesses trop abondantes, un de ses ennemis forme le projet de l'envahir. La politique de ce ministre habile, qui fait recommencer le cercle, ne sert donc qu'à préparer une infortune à la république, et la mettre dans le cas d'être envahie et subjuguée par un de ses ennemis. Est-ce ainsi qu'on doit faire fleurir un état et affermir sa prospérité?

uns des autres. Essayer d'y faire germer les vertus qui font le bonheur et la force de la société, c'est le comble de la folie. Voilà cependant ce que tentent nos politiques avides d'or et d'argent ; ils jettent des semences d'avarice, de volupté, de mollesse, d'injustice, de fraude, de haines, etc. et ils s'attendent à en voir naître la justice, la tempérance, le courage, la générosité et la concorde.

On vous a dit, Aristias, et on le répète sans cesse dans Athènes, que l'argent est nécessaire pour faire une longue guerre, ou la porter loin de son territoire; et voilà encore ce qui prouve combien les richesses sont dangereuses. Pourquoi désirer aux hommes qu'ils puissent étendre et perpétuer le fléau le plus redoutable de l'humanité? Tant que la Grèce a été pauvre, les guerres de nos républiques ont été courtes. Nous nous sommes enrichis, et nos guerres ont été assez longues pour allumer des haines éternelles, et rompre tous les liens de cette alliance qui faisoit notre sûreté au-dedans et au-dehors. Si Lycurgue avoit raison de dire aux Spartiates : « Voulez-vous être toujours „ libres et respectés, soyez toujours pauvres, „ et ne tentez jamais de faire des conquêtes „; je vous demanderois de quelle utilité peuvent

être ces entreprises qu'on fait loin de son territoire.

On a des alliés, me direz-vous, que l'injustice opprime, et il faut voler à leur secours. Sans doute il faut remplir ses engagemens; mais que vos mœurs et vos besoins soient simples, et par-tout la terre vous fournira une subsistance abondante. Quels trésors avoient les Scythes quand ils partirent de leurs forêts pour faire la conquête de l'Assyrie? Un arc, des flèches, des javelots, un grand courage; voilà tout ce qu'ils possédoient. Qu'on estime votre courage et votre discipline, et les alliés dont vous prenez la défense ne vous laisseront manquer de rien.

Mais du moins, dit Aristias, tandis que les citoyens tempérans et laborieux aimeroient la gloire et la pauvreté, la république ne pourroit-elle pas avoir un trésor, qu'elle n'ouvriroit que dans une extrême nécessité? Non, mon cher Aristias, repartit Phocion; et si vous être prudent, vous n'exposerez point la vertu de vos citoyens à cette tentation. Pourquoi garder parmi vous cette boîte de Pandore? Il ne s'agit pas de se faire illusion, et d'associer dans la théorie des choses insociables dans la pratique. Défiez-vous avec moi de tous ces

trésors publics. C'est une chimère que d'en vouloir former un dans un état dont les mœurs sont dépravées ; quelques sévères que soient les lois qui veilleront à la garde de ce dépôt, l'avarice trouvera le secret de le piller impunément. Dans une république vertueuse, des magistrats sensés ne penseront jamais que sa vertu ne lui suffise pas. S'ils imaginent un trésor public, c'est une marque que la vertu s'altère ; et leur imprudence, au lieu d'affermir l'état, en sape les fondemens. Soyez sûr que les citoyens ne seront jamais contens de leur pauvreté quand l'état amassera des richesses. J'en ferois, Aristias, une règle générale ; suivant que la politique s'occupe plus ou moins de trésors, d'argent, de richesses, la république, plus ou moins heureuse, est plus ou moins éloignée du moment de sa ruine.

CINQUIÈME ET DERNIER ENTRETIEN.

Quels momens heureux nous avons passés dans la maison de Phocion! Au retour de notre promenade sur les bords du Céphise célébré par nos poëtes, nous prîmes un repas frugal, pendant lequel nous nous entretînmes avec gaieté. Les festins du grand roi ne valent pas, mon cher Cléophane, les légumes apprêtés sans art par la femme de Phocion. Il plaisanta agréablement sur le luxe de sa table, qu'il comparoit au brouet noir des Spartiates. Quand Aristias, dit-il, sera un peu plus apprivoisé avec la philosophie, je le traiterai véritablement à la Lacédémonienne. Pour aujourd'hui, il faut encore le ménager; il pourroit trouver très-mauvais ce que Lycurgue auroit trouvé très-bon. Après que Phocion eût fait une espèce de libation aux dieux tutelaires d'Athènes, et à ses dieux domestiques, nous passâmes dans son jardin. Je vois votre impatience, dit-il à Aristias; asseyons-nous

un moment à l'ombre de ce figuier, avant que de partir pour Athènes ; et puisque vous le voulez, nous reprendrons notre morale et notre politique.

Mon cher Aristias, continua-t-il, vous ne vouliez d'abord que connoître les remèdes qu'on peut appliquer aux maux présens de notre république, et vous instruire des ressources que notre situation même nous présente encore pour en sortir ; et cependant j'ai eu la cruauté de ne vous entretenir que des principes fondamentaux de la politique. Ne croyez pas que j'aie voulu vous faire un étalage orgueilleux de philosophie. Si je ne me trompe, il vous est aisé de sentir que sans le secours de ces premières vérités, qui doivent servir de règle immuable à l'homme d'état dans chacune de ses opérations, jamais je n'aurois pu vous rien dire qui eût satisfait votre raison. Je me serois égaré, et je vous aurois égaré à ma suite. Nous n'aurions corrigé une sottise que par une autre sottise ; nous aurions imaginé des ressources, des expédiens ; et la vraie science de la politique est de n'en avoir pas besoin. Je vous aurois proposé au hasard des palliatifs souvent inu-

tiles, et même capables d'irriter le mal que nous aurions voulu soulager.

Si j'ai réussi à vous convaincre de cette grande vérité, que la providence a établi une telle liaison entre la morale et la politique, et que le bonheur des états est attaché à la pratique des vertus, et que leur ruine commence toujours par quelque vice, il vous sera désormais facile de ne tomber dans aucune des fautes que plusieurs grands hommes ont commises. Vous avez une pierre de touche pour juger de la bonté de vos opérations. Vous vous garderez bien d'imiter Thémistocle qui, pour rendre Athènes maîtresse de la Grèce et de la mer, proposa de brûler la flotte des Grecs qui hivernoit dans le port de Pégase. Aristide jugea que rien n'étoit plus utile aux Athéniens que ce projet, mais que rien en même-temps n'étoit plus injuste. Vous, Aristias, vous serez actuellement plus sage que le juste Aristide même; et n'admettant aucune distinction entre l'utile et le juste, le nuisible et l'injuste, vous jugerez que rien ne pouvoit être plus pernicieux aux Athéniens que l'entreprise injuste de Thémistocle. C'étoit acheter un avantage passager, en nous rendant pour toujours odieux à la Grèce entière. Qui auroit

osé compter sur nous après une pareille perfidie ? Qui n'auroit pas détesté notre alliance, et méprisé nos sermens ? Les Grecs réunis auroient conjuré notre perte, et pour se venger, ils n'auroient pas craint d'implorer le secours de la Perse même, et de lui demander des vaisseaux.

Le décret qu'on propose au peuple est-il propre à lui faire aimer quelque vertu, ou à le détacher de quelque vice ? Favorisez cette loi de toutes vos forces, vous êtes sûr de servir utilement votre patrie. Vous condamnerez Agésilas, qui, voyant qu'un grand nombre de citoyens avoit fui à la bataille de Leuctres, et que la république avoit besoin de soldats, fut d'avis de laisser pour cette fois sans exécution la loi qui notoit d'infamie les poltrons (1). Qu'espéroit-il d'une armée de fuyards ?

---

(1) Un Spartiate, qui avoit fui devant l'ennemi, étoit exclu des assemblées publiques et particulières ; c'étoit un déshonneur de s'allier avec lui par le mariage ; il devoit raser une partie de sa barbe. Tout citoyen qui le rencontroit pouvoit le frapper, sans qu'il lui fût permis de se défendre. Les Romains, après la bataille de Cannes, furent plus sages qu'Agésilas, après celle de Leuctres ; ils refusèrent de racheter les prisonniers qu'Annibal avoit faits. *Nec vera virtus, quum semel excidit, curat reponi deterioribus.* Voyez dans Horace l'admirable discours de Regulus au sénat Romain. Les sol-

la lâcheté avoit fait tout le mal; il falloit donc être plus attaché que jamais à la rigueur des anciennes lois qui avoient rendu jusqu'alors les Spartiates invincibles. Favorisez les fuyards, c'étoit ne pas réparer la défaite de Leuctres, et préparer cependant de nouvelles disgraces à Lacédémone.

Aprés les réflexions que nous avons faites jusqu'à présent, vous pouvez sans peine, mon cher Aristias, vous faire une règle pour juger de l'importance des lois. Celles qui sont les plus propres à tempérer nos passions, et régler les mœurs publiques, sont aussi les plus nécessaires, et doivent être les plus sacrées. Dans aucun temps, dans aucune circonstance, sous aucun prétexte, il n'est permis de les négliger. Je serois bien plus effrayé de voir prendre aux femmes de nouvelles parures et affecter de nouvelles grâces, que je ne le serois de quelque commotion dans la place publique, ou de l'ambition d'un magistrat qui voudroit s'élever au-dessus de ses collègues. Quand

---

dats de Rome, qui virent qu'il falloit vaincre ou périr, furent plus braves que jamais; et les Spartiates, en voyant que la poltronnerie étoit impunie, n'eurent plus assez de courage, pour réparer leur défaite et leur réputation.

les lois des mœurs subsistent, toutes les autres sont en sûreté ; mais leur décadence entraîne nécessairement la ruine du gouvernement.

Quoique tout vice soit pernicieux, comme toute vertu est utile, il faut, lorsqu'on médite la réforme d'une république corrompue, ne pas s'abandonner à un zèle aveugle. Il faut procéder avec une certaine méthode. De même qu'il y a des vertus fécondes qui se prêtent un secours mutuel, et que la politique doit principalement cultiver dans une république qui les possède encore, il y a aussi des vices féconds, et qui servent, pour ainsi dire, de matrice et de foyer à la corruption, et c'est à les proscrire que la politique doit d'abord travailler dans une république corrompue.

A leur tête est ce vice dont je ne sais pas le nom, monstre à deux corps, composé d'avarice et de prodigalité, qui ne se lasse jamais ni d'acquérir ni de dissiper, et dont les besoins toujours renaissans, et toujours insatiables, ne se refusent à aucune injustice. S'il est foible, et ne se montre encore qu'avec quelque retenue, réunissez toutes vos forces, et osez l'attaquer avec courage. Poursuivez-le jusques dans ses derniers retranchemens ; s'il ne succombe pas, vous n'avez rien fait. Quelle

erreur à quelques républiques de proscrire le luxe dans le public, et de le tolérer dans le sein des familles, d'inviter à la modestie des mœurs par des lois somptuaires, et de les altérer par la pompe des fêtes publiques.

Si ce vice, après avoir corrompu le corps entier des citoyens, règne avec autant d'effronterie que d'empire, vous ne feriez que l'irriter, et lui préparer une nouvelle victoire en l'attaquant de front. Rusés alors avec lui, tendez lui des piéges, agissez avec la prudence d'un général qui, n'osant livrer bataille à une armée dont il sent la supériorité, l'observe, la gêne dans ses opérations, lui coupe les vivres, et tâche, en un mot, de la fatiguer et de la ruiner sans rien hasarder. Ce vice monstrueux dont je vous parle en produit mille autres qui sont autant d'alliés, d'auxiliaires, et, pour ainsi dire, de gardes qui veillent à sa sûreté. C'est sur eux que doit tomber votre principal effort. Épiez les circonstances favorables à votre entreprise. Tantôt vous noterez d'une flétrissure la mollesse ou la prodigalité, tantôt vous avilirez le luxe, et peut-être parviendrez-vous un jour à faire des règlemens qui, donnant des bornes à l'industrie et à l'avarice, feront disparoître dans la fortune des

citoyens cette disproportion énorme qui les corrompt tous également, quoique par des vices différens.

En suivant, mon cher Aristias, dans la culture des vertus, l'ordre que je vous ai indiqué, vous verriez tomber les vices les plus pernicieux à la société ; car rien n'est plus opposé à l'avarice prodigue que la tempérance. L'amour du travail détruira la paresse, l'amour de la gloire et la crainte des dieux anéantiront cet instinct bas et grosier, qui empêche tout citoyen vicieux de chercher son bonheur particulier dans le bonheur public.

Mais, il faut l'avouer, il y a des temps ou, par sagesse même, il faut renoncer à cette méthode. C'est la vertu dont un peuple est le moins éloigné, et non pas la vertu par elle-même la plus importante ou la plus avantageuse à la société, que la politique doit alors encourager. Par exemple, Aristias, nous avons aujourd'hui une loi qui applique à des représentations de comédie les fonds destinés autrefois à la guerre ; et il est défendu, sous peine de mort, d'en demander la révocation. Il n'y a de louanges à Athénes que pour des décorateurs de théâtre, des comédiens et des joueurs de flûte ; des femmes désœuvrées et

frivoles ont communiqué leur désœuvrement et leur frivolité à nos jeunes gens : nos magistrats et leurs courtisanes font un trafic public du pouvoir de la magistrature ; ils voient d'un œil indifférent, et peut-être avec joie, les maux de la patrie dont ils profitent ; le peuple, jaloux et fatigué de son oisiveté, ne veut vivre que des gratifications que lui prodigue l'état ; il regarderoit un magistrat honnête homme et éclairé comme un tyran ; et ne se croyant libre qu'autant qu'il a la licence de tout faire impunément, vous le voyez dans les élections cabaler contre le mérite, en faveur de l'ineptie qui ne se fait pas craindre. Nous ressemblons tous à cet Athénien qui donna sa voie pour condamner Aristide à l'ostracisme, parce qu'il étoit las de l'entendre toujours appeler le juste Aristide. Croyez-vous que dans de pareilles circonstances, il fallut révéler aux Athéniens les vérités que j'ai mises sous vos yeux ? Les gens mêmes qui gémissent de nos désordres, et désirent encore le bien parmi nous, seroient effrayés de l'espace immense qu'ils auroient à franchir, et tomberoient dans le découragement. Les mauvais citoyens, à la vue de la sagesse qu'on leur proposeroit,

croiroient, qu'en voulant les priver de leurs vices, on leur arracheroit leur bonheur.

Ce que je vous ai dit, d'après tous les sages de l'antiquité, me feroit passer pour un insensé auprès des uns (1), et pour un perturbateur du repos public auprès des autres ; et qu'elle espérance, mon cher Aristias, aurois-je alors de réussir ? Toute réforme demande donc à être conduite avec une extrême circonspection, et cette circonspection elle-même semble être un nouveau châtiment dont l'auteur de la nature punit nos vices, et par lequel il nous avertit d'être en garde contre une corruption à laquelle il est si difficile de remédier.

Pour détruire des préjugés, il faut quelquefois pousser la condescendance jusqu'à paroître les adopter. Pour ruiner un vice, il faut feindre quelquefois d'en favoriser un autre.

---

(1) Si Phocion craignoit de passer pour un insensé, en revélant aux Athéniens de son temps les grandes vérités dont il instruit Aristias, je devois craindre de ne pas passer pour trop sage, en m'étant donné aujourd'hui la peine de traduire son ouvrage ; il est cependant utile de connoître le terme où l'on doit aspirer, quoiqu'on n'espère pas de pouvoir y arriver. Que sait on ? Après s'être delivré avec peine d'un premier vice, peut-être seroit-on en état de renoncer sans effort à un second.

Mais je vous entretiens trop long-temps des ménagemens dont la politique doit alors user; grâce a notre corruption, nous n'avons rien à craindre d'un zèle immodéré pour la vertu. Puisque toute vertu est utile, puisqu'il n'y a point de vertu qui ne prépare notre cœur à en recevoir une seconde, essayez à différentes reprises, et sans vous lasser les dispositions de vos citoyens. Après un premier succès, n'en perdez pas le fruit, en négligeant d'en avoir un second. Tâchez de réveiller dans les cœurs quelque étincelle de l'amour de la gloire; c'est la seule de toutes les vertus qui, par le secours de la vanité, peut encore se montrer au milieu d'une extrême corruption. Tous vos efforts seront-ils vains? Il reste une dernière ressource à la politique; c'est de se servir des passions mêmes pour affoiblir peu à peu, et ruiner leur empire.

A ces mots, mon cher Cléophane, notre nouvel initié aux secrets de la sagesse, ne put s'empêcher de sourire en me regardant. Les passions, dit-il, sont donc quelquefois utiles? Oui, mon cher Aristias, lui repartit Phocion, comme ces poisons que la médecine convertit quelquefois en remèdes. N'importe, reprit Aristias; et de tous les moyens de corriger

un peuple vicieux, je soupçonne que le plus désagréable n'est pas celui d'employer nos passions. Je lisois hier, continua-t-il, la république de Platon ; il ne dédaigne pas de regarder les plaisirs de l'amour comme un ressort dont la politique doit se servir pour animer le courage, et le porter aux actions héroïques (1). Puisqu'il peut être l'aiguillon et le prix de la valeur, vous voulez sans doute, Phocion, que, dirigé par une main habile, il contribue à rendre plus aisée la pratique de toutes les vertus les plus nécessaires à la société.

Point du tout, répondit Phocion en souriant, et de votre empressement à vouloir deviner ma pensée, je conclus, mon cher Aristias, que vous n'êtes plus le maître de votre

(1) *Qui autem egregiè sese gerens excelluerit, primo quidem in ipsâ expeditione ab iis qui una militant adolescentibus ac pueris, sigillatim à quolibet corouandus, nonne tibi videtur? Mihi verò. Quid? Nonne et dexteras jungere illi debebunt? Et hoc. At hoc preterea tibi forsan non videtur? Quid? Ut oscula à quolibet accipere debeat ac dare. Imo verò maximè omnium. Atqui et legi huic addendum existimo, ut quoad in eâ expeditione fuerint, nemini renuere liceat, quemcunque osculari ipse desideraverit, ut si quis alicujus amore captus fuerit vel maris vel fœminæ, acrior sit ad victoriam consequendam.* (Plat. in Rep. liv. 5).

votre cœur. Quelle autorité, poursuivit Phocion, venez-vous de me citer ? Platon, l'élève, l'ami de Socrate, le confident de ses pensées ! oserais-je ne pas me soumettre à son sentiment, s'il ne m'avoit appris lui-même, dans son école, que l'homme le plus sage paye toujours quelque tribut à l'humanité, et que notre raison ne doit se soumettre qu'à la vérité ?

Je le vois, mon cher Aristias, vous voudriez que la plus belle femme fût la récompense de l'homme le plus brave, le plus juste et le plus prudent. Mais faites attention combien une pareille loi donneroit de force à une passion déjà trop impérieuse, trop ennemie de l'ordre, et qu'on ne sauroit trop réprimer. Le premier soin de tous les législateurs n'a-t-il pas été de donner des règles à l'amour ? Et de-là sont nées chez tous les peuples les lois saintes du mariage. Quoique Platon voulût que les femmes fussent communes dans sa république, combien cependant n'a-t-il pas mis de mœurs et d'honnêteté dans cette espèce de débauche ? Son objet même n'est-il pas de dégager le cœur de toute affection particulière pour l'attacher plus étroitement à l'état ? Sans doute que nos pères n'y enten-

doient rien de ne pas connoître le grand mérite de la prostitution. Ils étoient bien grossiers et bien aveugles, puisque, malgré leurs bonnes mœurs, ils n'ont pas laissé de faire d'assez belles choses à Marathon, à Salamine, à Platée; j'ai regret que Thémistocle et Pausanias n'aient pas fait publier à la tête de leurs armées, qu'au lieu des récompenses insipides dont on honoroit parmi nous la valeur, le plus brave des Grecs auroit le privilege d'enlever à son gré la plus belle des Grecques. Que tardons-nous à proposer cet admirable expédient? Nos soldats, préparés par des idées de galanterie et de débauche à être laborieux, infatigables, disciplinés, obéissans, triompheroient bien aisément des soldats de Philippe, qui a la sottise de vouloir qu'il y ait des mœurs dans son camp.

Pour nos aréopagistes et nos sénateurs, il est évident qu'en leur donnant, à proportion de leur mérite, quelque droit sur la pudeur des femmes, ce seroit un moyen infaillible de les rappeler à cette intégrité majestueuse qui doit former le caractère des magistrats. Sans doute que le temps qu'ils emploient aujourd'hui à corrompre et séduire de jeunes beautés seroit désormais consacré au service

de la république, et qu'une sage émulation.....
Mais parlons sérieusement, mon cher Aristias; est-il possible qu'on connoisse assez peu les effets de la volupté, qui amollit le cœur et énerve l'esprit et le corps, pour vouloir en faire le principe de la prudence et de la magnanimité? Ne sait-on pas combien les plaisirs qui tiennent à nos sens sont inconstans, combien ils rassasient et lassent? Il y a un âge où ils sont inconnus, et un autre où ils seroient laborieux; et dans l'intervalle de ces deux âges, l'amour est une ivresse qui trouble presque continuellement la raison.

C'est par les passions qui tiennent immédiatement à nos sens, que nous sommes rabaissés à la condition des animaux; elles ne peuvent donc jamais être honorées par des êtres intelligens, et on ne les rend honnêtes qu'en les soumettant aux lois de la raison. J'excuse la jeunesse qui s'égare; chaque âge a malheureusement ses infirmités; mais je veux, qu'au lieu de s'applaudir au milieu de ses erreurs, et de vouloir les annoblir, elle ait le courage de les désapprouver. Je veux que la raison conserve sa liberté, et que mettant de l'honnêteté jusques dans les choses deshonnêtes, elle rougisse des besoins des sens.

Je n'ignore pas que l'espérance des voluptés a quelquefois produit de grandes choses. Je sais que les Scythes conquirent autrefois l'Assyrie pour avoir des palais somptueux, des liqueurs délicieuses et des femmes parfumées, et je ne suis pas étonné que ces passions brutales aient donné à un peuple encore sauvage de la valeur et de l'audace. Mais les mêmes espérances auroient-elles donné les mêmes qualités à un peuple déjà amolli par les plaisirs? Remarquez, d'ailleurs, Aristias, que dès le moment où ces passions commencèrent à jouir du prix de leur victoire, les Scythes courageux devinrent aussi mous, aussi lâches que les peuples qu'ils avoient vaincus, et que ces passions ne leur donnèrent aucune des vertus qui font le citoyen. L'amour des voluptés en fit, si vous voulez, des héros; la jouissance de ces mêmes voluptés en fit des hommes incapables de conserver leurs conquêtes. Chassés ou égorgés par leurs esclaves, leur empire dura à peine cinq olympiades.

Le bien passager que ces passions peuvent produire est trop douteux et trop court; le mal qui les suit est trop certain et trop durable pour que la politique doive jamais en faire usage. Je ne vous citerai que l'exemple

de Cyrus. Ce prince régnoit sur un peuple tempérant, sobre, actif, laborieux. Les vices, qui depuis long-temps avoient inondé l'Asie, sembloient avoir respecté la petite province qui portoit alors le nom de Perse. Cyrus ne connut point son bonheur. Trompé par une malheureuse ambition, ou ne sachant peut-être pas que ce n'est ni l'étendue des domaines, ni le nombre des provinces qui font la grandeur du prince et la sûreté de sa nation, il voulut avoir la gloire d'être le fondateur d'une puissante monarchie. Il présenta à ses sujets les richesses, l'abondance et les voluptés des royaumes voisins, comme le prix de leur courage et de leurs conquêtes. Tout fut vaincu ; mais à peine Cyrus eut-il soumis l'Asie, que la récompense qu'il avoit accordée à la valeur de ses soldats l'éteignit. Il vit les Perses, autrefois vertueux et pleins d'amour pour la gloire, s'efféminer et languir dans la mollesse. « Si nous ne songeons, leur dit-il alors, qu'à accumuler richesses sur richesses, si nous nous livrons témérairement aux voluptés, et pensons que l'oisiveté et la paresse doivent être le prix de nos travaux, et peuvent nous rendre heureux, nous ne tarderons pas à perdre ce que

nous avons acquis ». L'avis de Cyrus étoit sans doute très-sage, mais le temps étoit arrivé où il devoit être puni de son ambition, et des moyens imprudens qu'il avoit employés pour la satisfaire. Ses sujets, corrompus d'abord par l'espérance, et ensuite par la jouissance même des voluptés, n'étoient plus en état de l'entendre. Il fit des efforts inutiles pour les rappeler à leur ancienne vertu; et au lieu de ce titre de fondateur d'une monarchie puissante et florissante qu'il croyoit mériter, il vit avec chagrin qu'il n'avoit été que le corrupteur des Perses, et ne laissoit à ses successeurs qu'un empire bien moins solidement affermi que celui qu'il avoit reçu de ses pères.

Ce sont les passions de l'ame dont la politique peut se servir, parce qu'elles naissent avec nous, ne meurent qu'avec nous, ne se lassent point, et qu'on peut en quelque sorte leur donner la peinture de la vertu. Telles sont l'envie, la jalousie, l'ambition, l'orgueil, la vanité. Ces passions sont hideuses par leur nature; elles préparent l'ame à être injuste, et abandonnées à elles-mêmes, elles se portent aux excès les plus odieux. Cependant elles deviennent quelquefois entre les mains de la

politique, émulation, amour de la gloire, prudence, fermeté, héroïsme ; mais pour voir opérer ces miracles, il faut que les citoyens ne soient pas entièrement corrompus par l'avarice, la paresse, la volupté, et les autres vices qui avilissent l'ame. Craignez, mon cher Aristias, de hâter la ruine de la république, en vous servant de ces passions, si vous ne trouvez auparavant l'art de leur inspirer une sorte de pudeur, et de les associer à quelque vertu qui les tempère et les dirige.

Un médecin habile n'applique pas le même remède à tous les maux. Le pilote d'un vaisseau déploie ou resserre tour-à-tour ses voiles. Tantôt il fuit la côte, tantôt il s'en approche. Là, il jette l'ancre, ici, il marche la sonde à la main, ailleurs, il s'abandonne aux vents. De même l'homme d'état conforme toujours sa conduite à la différence des situations où il se trouve. Il sonde les plaies de sa république ; plus attentif à la malignité des symptômes de chaque maladie, qu'aux accidens plus ou moins violens qu'elle produit, il désespère quelquefois du salut de la patrie, quand les citoyens sont encore dans la plus parfaite sécurité.

Les maladies qui, au premier coup-d'œil, paroissent les plus effrayantes, ne sont pas

toujours les plus dangereuses. Quand on voit un état divisé par des partis, des cabales, des factions, l'imagination en est ordinairement alarmée ; on croit qu'il touche au moment de sa ruine; on croit que les citoyens vont prendre les armes et s'égorger, ou que leur ville va devenir la proie de quelque ennemi étranger. Mais ne craignez rien, si les citoyens ont des mœurs; s'ils aiment la tempérance, le travail et la gloire, s'ils craignent les dieux; soyez sûr que la justice leur est encore chère, que leurs passions seront prudentes, et que la république est encore assise sur de solides fondemens. Des hommes qui ne sont pas abandonnés à des vices grossiers ne se porteront point aux dernières extrémités. Leur ville ne leur servira point de champ de bataille, quoiqu'ils paroissent furieux. Ils sont ennemis, mais citoyens, et ils se réuniront pour agir de concert, si un étranger ose les attaquer; soyez même convaincu qu'ils se lasseront à la fin de leurs désordres, et y chercheront eux-mêmes un remède.

Tel a été le sort de nos pères, vertueux comme par instinct, avant que d'avoir su établir parmi eux des lois propres à contenir les citoyens dans les bornes de la subordination

et affermir l'autorité des magistrats sans qu'ils en pussent abuser; les habitans de la ville, de la côte et de la montagne paroissoient tous les jours prêts à en venir aux mains pour décider à qui appartiendroit la puissance souveraine (1), et jamais cependant la place publique

---

(1) Les habitans de la montagne vouloient qu'on établit à Athènes une pure démocratie; ceux de la plaine demandoient une aristocratie rigoureuse, tandis que les citoyens établis sur la côte, souhaitoient, avec plus de sagesse que les autres, qu'on fît un mélange de ces deux gouvernemens. Alors, les Athéniens étoient pauvres; ils n'avoient aucun luxe, et ne connoissoient que les arts utiles. Rien ne prouve mieux qu'ils avoient de bonnes mœurs, que le sacrifice que chaque parti fit de ses intérêts particuliers au bien public, en prenant Solon pour arbitre, pour juge et pour législateur.

Si on se rappelle la vie de Solon par Plutarque, on ne sera pas étonné du peu de cas que Phocion semble faire du législateur de sa patrie. Plutarque nous a conservé quelques morceaux des poésies de Solon, où les plaisirs et la volupté sont célébrés d'une manière peu convenable à un sage. Il avoit fait, à ce qu'on croit, le commerce dans sa jeunesse, et dans sa vieillesse, il fut adonné à l'oisiveté et aux plaisirs de la table et de la musique. Gagné par les caresses de Pisistrate, il abandonna les intérêts de sa patrie, et finit par être le flatteur, l'ami et le conseil de l'oppresseur de la liberté publique. Comme législateur, Solon ne fit que pallier les maux d'Athènes. Sous prétexte que les Athéniens n'étoient pas capables d'avoir de meilleures loix que celles qu'il portait, il ne leur en donna que de médiocres. Il faut que des lois soient bien peu sages quand leur auteur leur survit. Solon ne contenta ni les riches ni les pauvres, en voulant contenter tout le monde. Il donna trop peu d'autorité aux

ne fut souillée de leur sang. Nos pères se lassèrent à la fin de cette situation ; et tant les haines étoient alors honnêtes et généreuses, chaque parti sacrifia ses espérances et son ressentiment au bien public. On convient de demander des lois à Solon, et on promit d'y obéir. Qu'il étoit facile alors d'appliquer un remède efficace aux maux de la république ! Si notre législateur, d'un caractère trop foible et dont les lumières étoient bornées, eût été un Lycurgue, nous serions aujourd'hui heureux ; et la Grèce, dont nous n'aurions pas troublé la paix et l'union, seroit florissante.

En voyant passer nos pères sous le joug de Pisistrate, on auroit eu tort de désespérer de la république. Des mœurs austères et males

---

lois et aux magistrats, ce qui laissa subsister les anciens préjugés et les anciennes divisions, et empecha que le gouvernement ne s'affermît.

Plusieurs lois de Solon sont sages, si on les considère séparément ; mais elles ne partent jamais d'un même principe, pour aller au même but. Quelquefois même elles se contrarient ou sont obscures. Il est certain que s'il eût eu les lumières, le génie et la fermeté de Lycurgue, il auroit pu profiter de la confiance que les Athéniens avoient en lui pour les rendre heureux, et former un gouvernement à peu près pareil à celui de Lacédémone.

devoient servir de ressource contre la tyrannie. Le mal étoit grand, mais les esprits étoient capables de supporter un plus grand remède. Le courage vertueux des Athéniens s'indigna de la servitude. La république, dont toutes les parties étoient saines, en faisant un effort pour chasser le tyran, rompit aisément les chaînes, et reparut plus libre que jamais. L'amour de la patrie prit une nouvelle force, et nos pères firent des prodiges de valeur et de magnanimité.

Je ne me lasserai point de vous le redire, mon cher Aristias, la politique juge des maladies par les mœurs, comme la médecine par le pouls. Quoique Pisistrate fût un tyran tel que le donnent les dieux dans leur colère, c'est-à-dire, qu'il craignît de se rendre odieux par des violences, qu'il déguisât avec adresse le joug qu'il vouloit imposer, qu'il agît avec une feinte douceur, et se cachât sous le masque de la justice et du bien public, il ne put ni tromper ni lasser la fermeté et le courage de notre république. Quoique les trente tyrans auxquels Lysandre nous condamna d'obéir fussent,au contraire,des monstres odieux, quoique aucun droit ne fût sacré pour eux, quoiqu'ils répandissent des torrens de sang, quoi-

qu'en un mot leurs excès abominables dussent porter nos pères au désespoir, et leur inspirer quelque vertu, Athènes opprimée et malheureuse ne sut que pleurer et trembler. C'est qu'alors, Aristias, nous n'avions plus de mœurs; c'est que Périclès nous avoit amollis par l'oisiveté, la paresse et l'usage des plaisirs; c'est que chaque citoyen, accablé dans sa maison d'une foule de besoins inutiles, n'avoit plus de patrie.

Il fallut que Trasibule exilé, proscrit, fugitif, vînt briser nos chaînes, mais n'ayant pas conjuré contre nos vices comme contre des tyrans, nous fûmes incapables de profiter de la révolution que son courage avoit produite. Que nous servoit de reprendre notre ancien gouvernement, quand nos mœurs corrompues en avoient relâché et rompu tous les ressorts? O Trasibule! que ta gloire seroit grande, si, par un second bienfait, tu avois mis ta patrie à portée de profiter du premier! Il falloit armer ton bras contre nos vices, et nous arracher à nos voluptés pour nous rendre dignes d'être libres.

Le dernier terme des maux d'une république, c'est poursuivit Phocion, quand les citoyens sont familiarisés avec la honte, et que,

couverts tranquillement d'ignominie, la gloire ne leur paroît qu'une vaine chimère. Une philosophie criminelle fait-elle regarder en pitié un héros et même un simple honnête homme? Comptez, mon cher Aristias, que tout est perdu. La république ne sera pas agitée par des commotions violentes, parce qu'on n'y a même plus de ces vices qui supposent une sorte de force et d'élévation dans l'ame; craignez ce calme perfide. La vérité n'est plus dans les cœurs, le mensonge est dans toutes les bouches. Un vil intérêt n'est pas seulement la règle des actions des citoyens, il est même l'ame de leurs pensées. Vous verrez les magistrats se tendre mutuellement des piéges. Vous verrez l'ambitieux ne travailler qu'à décrier son concurrent par des calomnies, vouloir perdre ses rivaux, mais ne pas se donner la peine de valoir mieux qu'eux. En un mot, les vices les plus bas ont jeté les esprits dans une léthargie mortelle, qui ne laisse aucune espérance de salut.

A ces mots, mon cher Cléophane, qui nous présentoient un tableau de notre situation présente, nous tombâmes, Aristias et moi, dans une profonde consternation; nous crûmes entendre prononcer un arrêt de mort contre notre

patrie. Je frémissois en me voyant dans un abîme sans issue, et d'où je ne pouvois me faire entendre ni des dieux ni des hommes. Phocion lui-même, comme effrayé de la peinture trop fidelle qu'il avoit fait de nos vices, avoit interrompu son discours ; et laissant tomber ses regards à ses pieds, après les avoir élevés au ciel, paroissoit plongé dans une rêverie lugubre. Mille idées accablantes s'offroient avec rapidité à mon esprit. Nous sommes perdus, me disois-je ? O Athènes ! ma chère patrie, tu cours toi-même à ta ruine ! Quelle main assez puissante te retiendra sur le penchant du précipice qui est ouvert sous tes pas ? Minerve, viens à notre secours. Non, c'en en est fait, les dieux sont sourds ; nous avons lassé leur patience.

O Phocion ! Phocion ! s'écria Aristias, toucherions-nous irrévocablement à notre terme fatal ? Les dieux ont-ils ordonné qu'il n'y ait plus d'Athènes ? Une ville toute pleine des monumens élevés à la gloire de nos pères, une ville qui possède encore Phocion, seroit-elle condamnée à n'être plus qu'un amas de ruines, ou à ne nourrir dans son sein que des esclaves faits pour obéir à des étrangers ? Nos vices sont grands ; ils sont énormes, mais la clémence

des dieux n'est-elle pas infinie ? Nous puniroient-ils jusqu'à vouloir que Philippe... Non, Phocion, non, les dieux ne le voudront pas. Les Athéniens ont-ils plus de vices et d'erreurs que je n'en avois il y a six jours ? Pourquoi ne feroient-ils pas, comme moi, un retour sur eux-mêmes ? Après avoir rappelé dans mon cœur l'amour de la vertu, au nom des dieux, Phocion, au nom de notre chère patrie, rappelez-y encore l'espérance.

Aristias, répondit tristement Phocion, ce seroit vous flatter, ce seroit vous donner cette sécurité aveugle qui n'est déjà que trop commune dans Athènes, et dont les dieux frappent les républiques qu'ils veulent perdre sans retour. Quand un tyran s'élèveroit parmi nous, et voudroit en nous foulant aux pieds, qu'il n'y eût d'or, d'argent, de luxe et de voluptés que pour lui; nos ames, mollement effarouchées par la perte même de nos plaisirs, ne reprendroient pas assez de vigueur pour sortir de leur léthargie. Il n'est plus temps d'espérer si un Lycurgue ne nous fait une sainte violence, et ne nous arrache par force à nos vices (1).

(1) Lycurgue ne fut pas choisi par les Spartiates pour leur donner des lois, comme Solon le fut par les Athéniens. Il

Je voudrois, mon cher Cléophane, que vous eussiez été témoin des sentimens que le discours de Phocion faisoit naître dans le cœur d'Aristias. Je voyois avec plaisir que ses yeux s'enflammoient; tour à tour il les élevoit au ciel et les portoit sur Phocion. Ses pensées se présentoient en désordre à son esprit, et il ne parloit que par paroles entrecoupées. Que ne puis-je....? O Lycurgue!... Je tenterois.... J'oserois..... Le salut de la patrie n'est pas encore désespéré..... Vous, Phocion, ajouta-t-il en lui baisant avec tendresse les mains, par pitié pour vos malheureux concitoyens, empêchez-les de périr. Soyez notre Lycurgue. Pourquoi ne feriez-vous pas aujourd'hui dans Athènes le miracle qu'il fit autrefois dans Lacédémone? Ce législateur, à qui la Grèce a dû six siècles de prospérité, l'honorerions-nous aujourd'hui comme le plus sage des hommes, s'il n'avoit eu le courage de faire violence aux Lacédémoniens en faveur de la justice et des bonnes mœurs? Conjurez, à son exemple, le

---

médita son projet de réforme avec trente citoyens, qui lui promirent de le seconder. Vingt-huit lui furent fidelles; il leur ordonna de se rendre armés sur la place publique; il y publia ses lois, et intimida ceux qui profitoient des désordres publics. Voyez la vie de Lycurgue par Plutarque.

salut

salut d'Athènes. La vertu n'est pas encore éteinte dans tous les cœurs. Parlez ; que faut-il faire ? L'amitié de Nicoclès vous secondera, je ne craindrai aucun danger. Vous trouverez encore, comme Lycurgue, trente citoyens capables de vous seconder ; mais je ne vous ébranle pas. Votre respect pour des lois qui n'existent plus, vous retient-il ? Craignez-vous d'usurper un droit ? . . . .

Non, non, mon cher Aristias, lui répondit Phocion, je le sais, on n'est point un tyran, quand on n'usurpe une autorité courte et passagère que pour rétablir et affermir la liberté publique. Quand la loi règne, tout citoyen doit obéir ; mais quand par sa ruine la société est dissoute, tout citoyen devient magistrat ; il est revêtu de tout le pouvoir que lui donne la justice, et le salut de la république doit être sa suprême loi. Trasibule mérita une gloire immortelle pour nous avoir affranchis du joug de trente tyrans. N'en doutez pas, on lui seroit supérieur en nous délivrant de la tyrannie de cent passions bien plus cruelles que Critias.

Mais vous ne connoissez pas encore tous nos maux. En vous parlant des différentes maladies dont une république est affectée, je ne vous ai pas encore dit, mon cher Aristias, que des cir-

constances, en quelque sorte étrangères à cette république, peuvent rendre sa situation beaucoup plus déplorable; elle peut avoir à craindre à la fois ses vices et ceux de ses voisins. Ce qui redouble en effet mes alarmes pour notre patrie, c'est que je vois toutes les villes de la Gréce méditer leur ruine mutuelle, tandis que nous avons à nos portes un ennemi ambitieux et redoutable, qui n'attend qu'un prétexte pour prendre part à nos affaires et nous accabler. Craignons de servir son ambition en voulant sauver notre république. Une révolution telle que celle que Lycurgue fit autrefois à Lacédémone ne peut s'exécuter sans causer une extrême agitation dans les esprits. A l'approche des bonnes mœurs, quelle résistance ne feroient pas nos citoyens corrompus? Enhardis par la protection de nos voisins, jaloux et inquiets, vous les verriez crier à la tyrannie, et porter leurs plaintes dans toute la Grèce et la Macédoine. Philippe, sous prétexte de protéger une partie des citoyens, et de nous rendre la paix, se porteroit dans l'Attique. Ses pensionnaires, ses amis et les ennemis de la vertu lui ouvriroient nos portes, et il ne manqueroit pas de favoriser le parti de l'injustice et des mauvaises mœurs.

pour se rendre nécessaire, et jeter les fondemens de sa domination sur Athènes.

Foibles et corrompus au-dedans, menacés au-dehors, nous devons nous faire une politique convenable à notre situation ; elle est telle qu'un remède trop actif causeroit nécessairement notre perte. Il faut d'autres temps, d'autres circonstances pour nous corriger, et je prie les dieux de les amener ; il les amèneront, Aristias. Cette puissance macédonienne, qui nous effraye, ne porte que sur une base fragile. En attendant que la Macédoine rentre dans l'obscurité d'où Philippe l'a retirée, ne songeons qu'à notre conservation. Contentons-nous de ne pas périr. Au défaut de toute autre vertu, ayons au moins de la modestie et de la prudence. Que je crains l'éloquence emportée de Démosthènes ! S'il nous retiroit par malheur de notre assoupissement, s'il nous portoit, dans un moment d'ivresse ou d'indignation, à déclarer la guerre à la Macédoine, nous serions perdus. Les efforts inutiles qu'il a faits pour réveiller en nous quelque sentiment de vertu, ne devroient-ils pas l'avoir convaincu que nous ne pouvons avoir qu'un accès de colère, et que nous ne sommes pas même assez heureux pour conserver long-temps cette

passion ? Tout ce qui demande du courage, de la prudence et quelque retenue, seroit téméraire pour nous.

C'est le propre des passions de se montrer et d'agir quelquefois avec une espèce d'enthousiasme. Les poltrons, les avares, etc. ont des momens de courage et de prodigalité ; mais il faut s'en défier. Plus une passion sort avec violence de son caractère, plus elle est prête à y rentrer. Pour compter sur nos passions, il faut que, éteintes et rallumées à plusieurs reprises, elles aient laissé à notre ame le temps de contracter des habitudes. Des habitudes nouvelles sont fragiles, des épreuves médiocres et souvent répetées les fortifient ; mais de trop grands obstacles les détruisent. Je conclus de-là que dans ce moment nous ne pouvons même tirer aucun secours de nos passions. La fortune, dit-on, peut nous être favorable ; mais il n'appartient qu'à une république vertueuse d'espérer des hasards heureux, et de savoir profiter des faveurs de la fortune. Je le dis sans cesse aux Athéniens, vous n'êtes plus ce peuple qui triompha autrefois des forces de l'Asie. Je m'oppose sans cesse à la politique téméraire de Démosthène ; je conseille la paix, parce que la guerre causeroit notre ruine. Connois-

sons nos forces, ou plutôt notre foiblesse; et puisque nous ne sommes pas les plus forts, ayons du moins la prudence d'être amis de ceux qui le sont.

Phocion se tut après avoir prononcé ces dernières paroles d'un ton plus bas que le reste de son discours; il s'arrêta un moment, en attachant ses regards sur Athènes, dont nous approchions, et ses yeux se remplirent de larmes. Mon cher Cléophane, que les pleurs d'un grand homme sont éloquens! Vous êtes jeune, Aristias, reprit Phocion, et veuillent les dieux que vous ne soyez pas témoin des malheurs qui menacent notre patrie. Quelque soit l'avenir, armez-vous d'une sage constance; n'abandonnez jamais la république; servez-là dès aujourd'hui, en donnant l'exemple des bonnes mœurs à une jeunesse effrénée, qui devroit faire l'espérance de la patrie et qui en fait le désespoir. Si un jour vos conseils sont écoutés, si vous prenez un jour en main le gouvernail de ce vaisseau qui fait eau de toutes parts, ne songez à vous éloigner du port, ne vous exposez en pleine mer, qu'après vous être radoubé. Si les dieux ramènent des circonstances plus heureuses; si nous n'avons plus à craindre que nous-mêmes; si nous nous lassons enfin de nos vices; si le ciel permet

qu'un jour vous puissiez être le Lycurgue d'Athènes, rappelez-vous, mon cher Aristias, les conseils que vous donne mon amitié.

Ayez toujours devant les yeux que sans les mœurs, les lois sont inutiles; on n'y obéira pas. N'oubliez jamais que ce sont les vertus domestiques qui font les mœurs publiques. Soyez persuadé que la vertu seule peut rendre un état constamment heureux et florissant. L'ambition, l'injustice, l'intrigue, l'artifice, les richesses, la force, la violence peuvent procurer quelque succès; mais il est passager, et les suites en sont toujours funestes. En partant de ces principes, vous éprouverez, Aristias, que la politique est une science sûre et facile. Si vous les abandonnez, vous verrez les obstacles renaître sans cesse les uns des autres. Quand la politique est occupée au-dedans à combattre, tantôt un vice et tantôt un autre, qu'il faut qu'elle trompe le citoyen ou le gouverne par la crainte, n'est-il pas impossible qu'elle puisse suffire aux besoins de la société? Si au-dehors elle est obligée de justifier une première violence par une nouvelle fraude, de réparer un mensonge par un mensonge, un dieu pourroi à peine débrouiller le chaos dans lequel elle se trouve bientôt enveloppée. N'oubliez rien;

tentez tout pour corriger la république de ses vices ; ne perdez pas un instant; le péril est pressant, si quelqu'un de vos ennemis a déjà commencé à prendre l'habitude de quelque vertu. J'ai tremblé pour la Grèce ; j'ai été plus inquiet que jamais sur le sort d'Athènes, quand j'ai vu que l'ambition habile de Philippe accoutumoit les Macédoniens à la sobriété, au travail, à la patience et à la discipline.

La république est-elle parvenue à aimer ses devoirs ? tâchez de les lui faire aimer encore davantage. Ne vous reposez point, car les passions que vous avez à combattre ne se reposent jamais. On n'est jamais assez vertueux, parce qu'on n'est jamais trop heureux. Qui s'arrête dans le chemin de la vertu a déjà reculé sans s'en apercevoir. N'attendez pas qu'il se soit formé une maladie dans l'état pour y apporter un remède ; peut-être qu'en naissant elle seroit déjà incurable. Tâchez de la prévenir, quelque symptôme l'annonce toujours. Soyez sûr que nos plus grands ennemis, nous les portons en nous-mêmes, ce sont nos passions. Si vous n'en connoissez pas la marche sourde et tortueuse, vous serez surpris comme un général qui néglige de s'instruire des mouve-

mers de son ennemi. Si vous n'etudiez pas leur langage artificieux, elles vous parleront, mon cher Aristias, et vous croirez entendre la voix de la raison. Si vous ne devez l'alliance de vos voisins qu'a des intrigues, cette alliance sera fragile et toujours douteuse. Ne comptez sur vos alliés qu'autant que vous leur aurez fait du bien, et qu'ils se confieront à votre justice et à votre courage. Aimez et faites, en un mot, le bien de tous les hommes, si vous aimez votre patrie, et voulez la servir utilement.

Voilà, Aristias, ce que j'avois à vous dire sur les principes fondamentaux de la politique; elle exige sans doute plusieurs autres connoissances dans l'homme d'etat, et vous devez vous hater de les acquérir. On ne sauroit trop connoître les lois et les mœurs de son pays, de ses alliés, et en general de tous les peuples dont on peut esperer ou craindre quelque chose. Le commerce des hommes vous apprendra à traiter avec eux; n'esperez pas cependant que votre expérience seule vous puisse donner toutes les lumières dont vous aurez besoin. Si vous ne savez que ce que vous aurez vu, vous sentirez à chaque instant le poids de votre ignorance, à moins qu'une presomption extrême ne vous trompe. C'est en étudiant dans

l'histoire les causes des évènemens heureux et malheureux, que vous acquerrez des connoissances sûres. Le passé est un image, ou plutôt une prédiction de l'avenir. Comptez les vertus et les vices d'un peuple ; et comme Jupiter, qui, selon les poëtes, a pesé dans ses balances d'or la destinée des républiques et des empires, vous saurez les biens et les maux auxquels il doit s'attendre.

Vous ne serez point un bon citoyen, mon cher Aristias, si dès à présent vous ne vous préparez à être un jour un excellent magistrat. N'aspirez jamais à un emploi, que vous n'ayez acquis auparavant les connoissances nécessaires pour le bien remplir. Il n'est plus temps d'apprendre quand il faut exécuter ; et si on exécute sans être instruit, on n'a d'autre guide que la routine, qui se laisse entraîner au cours des évènemens. Voulez-vous remplir votre magistrature avec gloire ? tâchez de connoître les devoirs de vos collègues et de tous les magistrats qui partagent avec vous l'administration de la république. Qui ne connoît qu'une branche du gouvernement, l'administrera mal. N'ayez avec eux qu'un même intérêt, et n'exigez jamais, par orgueil, qu'ils sacrifient les parties dont ils sont chargés à celle qui vous

est confiée. Enfin, mon cher Aristias, conservez précieusement votre réputation. Il ne suffit pas que le magistrat soit homme de bien, il faut même que sa vertu ne puisse être soupçonnée. Si le peuple vous croit juste, soyez sûr que les lois, dont vous serez le ministre, auront une force infinie entre vos mains, et qu'il vous sera aisé de travailler au bonheur public.

Fin des Entretiens de Phocion.

PRINCIPES DE MORALE.

PRINCIPES DE MORALE.

LIVRE PREMIER.

Des Passions.

Vous n'aurez point aujourd'hui, mon cher Cléante, les reflexions qu'Eugène m'avoit promises, et que je vous ai annoncées, sur la nature des vertus : Ariste a tout dérangé. Je le rencontrai hier avec Théante et Eugène dans cette allee solitaire du Luxembourg que vous nous avez appris à preferer à toutes les autres ; ils s'entretenoient de la nouvelle bulle qui vient de paroître, et par laquelle le pape detruit l'institut des Jesuites. Un janséniste auroit d'abord été assez content de nous ; car Ariste, en rendant justice aux particuliers qui n'etoient point initiés aux mystères de leur ordre, condamnoit très-rigoureusement l'ambition de leur société. Il fallut le laisser

dire; et quand son éloquence fut enfin epuisée : mon cher Ariste, lui dit Eugène, philosophe comme vous l'êtes, pourquoi êtes-vous surpris qu'ayant d'abord paru avec le plus grand éclat, la société des jésuites ait abusé du crédit et du pouvoir qu'elle devoit à son mérite ? Je ne vois-là que le train ordinaire des choses humaines. L'ambition est une passion si attrayante et si douce ! Comment lui résister ? Elle ne connoît point de bornes, où ne peut-elle donc pas conduire les hommes, sur-tout si, se couvrant du manteau de la religion, elle se déguise pour se confondre avec elle ?

Les passions sont aussi anciennes que le monde; toujours amies ou ennemies les unes des autres, et toujours constantes dans leurs erreurs, elles ne cessent d'élever d'une main ce qu'elles détruisent de l'autre. Voilà le spectacle que présentent et les sociétés et les simples citoyens. Tout finit par quelque révolution, mais rien ne finit que pour recommencer encore de la même manière, et seulement sous des noms différens ; et cette scène, quelquefois digne de notre admiration, et presque toujours de notre mépris, pourquoi nous surprendroit-elle ? Bornés et vains comme

nous le sommes tous, il n'est point de sagesse qui ne trouve en elle-même le principe de sa décadence. Un homme s'élève-t-il, soyez sûr qu'en changeant d'état il changera de mœurs. Grâces à la fortune ou à quelques sages institutions, un peuple est-il heureux dans ses entreprises ? Le bonheur lui tournera infailliblement la tête. Il commence par croire qu'il doit plutôt sa prudence et son courage à lui-même qu'aux lois sages et aux institutions politiques qui l'ont formé. Il néglige ensuite ces lois ou ces institutions ; bientôt il les méprise, et incapable enfin de renoncer à des vices agréables, il court à grands pas à sa ruine. Au lieu de renoncer à une puissance qui les rendoit odieux, ou du moins de la déguiser avec soin, les jésuites ont espéré d'étouffer, ou du moins de faire taire la haine et l'envie, en affectant de se rendre encore plus puissans ; ils n'ont écouté que leur ambition, et elle les a perdus. J'en pourrois dire autant de tous les corps, de tous les peuples, de toutes les républiques qui se sont succédées ; et avec le secours de ces principes, je pourrois, sans crainte de me tromper, hasarder des prédictions sur l'avenir.

Vous voyez, mon cher Cléante, que notre conversation prenoit un assez bon train ; et pour ne point perdre l'occasion de nous enfoncer plus avant dans la morale et de rappeler à Eugène sa promesse, je le félicitai de cette heureuse tranquillité d'ame que je lui envie, et qui ne se laisse point affecter par les caprices de la fortune les plus bisarres et les plus inattendus. Comment, lui dis-je, naturellement vif et très-sensible, êtes-vous parvenu à ce degré de sagesse que promet la philosophie, et qu'elle ne donne que si rarement? Avec le secours seul des moralistes, vous ne seriez pas allé si loin. La plupart ne préconisent que la vertu pour laquelle ils se sentent un attrait particulier, ou celle dont ils voient que leurs concitoyens ont un besoin plus pressant. De-là une philosophie décousue, dont les principes, ou plutôt les maximes, n'embrassant pas tous nos devoirs et les circonstances différentes où nous nous trouvons successivement, nous laissent sans appui dans les momens les plus difficiles de notre vie. il faut que vous vous soyez donné la peine d'arranger les vertus en différentes classes, et selon l'ordre de leur dignité et de leur importance, pour les cultiver avec plus

ou

ou moins d'attention, et les avoir pour ainsi dire sous la main quand vous en avez besoin.

Je ne sais, mon cher Cléante, comment au milieu de ce que je viens de vous dire, il m'échappa quelques mots qui réveillèrent la manie d'Ariste pour la politique. Vous le savez plus occupé que tous les ministres du monde de ce qui se passe dans les conseils des souverains ; la Russie, la Porte et la Pologne l'inquiètent aussi sérieusement que s'il étoit chargé de les pacifier. Il est gêné, dit-il, par les troubles qui fermentent sourdement dans la ville de Genève. Mais son imagination s'exalte, en pensant aux querelles de l'Angleterre avec ses colonies d'Amérique. N'en doutez pas, nous a-t-il dit, la guerre est certaine ; je ne vois aucun point de conciliation entre les Américains et les Anglais. Les uns veulent être libres, les autres veulent être maîtres : tous ont assez de courage et de force pour défendre leurs droits et leurs prétentions ; et cette guerre changera tous les intérêts du Nouveau-Monde et du nôtre. Vous avez beau dire, ajouta-t-il en me serrant la main, vous nous donnerez un nouveau volume de votre droit public, pour

rendre compte d'une paix qui sera plus importante que celle de Westphalie ; mais, en attendant, je voudrois que vous nous dissiez ce que vous espérez, ce que vous craignez, ce que vous attendez de ce grand evénement.

Nous avons un profane parmi nous, répondis-je en m'adressant à Eugène et à Théante. Si vous n'y prenez garde et ne vous y opposez, nous allons abandonner notre précieuse morale pour nous occuper de l'inutile politique. Je ne suis point nouvelliste, et encore moins prophète, mon cher Ariste; laissons ces grandes affaires à la prudence de ceux qui les gouvernent. Nous ne corrigerons pas les états, ils sont esclaves des passions, des erreurs et des préjugés que l'habitude a cõnsacrés, et des besoins qu'ils se sont faits. Nous ne les corrigerons pas, Ariste ; et tout bien pesé et bien examiné, notre politique à nous autres particuliers, c'est de posséder notre ame en paix, et de cultiver quelques vertus qui contribuent à notre bonheur. Sans songer aux pacotilles et au commerce des deux mondes.....

En effet, reprit Ariste en m'interrompant, j'ai grand tort ; et puisque la morale ne doit

tendre qu'à rendre les hommes heureux, est-ce une profanation que de vouloir la tirer du cercle étroit où vous la retenez, pour la placer dans le conseil des princes et des républiques ? De la morale des particuliers, pourquoi ne pas passer à la politique qui est la morale des états ? Je sais que les leçons qu'on donne aux souverains sont presque toujours perdues; mais celles qu'on donne aux particuliers ont-elles plus de succès ? Au milieu de la corruption, dont nous sommes enveloppés, il est agreable sans doute de rechercher par quelle conduite et quelles règles un citoyen, père de famille doit faire des heureux autour de lui; mais il est encore plus intéressant d'imaginer un politique qui feroit bénir sa sagesse dans un grand empire. Eugène m'apprendra quelle est la vertu que je dois préferer aux autres, et j'en serai certainement très-reconnoissant; mais je préfère un homme d'état qui, sans paroître nous faire violence, nous force cependant à être gens de bien. Il écarte loin de nous les tentations, en ne laissant à la faveur ni à l'intrigue aucune espérance de réussir. Pour rendre la vertu plus aimable au citoyen, il commence par rendre le vice dangereux. Tous

les jours il essaie nos forces par des établissemens dont on ne peut se dissimuler les avantages ; et comment n'aimeroit-on pas enfin des lois qui nous apprendroient à trouver notre bonheur particulier dans le bonheur public ? Vous-même, poursuivit Ariste, n'est-ce pas ainsi que vous avez envisagé la politique dans vos écrits ? Promettez-moi de faire cette suite du droit public que je vous demande depuis si long-temps ; et je vous promettrai à mon tour de ne plus troubler mal-à-propos nos entretiens de morale.

Non, non, Ariste, je ne puis me résoudre à faire ce que vous exigez. Je l'avoue, continuai-je, je m'occupois autrefois avec plaisir des intérêts, des guerres, des paix et des alliances des états de l'Europe ; j'aurois voulu fixer leurs droits pour gêner leur ambition. J'aimois à remonter jusqu'aux causes du bonheur de la société. Je croyois qu'on pouvoit encore faire le bien, et que les hommes se trompoient plutôt par erreur que par mauvaise volonté ; mais je ne suis que trop désabusé : on se lasse à la fin de parler à des sourds qui ne veulent pas entendre. Il faut renoncer, Ariste, à cette morale générale dont vous parlez ; elle est combattue par des passions trop violentes pour être respectée. Con-

tentons-nous dans notre obscurité, d'être honnêtes gens pour nous-mêmes.

Que pourrois-je dire dans un nouveau volume de mon droit public, que je n'aie déjà dit dans les précédens ? Répéterai-je en cent façons différentes que la prospérité fondée sur l'injustice n'est qu'une prospérité passagère ? Content de jouir du présent sans songer à l'avenir, on me prendra pour un rêveur. Dirai-je que l'avarice et l'ambition n'établissent qu'une politique ruineuse ; et que les mœurs, et non pas l'argent, sont le nerf de la paix et de la guerre ? personne ne m'entendra. J'opposerai les raisonnemens les plus solides à la doctrine fausse et perverse de Machiavel ; je ferai voir que, depuis deux siècles, aucun état ne s'en est bien trouvé. Soit, mais quel sera le fruit de mes peines ? Ce que Platon n'a pas fait dans la Grèce corrompue ; ce que Cicéron n'a pas fait au milieu des fatales divisions de sa république ; moi qui leur suis si inférieur à tous égards, le ferai-je dans un temps où l'Europe, familiarisée avec ses vices, veut en jouir tranquillement ? Nous avons imaginé je ne sais quelle malheureuse philosophie, qui, nous rendant incapables de tout effort généreux sur nous-mêmes, n'est

que trop feconde en sophismes propres à justifier nos erreurs.

Ma foi ! mon cher Ariste, ajoutai-je en badinant, je ne saurois penser sans regret à un bel ouvrage que j'avois commencé dans ma jeunesse, et que j'ai eu la folie de brûler. Il étoit bien digne de la sagesse de notre temps, et il me feroit un honneur infini. Je prenois toutes les passions sous ma protection, parce que je croyois avoir remarqué qu'en se développant, elles étendoient nos lumières et donnoient de l'activité à notre froide raison. Je leur attribuois les progrès de la société, et à certains égards, je ne me trompois pas ; car la nature nous les a sans doute données pour nous être utiles en obéissant à la raison. Mais mon imagination, me servant admirablement, ne manquoit pas de me prouver que les républiques n'ont été plus ou moins florissantes, plus ou moins riches, plus ou moins heureuses, qu'autant que les passions s'y étoient montrées avec plus ou moins d'énergie. Que signifie, me disois-je, cette austérité sévère et pédantesque dont les anciens philosophes font tant de cas ? Les bonnes gens sans doute n'en savoient pas davantage ; ils en étoient

au rudiment de la philosophie et de la politique : le temps, l'expérience et nos méditations nous ont bien perfectionnés. Ce n'est pas la peine d'être un grand homme et d'étudier la science de la législation pour ne former, comme Lycurgue, qu'une ébauche de société, une petite ville de Sparte, ou une Rome telle qu'elle étoit encore dans le siècle de Camille ou de Fabricius. J'aimois à promener mes pensées dans un grand état où les citoyens oisifs, riches et heureux, jouissoient de tout ce que les arts inutiles ont de plus délicieux.

Il est vrai que quelquefois je ne pouvois m'empêcher de voir que nos passions produisoient par bouffées de grands maux ; mais j'étois assez subtil pour trouver que ce n'étoit jamais leur faute : et si les richesses, le luxe, l'avarice et l'ambition réussissoient mal, de quoi, me disois-je, n'abuse-t-on pas ? Et je m'en prenois à une politique mal-adroite qui ne savoit pas les rendre utiles à la société. Car les passions sont l'ame du monde ; elles nous ont été données pour développer les facultés de notre ame, et par conséquent pour nous enseigner le chemin du bonheur ; elles doivent donc nous servir de guides ;

et les philosophes qui veulent être plus sages que la nature, sont les plus insensés des hommes. Ne diroit-on pas, mon cher Ariste, que j'ai deviné la philosophie que nos beaux esprits ont mise à la mode ? Enfin, car il ne faut pas vous ennuyer, je concluois de toutes ces sottises, que les hommes seroient heureux si la politique parvenoit à connoître assez bien les ressorts du cœur humain pour y remuer à son gré les passions, et leur donner l'étendue, l'activité et l'enthousiasme nécessaire au succès de ses entreprises; et c'est cet art merveilleux que je prétendois enseigner.

Vous croyez donc, me dit enfin Ariste d'un ton mêlé de joie et d'étonnement, dire des choses fort ridicules ? Mais je me trompe beaucoup, ou c'est-là une idée hardie, lumineuse et sublime; et je ne conçois point par quel caprice vous l'avez abandonnée. Quel parti n'en tireroient pas quelques philosophes de ma connoissance ? Vous pouvez la leur porter de ma part, répondis-je; ils sont accoutumés à vivre sans scrupule de butin et de pillage : cette idée est digne d'eux, et je vous promets de ne la pas revendiquer.

Mais je ne vous comprends pas, reprit Ariste ; et puisque l'occasion s'en présente, je vous dirai avec la franchise qu'exige l'amitié, que depuis un certain temps vous mêlez de l'humeur dans votre philosophie. Passe si vous disiez simplement que les mœurs publiques sont trop négligées, et qu'il en peut naître de grands inconvéniens ; mais il faut fuir les excès, et il seroit agréable d'attendre de l'inconstance même de nos passions, un retour au bien. Peut-être avez-vous pensé dans votre jeunesse trop favorablement sur leur compte ; mais en réparation de cette erreur, faut-il aujourd'hui déclamer sans cesse contre elles ? Il me semble que sans les extirper du cœur humain, on peut faire valoir les droits de la raison. Il est évident que la nature nous a donné nos passions, et ce n'est pas sans doute pour nous préparer seulement la gloire de les détruire. Voulez-vous ressusciter la doctrine des Stoïciens ? Leur sage ne devoit éprouver aucune émotion, aucun trouble de l'ame ; en espérant follement de se rendre insensible, il passoit tristement sa vie à combattre ses passions et à être vaincu. Pour moi, je suis persuadé que cette philosophie sauvage, que votre ami

Cicéron a si agréablement réfutée, et qui revolte tous les penchans de notre cœur, n'est point faite pour nous donner la sagesse dont nous avons besoin.

Vous avez dit que les passions sont l'ame du monde, et que sans elles notre raison engourdie seroit sans action. Elles allument ce génie qui nous élève au-dessus de nous-mêmes. Pourquoi donc ne pourriez-vous pas faire remarquer de quelle utilité elles seroient entre les mains d'un politique habile ? Toute l'histoire en est une preuve évidente. Combien de fois l'avarice, l'ambition, l'envie, la haine, l'amour, la volupté et des espérances qui paroissoient insensées, n'ont-elles pas produit des événemens, des prodiges que tout le froid bon sens du monde auroit crus impossibles ! J'aime à voir Philippe et Alexandre communiquer l'enthousiasme de leur ambition aux Macédoniens, et en flattant tantôt une passion et tantôt l'autre, les retirer du mépris où ils étoient tombés depuis long-temps, pour les rendre dignes d'être les maîtres de la Grèce et de l'Asie. Que Thémistocle voie froidement les trophées de Miltiade, que l'envie et la jalousie ne l'empêchent pas de dormir ; et les Grecs qui

ne durent leur salut qu'à ses talens, seront condamnés à succomber sous les forces de Xercès. L'avarice de Tyr et de Carthage n'a-t-elle pas rendu ces deux républiques florissantes, et fait braver à leurs citoyens les plus grands dangers ? Il seroit injuste de la blâmer, si leurs richesses, en perfectionnant tous les arts, ont étendu chaque jour leurs vues, leurs lumières, leurs talens et leur industrie. Les Romains doivent à leur ambition l'empire du monde. L'histoire moderne offre mille exemples pareils. Mais je ne veux pas vous fatiguer par des détails que vous connoissez mieux que moi.

Si les passions produisent de si grandes choses, ce n'est pas elles qu'il faut blâmer, mais nous, de ne savoir pas en tirer le même parti que les grands hommes et les républiques que je viens de vous citer. Ils avoient sans doute une méthode que nous ignorons; c'est cette méthode que je voudrois qu'on découvrît, et rien n'est plus digne des méditations d'un philosophe. Si je soulève telle touche dans un clavecin, je suis sûr de lui faire rendre tel son. Je crois en vérité, qu'il en est de même de l'homme. Remuez, si je puis parler ainsi, telle touche dans mon

cœur, et vous y réveillerez infailliblement la passion dont vous aurez besoin. Un musicien flatte agréablement mes oreilles, et l'harmonie la plus exacte naît sous ses doigts, parce qu'il a étudié son instrument, et s'est exercé à le manier avec la précision la plus scrupuleuse. Au contraire, combien de politiques ne jouent malheureusement de l'homme que comme des écoliers. Ils ne connoissent pas même le clavier du cœur humain; ils veulent allumer la colère ou l'espérance, et ils seront assez mal-adroits pour n'exciter que la pitié ou la crainte. Tantôt je n'entendrai que des dissonances choquantes. tantôt leurs sons seront aigres, secs et mal prononcés; rien n'aura de caractère et ne formera un tout. Jugez donc combien un philosophe, qui se donneroit la peine de les instruire, leur épargneroit de méprises dont nous sommes toujours les victimes.

Courage, Ariste, courage, dis-je à mon tour; voilà assez de matériaux pour qu'un sophiste, avec un peu d'imagination et la lecture de Plutarque, dont il abusera, puisse faire deux ou trois volumes, que nos philosophes beaux esprits célébreront comme un prodige. Mais laissons-là ces messieurs;

c'est mon apologie que je veux faire. Pourquoi m'accusez-vous, mon cher Ariste, de déclarer la guerre également à toutes les passions, et de vouloir les détruire ? Personne n'est plus persuadé que moi qu'elles nous ont été données pour notre bonheur; et si j'étois le maître de les bannir de notre cœur, je me garderois bien de le faire. Je connois trop les bornes de mes lumières pour oser me croire plus habile que la nature; elle me paroît souvent enveloppée de mystères, et je les adore respectueusement. Je sens que sans le secours des passions, ma raison se glaceroit, et seroit réduite à n'être qu'un instinct grossier. Pourquoi me plaindrois-je d'éprouver des passions? ce seroit me plaindre d'être intelligent et sensible. Dès que je pense, il m'est prouvé que je dois m'aimer; c'est-à-dire, rechercher mon bonheur. Il m'est impossible de me séparer de cet amour de moi-même; et je dois fuir la douleur, comme je vole au-devant du plaisir qui m'appelle.

Quoique rien ne semble plus contraire à la nature d'un être évidemment destiné à vivre en société avec ses semblables, que cet amour-propre qui contraint impérieusement chacun de nous à se préférer à tout,

ce sentiment est cependant le lien qui nous unit les uns aux autres avec le plus de force : et c'est principalement dans cet artifice admirable de la composition de l'homme, qu'il faut admirer la sagesse infinie de la providence.

Foible au milieu des dangers dont je suis menacé, et pressé par les besoins toujours renaissans qui m'assiègent, je ne puis me suffire moi-même ; tout ce qui m'entoure me devient nécessaire. Loin de rester immobile, sans action exterieure, et comme concentré en moi-même, je cours au-devant de tout ce qui me promet de contribuer au bonheur qui me manque et que je cherche. C'est parce que l'homme éprouve du plaisir à s'approcher de ses pareils qu'il cherche leur société. C'est parce qu'il s'aime, qu'il ne peut resister à l'attrait que lui présentent l'amour et l'amitie. Il est invité à soulager un malheureux par le sentiment de la pitié ; et il est reconnoissant, parce qu'il est nécessaire qu'un être qui s'aime, aime tout ce qui contribue à son bonheur. Dès que ma liaison avec mes pareils me rend chère leur estime, leur mépris doit m'humilier et me mortifier. Ne commencez-vous pas, mon

cher Ariste, à voir se former les liens les plus précieux de la société, qui est destinée elle-même à perfectionner l'homme autant qu'il peut l'être ? Je dois rechercher avec empressement la gloire d'être utile à mes semblables. Le sentiment d'estime que j'éprouve m'identifie en quelque sorte avec le citoyen dont je ne puis égaler le mérite. Je l'excite par mes éloges aux grandes choses qui me sont utiles ; en l'aimant, je crois en quelque sorte devenir son égal : et plus sa supériorité est grande, moins mon amour-propre en est alarmé, parce que mon admiration ne m'abandonne pas.

De ces différentes affections de l'ame, naît le commerce des secours et des bienfaits mutuels. Déjà je vois les hommes s'accoutumer à des complaisances réciproques. On commence à soupçonner qu'on doit s'interdire à soi-même les actions dont on est blessé dans les autres ; et voilà la première règle des devoirs de l'humanité. Vous en allez voir résulter des pactes, des conventions, et bientôt des lois qui formeront des sociétés régulières, en faisant sentir la nécessité de créer des magistrats. Il s'établit alors de nouveaux rapports entre les citoyens ; et sous la protec-

tion d'un gouvernement sage, telle est la magie de l'amour-propre, qu'il paroît quelquefois s'oublier lui-même. En effet, mon cher Ariste, si nous descendons dans les abîmes de notre cœur, nous avons souvent de la peine à démêler le principe qui nous fait agir. Nous éprouvons cette douce illusion qui nous persuade que nous aimons notre femme, notre enfant, notre ami et notre patrie plus que nous-mêmes. Heureuse méprise de sentiment qui, en inspirant un noble orgueil et la confiance généreuse qui produit les grandes vertus, enfantera des Pylade et des Curtius !

Après ce que je viens de dire, il me semble qu'il y auroit bien de l'injustice à m'accuser encore de proscrire et de blâmer indifféremment toutes les passions. Plusieurs, au contraire, me paroissent de grandes vertus; et je les approuverois toutes, si notre ame, souvent trop appesantie par nos sens, avoit assez de force pour ne s'arrêter qu'à des pensées, des affections et des désirs dignes d'elle. Mais en attendant la mort que nous redoutons tous, et qui doit nous conduire à cet état fortuné, mon ame est liée à un corps qui l'enveloppe, qui la gêne, qui la tient captive

captive, et l'empêche trop souvent de songer à sa dignité. J'éprouve tous les jours combien mes sens usurpent d'empire sur ma raison, et je me vois entouré de mille objets qui me présentent une image séduisante de bonheur que je veux saisir, qui m'échappe sans cesse, et dont, malgré mon expérience, je serai encore la dupe mille fois. Quand je vois avec quelle facilité les affections vertueuses, que la nature nous a données pour servir de fondement à notre bonheur, peuvent se changer en des passions vicieuses qui nous rendront malheureux; quand je considère que nos fragiles vertus sont toujours placées entre deux vices qui les resserrent; enfin, mon cher Ariste, quand j'observe comment nos passions, liées les unes aux autres, se heurtent, se choquent, se ressoutiennent, se détruisent, se mêlangent, se reproduisent mutuellement, et parviennent à un degré de force qui subjugue les mœurs, fait taire la morale, renverse les lois, et entraîne comme un torrent le gouvernement qui a songé trop tard à leur résister; je vous dirai que ce n'est pas l'art d'échauffer, et si je puis parler ainsi, d'exalter les passions, que je rechercherois; mais celui de les calmer et de

les tempérer pour m'en rendre le maître, et les diriger à une fin honnête. Vous voyez donc que je n'ai pas grand tort d'avoir brûlé le bel ouvrage que vous avez la politesse de regretter.

Il ne s'agit pas de murmurer et de se plaindre de notre condition ; c'est une suite inevitable et nécessaire de l'union mystérieuse qui associe deux substances aussi différentes que l'esprit et la matière. En effet, si la partie la plus noble de moi-même, étant unie à la plus vile, ne lui avoit été liée par une action continuelle et réciproque de l'une sur l'autre ; si mon corps, si mes sens n'avoient pas procuré à mon ame des plaisirs capables de l'intéresser, il n'y auroit jamais eu de liaison entre eux, et je n'aurois pu subsister. Avec quelle fierté j'imagine que mon ame auroit dédaigné les besoins, les sollicitations et les remontrances de mon corps ! Loin de veiller à sa sûrete, à sa conservation et à ses plaisirs, ce monarque impérieux auroit cru se dégrader et tomber dans la plus honteuse crapule en y prenant quelque intérêt. Mais si mon ame est condamnée pendant cette première vie à se prêter aux besoins de mon corps, ce n'est pas pour en être l'esclave. Elle revendique continuelle-

ment ses droits, et jamais la partie de moi-même, qui, selon l'expression de Cicéron, me met en commerce avec Dieu, ne peut être soumise à la partie qui me ravale à la condition des brutes, sans que tout l'ordre moral et social n'en soit renversé, et qu'il n'en naisse les plus grands malheurs.

Vous avez fait, Ariste, l'éloge de nos passions; je les louerai aussi, mais avec quelque restriction. Vous nous avez dit que quelques peuples leur ont dû des succès extraordinaires; mais je vous répondrai que des poisons servent quelquefois de remède, et vous ne me pardonneriez pas sans doute d'en conclure qu'on en doit faire sa nourriture ordinaire. Permettez-moi de vous le dire, vous ne m'avez point convaincu. Votre imagination s'est laissé éblouir, et vous blâmeriez, comme moi, l'usage inconsidéré et mal-habile que quelques peuples ont fait des passions, si vous vous rappeliez quel a été le terme de ces richesses, de ces arts, de cette gloire, de ces conquêtes que vous estimez bien au-delà de leur valeur. Pour moi, n'étudiant dans l'histoire que les causes de la prospérité, de la décadence et de la ruine des états, j'ai toujours remarqué que ces passions violemment agitées, et contraires à la

nature de l'homme, qui nous ordonne de tenir en tout un juste milieu, ont ébranlé les mœurs, les lois et la constitution d'un pays, et laissé après elles de profondes et longues traces de leur passage. J'ai appris à me défier de tout ce que notre luxe, notre avarice et notre ambition appellent des biens. J'admirerai, tant qu'on le voudra, la constance et le courage avec lesquels un peuple médite ses entreprises et triomphe des obstacles qui s'y opposent; mais je ne laisserai pas de le plaindre de se donner tant de peine pour courir après un bonheur imaginaire, et tomber dans un malheur réel. En voilà assez, mon cher Ariste, et je suis fâché que mon apologie nous ait occupé si long-temps. Laissons parler Eugène; il réparera nos torts en nous apprenant à connoître le prix de chaque vertu.

Vous êtes trop impatient, me répondit Ariste avec une sorte de chagrin; et il n'est pas honnête, après m'en avoir dit assez pour me faire soupçonner que je puis être dans l'erreur, de ne pas vouloir me montrer la vérité toute entière. J'ai passé ma vie à entendre parler de l'empire des passions, de leur usage, de leur danger et de leur utilité. Il faut les ménager, il faut les flatter, il faut les encourager, me

dit l'un ; car rien ne leur est impossible : elles peuvent seules donner aux vertus ce caractère héroïque et sublime que nous admirons. Point du tout, me répond l'autre, elles ne donnent aux vertus qu'un masque trompeur ; il tombera enfin, et au lieu de vos vertus sublimes, vous ne vous trouverez qu'avec les vices les plus bas. Dans ce moment, je ne sais plus ce que je dois penser de tous ces beaux axiomes qui se contredisent. Vous avez dérangé toutes mes idées ; je flotte dans une incertitude qui me gêne ; et malgré l'empressement avec lequel j'entends toujours Eugène, j'avoue que je n'ai pas actuellement l'esprit assez tranquille pour profiter de ses réflexions. Tandis qu'il mettra les vertus dans leur ordre, et les rangera suivant leur dignité ou leur importance, occupé malgré moi de nos passions, je serai dans une distraction continuelle : et il arrivera qu'ayant passé une partie de la journée entre trois philosophes, je n'en serai pas plus avancé.

Par le temps qui court, dit Théante en souriant, ce n'est pas une chose si extraordinaire, et sans miracle, il pourroit vous arriver quelque chose de pis. Eugène se joignit à Ariste. Sa demande, me dit-il, est juste, et je suis intéressé à vous prier de le satisfaire. Je sens

à merveille que tout ce vous nous direz sur la nature et le caractere des passions me sera très-utile, quand je chercherai à ranger les vertus selon leur ordre et leur dignite. Je consens, repris-je, à ce que vous exigez de moi, mais je vous avertis que la matière que nous allons traiter est délicate, et demande une certaine méthode pour être bien entendue. Permettez-moi de vous exposer de suite ma doctrine, ou, pour me servir d'une expression moins orgueilleuse et plus convenable, de vous entretenir des idées qui m'ont occupé. S'il vous nait, Ariste, quelque difficulté, je me charge d'y repondre ensuite, ou de changer de sentiment si vous me faites voir que je suis dans l'erreur.

Il me semble, continuai-je, que quelque systéme qu'on embrasse sur la nature de l'homme et les intentions de la providence en nous créant, on doit établir pour principe, que la philosophie, qui s'occupe à chercher les sources de notre bonheur, ne peut être trop retenue ni trop circonspecte dans l'emploi qu'elle nous permet de faire des passions pour exercer et éclairer notre entendement, et donner de l'activité et de la force à notre volonté. Je veux croire, pour un moment, tout ce que

nous a débité et nous débite encore une certaine clique de philosophes. Soit, messieurs, la nature est une marâtre; elle a mal pris ses mesures pour satisfaire le désir qu'elle nous a donné d'être heureux; puisque notre raison, qui est aussi son ouvrage, est assez sotte, assez imbécille pour avoir laissé usurper l'empire du monde aux passions. J'en conviens, quelque part qu'on jette les yeux, on voit qu'elles triomphent insolemment. La raison se cache comme un esclave fugitif, ou ne reparoît quelquefois que pour nous flatter lâchement, et nous apprendre à être injustes et méchans avec un certain ordre, une certaine méthode, et de certaines précautions.

Mais de ce que l'abus que nous avons fait de nos passions est extrême, pourquoi en concluez-vous que leur autorite est légitime? Voilà une étrange philosophie! Quoi! parce que les passions ont fait beaucoup de mal, il faut leur permettre d'en faire encore davantage! La raison de la plupart des hommes est égarée, aveugle et corrompue; et c'est en caressant, en exaltant les passions, que vous espérez de les apprivoiser, et de retablir l'ordre qu'elles ont détruit. Le sentiment d'honnêté que vous retrouvez encore dans votre cœur, les hommes

vertueux qui subsistent encore au milieu de la corruption, et dont la race ne sera jamais éteinte, tout cela ne devroit-il pas vous rappeler à une philosophie plus humaine et plus consolante ? Cessez donc de vous plaindre de l'injustice de la nature, et de prendre nos vices sous votre protection; ce sont eux qui divisent les hommes, qui les avilisent, et en les rendant ennemis, les rendent malheureux.

Je m'etends peut-être trop sur cette matière; mais permettez-moi d'ajouter encore un mot à ce que j'ai dit.

Je prie ces grands partisans de la méchanceté humaine, ou du pouvoir des passions, de me dire si tous les siècles se sont ressemblés et ont eu les mêmes vices. Est-il vrai, par exemple, que les Romains, dans le temps de Camille et de Fabricius, fussent plus honnêtes gens que dans celui de Marius et de Verrès ? Je leur demanderai encore si toutes les nations de l'Europe jouissent aujourd'hui du même bonheur, et si les unes ne paroissent pas plus estimables que les autres. Si, malgré leur système, ils ne peuvent s'empêcher d'apercevoir quelque différence entre des siècles et des peuples en effet très-différens, je leur demanderai d'où naît cette différence; et s'ils

ne veulent pas recourir à des qualités occultes pour expliquer ce phénomène, ils ne manqueront pas de s'en prendre aux lois, au gouvernement, à la politique, qui ont établi chez les nations des mœurs, des coutumes, des opinions, des usages différens. Vous convenez, leur dirai-je après avoir arraché cet aveu, que, quelque méchant que l'homme soit né, il est cependant susceptible de réforme et de discipline. En soutenant que toutes nos passions sont vicieuses, si vous avouez que la morale nous offre des moyens pour en corriger la nature perverse, et que la politique peut les anoblir en les forçant de se proposer une fin honnête, je vous vois dans un grand embarras. Il faut, ou que vous vous déclariez les ennemis du genre humain, ou que vous nous conseilliez de ne nous servir des passions qu'avec la même retenue, la même sagesse, la même prudence que les peuples qui ont mérité notre admiration, ou que du moins vous préférez aux autres.

Je passe actuellement à cette philosophie plus raisonnable, qui pense que nous sommes l'ouvrage d'un être bienfaisant; que l'homme est aussi parfait qu'il peut l'être, en étant composé de deux substances aussi différentes

que notre ame et notre corps; et que l'amour de soi-même, ainsi que je vous le disois il n'y a qu'un moment, est destiné, par un artifice admirable, à être le lien le plus fort de la société, qui, elle-même, par ses lois, ses établissemens et sa discipline, peut nous donner toutes les vertus dont nous avons besoin pour nous rendre heureux.

En disant que nous sommes nés avec un attrait pour le bien, et que nos qualités sociales nous préparent et nous invitent à trouver notre bonheur particulier dans le bonheur public, il faut cependant, mon cher Ariste, se garder avec soin de croire qu'on peut s'abandonner sans danger à ses affections vertueuses, et qu'en les exaltant, la morale ne feroit qu'augmenter et multiplier nos vertus. Pourquoi? c'est que la nature n'a pas tout fait, et qu'elle a laissé à notre raison quelque chose à faire; c'est que, par des motifs dont je ne puis pénétrer la sagesse mystérieuse, n'ayant pas voulu faire de l'homme un être dont les lumières fussent infaillibles, et qui ne pût abuser de sa liberté, elle n'a, si cette expression est permise, qu'ébauché son ouvrage. Je ne vous ai pas donné, nous dit-elle, un bonheur tout fait; mais je vous donne tous les

instrumens avec lesquels vous pouvez composer ce bonheur. Les fruits de la terre sont nécessaires pour votre subsistance; elle vous les fournira abondamment; mais je laisse à vos bras le soin de la féconder par le travail. La paix, l'union, l'amitié, la bienfaisance, la concorde sont les instrumens de votre bonheur; j'en ai jeté dans votre ame les germes précieux; les qualités sociales dont je vous ai doués les développent; et c'est à votre raison, à cette intelligence capable de s'élever aux connoissances les plus sublimes, que je laisse le soin d'arranger, de disposer, de diriger tous ces matériaux propres à élever l'édifice de votre prospérité.

Si tous les objets qui ébranlent et tentent notre ame par l'attrait du plaisir nous étoient toujours utiles; si ceux qui, par un effet contraire, nous repoussent, nous étoient constamment pernicieux, nous n'aurions qu'à nous abandonner avec sécurité à ces deux impressions; mais nous sommes malheureusement entourés de faux plaisirs et de fausses douleurs; et pour n'en être pas les dupes, nous avons besoin de méditer, de réfléchir, de comparer et d'apprendre à quels signes nous reconnoîtrions leur vrai caractère. Il faut que

notre raison contracte l'habitude de se défier de nos sens ; et que, se portant dans l'avenir en se rappelant le passé, pour les comparer, elle ne laisse aux passions que l'activité nécessaire pour l'émouvoir et non pour l'enivrer et l'entraîner. C'est par cette seule méthode que nous pouvons acquérir le courage nécessaire pour rejeter des plaisirs sujets à des retours fâcheux, et nous exposer à une douleur passagère pour nous procurer un bien durable. Telle est notre destinée; notre pusillanimité peut en souffrir, mais il faut nous y soumettre. Si cette circonspection est indispensable pour chaque citoyen qui veut régler ses mœurs, jugez, mon cher Ariste, combien elle est encore plus nécessaire à cette politique que vous aimez tant, et qui décide du sort général des états.

Nos qualités sociales, que j'ai appelées des passions vertueuses, parce qu'elles nous invitent à la vertu, doivent être elles-mêmes soumises à de certaines regles ; car la nature leur a imposé des limites ; et si elles les passent, elles cessent d'être des vertus. De-là est née cette maxime proverbiale, que la vertu a besoin de tempérance, et qu'on cesse d'être sage quand on commence à l'être trop.

La pitié, ce sentiment si précieux pour les hommes, et qui ouvre aux malheureux une ressource contre leurs malheurs, est bien voisine de la foiblesse, si elle n'est pas éclairée et dirigée avec beaucoup de prudence. Ne voyez-vous pas tous les jours des imbécilles dont la sensibilité dérange toutes les règles de la justice et de leurs devoirs ? Il y a des momens où nous devons céder mollement à cette impression pour être hommes ; il y en a d'autres où il faut y résister avec force pour n'être pas injuste. En outrant cette vertu, le magistrat ou l'administrateur qui n'en connoît pas les bornes, violera les devoirs généraux de l'humanité, affoiblira le ressort des lois, et ne leur laissera qu'une autorité incertaine et douteuse.

L'émulation développe toutes les vertus et tous les talens, et l'envie les étouffe en substituant à leur place la cabale, l'intrigue, la violence et la ruse. Cependant, quelle foible barrière sépare cette vertu et ce vice, et combien la morale ne doit-elle pas être habile et précautionnée pour ne laisser à l'émulation que l'activité qui lui est nécessaire ? Prenez-y garde, c'est un coursier vigoureux qui vous

emportera, s'il sent que vous n'êtes pas son maitre.

Sans la crainte et l'espérance, l'homme ne seroit qu'un animal indisciplinable. Il a fallu que la société et ses lois continssent les hommes incapables d'aimer ou de connoître leurs devoirs, et aidassent à développer dans les autres cette morale qui nous apprend à nous connoître, à nous craindre nous-mêmes, et à chercher dans le témoignage de notre conscience notre sûreté, notre repos et l'amour du bien. La crainte ne sauroit être maniée avec trop de prudence. C'est une vertu, tant qu'elle se borne à redouter la honte, les remords et l'ignominie ; elle n'a rien alors de pusillanime ; au contraire, elle m'élève l'ame en m'éclairant. Mais elle commence à être un vice, quand elle ne me contient que pour échapper aux châtimens de la loi : cette crainte servile ne peut s'associer avec la vertu, et je serai méchant si je puis me flatter de l'être impunément. L'espérance est un des ressorts les plus actifs de notre ame ; et comme elle enfonce de plus en plus le méchant dans sa perversité, elle encourage l'homme de bien dans ses entreprises, et le soutient au milieu

des difficultés qu'on éprouve en voulant éclairer son esprit et purifier son cœur.

Si l'amitié n'est qu'un instinct sans discernement, on sera nécessairement injuste. On obéira lâchement aux caprices de ses amis; on croira qu'il y a une sorte d'honneur à se dévouer à leurs volontés les moins raisonnables. L'amitié, qui suppose toujours l'estime et la probité, deviendra une affaire de parti, d'intrigue ou d'engouement. N'êtes-vous pas indignés, comme moi, de tous ces hauts sentimens dont on se pare dans le monde? La preuve qu'on ne sent rien, c'est qu'on outre tout : ces éloges magnifiques n'honorent personne, et font mépriser celui qui les prodigue. On doit excuser ses amis, mais il ne faut pas se dissimuler leurs défauts, et se flatter de n'aimer que des hommes parfaits. L'amitié n'est point un complot de brigands qui, en se méprisant, se sont promis de se louer et de se défendre mutuellement.

Il seroit inutile d'entrer en ce moment dans l'examen de chacune de nos qualités sociales; ce que j'ai dit de quelques-unes peut s'appliquer à toutes, parce qu'elles ont toutes les mêmes avantages, sont exposées aux mêmes inconvéniens, et veulent être dirigées avec la

même sagesse. A quoi, par exemple, l'amour de la gloire que la nature a gravé dans notre cœur nous serviroit-il, si ce sentiment, retenu dans de certaines bornes, ne se proposoit pas une fin salutaire? Au lieu d'un Aristide, d'un Phocion, d'un Caton d'Utique, il ne produira qu'un Alexandre, un Pyrrhus, un Annibal et un César.

Il me vient une idée. Vous vous rappelez, mes amis, que dans le dialogue de la république de Platon, Socrate raisonnant avec Adimante et Glaucon sur la nature de la justice et de l'injustice, leur proposa de considérer cette vertu et ce vice dans le corps même d'une société politique; parce que le caractère de ces deux qualités y sera marqué d'une manière plus sensible et plus facile à saisir. De même j'ai envie de proposer à Ariste d'examiner l'emploi et l'usage des passions dans une république; ce sera lui faire ma cour: et des règles que doit se faire la politique, il sera d'ailleurs très-aisé de tirer des conséquences pour la conduite de chaque citoyen qui veut travailler avec succès à son bonheur. En effet, on ne sauroit croire combien le gouvernement d'un homme ressemble au gouvernement d'un etat. Chacun de nous a de fort mauvais

mauvais sujets à gouverner. Les uns sont lents et paresseux, et les autres étourdis et turbulens : ceux-ci sont hypocrites, ceux-là sont effrontés ; et il faut établir sur eux un magistrat qui, comme tous les magistrats du monde, s'endormira quelquefois, quelquefois s'ennuiera de son métier, et presque toujours décidera les affaires sans se donner la peine de les approfondir.

Mais revenons à vos grandes républiques, mon cher Ariste ; et je vous prie de faire attention qu'à la naissance même des choses, la colère, l'emportement, la haine, la vengeance et les autres passions, en s'irritant les unes par les autres, parvinrent en quelque sorte à étouffer nos qualités sociales, ou du moins à leur imposer un silence presque continuel. Comment pouvoit-on réussir à remettre les hommes sur la voie du bonheur dont ils s'étoient écartés ? Ce ne fut pas sans doute en imprimant un nouveau degré d'activité à leurs passions ; rien n'auroit été plus insensé. Au contraire, quelques-uns de nos pères, nés plus heureusement que les autres, et que la nature destinoit à être les précepteurs du genre humain, vinrent au secours de la raison, trop foible pour conserver son empire. Ils

profitèrent des momens de calme qui succèdent aux accès des passions pour se faire entendre. On fit des pactes et des conventions dont on retira quelques avantages ; et nos pères, apprivoisés peu à peu par ces essais, consentirent à renoncer à leur indépendance. Pour se mettre à l'abri des injustices et des injures de ses pareils, chacun commença à soupçonner qu'il étoit de son intérêt de ne pouvoir lui-même violer les lois de la nature. Bientôt on leur donna des protecteurs, en créant des magistrats revêtus de la puissance publique, et chargés de protéger l'innocence, de maintenir l'ordre et de poursuivre les coupables.

Après cet heureux établissement, la politique auroit été bien avancée si elle eût établi la société naissante sur les principes les plus sages, c'est-à-dire, si, ne se contentant pas d'intimider les passions vicieuses par la crainte des châtimens, elle eut principalement encouragé les qualités sociales par l'espérance des récompenses. Thrasea disoit au sénat romain que ce sont les délits des mauvais citoyens qui ont donné occasion de porter les lois les plus salutaires. Il avoit raison ; et voilà la véritable cause par laquelle tout est allé de mal

en pis dans le monde. Ces lois sages viennent trop tard. Au lieu de vouloir arrêter le mal, ce qu'on tente presque toujours sans succès, il falloit le prévenir.

Malheureusement les premiers législateurs n'étant point éclairés par l'expérience de plusieurs siècles, de plusieurs révolutions, et ne connoissant point encore toute l'adresse malheureuse dont les passions sont capables, se trompèrent dans leurs établissemens. Elles furent moins grossières et moins brutales, mais encore assez impétueuses ou assez lâches pour préparer la ruine de plusieurs de ces societés naissantes. Dans les républiques formées sous de plus heureux auspices, la politique, témoin de l'énergie qu'elles donnent à l'ame, eut encore l'imprudence de les trop associer à ses succès; et les regardant comme les instrumens de sa prospérité, ignora qu'il faut se défier du bien même qu'elles font. Qu'arriva-t-il de cette erreur? Les passions, ainsi favorisées, s'insinuèrent avec une souplesse extrême dans la republique. D'abord, modestes et circonspectes, elles se cachoient sous le voile même des vertus auxquelles elles paroissoient unies. Bientôt, enhardies par des succès, elles apprennent au citoyen à s'oc-

cuper davantage de ses intérêts particuliers. N'annonçant que des plaisirs innocens, elles promettent de polir les mœurs et de rendre la vie plus douce. Tout est alors perdu : l'intérêt public commence à être négligé ; et c'est le signe d'une décadence certaine. Après avoir affoibli les anciennes lois, les passions les renversent et corrompent le législateur même. Ce n'est plus un combat de nos vices contre nos vertus, mais de nos vices contre nos vices. Ils se présentent en foule ; tous veulent régner à la fois : on les quitte tour-à-tour par lassitude, et on les prend tour-à-tour par caprice. De-là, mon cher Ariste, la ruine des empires en apparence les plus puissans, et qui sont les victimes de leur ambition, de leur avarice ou des besoins innombrables que leur ont donnés les passions.

Que cette peinture ne vous paroisse pas exagérée ; il me seroit facile de vous prouver par les monumens les plus certains de l'histoire, qu'elle est fidelle. Mais si les passions mal dirigées, exaltées ou seulement trop libres, causent de si grands malheurs aux états, sera-t-il possible de se persuader qu'elles feront de moindres ravages dans les maisons des simples particuliers ? Nous y

faisons moins attention, parce que l'habitude nous a familiarisés avec des folies et des événemens qui sont continuellement sous nos yeux. Que vois-je de tous côtés ? des citoyens que leurs passions ne peuvent rendre heureux. Ils ont accumulé les honneurs, les richesses, les plaisirs ; et le désir de les augmenter, encore les empêche d'en jouir. L'ennui les accompagne et les précipite dans les vices qui doivent renverser leur fortune et dissiper leur illusion. Que me dira la raison, si j'ai assez de force pour la consulter? Etudiez, me répondra-t-elle, les vœux de la nature, contentez-vous des plaisirs qu'elle vous offre, et poür les goûter toujours avec volupté, ayez la prudence de ne vous en pas rassasier. Plus vos besoins seront simples, plus vos jouissances seront pures et durables. Moins vous réprimez vos désirs, plus vous sentez la misère qui vous poursuit et vous assiége de toute part. Rampant sur la terre, d'où vous disparoîtrez dans quelques momens, pourquoi vous livrez-vous à de longues espérances qui vous rendent le présent inutile ? Contemplez bien votre foiblesse, et vous connoîtrez que, loin de la réparer, des passions immodérées ne servent qu'à vous ravaler au-dessous de vous-même.

Croyez-m'en, vous serez véritablement grand, si vous parvenez à connoître la vanité des grandeurs humaines; vous serez véritablement riche, quand, en retranchant vos goûts et vos besoins inutiles, vous aurez appris à trouver du superflu dans une fortune très-médiocre. N'enviez point ceux qui vous précèdent, et pour fortifier votre courage, songez à ceux qui vous suivent, et qui se croiroient heureux s'ils pouvoient vous atteindre. Voilà, mon cher Ariste, la philosophie qui nous est nécessaire, et qu'on n'acquerra qu'en travaillant à se rendre le maître de ses passions. Mais revenons à votre politique.

Il n'y a personne, continuai-je, qui ne convienne que toute la société porte sur trois bases fondamentales, la justice, la prudence et le courage; faut-il, Ariste, m'arrêter à vous prouver comment notre bonheur social est attaché à ces trois vertus? Epargnez-vous cette peine, me répondit-il; car je conçois à merveille qu'en se conformant aux règles de la justice, une république jouira au-dedans du repos, de la sécurité, et en un mot, de tout le bonheur dont les hommes sont susceptibles, et ne se fera pas des ennemis au-dehors. La prudence, qui pèse les craintes

et les espérances, et porte toujours sa vue sur l'avenir, l'avertira des dangers auxquels elle peut être exposée, et lui fournira les moyens de les éviter. Enfin, comme la sagesse humaine a ses bornes, ses distractions, et qu'il y aura toujours des instans malheureux pour les états même les mieux constitués, on pourra, à force de courage, résister aux coups de la fortune et lasser ses caprices.

Fort bien, repris-je; mais pourriez-vous m'apprendre actuellement quelles sont les passions qui, dans leur effervescence, nous prépareront et nous inviteront à être justes, et ne feront jamais pencher la balance ni d'un côté ni de l'autre? Je ne parle pas des passions que j'ai appelées vicieuses, telles que la vengeance, la colère, l'envie, la jalousie, l'avarice, la haine, l'ambition, la volupté, la vanité, &c. Ce qui s'est passé et se passera éternellement dans le monde ne nous instruit que trop de quels excès elles sont capables quand elles peuvent se flatter de l'impunité; ou par quelles scélératesses obscures et secrètes elles tâchent de cacher leurs odieuses manœuvres, lorsque la crainte les oblige à se déguiser. Je parle de de ces affections ou de ces passions que je nomme vertueuses, parce qu'elles sont propres

à unir les hommes, à resserrer les liens de la société, à y entretenir le mouvement et la vie, et à produire d'excellens citoyens.

Je me trompe beaucoup, ou les réflexions que je viens de faire sur quelques-unes de ces vertus, qui se changent si aisément en vices, doivent nous faire trembler sur le sort de la justice, qui nous est cependant si nécessaire pour former une république raisonnable. Mais je ne m'en tiens pas là, et je suppose même dans votre état que l'amour de la gloire, l'amour de la patrie, l'amour de la liberté, soient instruits de leurs devoirs et dirigés habilement vers l'objet qu'ils doivent se proposer pour être véritablement utiles. Vous me direz, que dans cette supposition, les citoyens feront sans effort les actions les plus héroïques, et que cette société heureuse offrira le plus beau spectacle du monde, j'en conviendrai avec vous, mais je craindrai que les citoyens ne s'extasient à la beauté de ce spectacle, et sans qu'ils s'en doutent, ne se laissent emporter au-delà des justes bornes que leur prescrit la raison.

Permettez-moi de vous demander si ces vertus exaltées se maintiendront dans cette espèce de modération et de tempérance qui

en fait véritablement des vertus? Quand elles commenceront à être des vices, par le mêlange de la présomption, de la vanité, de la hauteur qui s'y associent, ne commenceront-elles pas à être moins utiles, et bientôt à devenir pernicieuses? Les citoyens, échauffés par leurs succès, ne prendront-ils pas des pensées supérieures à leur fortune et au sort commun de l'humanité? J'en ai peur, quand je vois que les Grecs, trop fiers de leur héroïsme, méconnoissent les droits de l'humanité, et ne voient dans le reste du monde que des hommes nés pour l'esclavage. Je me rappelle qu'Athènes, ivre de gloire, de succès et de grandeur après la guerre médique, ne peut plus souffrir de n'occuper que la seconde place dans la confédération des Grecs, et prépare ainsi leur ruine en courant elle-même à sa perte. Les Spartiates, les Spartiates eux-mêmes, si bien formés à la justice par Lycurgue, feront-ils pendant trente ans la guerre aux Athéniens sans altérer leurs mœurs et leurs institutions? Ils triomphèrent enfin; mais ils ne sont plus les mêmes; et au milieu de leurs succès, j'entrevois leur décadence: à leur ancienne justice a déjà succédé l'esprit

de tyrannie qui doit les affoiblir et les soumettre aux Thébains.

Suivez l'histoire des Romains. Plus leurs entreprises exigent d'efforts de leur part, plus le succès leur inspire une sorte de fierté dure qui s'associe difficilement avec les règles d'une justice exacte. Rome, pauvre, et contente de sa pauvreté, voit cependant avec trop de complaisance et d'admiration les dépouilles et le butin que ses premiers consuls étalent dans leurs triomphes : l'avarice s'associe déjà et se mêle à l'amour de la gloire, et la république en sera bientôt punie. Les Marcellus, les Scipion, les Emile y transporteront les dépouilles de la Sicile, de l'Afrique, de la Macédoine et de l'Asie. Les mains de ces grands hommes seront pures; mais qu'importe qu'au milieu des plus grandes richesses ils donnent l'exemple du désintéressement le plus parfait, si l'or, l'argent et les arts inutiles des vaincus doivent bientôt donner aux vainqueurs une avarice et un luxe qui, en épuisant le monde entier sans les enrichir, irriteront leur cupidité.

Eugène a eu raison de nous dire que la prospérité détruit les vertus qui l'ont fait naître. Ce n'est pas que l'amour de la gloire,

l'amour de la patrie et l'amour de la liberté, lassés de combattre et de vaincre, se relâchent et cherchent à se reposer : non; mais le bonheur, trop grand ou trop constant, étend au-delà de leurs bornes légitimes cette estime de nous-mêmes et cette confiance heureuse que la nature a données pour nous porter au grand, et contre lesquelles nous n'avons pas eu la prudence de nous prémunir. La vanité, la présomption et les folles espérances sont les vices voisins de ces deux qualités vertueuses; et en exagérant à nos yeux notre mérite et nos forces, ils nous rendront tantôt inconsidérés, tantôt téméraires, et toujours injustes.

En voilà assez sur la justice; et je voudrois qu'on m'apprît actuellement si la prudence est plus heureuse à s'associer avec les passions, quand on ne les a pas accoutumées à une certaine discipline. Sans doute, me répondit Ariste, rien ne me paroît plus évident; et malgré la loi que je me suis faite de ne pas plus vous interrompre que Théante et Eugène, je ne puis m'empêcher de vous dire que cette association que vous croyez si rare, à ce que j'augure, ou plutôt impraticable, est la chose du monde la plus commune. Qui n'en est pas

témoin tous les jours ? Rien n'est plus adroit que les passions pour se satisfaire. Avec quel art et quelle sagesse ne vont-elles pas à leur but ? Elles se deguisent, elles empruntent un masque étranger. Elles font raisonner un imbécille qui, sans leur secours, n'y auroit jamais songé. Elles trouvent des ressources infinies où la raison ne voit que des obstacles insurmontables. En un mot, c'est une vérité devenue presque un proverbe, qu'elles donnent même de l'esprit aux sots, et l'esprit n'est pas autre chose que la prudence.

Non pas à Paris, repartis-je, on a de l'esprit à meilleur marché. Prudence, retenue, bienséance, rien de tout cela n'y est nécessaire ; un peu d'imagination suffit; joignez-y si vous voulez l'étourderie, de la présomption, une certaine facilité de bavarder ou de ne rien dire en beaucoup de mots, et la fortune d'un fat est faite : mais il ne s'agit pas entre nous de ces niaiseries. Comme vous, mon cher Ariste, j'ai entendu cent fois l'éloge que vous venez de faire des passions, et cent fois l'un et l'autre nous avons vu qu'on leur reprochoit d'être sottes, inconsidérées, imprudentes, téméraires, qu'elles se decèlent et se trahissent elles-mêmes ; tout le monde a raison. Les uns

parlent des passions dans le temps qu'elles s'essaient et que, maîtresses encore de leurs mouvemens, elles n'ont que de la chaleur, et non pas de l'emportement. Les autres ne considèrent les passions que dans leur ivresse, lorsqu'elles ne voient plus que l'objet qui les trouble, et ne sont frappées que du bonheur qui les attend. Les premières peuvent être prudentes ; les secondes sont toujours inconsidérées. En effet, plus vous supposerez que nos passions voient de près l'objet qu'elles cherchent ou qu'elles fuient, moins elles sont capables de calculer avec prudence les obstacles qu'elles rencontrent, leurs ressources, et les moyens de réussir.

A l'égard du courage, continuai-je, je ne vous demande pas, Ariste, ce que vous en pensez ; vous me l'avez dit dès le commencement de notre entretien. Si je vous pressois, vous me diriez sans doute que la colère, l'indignation, la vengeance et la haine ont souvent donné de la valeur aux peuples les moins courageux. Vous me citeriez Montagne, qui appele l'amour une passion entrepreneuse de grandes choses ; et toutes les femmes, charmées de l'honneur de faire à leur gré des héros, clabauderont que Montagne à raison. Ensuite

viendra l'éloge de l'avarice qui a soumis le monde aux Romains et l'Amérique aux Espagnols, et qui tous les jours fait courir gaiement un grenadier aux dangers les plus effrayans. Il n'y aura pas jusqu'aux voluptes qui ne fassent aussi des conquérans. Voyez les Scythes, me dira-t-on, qui ne prirent autrefois le parti de subjuguer l'Asie, que pour s'abandonner à des plaisirs que leur climat leur refusoit, et dont ils avoient fait quelqu'essai dans leurs courses. Depuis, les peuples du nord ne firent tant d'efforts pour abandonner leurs forêts et s'établir dans les provinces de l'empire, que parce qu'ils s'étoient dégoûtés par le commerce des Romains de leur ancienne vie. Ils préférèrent le vin à leur bière ; et nos Gauloises, façonnées en dames romaines, leur parurent plus jolies que leurs germaines.

Les passions que je viens de nommer sont propres, j'en conviens, à donner du mouvement à l'ame ; et je vois en effet que les magistrats dans la tribune aux harangues, et les généraux à la tète des armées, s'en servent pour exciter le courage des citoyens et des soldats. Mais je vous suppose, mon cher Ariste, magistrat d'une république, ou général

d'une armée que leurs institutions n'auront pas préparée à vous entendre et vous seconder ; et je vous demande ce que vous ferez de cette valeur éphémère que votre éloquence aura allumée. Vous verrez que le premier danger qui se présentera sera plus éloquent que vous ; vos soldats et vos citoyens seront las de la guerre avant que la première campagne soit finie. Pour moi, je compterois peu sur une pareille valeur. La colère et l'indignation n'ont que des accès passagers ; et la crainte, plus naturelle à notre cœur, est bien plus puissante et plus durable. La vengeance et la haine se lassent aisément quand on se met mal à son aise pour terrasser son ennemi ; ce n'est point en faisant continuellement des efforts et en se tourmentant soi-même qu'on veut constamment se venger. Ces passions, si je puis parler ainsi, donneront un coup de collier ; mais la fortune des états qui se proposent une prospérité durable, doit être ménagée et conduite par des principes constans et qui s'aident tous les uns les autres.

Quel est donc le courage véritablement utile ? C'est celui qui n'est point établi sur les caprices et les saillies des passions, mais sur une politique sage, qui, sachant qu'il n'y

a point de prospérité sans mêlange chez les hommes, se defie de la fortune, reçoit ses faveurs sans orgeuil et ses disgraces sans foiblesse. Je veux qu'elle se soit preparé assez de ressources contre les plus grands malheurs, pour que son désespoir, toujours tranquille, ne soit jamais téméraire. Je cherche ces sénateurs romains qui attendoient majestueusement la mort sur le seuil de leur porte, tandis que les Gaulois sont maîtres de leur ville, ou qui félicitent Varron de n'avoir pas désespéré du salut de la république après la journée de Cannes. Donnez-moi des soldats, non pas qui se précipitent au-devant du danger par l'effort d'une passion brutale et exaltee, mais qui soient persuadés qu'il est doux de mourir pour la patrie. Il faut qu'un soldat soit courageux, parce que le gouvernement qui le rend heureux est digne qu'on le défende au prix de tout son sang. Je veux que le citoyen aime la gloire et dédaigne une gloire aisée. Est-ce en flattant des passions basses ou toujours inconstantes, si elles demandent quelque effort, qu'on rendra cet héroïsme commun? Non, c'est en distribuant avec une extrême économie des récompenses qui élèvent l'ame. Vous aurez alors sans peine, et sans le secours des

des passions que vous implorez, cette excellente discipline qui conserve les armées et donne des succès. L'habileté des soldats réparera les fautes ou les distractions du géneral ; ils seront persuadés qu'ils sont invincibles ; et cette confiance les fera vaincre ou les rendra plus redoutables après une défaite.

Je veux bien croire avec Montagne, que les femmes ont fait de braves gens dans le temps de la chevalerie et des carrousels ; mais aujourd'hui il ne pourroit s'empêcher de rire et de plier les épaules, quand il verroit de petites mijaurées, abîmees de luxe, d'oisiveté, de mollesse et de minauderies étudiées, se persuader bêtement, d'après la lecture de quelques mauvais contes ou de quelques mauvais vers, qu'il ne tient qu'à elles de donner des grands hommes à l'état. Je ne sais pas comment l'amour se faisoit autrefois, mais j'entends dire aujourd'hui de tous côtés que les bonnes fortunes sont à si bon marché, que ce n'est pas la peine d'être un héros pour en avoir. Quoi qu'il en soit, l'amour est nécessairement une passion molle, lache, vicieuse et libertine, qui n'appartient qu'aux sens, dès que les mœurs publiques n'en font qu'un commerce

inconstant et passager de galanterie. Je croirai au pouvoir de l'amour, tant que l'infidélité inconnue dans les mariages sera le dernier des opprobres. En effet, une femme de bien qu'on aime parce qu'on estime ses mœurs, et des enfans dont on est sûr d'être le père, attachent fortement un citoyen à la république. Vous combattez pour le salut de vos femmes, disoient autrefois les généraux à leurs armées; et ce discours animoit leur courage. Aujourd'hui on seroit tenté de se faire battre pour se séparer de la sienne. Je ne sais même si on auroit beaucoup de courage pour ses maîtresses. Je soupçonne presque que non; car elles ont tant de petites qualités aimables et peu naturelles qu'elles ne peuvent plaire qu'à des hommes qui ne valent pas mieux qu'elles. Dans un pays où la réputation avilissante d'homme à bonne fortune est honorée et recherchée, soyez sûr que les femmes n'ont qu'une apparence de pudeur, que les hommes ignorent leurs devoirs, et seront insensibles à la vraie gloire.

Je serai un peu indulgent en faveur de l'avarice, et je ne nierai pas qu'elle n'ait contribué au succès de plusieurs entreprises importantes et difficiles. Cependant, je ne

pousserai pas la complaisance jusqu'à souffrir que des déclamateurs fassent honneur à cette passion des conquêtes des Romains et des Espagnols. Pour nous, Ariste, il me semble que nous devons nous piquer d'un peu plus de justesse dans nos raisonnemens.

Il est vrai que dans les plus beaux temps de la république romaine, le butin et les dépouilles des vaincus n'étoient pas un objet indifférent pour les soldats. Les historiens en conviennent; mais cette avarice étoit subordonnée à la discipline la plus sévère : personne ne retenoit pour lui ce qu'il avoit pris, tout étoit mis en commun, et on prélevoit sur la masse générale ce qui appartenoit au trésor public, ou ce qui devoit servir aux sacrifices et à la construction des temples que le général avoit promis aux dieux. Il faudroit renoncer au sens commun pour penser que la république romaine regardât l'argent comme le nerf de la guerre. Ne sent-on pas que cette misérable politique, qui ne suppose que des mercenaires, ne peut s'associer avec les hautes vertus que les Romains conservèrent jusqu'à la fin de la seconde guerre punique? Quand cette avarice, accrue par les richesses de Carthage, de la Macédoine et de l'Asie, ne connut plus de

bornes, l'amour de la gloire, de la patrie et de la liberté disparut, et la république devint pauvre, parce que les consuls et les préteurs ne firent plus la guerre que pour piller et s'enrichir. Ce qu'on peut dire dans ces circonstances de plus favorable pour l'avarice des Romains, c'est qu'elle ne les empêcha pas d'achever la conquête du monde. Mais quelle en est la raison? C'est que quelque corrompus et quelque différens d'eux-mêmes qu'ils fussent déjà, ils étoient cependant supérieurs en courage, en patience, en lumières et en discipline aux peuples qu'ils attaquoient. Par une suite de cet esprit national qui vit encore quelque temps dans une république après que le germe en fut détruit, les vices des Romains avoient dans leur décadence, je ne sais quelle grandeur qui effrayoit, tandis que les vices bas et timides de leurs ennemis faisoient pitié. Leur ancienne réputation étonnoit les esprits; et ils continuèrent à vaincre jusqu'au moment que leurs richesses leur donnèrent enfin toute la lâcheté des vaincus.

A la bonne heure, que les avanturiers qui découvrirent et conquirent le Nouveau-Monde, n'eussent jamais pu triompher de tous les obstacles qu'ils rencontrèrent, s'ils n'a-

voient été dévorés par la soif des richesses ; mais est-il vrai que Colomb, Cortès et les autres grands hommes qui étoient à la tête de ces entreprises périlleuses, fussent animés par ce vil intérêt ? Suivez l'histoire de la conquête de l'Amérique, et vous verrez quels foibles secours l'avarice fournit à la politique. Les Espagnols se plaignent continuellement d'acheter trop cher la fortune qui leur est promise. Tantôt leur avarice se lasse, tantôt elle se révolte ; elle ôte et donne tour à tour le courage ; mais elle est toujours cruelle, et ne permet enfin aux vainqueurs que de régner sur des provinces désertes ou dévastées. Si les généraux espagnols n'avoient pas été en effet des hommes d'un génie supérieur, et que les Américains ne les eussent pas regardés comme des enfans des dieux, ils n'auroient fait, malgré l'avarice de leur équipage et de leurs soldats, que des expéditions inutiles.

L'avarice, si vous le voulez, inspirera un grand courage ; mais ce grand courage disparoîtra bientôt au milieu des fatigues et des dangers de la guerre, si les richesses se font attendre trop long-temps. Dès que vos héros se seront enrichis, ne vous attendez plus qu'à trouver des lâches. Ce n'est point une

fable que ce soldat de Lucullus dont parle Horace. Au désespoir qu'on lui eût volé tout ce qu'il avoit amassé avec beaucoup de peine, il se précipitoit en furieux au milieu des dangers pour finir son malheur. Au lieu de la mort, il trouva malheureusement la gloire; sa valeur est récompensée en argent, c'étoit déjà la coutume, et une nouvelle fortune a bientôt réparé ses disgraces. Cependant la campagne continue, et pour je ne sais quelle entreprise très-hasardeuse, on a besoin d'un soldat du courage le plus éprouvé. Le tribun ne manque pas de jetter les yeux sur notre héros. Camarade, lui dit-il, voici enfin une occasion telle que vous pouvez la désirer pour couronner tous vos autres exploits. Que fait mon vilain? il demeure immobile. Le tribun insiste, et son éloquence, capable d'encourager le dernier poltron, est perdue. A d'autres, lui répond-on froidement, et pour attaquer votre château, cherchez quelqu'un qui ait perdu son trésor et ne l'ait pas retrouvé.

Mais enfin, mon cher Ariste, comme il ne suffit pas à vos soldats d'être avares pour être invincibles; que deviendrez-vous, quand vous porterez la guerre chez un peuple pauvre

dont le pays ne produit, au lieu d'or, que du fer, des soldats? Repoussé par un échec dans vos provinces, vous trouverez-vous réduit à y faire une guerre défensive? Je vous demande quels grands secours vous tirerez de l'avarice des citoyens? Vos maraudeurs, alors plus redoutables que les ennemis, ne songeront qu'à fuir s'ils ne pillent pas, ou en pillant, rendront le gouvernement odieux, et répandront une consternation générale. Demandez à la république romaine combien l'avarice de ses légions lui devient funeste. Des soldats avares et occupés du soin de s'enrichir n'eurent plus de patrie; tout sentiment d'honneur fut éteint, et il fut égal de piller l'Asie ou l'Italie. Il fut aisé à Sylla, à Marius, à César, à Octave, à Antoine, d'acheter des mercenaires, et de se faire des armées avec lesquelles ils subjuguèrent la république. Les citoyens furent chassés de leur patrimoine; ces confiscations, dont on enrichissoit les soldats, donnèrent un nouvel esprit aux armées; et ces legions, qui, sous les empereurs, murmuroient sans cesse contre la guerre qu'elles faisoient sur les bords du Rhin et du Danube, ou dans les provinces les plus éloignées, ne se lassoient jamais de désirer et de faire la guerre

civile. L'empire fut mis à l'encan ; les révoltes éclatèrent de toute part, et ne permirent pas même de jouir de cette tranquillité malheureuse que devroit du moins donner le despotisme.

Après tout, le courage n'est-il nécessaire qu'à la guerre ? le magistrat et le citoyen n'en ont-ils pas également besoin pour s'acquitter de leurs devoirs nombreux et journaliers, sans foiblesse et sans distraction ? Mais remarquez, je vous prie, que c'est ce courage national qui, formant les mœurs publiques d'une société, doit servir de base et de fondement à sa félicité. Quelque passion basse a-t-elle avili les ames ? soyez sûr que tous nos devoirs nous seront à charge, et que cet avilissement passera jusques dans les armées. Personne, à l'exception des économistes, n'est, je crois, assez bon homme pour penser qu'en nous payant bien chèrement nos vertus, nous en allons regorger : c'est ne pas connoître leur caractère, et si je puis parler ainsi, la culture dont elles ont besoin. Consultez toutes les histoires, elles vous diront que les armées, malgré les reglemens les plus sages, se dégradent à mesure que les mœurs publiques dégénèrent. On a beau multiplier et augmenter

les récompenses, elles ne servent plus qu'à donner de nouvelles espérances au vice, et persuader qu'on peut désormais les acquérir à meilleur marché. Pourquoi? c'est que le courage est la vertu la plus étrangère au cœur humain. Elle est sans cesse combattue par cet instinct qui nous attache à notre conservation, et par toutes les passions qui tiennent plus particulièrement à nos sens et exercent un plus grand pouvoir sur notre entendement.

Sans cette dernière réflexion, mon cher Ariste, j'aurois presque oublié de vous parler de la volupté, dont on veut encore que la politique puisse se servir avec avantage. On prétend même qu'elle peut élever l'ame; et bientôt, je n'en doute pas, on ira chercher à Sybaris des hommes capables de former et d'exécuter des projets grands et difficiles. Je ne serai point étonné que des peuples familiarisés avec la peine, le travail, les fatigues et les dangers, tels, en un mot, qu'on nous peint les anciens Scythes et les Germains, prennent la résolution d'abandonner leurs cabanes et leurs forêts pour se transporter dans d'autres climats dont ils auront entendu vanter l'abondance et les délices. Je ne doute pas qu'avec des mœurs sauvages, ils ne sub-

juguent des nations amollies : mais ce succès est l'ouvrage de l'espérance, et non pas de la volupté. Ce qui me paroîtroit un vrai prodige, c'est que les Scythes, après avoir pris les mœurs efféminées des vaincus, eussent encore été en état de défendre avec courage contre leurs ennemis, leur empire, leur oisiveté et leur mollesse; c'est que les Germains, corrompus par les vices lâches qu'ils rencontrèrent dans les provinces romaines, n'eussent pas perdu une partie de leur courage et l'amour qu'ils avoient pour la liberté. Combien de ces hordes germaniques n'ont-elles pas succombé? et les autres n'ont subsisté que parce que leurs ennemis ne valoient pas mieux qu'elles, et que le nord s'épuisa enfin.

Je me suis étendu fort au long sur l'usage que la société doit faire de nos passions, et j'espère, mon cher Ariste, que vous ne me blâmerez plus d'avoir brûlé l'ouvrage admirable que j'avois commencé. La vérité, comme la vertu, fuit les excès, et toute la morale humaine ne se trouve que dans de sages tempérances qui concilient la sublimité de notre raison et la folie de nos passions. Le stoïcisme n'est point la philosophie des hommes; il nous suppose tout différens de ce que nous

sommes en effet ; avec des argumens on ne nous rendra pas insensibles ; et tandis que nous sommes entourés d'objets qui réveillent sans cesse dans notre ame le sentiment du plaisir ou de la douleur, on ne nous persuadera jamais que tout doit nous être indifférent, à l'exception de l'honnête, qui seul est un bien, et du déshonnête, qui seul est un mal. Quand nous pourrions nous dérober à toutes ces affections, notre sort n'en seroit pas meilleur; nous n'aurions aucun vice, mais nous n'aurions aucune vertu : nous ne serions, pour ainsi-dire, que des statues inanimées et incapables de remplir les devoirs auxquels la nature nous appelle. La philosophie contraire, qui méconnoît, ou plutôt méprise les droits de notre raison, qui exagère ceux de nos sens, et voudroit nous réduire à l'instinct des animaux, n'est pas moins fausse ; les conséquences en sont infiniment plus dangereuses. L'une ignore notre foiblesse, l'autre notre dignité : la vérité est placée entre ces deux opinions. Ne blâmons pas avec Zénon toutes les affections de notre ame, puisqu'elles sont nécessaires ; puisque la nature nous les a données pour nous être utiles et contribuer à notre bonheur ; puisqu'elles peuvent nous

conduire à la vertu, si nous voulons profiter des conseils salutaires de notre raison, qui est le don le plus précieux qu'elle pouvoit nous faire. Mais gardons-nous sur-tout de croire avec les Epicuriens que nous nous conformons aux vues de la nature en obéissant sans réserve à toutes les sensations de volupté ou de douleur que nous éprouvons ; ce seroit nous rabaisser à la condition des brutes. Ne confondons pas les passions naturelles et celles que nous nous sommes faites à nous-mêmes en étouffant les lumieres de notre raison ; ce seroit confondre les vices et les vertus, réduire en système les moyens de nous rendre malheureux en accréditant nos erreurs, et nous ôter jusqu'à l'espérance de nous corriger.

Quand les hommes sortirent des mains de la nature, toute leur sagesse consistoit à se conformer à ses intentions. On le pouvoit alors sans beaucoup de peine ; parce que nos besoins étoient simples, nos désirs modérés, et que notre raison, en un mot, n'étoit point encore séduite par une foule de passions, de préjugés, d'erreurs, de misères, qui sont l'ouvrage du temps et de notre imagination, et sous lesquelles notre raison succombe aujourd'hui. La politique n'avoit alors rien à craindre

des arts indispensables que demandoient et créoient des besoins grossiers ; elle put pendant long-temps les encourager sans danger, tant nous étions loin de cette malheureuse perfection à laquelle nous sommes enfin parvenus. Mais, revenant sur ses pas, elle n'a aujourd'hui rien de mieux à faire, pour réparer ses fautes et nous rappeler à notre devoir, que de nous rapprocher autant qu'il est encore possible de ces anciens temps. La corruption des mœurs publiques s'y oppose invinciblement, je le sens ; mais il subsiste encore des citoyens qui cultivent et écoutent leur raison. Elle leur dira que la morale, pour leur ouvrir la route de la vertu et du bonheur, doit commencer par diminuer leurs besoins, et que la raison, plus libre alors, échappera aux tentations qui l'entourent, et trouvera dans ses privations le calme et la douceur qui fuient les hommes esclaves de leurs sens et de leurs besoins.

Un écrivain très-éloquent, mais qui souvent néglige trop l'examen de ses opinions, a dit que celui qui inventa des sabots mérita la mort; opinion farouche et ridicule! Comment aurois-je la dureté de condamner comme funeste aux hommes un art facile que tous

egalement peuvent exercer, et qui, ne mettant par conséquent aucune différence entre eux, ne blesse point leur égalité naturelle, et n'excitera dans l'ame aucune commotion violente de rivalité, de jalousie, de haine et de vanité? Les arts nécessaires et grossiers unissent les citoyens; les arts superflus et trop perfectionnés les rendent ennemis les uns des autres.

Je ne nie pas que, dans le temps où un peuple déjà corrompu conserve cependant un reste de fierté et de force dans son caractère, on ne puisse profiter de ses vices mêmes pour lui procurer des succès et le faire paroître avec un éclat que l'imbécillité humaine enviera. L'histoire en fournit mille exemples, et c'est-là un de ces phénomènes dont on a le plus abusé pour répandre des erreurs dans la société et les accréditer. Mais quel sera ensuite le bras assez fort pour réprimer et gouverner ces passions exaltees? Quand le successeur d'Alexandre auroit eu tous les talens réunis de Philippe, de Thémistocle, d'Epaminondas et de Lycurgue même, quels moyens lui seroient restés pour ramener des hommes ivres et furieux d'ambition, d'avarice et de luxe, à la pratique des vertus sur lesquelles est établi le bonheur véritable des nations. Que ne puis-

je évoquer les mânes de Cyrus ? Après avoir vu tant de peuples régner successivement dans l'Asie et succomber successivement sous le poids de leur prétendue prospérité, quelles instructions ne nous donneroit-il pas ? Voyez du moins dans Xénophon, comment, ouvrant trop tard les yeux sur sa conduite, il tenta inutilement de rappeler à leurs anciennes mœurs les Perses corrompus par leurs succès. Les délices auxquelles ils se livrent ont déjà pris trop d'empire sur leur esprit pour pouvoir entendre les leçons de Cyrus ; et ce prince, qui ne voit que trop comment les vices naissent les uns des autres, et se prêtent un secours mutuel, prévoit au milieu de sa grandeur la ruine de l'empire qu'il vient d'établir.

En effet, Ariste, les états, à force de passions exaltées, tombent enfin dans cette mollesse et cet anéantissement qui ne laissent aucune espérance de réforme et de salut. Vous avez comparé l'homme à un clavecin ; mais quels sons tirerez-vous désormais de ce ridicule instrument ? Il est dénaturé, il est détraqué, et ne rendra point les sons que vous lui demanderez. En vain, pour me servir de votre expression, connoîtrez-vous le clavier du cœur humain : vous n'y trouverez plus

les touches qui remuoient autrefois les vertus les plus nobles et les plus sublimes, elles sont muettes : vous n'y trouverez pas même les touches des vices qui exigent de la force, du courage et de la constance ; ou elles ne rendront que des sons secs, maigres, discordans et faux.

Telle est en effet la destinée des vices, que les plus bas et les plus vils prennent enfin dans notre cœur l'ascendant sur les autres ; et si je ne me trompe, voici comment s'établit cet empire. Dès que, trompés par une fausse délicatesse, nous avons permis à nos besoins de se multiplier, vous sentez, mon cher Ariste, que notre raison, trompée par de nouveaux plaisirs, doit de plus en plus s'écarter des vues simples de la nature, et tomber chaque jour dans de nouvelles erreurs. Nos besoins particuliers doivent nous rendre moins chers ceux de la république ; et déjà l'amour de la patrie et du bien public, si propre à purifier, si je puis parler ainsi, et anoblir les passions, s'étant affoibli, ne s'occupe plus que nonchalamment de la chose publique ; nous nous concentrons en nous-mêmes, et les passions doivent en profiter pour se procurer plus de liberté, et en moins laisser

laisser à notre raison. Parce qu'il commence à y avoir des riches, il commence à y avoir des pauvres ; les uns vont acheter leurs plaisirs, les autres vont vendre leur industrie. Dès-lors il est nécessaire que la passion de s'enrichir usurpe la première place dans le cœur humain, parce que toutes les autres passions ne peuvent se satisfaire sans son secours et sollicitent sans cesse ses faveurs. L'avarice régnera donc impérieusement sur elles. Mais remarquez que, toujours pauvre au milieu des richesses qu'elle amasse ou qu'elle répand, elle étouffera la voix de la justice, fera disparoître la générosité, et sacrifiera au luxe, à la mollesse, aux voluptés les devoirs de l'humanité. La plus basse des passions imprimera donc par-tout son caractère de dureté, de lâcheté et d'avilissement. Les riches domineront par leurs richesses, et la multitude ayant tous les vices rampans de la pauvreté, admirera avec respect leur prétendue félicité, et croira se rapprocher d'eux par ses bassesses et ses rapines. Tout se dégrade ; à peine quelques hommes, nés pour la philosophie, et qui savent que le bonheur est en nous, et non pas dans les objets qui nous environnent, pourront échapper à la conta-

gion générale ; tout le reste, mécontent d'une sage médiocrité, dont il est indigne de connoître le prix, ne travaillera qu'à se ruiner ou à s'enrichir ; et par conséquent les cœurs seront ouverts à tous les vices les plus opposés aux vertus qui demandent de la force et du courage.

Que doit-il résulter de l'assemblage de pareils hommes ? il n'est pas difficile de le deviner. Les besoins simples de la nature nous rapprochent tous les uns des autres ; ils nous rendent humains, compatissans, hospitaliers ; parce que la nature a répandu assez de biens sur la terre pour nous rendre tous également heureux, si, les partageant avec quelque égalité, nous avions la sagesse de n'en pas abuser. A l'égard des besoins insensés et sans bornes que notre avarice, notre vanité, notre ambition et notre luxe se sont faits, ils nous rapprochent aussi ; mais je l'ai déjà dit, c'est pour nous envier, nous haïr, nous tromper, nous voler et nous dévorer les uns les autres. Qu'attendrez-vous donc d'une politique qui, pour nous délivrer de tant de maux, ne chercheroit qu'à rassasier des passions insatiables, et en feroit ses ministres et les instrumens du

bonheur public, en leur donnant un nouveau degré d'activité?

Mais laissons la politique, mon cher Ariste, et revenant à la simple morale des citoyens, que chacun de nous fasse un retour sur lui-même. Il n'y a aucun homme qui n'ait été la dupe de quelque passion, et s'il se rappelle ces momens de folie, il verra avec surprise qu'il a éprouvé en lui-même tout le trouble et le désordre que les sociétés éprouvent en s'abandonnant aux passions; il verra quelles traces profondes elles ont quelquefois laissées dans son ame, et que ce n'est que faute de puissance et de force, qu'obligé de modérer ses désirs, il a ouvert les yeux sur son égarement et a rendu à sa raison une partie de ses droits. La vie est une mer orageuse et couverte d'écueils; assez heureux pour avoir échappé au naufrage, soyons assez prudens pour ne plus abandonner le rivage où nous avons abordé. C'est-là qu'il faut s'asseoir tranquillement, et méditer sur les erreurs des hommes et les espérances trompeuses que nous donnent les passions.

Plus nous méditerons sur les dangers dont nous sommes entourés, plus l'empire de notre raison s'affermira. Ne craignez pas qu'elle se

lasse de toujours combattre contre les passions. Si je suis assez courageux pour commencer cette guerre, n'en doutez pas, mes premières défaites mêmes m'apprendront en quelque sorte à devenir invincible. L'espérance de vaincre me consolera du malheur d'avoir été vaincu ; je rentrerai en campagne comme ces soldats qui veulent venger un affront ; et je me conduirai avec cette prudence que me donnera l'expérience de mes défaites. Croyez-vous qu'un philosophe n'éprouve aucun plaisir à démêler les ruses dont les passions se servent en voulant l'attaquer? Croyez-vous, s'il réussit à faire passer sous le joug quelqu'une de ces passions impérieuses et accoutumées au despotisme, que son plaisir ne sera pas plus grand, plus pur, plus délicieux que celui de ces conquérans qui sont enfin parvenus à ne laisser à leur ennemi aucune espérance de salut? Le sage dont je vous parle, mes amis, jettera les yeux sur le spectacle que lui présente le monde. Il plaindra sans amertume les insensés qui se tourmentent pour se rendre malheureux, et sentira mieux le prix de la paix et du repos dont il jouit. Sans vanité, il s'applaudira du bonheur obscur qu'il a enfin

rencontré. On diroit que c'est pour l'amuser que la fortune exerce sous ses yeux ses caprices les plus bizarres et les plus cruels. Ces craintes, ces alarmes, ces désespoirs, ces chutes, ces disgraces, ces ruines, dont il est tous les jours témoin, voilà, dira-t-il, les maux auxquels je ne suis pas exposé; dès-lors, son état, tel qu'il soit, ne lui paroîtra-t-il pas préférable à tout cet éclat, à toute cette grandeur que les passions désirent sans les connoître !

En cherchant le bonheur, si je sens en moi de ces passions molles et lâches qui dégradent l'homme, j'appellerai à mon secours ma vanité, qui, se nourrissant de sages réflexions, pourra devenir un orgueil noble et généreux. Si j'éprouve au contraire les secousses de ces passions ardentes et vives qui semblent anoblir l'espèce humaine, je travaillerai à les réprimer, en me représentant les écueils au milieu desquels elles me conduisent, et le terme fatal qui les attend. Enfin, si je sens à peine des passions avortées, c'est alors que pour me donner une ame, j'exciterai ces passions. Je les conjurerai, si je puis parler ainsi, de m'aider à me former un caractère; car en manquer, c'est le pire de tous les

vices. Je vous ai exposé, Ariste, ce que je pense sur les passions. Vous me pardonnez peut-être tous mes longs discours; mais Théante ne me pardonnera pas de l'avoir privé du plaisir d'entendre Eugène. L'heure de la promenade se passe, c'est dommage. A demain, mon cher Eugène, et vous nous dédommagerez de ce que nous avons perdu aujourdhui.

LIVRE II.

De l'ordre, de la dignité et de l'emploi des vertus.

J'ATTENDOIS avec la plus vive impatience, mon cher Cléante, l'heure de notre rendez-vous; vous le croirez sans peine, puisque Eugène devoit nous entretenir de l'ordre et de la dignité des vertus, objet le plus digne d'occuper des philosophes. Ariste et Théante n'étoient pas moins empressés que moi; et nous arrivâmes en même temps au Luxembourg, et avant l'heure que nous avions assignée. Nous commencions cependant à nous plaindre de ne point rencontrer Eugène; lui qui est si exact! dit Ariste: qu'est-il donc devenu? qui peut le retenir? Vous ne sauriez croire, ajouta-t-il, combien, encore tout plein de ce que j'entendis hier sur nos malheureuses passions, je me suis fait de questions différentes sur la nature de nos vertus. J'ai essayé de les arranger, mais à peine ai-je attribué à l'une le premier rang, que j'ai vu les autres se révolter et causer une espèce de sédition. J'en suis étonné;

car la justice et la modestie devoient former leur principal caractère, et servir à concilier leurs intérêts. Point du tout, elles semblent au contraire se faire la guerre avec autant de chaleur que les passions. C'est peut-être, mon cher Ariste, lui dit Théante en souriant, que nos pauvres vertus tiennent toujours trop à nos sens, et ne se séparent jamais de toutes les passions. Il faut attendre Eugène. Mais je crois l'apercevoir; le voici. Je ne me trompe pas, c'est lui: il paroît rêveur; il marche lentement. Nous nous hâtâmes d'aller à sa rencontre: nous l'embrassons, et il ne répond à nos reproches qu'en nous disant qu'il auroit bien mieux fait de ne pas venir nous joindre.

Mes amis, continua-t-il, vous êtes d'étranges gens. Avez-vous bien songé à la peine que vous me donneriez, en me chargeant de ranger et classer, pour ainsi dire, les vertus suivant leur ordre et leur dignité, et de rechercher comment tour à tour il faut s'en servir et les préférer suivant la différence des conjonctures et de nos besoins? Je sens que ce travail est nécessaire pour établir des principes certains en morale; mais plus j'y ai réfléchi, et sur-tout depuis ce que nous entendîmes hier sur la nature de nos qualités sociales et

de nos passions, plus j'ai vu combien ce que vous exigez de moi est au-dessus de mes forces. Au milieu de cette foule d'erreurs et de préjugés qui gouvernent les hommes, que nous respectons par routine, sans nous défier de notre sottise, puis-je me flatter de trouver la vérité ? Qu'elle paroisse, elle blessera nos yeux accoutumés aux ténèbres. La morale, qui devroit être par-tout la même, puisque nous avons par-tout les mêmes besoins, les mêmes sens, les mêmes passions et la même faculté de penser, varie cependant par-tout comme les physionomies. Interrogez un Anglais, un Suisse, un Espagnol, un Allemand, un Turc, un Chinois ; que dis-je ! interrogez au hasard, dans ce jardin, les dix premières personnes que vous rencontrerez, et je gage que telle vertu dont l'un fera le plus grand cas, ne sera comptée pour rien par un autre. J'ai peur qu'il n'en soit de nos vertus comme de nos vêtemens, qu'une mode capricieuse approuve, condamne, rejette et reprend sans savoir pourquoi. Moitié sottise ou paresse d'esprit, moitié habitude ou indifférence pour le bien, on estime, on méprise, on aime, on hait, pour faire comme les autres. Dans quelque circonstauce extraordinaire et écla-

tante, s'est-on bien trouvé d'une vertu ? on ne manquera pas de la regarder comme celle qui doit occuper la première place dans notre estime. Souffre-t-on d'un vice ? on croit sans examen et sans restriction qu'il est le plus grand de tous, et que la vertu qui lui est opposée est la première et la plus nécessaire. C'est ainsi que nous errons à l'aventure, poussés par les tempêtes des passions, sans que notre raison ose même tenter de nous servir de boussole.

N'attendez presque aucun secours des philosophes ; il est rare que les préjugés de leur patrie, de leur éducation et de leur siècle ne passent pas dans leurs écrits. Dévoués ordinairement à quelque système, ils croiroient s'égarer en s'en écartant. Font-ils profession de n'être attachés à aucune école, ils ne balanceront point à donner la préférence à la vertu pour laquelle ils sentent un attrait particulier, ou qui est la plus commode dans le train de vie qu'ils ont embrassé. Tantôt c'est la tempérance, tantôt c'est la justice, le courage, la modération ou l'amour de la patrie qui tiendra le premier rang. Que résulte-t-il de-là ? c'est que, s'engouant pour telle ou telle vertu, on est toujours à la veille de la

pousser au-delà de ses bornes légitimes et d'en faire un vice comme on nous le disoit hier. Surement on n'est pas aussi vertueux qu'on pourroit l'être, quand on ne sait pas estimer chaque vertu ce qu'elle vaut, ou qu'on ne s'est pas fait une théorie pour connoître celles que je ne dois jamais perdre de vue, et celles dont en quelque sorte on peut se séparer en les exagérant ou en les atténuant, selon la différence de nos besoins et des conjonctures où nous nous trouvons.

La morale n'est enveloppée de tant d'erreurs que parce qu'on ne s'est pas fait une bonne méthode pour découvrir la vérité. En considérant l'homme comme soumis à l'empire de Dieu, qui est le premier et le souverain magistrat du monde, comme vivant en société avec ses pareils, et chargé de travailler à son propre bonheur, on a dit avec raison que nous avions des devoirs à remplir envers Dieu, envers notre prochain et envers nous-mêmes. De cette règle générale, dont on ne peut nier la vérité, on a tiré, je crois, des conséquences fausses et dangereuses. On n'a point douté que toutes les lumières du sens commun ne fussent éteintes, si on plaçoit les devoirs que chaque homme se doit à lui-

même à la tête de tous les autres, et qu'on assignât un rang subalterne à ce que nous devons à notre prochain. On auroit cru se rendre coupable de blasphême et du dernier excès d'impiété, que de ne placer Dieu, qui est le premier principe et le dernier terme de tout, qu'après ses créatures.

Cette méthode, qui paroît d'abord la seule raisonnable, est précisément ce qui a produit une grande partie de nos prejugés et de nos malheurs, parce qu'elle n'est point proportionnée à la nature de l'homme. Que devoit-il arriver chez des peuples qui ne sont pas éclairés par la vraie religion, dès qu'ils mettroient la piété, c'est-à-dire, leurs pratiques religieuses, à la tête de toutes les vertus? Ce que vous avez lu dans toutes les histoires, et que, malheureusement, vous ne voyez encore que trop dans tout le monde. On a mis un prix infini à des cerémonies indifférentes par elles-mêmes, et qui n'étoient en effet utiles que parce qu'elles rappeloient les hommes à l'idée d'un être supérieur qui voit tout, qui connoît tout, et qui nous récompensera ou nous punira suivant que nous l'aurons merité. Une philosophie grossière et téméraire, au lieu de commencer par étudier

l'homme, c'est-à-dire, ses qualités sociales, sa raison, ses passions, que la providence a destinées à lui servir de guides dans la route du bonheur, a osé se flatter de connoître les desseins de la providence, et nous prescrire des règles de conduite. Que d'erreurs ! On a donné à Dieu les passions des hommes, leur humeur, leur caprice, leur colère, leur jalousie, leur vanité ; et dès-lors les devoirs de la superstition, et les prétendues vertus qu'elle a favorisées avec le plus d'ardeur, ont rompu tous les liens qui devoient unir les hommes. Rappelez-vous ce que Juvenal rapporte des habitans d'Ombos et de ceux de Tentyre. Sans se porter à ces excès odieux, ces superstitions n'ont été propres trop souvent qu'à multiplier nos vices et faire taire nos remords. On a cru qu'en caressant Dieu comme un enfant, on mettroit des entraves à sa justice, et qu'on jouiroit paisiblement de toute sa bonté. De-là ces expiations, ces sacrifices, ces initiations qui ont perdu la morale. Il étoit trop facile de se rendre innocent pour craindre d'être coupable. On fut indulgent pour des passions qui, en nous rendant injustes envers nos pareils, devoient nous empêcher nous-mêmes d'être heureux.

Les chretiens eux-mêmes, en s'éloignant des beaux siècles de leur naissance, n'ont pas été exempts de ces erreurs. On a persécuté quelquefois son prochain pour plaire à Dieu : on a cru qu'il avoit besoin de nos bras pour défendre la vérité ; et les peuples ont été les dupes du zèle fanatique, ou de l'ambition et de l'avarice des grands qui les menoient au combat. Il s'en faut bien que tous les écrivains qui ont voulu nous instruire de nos devoirs d'hommes et de chretiens aient le sens droit et la vertu de l'abbé Fleury, qui ne les sépare jamais. Les uns n'ont point reconnu nos passions quand elles se sont déguisées sous le voile de la religion; et au lieu de travailler à nous rendre vertueux, ils ne nous ont enseigné par leurs sophismes qu'à nous endormir tranquillement au milieu de nos vices. Les autres, par une rudesse d'esprit qui peut séduire la multitude, et que la religion condamne, loin de nous porter à aimer ces vertus simples et humaines pour lesquelles il est évident que nous sommes faits, et dont la société ne peut se passer, nous ont presque appris à les mépriser. Ces faux moralistes voudroient que nous fussions des

cénobites durs, sauvages, cruels pour nous-mêmes, et inutiles aux autres.

En voilà trop sur de pareils docteurs; mais permettez-moi, mes amis, de vous rappeler la doctrine du père Mallebranche dans son traité de morale. En ne considérant d'abord les devoirs et les vertus de l'homme que relativement à Dieu, tout son ouvrage n'est pour moi, qui me borne à ne savoir simplement que mon cathéchisme, qu'un mélange de théologie, de métaphysique et de dévotion qui m'embarrasse. En disant que toute disposition d'amour corrompt l'ame et la rend digne de la haine de Dieu si son objet est la créature; et qu'au contraire, cette même disposition d'amour la rend juste et agréable à Dieu, si c'est le créateur qui en est l'objet; ce philosophe, dont on ne peut trop respecter le génie et les vertus, ne se fait pas mieux entendre que quand il veut me prouver que je vois tout en Dieu. Comment donc! il seroit possible que cet instinct moral dont il m'a doué, et qui est un de ses plus grands bienfaits, devînt un crime à ses yeux! Le beau moyen de m'inviter à pratiquer les vertus morales, qui doivent nous préparer et nous conduire à des vertus d'un ordre supérieur,

que de m'apprendre qu'un jour je serai précipité avec elles dans les enfers ! Une doctrine si sublime, et qui vraisemblablement n'est point entendue par les docteurs mêmes qui la débitent, n'est point la morale que Dieu destine à gouverner les hommes. Nous n'avons pas besoin de tant de subtilité pour être gens de bien. Au lieu de me conduire et de m'élever jusqu'à Dieu en me faisant aimer ses créatures, si on veut me faire descendre de l'amour de Dieu à l'amour de mon prochain, je crains bien de devenir un enthousiaste et un illuminé avant que ma route ne soit finie. Mon imagination s'échauffera, et ma raison, pleine de mépris pour moi et pour tout ce qui m'environne, ne sera guère disposé à chérir mon prochain.

Je demanderois volontiers à ce docteur qui passe dans l'allée voisine, ce qu'il veut que j'entende quand Mallebranche me dit que mes devoirs envers Dieu doivent se rapporter à ses attributs. Si on me commandoit de m'humilier respectueusement devant la puissance, la grandeur, la sagesse et la bonté de Dieu dont j'aperçois quelques rayons légers, mais qui suffisent pour m'instruire de mon néant ; ma raison, qui connoît ses bornes, obeiroit

avec

avec empressement. Par de-là je sens que je ne puis rien ; je ne vois que la distance infinie qu'il y a entre Dieu et moi, et que tous mes devoirs envers lui consistent à étudier les lois auxquelles il m'a soumis, y obéir avec joie, et me repentir si j'ai eu le malheur de les transgresser. Quand le père Mallebranche m'aura bien mis dans la tête qu'il y a entre les hommes deux sortes de sociétés ; une société de quelques années et une société éternelle, une société de commerce et une société de religion, je crois que l'une me paroîtra vile en comparaison de l'autre. Tandis que je ne suis qu'un homme, je voudrai devenir trop tôt un ange. Sans m'en apercevoir, et peut-être en m'applaudissant de mon erreur, je bouleverserai tout l'ordre établi par Dieu. Je voudrois alors que le père Mallebranche m'apprît comment mes actions, où se retrouve toujours malgré moi le caractère de la foiblesse humaine, se rapporteroient aux attributs de puissance, de sagesse et de bonté que j'adore en Dieu.

Une morale établie sur des principes si peu proportionnés à la foiblesse de notre nature ne nous persuade point ; elle ressemble au stoïcisme, qui, n'étant propre qu'à donner

à l'ame des élans passagers, ne peut produire aucun effet durable et constant dans la société. Ne soyons donc pas étonnés que des pays où la métaphysique dévote de Mallebranche seroit reçue, bientôt ne valussent pas mieux, et peut-être même valussent moins que ceux où des philosophes moins subtils ont prêché des vertus plus humaines. Ces sages enseignoient tout bonnement à leurs compatriotes que les vertus qui font les bons citoyens, les bons pères de famille, les bons amis, les bons maîtres et les bons serviteurs, sont les premières vertus; et que le meilleur moyen de mériter la faveur du ciel, c'étoit d'être utile aux hommes. L'esprit s'ouvre avec joie à cette doctrine, et le cœur la dévore; dès-lors je vois les hommes s'unir, s'aimer, se secourir et se protéger mutuellement. Avec la doctrine de Mallebranche, vous ferez quelques hommes vertueux pour eux-mêmes, amis de la retraite, mais inutiles à la société; et la philosophie plus humaine dont je parle fera des Aristide, des Epaminondas, des Socrate, des Decius, des Fabricius, des Camille et des Scipion.

Il le faut avouer cependant; ces philosophes qui, en nous prêchant une sorte d'abnégation de nous-mêmes, nous invitoient à nous

sacrifier au bonheur de nos concitoyens, étoient encore bien éloignés du véritable et premier principe de la morale. En effet, quel etrange langage pour un être, comme on nous le disoit hier, qui s'aime nécessairement, qui veut sans relâche être heureux, qui rapporte tout à lui, et qui, dans toutes ses actions, consulte son avantage particulier! Ces anciens philosophes n'auroient pas mieux réussi que Mallebranche, si leurs républiques, mieux instruites qu'eux, n'eussent pas disposé de telle façon leurs lois, leur gouvernement et leur police, que chaque citoyen ne pouvoit se rendre heureux, qu'autant qu'il paroissoit en quelque sorte s'oublier, pour ne s'occuper que du bonheur public. Chaque vertu avoit une récompense certaine, et les mœurs publiques, en un mot, étoient telles que c'étoit pour son avantage particulier que chaque citoyen pratiquoit, autant que ses forces le permettoient, ces vertus héroïques qui nous étonnent, et qui nous paroissent presque des mensonges. Mais remarquez, je vous prie, que ces philosophes perdirent leur éloquence et n'eurent plus de proselytes, lorsque les mœurs se dépravant par l'avarice et le luxe, la politique perdit l'art de forcer

chaque citoyen à chercher son bonheur particulier dans le bonheur public.

Ce n'est point, mes amis, hors de nous-mêmes que nous pourrons trouver les premières règles de la morale; elles sont dans mon cœur; c'est-là que je dois les étudier. Je serai entendu de tout le monde; je convaincrai, je persuaderai, j'encouragerai la vertu, je ferai frissonner le vice, quand je dirai à l'homme : Vous êtes fait pour travailler à votre bonheur, vous devez le préférer à tout, c'est-là votre règle; c'est-là votre boussole. Si vous pouvez vous suffire à vous-même, si votre bonheur ne dépend que de vous, s'il peut être l'ouvrage de vos seules mains, ne songez qu'à vous; que tout le reste soit à votre égard comme s'il n'existoit pas : quand vous vous serez satisfait, vous aurez rempli tous vos devoirs.

Mais, mon cher ami, dirai-je à l'élève que je veux instruire, descendez en vous-même; qu'une folle présomption ne vous aveugle pas, et pour régler votre conduite, étudiez et apprenez quelle est votre condition. Quels désirs ardens et exagérés ne sont pas toujours prêts à s'élever dans votre cœur et troubler votre raison? Cependant, foible,

borné, ne pouvant suffire seul à vos besoins, obligé de vous fuir quelquefois vous-même, pour vous retrouver avec plus d'avantage ; voyez combien de liens vous attachent et vous soumettent à tous les objets qui vous entourent. Toujours nécessité à vous servir de mains étrangères, pour élever l'édifice de votre bonheur, n'oubliez donc jamais que vous ne pouvez travailler à ce grand ouvrage qu'avec le secours d'autrui. Vous êtes homme ; mais je le suis aussi, et nos droits sont égaux. Si vous me blessez, je vous offenserai. Si vous voulez vous rendre heureux à mes dépens, ne vous attendez pas que j'y consente. Entrons donc en négociation ; ne cherchons point à nous tromper ; plus nos conditions seront égales, plus nos secours mutuels nous seront avantageux ; je défendrai votre bonheur et vous défendrez le mien.

Voilà le traité d'alliance perpétuelle que la nature a rendu nécessaire ; parce qu'elle vouloit nous réunir en société. Tous les hommes doivent l'observer religieusement, puisqu'il lie, unit et confond le bonheur général de la société et le bonheur particulier de chaque citoyen. C'est donc de-là que je dois tirer

toutes les règles de la morale. Cette première vérité commence à me rendre suspectes les affections qui tendent à me séparer de mes semblables, ou qui, plus vicieuses encore, m'invitent à affecter sur eux un empire qui ne m'appartient pas. Ma raison, alors plus libre, est plus en état de connoître ses devoirs et de jouir de ses droits. Combien ne suis-je pas disposé favorablement envers mes pareils, quand je les regarde comme les instrumens précieux de mon bonheur. C'est alors, que, m'élevant de la créature jusqu'au créateur, qui est le premier principe et le dernier terme de tout, je le regarde comme le protecteur et le garant de l'alliance qu'il a établie entre les hommes. Cette pensée agrandit, fortifie ma raison, et soulage les peines de mon cœur. Combien Dieu ne doit-il pas me paroître grand, bon, sage et aimable, quand je vois qu'il m'ordonne simplement d'être docile aux conseils de ma raison, et qu'il me récompensera dans une éternité de siècles de l'attention que j'aurai eue à me rendre heureux dans le cours passager de cette première vie !

Si ces réflexions sont vraies, poursuivit Eugène, nous voilà débarrassés de ces vertus stoïques que l'orgueil a imaginées. Elles peu-

vent quelquefois donner du ressort à l'ame, mais elles ne peuvent point servir de principe constant à la morale. Elles nous découragent en nous montrant une perfection à laquelle nous ne pouvons atteindre; et la morale, au contraire, pour nous être utile, doit nous donner l'espérance de parvenir au terme qu'elle nous propose. Ne parlons plus de la doctrine trop métaphysique de Mallebranche; car, pour convaincre l'esprit, il faut commencer par intéresser le cœur. N'oublions donc pas qu'étant composés de deux substances aussi différentes que l'esprit et la matière, mais entre lesquelles la puissance divine a établi des relations constantes et nécessaires, la morale, en travaillant à notre bonheur, doit toujours penser qu'il est composé de parties différentes qu'il faut concilier. Qu'elle recherche donc avec soin quelles sont les vertus les plus propres par leur nature à établir cette paix de l'ame que nous désirons, mais si souvent troublée par la révolte de nos sens.

Si les hommes étoient capables de posséder une vertu dans toute sa perfection, il seroit inutile de rechercher quelle est la vertu qui, par sa nature contribuant le plus à notre bonheur, devroit être placée la première en ordre

et en dignité. Quelque peu importante, quelqu'obscure même que cette vertu pût paroître, je la placerois à la tête de toutes les autres. Pourquoi ? c'est qu'une seule vertu parfaite suffiroit à mon bonheur et à tous mes devoirs. En effet, toutes les vertus ne se tiennent-elles pas en quelque sorte par la main ? n'ont-elles pas toutes besoin les unes des autres ? ne se prêtent-elles pas toutes un secours mutuel ? Choisissez, je vous prie, telle vertu que vous voudrez, et dès que vous la supposerez parfaite dans un homme, vous verrez qu'elle emploie, pour ainsi dire, à son service toutes les autres vertus. Prenez, par exemple, l'économie. Si elle ne sait pas varier sa marche et ses procédés suivant la différence des conjonctures, des besoins et des bienséances, elle marchera à tâtons, et sera tour à tour ternie par les souillures de l'avarice ou de la prodigalité. Elle s'écartera souvent de la ligne étroite qui lui est assignée, si elle n'implore pas continuellement l'assistance de la frugalité, de la prudence, du courage, de la générosité et de la justice. Ce n'est pas tout, entrez dans un examen plus profond de la composition des vertus, de leur liaison et de leurs rapports ; et vous jugerez que l'économie a besoin de

celles qui lui paroissent les plus étrangères. Quelle est donc la cause de cette liaison ou de ces rapports que je n'aperçois qu'avec peine ? c'est que ces vertus éloignées, et pour ainsi dire étrangères, contribuent cependant à défendre, soutenir et protéger les vertus plus voisines, et dont l'usage et la pratique sont immédiatement nécessaires à l'économie.

Mais que nous sommes loin de posséder une vertu dans toute sa perfection ! Vous vous le rappelez sans doute, mes amis ; on nous fit voir hier combien notre sagesse est foible, chancelante, trompeuse et mêlée de vices. Nous marchons dans un sentier très-étroit, raboteux, obscure, glissant et entouré de précipices ; nous naviguons sur une mer inconnue, orageuse et couverte d'écueils ; enfin, pour parler sans figure, l'homme, il est vrai, porte en lui le principe de toutes les vertus : mais il est également vrai qu'il porte encore en lui le principe de tous les vices. Nous sommes entourés d'une contagion générale ; la séduction de l'exemple semble tout dénaturer, et nous empêche de rougir de nos actions. Souvent le vice nous séduit en se cachant sous un masque trompeur, et nous l'approuvons sans le connoître. Quelquefois il paroît

si doux, que nous ne demandons pas mieux que de succomber. Quelle est donc la vertu qui doit me servir à la fois de flambeau et de rempart? Dans cette situation, quelle est donc la vertu que je dois principalement implorer, et qui me sera la plus utile?

C'est sans doute cette raison éclairée que nous appelons prudence, et dont Cicéron nous fait sentir tout le prix, en disant que c'est elle qui nous fait remonter jusqu'aux causes, étudie leur influence et en prévoit les effets : *vivendi ars est prudentia.* Elle compare les objets, les dépouille des apparences trompeuses qui semblent quelquefois les confondre, et profite du passé et de l'avenir pour ne se point égarer dans le moment présent. Embrassant, en un mot, tout le cours de la vie, elle prépare et nous fournit tout ce qui nous est nécessaire : *prudentia sine quâ ne intelligi quidem ulla virtus potest.* La prudence est donc le fondement et l'appui ou le soutien de toutes les autres vertus. Si je n'ai pas accoutumé ma raison à réfléchir et à calculer les avantages et les inconvéniens des désirs qui me sollicitent, qui m'apprendra à me défier des objets qui m'entourent? qui m'apprendra, ce qui est bien plus difficile, à me défier de

moi-même et des passions qui emprunteront le voile de quelque vertu pour me mieux séduire ? C'est la prudence seule qui s'est accoutumée à juger de ce que je dois faire dans le moment présent, par l'avenir qui va lui succéder ; elle seule peut dissiper les illusions dont je suis assiégé. Ebloui par un plaisir présent ou de fausses espérances, je n'apercevrai point, sans son secours, les liens secrets des vertus et des vices ; et malgré les règles sévères de morale que je me serai prescrites, je flotterai éternellement entre l'erreur et le repentir.

Mon cher Eugène, dit Ariste en l'interrompant, je ne comprends pas trop pourquoi vous n'attribuez pas à la justice le premier rang. Votre prudence, à proprement parler, est moins une vertu qui dirige les mouvemens de notre cœur, qu'une habitude que notre esprit a contractée d'après l'expérience, de peser les choses, d'en prévoir les suites, et conséquemment de juger de ce que nous devons espérer ou craindre, fuir ou rechercher. Rien n'est plus rare dans le monde que cette sagesse. Vous le savez, soit par la faute de la nature, soit par la nôtre, la plupart des hommes sont incapables de penser par eux-mêmes. Eh ! comment donc la prudence, si

étrangère parmi nous, pourroit-elle servir de fondement à la morale dont aucun homme ne peut se passer ? Ne seroit-il pas mieux d'accorder le premier rang à une vertu qui seroit plus à notre portée, à la justice, par exemple ? Les esprits les plus grossiers ou les plus superficiels peuvent en connoître le prix. Je n'ai pas besoin de longues méditations pour me convaincre que je ne dois pas faire à autrui ce que je ne voudrois pas qui me fût fait ; et que j'ai tort d'exiger des autres les mêmes devoirs que je ne veux pas leur rendre. Voilà, si je ne me trompe, la source du bonheur public et du bonheur particulier.

Fort bien, Ariste, repartit Eugène ; mais permettez-moi de vous faire observer que quand, au lieu de ce simulacre de justice dont nous nous contentons, nous aurions cette justice primitive et impartiale qui n'admet aucune différence entre des êtres que leur auteur a créés avec les mêmes droits, et qui doivent vivre par conséquent dans la plus parfaite égalité, je ne pourrois pas encore adopter votre opinion. Cette justice parfaite, si nous la possédions, seroit l'ame, il est vrai, et le lien de la société, et feroit le bonheur de chaque citoyen ; mais ne devrois-je pas me

demander comment nous pourrons la conserver ? Je serois témoin de tous les efforts que feroient les passions pour la bannir. Tantôt par la fraude et tantôt à force ouverte, je verrois les hommes abuser de leurs avantages, affecter des prérogatives, se faire des pretentions, établir de nouveaux droits. Au milieu de ces troubles ou de ces dissentions, ne devrois-je pas craindre que la justice ne fût opprimée ? Pour venir à son secours, j'aurois donc besoin d'une vertu antérieure, c'est-à-dire, de la prudence qui m'aura appris à connoître la nature des passions, à prévoir leurs entreprises, et à étudier les moyens de les gêner par de sages établissemens et des lois salutaires.

Nous ne possédons plus aujourd'hui que ce fantôme de justice que nous nous sommes fait. Toute imparfaite qu'elle est, elle doit nous donner du moins cette espèce de bonne foi que conservent entr'eux les brigands qui ne veulent pas se détruire. Elle suspend le cours des vexations, des rapines, des brigandages et des tyrannies, et nous ordonne de nous en tenir aux injustices que l'avarice et l'ambition ont imaginées, que le temps et l'habitude ont consacrées et rendues enfin tolé-

rables; mais qu'on ne peut laisser plus libres sans multiplier le nombre des malheureux et mettre la société sur le penchant du précipice. Auriez-vous le courage, mon cher Ariste, de mettre une pareille justice à la tête de toutes les vertus humaines ? Telle qu'elle est, n'a-t-elle pas besoin d'une autre vertu qui la précède, qui la dirige, qui la guide, qui la soutienne dans sa décadence et qui la protége ? Après que les hommes ont tout déguisé, tout altéré, tout corrompu, notre justice, si capricieuse et si incertaine, conservera-t-elle ces traits frappans qui la font reconnoître ? Sans nous en appercevoir, ne nous laisserons-nous pas tromper par les promesses de nos passions ? Portés naturellement à fuir le mal et à courir après l'image du bonheur, serons-nous capables de pratiquer, je ne dis pas les règles les plus austères, mais les plus communes de la justice, si le flambeau de la prudence ne nous précède pas ? N'en doutez pas, nous ne conserverons ces restes malheureux de justice, qu'autant que les chefs ou les magistrats des nations travailleront sans relache à s'opposer aux progrès de l'imprudence des citoyens. Quel est donc le devoir d'un philosophe qui veut se rendre heureux ? c'est

de se défier prudemment de lui-même, et sans faire trop de cas des plaisirs qui le sollicitent ou des peines qui le rebutent, d'avoir toujours devant les yeux le dernier terme où doivent le conduire ses différentes affections.

La prudence, dites-vous, Ariste, est la vertu la plus rare chez les hommes; mais il me paroîtroit fort extraordinaire que cette rareté en diminuât le prix, et que par des réflexions on ne cherchât pas à la rendre plus commune. La plupart des hommes ont trop peu de raison pour pouvoir être prudens. J'en conviens encore; mais ils sont disciplinables; ils adoptent les idées, les coutumes, les mœurs qu'on veut leur donner : et pourquoi votre politique, Ariste, que vous aimez tant, néglige-t-elle de donner une prudence routinière à la multitude qu'elle gouverne? Pour rendre plus familières les vertus dont on ne peut se passer, que ne travaille-t-on à les orner et à les rendre aimables? Pour nous éloigner du vice, que ne le rend-on méprisable? Mais pour les personnes que la nature a traitées plus favorablement, qui sont capables de raisonner, de méditer, et qui veulent s'occuper sérieusement de leur bonheur, qu'elles soient elles-mêmes leur propre législateur.

Est-il pour elles quelque chose de plus important que cette prudence qui nous apprend à nous connoître nous-mêmes et à découvrir dans cette foule de plaisirs et de peines qui nous assiégent, ce que nous devons rechercher ou fuir. Si je voulois, il me seroit aisé de vous prouver qu'il n'est point de plaisir plus pur, plus délicieux, que celui que nous procure une raison éclairée sur nos devoirs.

Remarquez, je vous prie, mon cher Ariste, que cette vertu est d'autant plus digne d'occuper le premier rang, qu'elle peut se pratiquer sans effort, et que ses réflexions, ses lenteurs, ses examens, ses recherches, ne sont point à charge à un homme accoutumé à se servir de sa raison, parce qu'elle nous propose toujours pour objet ou notre sûreté ou notre bonheur. La pratique de la plupart des vertus exige des sacrifices. Il faut presque toujours prendre sur soi et mortifier quelque passion pour être vertueux. Si je veux être juste, je suis obligé de combattre mon orgueil, ou de renoncer à des avantages qui rendront ma situation plus agréable. On n'est point tempérant sans quelque effort. Pour être modeste, liberal et courageux, il faut livrer un combat ; il faut résister à mille petites passions

sions toujours renaissantes, et dont on ne peut, une fois pour toutes, étouffer le germe incommode. La prudence, au contraire, ne coûte rien quand on a contracté l'habitude de ne point agir sans examen. Ce n'est point en nous faisant des sermons qu'elle nous invite au bien. Pesez, dit-elle, les avantages et les inconvéniens avant que d'agir ; je ne vous demande que de n'être pas un etourdi. Voilà sans doute des plaisirs présens que vous offre la passion dont vous êtes aiguillonné ; mais combien dureront ces plaisirs ? ne s'évanouiront-ils pas bientôt pour faire place à des regrets, à des remords, à des reproches et à des chagrins ? Je vous laisse ma balance entre les mains : pesez. Ce n'est point par humeur que je m'oppose quelquefois à vos desirs, c'est pour vous empêcher de faire un mauvais marché.

Vous voyez donc, Ariste, que Cicéron a eu raison de dire que la prudence est la première des vertus, et j'espère que vous me permettrez de ne placer la justice qu'en second rang. Quelle que soit aujourd'hui la dépravation de nos mœurs, il faut du moins, mes amis, résister avec courage au torrent, et faire tous ses efforts pour se rendre plus familières

deux vertus sans lesquelles il ne peut y avoir de bonheur. La méthode la plus sûre, je crois, pour y réussir, c'est d'examiner avec soin combien chacune des autres vertus contribue à rendre, si je puis parler ainsi, notre prudence plus prudente et notre justice plus juste : et c'est suivant les différens secours qu'elles me fourniront, que je les placerai dans un ordre plus ou moins élevé.

Si je ne me trompe, la première de ces vertus, c'est la tempérance, et par ce mot, je n'entends pas seulement la fuite ou l'absence des voluptés, mais encore cette modération de l'ame, le *nil admirari* d'Horace, qui s'étend sur tout et embrasse tous les objets qui peuvent nous émouvoir avec assez de force pour égarer notre raison. Veut-on affermir aussi solidement qu'on le peut sa malheureuse et chancelante probité, c'est à cette tempérance ou à cette modération qu'il faut tâcher de s'accoutumer. Ce doit être là notre principale étude ; ce doit être notre étude journalière ; j'ose même dire qu'elle n'est pas difficile, quand on est né avec une fortune qui peut suffire aux besoins de la nature. En voyant le luxe et le faste des grands et des riches, n'a-t-on aucun plaisir à se dire : Que de choses dont je n'ai

pas besoin, et dont je ne suis point l'esclave! Soulevez le voile brillant qui les couvre, que découvrirez-vous? Je n'ose vous le dire; et vous parviendrez bientôt à n'envier ni leurs grandeurs ni leurs richesses, qui les rendent si petits et si pauvres.

Cette vérité me paroît si claire, qu'il me semble qu'elle n'a pas besoin de preuve; mais elle est si importante que, dussé-je vous ennuyer par mes reflexions, je ne pourrois l'abandonner sans peine. Votre philosophie peut se suffire, mes amis; mais je songe à moi, et je me suis fait une espèce de loi de ne négliger aucune occasion de me dire combien il est important de diminuer ses besoins et d'apprendre à se contenter de peu; car nous portons en nous-mêmes un fonds de sottise et de convoitise qui nous invite incessamment à former de nouveaux désirs, sans nous douter de l'insipidité qui doit succéder à la jouissance; et pour nous débarrasser de ce poids accablant, passant des desirs insensés en desirs plus insensés, l'ame, toujours dupe et lasse de tout, tombe enfin dans un stupide engourdissement.

Sans avoir encore atteint la perfection de la temperance, il me semble que les réflexions

dont je me nourris et les efforts que je fais pour vaincre mes passions, commencent à répandre un certain calme, une certaine paix au-dedans de moi-même ; et dès-lors vous jugez que ma raison, à l'abri de toute secousse trop violente, est dans une situation favorable pour juger avec équité de tout ce qui peut m'affecter. Moins dupes des préjugés et des erreurs qui nous sollicitent et nous entraînent dans quelque faute, nous sommes donc disposés à être plus prudens. Nous sommes justes aussi avec moins de peine : car si j'ai réussi à prescrire des bornes à mes desirs ; si j'ai appris à me contenter de ma fortune présente ; si je trouve dans ma médiocrité des plaisirs qui me suffisent ; quel motif aurai-je pour violer la justice à l'egard de mon prochain ? Les grandeurs et les richesses ne me paroissent qu'un embarras ; je n'aurai aucune humeur contre les grands et les riches, et je rendrai même à leur vanité les petits devoirs qu'elle exige avec une sorte de religion. Ce sont des enfans, me dirai-je, ils s'amusent de leurs joujoux, et la philosophie ne les corrigera pas [illegible]. En un mot, mes amis, la tempérance [illegible] plus précieuse, qu'elle [illegible] nuisible. C'est peut-être

la seule vertu qui ne connoît point d'excès, parce que, n'étant point placée entre deux vices, elle n'en contracte jamais la souillure.

J'ai toutes les peines du monde à croire à l'exacte probité de ces personnes inquiètes, intrigantes, qui se tracassent pour changer une fortune qui n'est pas mauvaise. Leur prudence ressemble terriblement à la finesse, à la ruse, à la bassesse, et de-là il n'y a pas loin à la fraude et à la servitude. Sera-t-on attaché avec bien de la force aux règles de la justice, quand il suffit de faire un tort léger à son prochain pour obtenir une chose qu'on s'est accoutumé à désirer avec ardeur? Dès qu'on n'a pas une extrême délicatesse sur les moyens de changer sa fortune, on n'en aura bientôt aucune. Les grandes richesses sont si utiles à tant de passions différentes, et si inutiles à la pratique de la vertu et au bonheur, que si elles ne sont point par elles-mêmes un grand mal, je ne puis m'empêcher de les regarder comme la source d'un grand mal, parce qu'elles aiguillonnent, irritent, enflamment toutes les passions, et qu'il est impossible de combattre toujours et de n'être jamais vaincu.

Je ne suis point de l'avis de Sénèque, il étoit

trop riche pour que les éloges qu'il fait de la pauvreté fussent bien sincères. Il a beau me dire que Caton possédoit des richesses et n'en étoit point possédé; qu'il les recevoit dans sa maison et non pas dans son cœur : cela pouvoit être bon pour Caton ; car il y a des hommes qui, par la force de leur ame, sont hors de toute règle; mais ces belles phrases ne prouveroient rien pour un autre. Je crois qu'une grande fortune pourroit fournir au sage des stoïciens plus d'occasions d'exercer ses vertus ; mais je crois que ce sage n'a jamais existé. Le sage, ajoute Sénèque, jouit de sa fortune et la perd sans chagrin. Je l'en félicite; mais pour moi, je n'ai pas l'honneur d'être un sage : je sens que je ne perdrois sans chagrin que les choses que je me suis accoutumé a regarder comme superflues. C'est pour cela qu'il importe si fort, Ariste, à la bonne politique de bannir d'un état et la grande pauvreté et les grandes richesses; car, dans l'une et dans l'autre extrémité, il est également difficile, ou peut-etre impossible, d'être prudent, juste, tempérant et modéré.

Mais, parce que la tempérance nous laisse toujours exposés à quelque tentation dangereuse et à quelque secousse violente, à moins

qu'elle ne soit portée, comme dans Diogène, à son plus haut degré de perfection..... Quoi donc ! dit brusquement Ariste, vous iriez jusqu'à nous proposer pour modèle un cynique qui déshonoreroit la philosophie ? Où voulez-vous donc nous mener ? Par-tout où le bon sens et la force de la vérité me conduiront, répondit Eugène en souriant. Ce n'est pas, ajouta-t-il, l'homme capricieux et bizarre qui bravoit toujours avec faste les mœurs publiques et rendoit souvent la sagesse ridicule que je prétends louer. Mais pourquoi n'admirerois-je pas un homme assez courageux pour préférer son tonneau à un palais, qui, connoissant si bien la misère des choses humaines, s'élevoit au-dessus d'Alexandre ; n'avoit que faire de ses bienfaits ; dédaignoit sa puissance, et sur-tout qui brisa sa tasse en voyant un enfant qui buvoit dans le creux de sa main ? Alexandre dit que s'il n'étoit pas Alexandre, il voudroit être Diogène. Mais croyez-vous que ce philosophe eût dit qu'il auroit voulu être Alexandre s'il n'eut pas été Diogène.

Quoi qu'il en soit de mon cynique, on ne peut nier que la tempérance ne soit une vertu très-difficile à acquérir et à conserver. Nous naissons tous avec la passion de multiplier et

d'augmenter nos commodités et nos plaisirs ; et notre esprit, trompé par de fausses apparences, n'approuve que trop les malheureuses recherches qui, en nous rassasiant, émoussent notre goût. Plus les mœurs se corrompent, plus les tentations deviennent fortes ; et il faut se prémunir à la fois et contre soi et contre les exemples scandaleux qui ne sont que trop propres à nous familiariser avec le mal. Quelle est donc la vertu qui nous est alors la plus nécessaire ? c'est, je crois, le courage. Sans son secours, nous n'oserons point avoir raison contre tout le monde. Nous serons ébranlés et enfin vaincus par l'opinion publique. Nous ne serons ni prudens, ni justes, ni tempérans, de peur de passer pour des pedans, des esprits timides, bas, rampans ou peu délicats ; et cette disposition molle de l'ame, où ne peut-elle pas nous conduire ?

Voilà, si je ne me trompe, les quatre vertus qui, étant entr'elles d'un ordre et d'une dignité différente, ne peuvent cependant se passer les unes des autres. La prudence, qui doit être l'ame de toutes les vertus, ne peut avoir quelque distraction, sans que la justice, la tempérance et le courage n'en souffrent. La justice, ou trop sévère ou trop indulgente,

n'aura plus une marche inflexible et constante. La tempérance ne se permettra pas d'abord des excès; mais des fautes légères en apparence, avec lesquelles on se familiarise, nous rendront de jour en jour plus nonchalans, et ouvriront enfin la porte aux abus les plus intolérables. Le courage dégénérera comme la justice et la tempérance, et d'erreur en erreur parviendra insensiblement à n'être plus qu'une dureté farouche, ou cette effronterie impudente qui ne rougit de rien et se glorifie enfin de ses excès. Si l'une de ces trois vertus s'égare, la prudence elle-même ne s'égarera-t-elle pas à leur suite ? Se croyant trop sévère, elle sera moins attentive sur elle-même; son attention se lassera, et déjà contente de prévoir froidement les abus, elle croira trop tôt qu'il n'est plus temps d'y remédier. Qu'il seroit intéressant de suivre cette chaîne par laquelle la providence a voulu que toutes les vertus fussent liées ensemble pour se prêter un secours mutuel, et de connoître cette alliance monstrueuse que les vices ont contractée, et dont ils n'observent que trop religieusement tous les articles !

Je vous le demande, mes amis, dans la decadence de ces vertus supérieures dont je

viens de parler, quel sera le sort de ces vertus subalternes dont chacun de nous a besoin à chaque moment, et qui décident des mœurs publiques d'une nation? L'économie ne croira-t-elle pas se perfectionner en se rapprochant avec dureté de l'avarice, ou en se prêtant avec mollesse aux fantaisies d'un luxe naissant? Ce que je dis de l'économie, il faut le dire de la générosité, qui n'est si souvent qu'un vice qui flotte entre l'avarice et la prodigalité.

Que penserai-je de la clémence, de la patience, de la bienfaisance, de la reconnoissance? Sans doute que ces vertus, dont l'usage est journalier, sont d'un prix infini; mais si la clémence dégénère en paresse, en indifférence, en mollesse, en foiblesse, elle énervera toutes les autres vertus dans un simple citoyen, et l'empire des lois dans une nation. On sera étonné qu'une vertu qui doit nous unir et nous rendre plus chers les uns aux autres, amène l'anarchie dans les familles, rompe les liens de la société générale, et hâte la corruption des mœurs. Qu'il y a loin de cette patience noble qui se soumet courageusement à la nécessité, à cette patience timide qui souffre avec stupidité des maux dont on peut se délivrer! La patience, qui est une vertu,

ne se trouve que chez les hommes qui ont de la force dans l'ame, du courage et des mœurs. Telle étoit celle des Romains dans les beaux siècles de leur république. La patience, qui est un vice, n'est malheureusement que trop commune ; elle ôte jusqu'au désir et à l'espérance de se corriger : telle étoit la patience de ces derniers Romains qui souffroient tout, pourvu qu'on leur donnât du pain et des spectacles.

La bienfaisance mérite d'occuper un des premiers rangs parmi les vertus subalternes, parce que nos besoins sont toujours renaissans, et qu'elle est très-propre à unir étroitement les citoyens. On ne peut en effet trop estimer cette vertu, lorsque, n'agissant ni par boutade, ni par caprice, ni par engouement, elle se laisse conduire par le discernement et la prudence. Mais ne commencerez-vous pas à la mépriser, quand elle commencera à devenir un abandon inconsidéré des choses, et que, prodiguant tout, parce qu'elle n'a la force de rien refuser, elle avilira ses bienfaits et ceux qui les recevront ? Dans les siècles corrompus, la bienfaisance ne devient que trop souvent un trafic honteux. On donne pour recevoir ; on vend ses bienfaits ; on paroît généreux,

parce qu'on est avare ; on est généreux, parce qu'on veut corrompre. Cette bienfaisance perfide est d'autant plus dangereuse, qu'elle conserve le masque d'une vertu. Elle rend suspecte la vraie bienfaisance, et par-là détruit ou du moins affoiblit dans tous les cœurs le sentiment de la reconnoissance; car on reconnoît mal des bienfaits qui ont été mal donnés. Pourriez-vous me dire, mes amis, quel est le plus grand vice, ou de cette ingratitude qui suppose une ame de bronze, ou de cette reconnoissance niaise et stupide qui, nous rendant l'esclave de notre bienfaiteur, nous dispose à servir d'instrument à tous ses travers et à tous ses vices?

Il seroit trop long d'entrer dans le détail de toutes les vertus dont nous avons besoin; bornons-nous, si vous le voulez bien, à l'examen de l'amour de la patrie, de l'amour du bien public, et de l'amour de la gloire. Ce sont là les vertus qui brillent avec le plus d'éclat dans l'histoire : en effet, avec quelle admiration, si on a quelque chaleur et quelque honnêteté dans l'ame, ne lit-on pas les vies des hommes illustres de Plutarque ! Mais malheureusement ces trois vertus, que je placerois presque sur la même ligne que la prudence,

la justice et la tempérance, par les grands effets qu'elles sont capables de produire, ont toujours été frelatées chez les hommes. Pourquoi ? c'est qu'à l'exception de Lacédémone, où Lycurgue leur avoit prescrit les règles les plus sages, l'opinion publique en a décidé par-tout ailleurs. Des gouvernemens propres à remuer fortement le cœur humain ont fait naître l'amour de la patrie, du bien public et de la gloire, avant que de s'être fait des idées justes sur la manière dont on doit aimer sa patrie, et sur la nature du bien que le citoyen doit se proposer et de la gloire qu'il doit désirer. En admirant les Athéniens et les Romains, peut-on s'empêcher de les plaindre, lorsqu'on voit que, ne se proposant qu'une fausse gloire et une fausse prospérité, ils servent mal leur patrie qu'ils idolâtrent, et à force de peines, de travaux et d'héroïsme, hâtent sa décadence et sa ruine.

Pour juger de l'estime qu'on doit à ces vertus, et du rang qui leur appartient dans l'échelle de la morale, il faut donc examiner avec quelles erreurs ou quels vices elles sont associées. Ne sont-elles pas éclairées et guidées par la prudence ? Tout ce que je ferai de plus extraordinaire pour mériter l'estime

de mes concitoyens et leur être utile, ne sera qu'un enthousiasme insensé et sans objet; il multipliera leurs préjugés, ou ne causera qu'une effervescence passagère et ridicule. Après un léger étonnement, les passions reprendront leur cours ordinaire; elles riront d'une vertu déplacée qui s'est montrée mal à propos; et les ames, alors sans vigueur, s'abandonneront nonchalamment aux vices les plus bas. Je croirai aimer ma patrie en excusant ses défauts; et bientôt en les louant, je les inviterai à se montrer avec plus d'audace. S'élève-t-il une opinion nouvelle, un abus nouveau dont mes concitoyens ont la sottise de s'applaudir: attendez-vous qu'en se parant de l'amour du bien public, quelque sot en va faire l'apologie et l'éloge. Dans cette dégradation des mœurs, que deviendra l'amour de la gloire? Il doit nécessairement dégénérer en une plate vanité. Après ce qu'on nous dit hier sur l'empire que les passions les plus basses prennent enfin sur les autres, je ne balancerai point à le dire: ma naissance, mon argent, mes dignités, mon crédit, mon luxe, le faste de ma table, l'élégance de mon palais, la beauté de mes équipages, l'air leste de mes gens, voilà désormais les dignes objets qui occuperont cet instinct

pour la gloire que la nature m'avoit donné pour me préparer aux choses grandes, nobles et difficiles.

Il le faut avouer, l'étrange succession que nos pères nous ont laissée en accumulant erreurs sur erreurs ! Nous sommes accablés aujourd'hui du poids des vices de toutes les générations qui nous ont précédés. Puisque l'homme, si je puis parler ainsi, est déformé; puisque nous ne sommes plus l'ouvrage de la nature, mais des passions de nos pères et des nôtres; puisque, en un mot, notre situation est aujourd'hui si différente de ce quelle auroit pu et dû être; la philosophie doit-elle changer de principes, et faudra-t-il ranger les vertus dans un autre ordre que celui dont je vous ai entretenu ? non, sans doute; car la nature, qui n'est autre chose que la sagesse divine elle-même, n'aura point la complaisance de changer ses lois, parce que nous avons eu la folie de n'y pas obéir.

Nos vices, dit Sénèque, ne sont pas toujours les mêmes; et cette inconstance, le pire de tous les maux, je l'attribue à notre foiblesse, qui ne nous permet plus de nous attacher fortement à un même objet. Une mode volage preside à nos mœurs. C'est un flux et

un reflux perpétuel, et pareil à celui de la mer : tantôt une plage est couverte par les eaux, et tantôt on y marche à pied sec. Aujourd'hui, ajoute-t-il, l'adultère se montre avec la dernière effronterie ; et la pudeur, bafouée publiquement, n'a plus d'asile. Demain ce sera la débauche de la table qui règnera avec une espèce de fureur ; et vous allez lui voir succéder une mollesse outrée et des recherches pour la parure, qui annoncent l'oubli de tous les devoirs et l'anéantissement de toutes les ames. Tantôt la liberté mal ordonnée dégénère en licence, et sans crainte ni des Dieux ni des hommes, on se portera aux cruautés les plus révoltantes : mais attendez un moment, ce torrent va s'écouler ; à la fureur succède la crainte, et rien ne paroîtra trop humiliant pour ces hommes qui veulent faire oublier leur emportement. Les vices, en effet, semblent ne se fixer en aucun lieu ; ils errent, pour ainsi dire, à l'aventure ; ils se choquent, se heurtent, s'associent, s'accouplent, se séparent pour se combattre encore, et chacun triomphe à son tour.

Voilà, si je ne me trompe, la peinture la plus parfaite de la corruption, lorsque parvenue

venue à son comble, et se fatiguant des plaisirs qu'elle imagine, elle les abandonne par lassitude et les reprend par ennui pour les quitter encore. L'erreur la plus commune dans cette situation, c'est de regarder comme la plus importante et la première des vertus, celle dont on sent davantage le besoin, c'est-à-dire, celle qui est opposée au vice dont on éprouve dans ce moment les plus grands inconvéniens. De-là, les efforts inutiles de la politique et de la plupart des gens de bien pour nous corriger. Que vous importe, leur dirois-je, tant que vous n'aurez pas étouffé le germe du mal dans un peuple qui n'a plus de caractère, de poursuivre successivement chaque sottise qu'un caprice fait naître et qu'un second caprice va détruire? On abandonnera un vice, mais ce sera pour en prendre un autre; les citoyens changent de maladie, et ne sont ni plus sains ni moins malheureux.

Il faut faire, dit-on, des lois sévères. J'y consens; mais faites attention que le monde est plein de ces lois méprisées et violées. Pourquoi? c'est que des hommes, avilis par des vices lâches et bas, sont également incapables et d'un effort généreux et d'une réso-

lution constante. Tandis, mon cher Ariste, que vos politiques s'amuseront à faire des lois inutiles, les passions, plus habiles qu'eux, se moqueront sourdement de leur réforme. Ce n'est rien que d'avoir forcé ces passions à se cacher; rappelez-vous ce qu'on nous disoit hier : elles comploteront entre elles dans le secret et le silence; et loin de consommer son ouvrage, le législateur, qui l'aura mal commencé, perdra inutilement son temps à réparer ses premières fautes.

Tant d'hommes, nés pour la philosophie, n'ont fait toutefois que peu de progrès; n'en doutons pas, c'est que n'ayant pas consulté la vertu que j'ai placée à la tête de toutes les autres, leur imprudence a déconcerté leurs plus beaux projets. Ils n'avoient pas assez étudié le cœur humain. Ils ont ignoré les routes différentes par lesquelles il faut s'en approcher, et les endroits, selon la différence des conjonctures, par lesquels on doit le frapper pour s'en rendre le maître. Quand faut-il temporiser, et pour ainsi dire, négocier avec nos passions? Quand peut-on les attaquer et les proscrire sans ménagement? Voilà la grande science de la morale. Si je

l'interroge, elle me dira qu'il n'est point de plante qui germe et s'élève avec plus de lenteur, et qui demande des soins plus assidus que la vertu. Avez-vous préparé la terre à la recevoir? Avez-vous étudié la nature et les qualités du champ que vous voulez cultiver? En vain tâcherai-je d'étouffer dans mon cœur le feu des passions, si je ne commence à éclairer ma raison. A mesure qu'elle s'instruira de sa dignité ou de ses devoirs, et de la force ou des ruses de ses ennemis, il me semble qu'elle les craindra moins, et pourra les affronter avec plus de prudence et de courage.

Fervet avaritia miseroque cupidine pectus?
Sunt verba et voces, quibus hunc lenire dolorem
Possis, et magnam morbi deponere partem.

Le propre en effet de la prudence est de répandre dans l'ame un calme qui augmente ses forces et diminue celles des passions. Alors nous avons imité ces généraux habiles qui, avant que d'en venir aux mains avec un ennemi redoutable, ont établi dans leur armée une discipline sévère, et essayé le courage de leurs soldats dans des escarmouches qui ne décident de rien, mais qui préparent la victoire la plus complète.

La prudence des premiers législateurs s'est fait connoître à la manière dont ils ont plus ou moins réussi à donner aux citoyens les principales vertus dont je viens de vous parler; et qui, par leur nature, sont les plus propres à servir de bouclier et de rempart contre les vices les plus destructifs de la société. C'est par-là qu'on peut juger de leur plus ou de leur moins d'habileté. Mais cette manière de procéder, la seule qui puisse réussir quand il est question de former le gouvernement et les mœurs d'un peuple nouveau, sera-t-elle également sûre et salutaire, quand il ne s'agira plus de prévenir l'irruption des vices, mais de les chasser d'une société où ils se seront naturalisés ? Non sans doute. La prudence, se repliant alors sur elle-même et se déguisant, se garderoit bien de dire impérieusement à des hommes corrompus : soyez justes, renoncez à vos voluptés, ayez du courage, portez vos richesses dans les temples, ou plutôt jetez-les dans la mer. Non : mais elle examinera alors s'il reste encore quelque sentiment d'honneur dans les ames. N'y trouve-t-elle aucune étincelle de l'amour de la gloire ? Elle se contentera de gémir, et l'espérance l'abandonnant,

elle se bornera à retarder par des palliatifs les malheurs inévitables qu'elle prévoit. Rencontre-t-elle cette précieuse étincelle ? Ce sera pour elle le feu sacré de Vesta. Prenez garde, dira-t-elle aux réformateurs, qu'il ne s'éteigne, ménagez-le avec soin, et sur-tout ne l'étouffez pas en lui fournissant des alimens peu convenables ou trop abondans. Examinez quelle est la vertu, non pas la plus brillante ou la plus nécessaire, mais celle dont les esprits et les cœurs sont les moins éloignés. Tâchez alors de la rendre plus aimable et plus chère, en lui accordant des distinctions; mais, si vous les prodiguez, elles perdront leur prix. Sur-tout n'oubliez jamais que vous ne favorisez cette vertu, que pour élever par degrés les citoyens à celles qui sont d'un ordre supérieur. Que vos récompenses ne soient donc propres qu'à donner une nouvelle activité à l'amour de la gloire. Si elles pouvoient flatter ou l'avarice ou l'intempérance, bientôt une foule d'avares ou de voluptueux, en se déguisant, se présenteroit pour les obtenir, et les obtiendroit par ses intrigues. Vous éprouveriez alors que vos premiers progrès seroient suspendus; et ne pouvant plus vous élever jusqu'aux vertus

du premier ordre, vous verriez avorter tous vos projets de réforme, et jusqu'à l'espérance d'avoir un meilleur succès dans une seconde entreprise.

Ah ! ah ! dit Ariste avec joie, quelle carrière vous ouvrez à ma curiosité ! C'est-à-dire, mon cher Eugène, que le terrain des Français, des Italiens, des Anglais, des Allemands, des Espagnols, des Suisses, des Polonais, des Suédois, des Russes, des Turcs étant différent, il faut bien se garder d'y porter la même culture. Tous ces peuples, pour être heureux, ont sans doute besoin des mêmes vertus ; mais les vices n'ayant pas fait par-tout les mêmes progrès, ni par les mêmes causes, les vertus n'éprouvent pas par-tout une décadence égale ; il pourroit donc se faire qu'un remède salutaire dans un pays aggraveroit la maladie dans un autre. Que de balourdises j'entrevois déjà dans les affaires de ce monde ! que de charlatans on y rencontre pour un médecin raisonnable ! Mais je vous demande pardon, mon cher Eugène, de mon bavardage, et je vous prie, reprenez le fil de vos réflexions.

Rien, mon cher Ariste, reprit Eugène, ne me paroît plus juste que votre remarque.

N'abandonnez pas les premières idées qui se sont présentées à votre esprit; j'oserois vous assurer qu'en les approfondissant, vous ferez, dans la politique que vous aimez, des decouvertes également utiles et agréables. Vous verrez que tous ces peuples que vous venez de nommer, étant plus ou moins éloignés du terme auquel ils devroient aspirer, et s'étant presque tous égarés dans des sentiers fort différens, rien ne seroit plus déraisonnable que de leur prescrire la même route. Il faudroit que les uns revinssent sur leurs pas, et que les autres se détournassent, ceux-ci à droite, ceux-là à gauche. A tel peuple je voudrois inspirer de la patience, à tel autre du courage. Pour aiguillonner les esprits, ici je sémerois une confiance aveugle et presque téméraire, et même une légère dose de colère; là, pour les calmer, je mettrois principalement en honneur des vertus paisibles et tranquilles. D'un côté, je retrancherois, et de l'autre, j'ajouterois. Je n'en resterois pas là, mon cher Ariste; supposant que je tinsse dans une main toutes les vertus, et dans l'autre tous les vices, ne pensez pas que je semasse toutes ces vertus au hasard, et sur-tout que je ne laissasse échapper aucun

vice. Ainsi qu'un médecin habile emploie quelquefois des poisons dans ses remèdes pour procurer une crise favorable, de même je ne craindrois point quelquefois de distribuer à propos quelque vice à un peuple pour le retirer de sa stupeur.

Vous voulez donc, me dira-t-on, pour nous réformer, mélanger nos vertus de quelques vices, et nous empêcher de les posséder dans toute leur pureté? Sans doute, si c'est pour notre bonheur, et que notre guérison ne puisse pas se faire autrement. Heureux les temps où la simplicité des mœurs publiques n'exposoit encore qu'à des égaremens courts et passagers! Ce temps n'est plus; nos vices accrédités ont appris à ne rougir de rien, et je ne sais quelle philosophie, qui s'est mise à leurs gages, persuade à la multitude qu'ils nous sont nécessaires, et en compose un système monstrueux. Nous voyons avec dédain l'austérité et la simplicité de nos pères; nous plaignons leur siècle, et croyons que le nôtre est préférable, par les erreurs mêmes, les préjugés et les vices qui nous dégradent. S'il m'étoit donné de créer à mon gré des hommes nouveaux, n'en doutez pas, je leur offrirois une vertu sans mélange. Mais

je serois bien stupide, si, sous prétexte de l'épurer et de la rendre aussi parfaite qu'elle peut et doit l'être, je rendois la morale inutile et même pernicieuse : car elle doit encourager, et en ne sachant ni temporiser ni se prêter aux conjonctures, elle ôteroit toute espérance de parvenir au bien, et arrêteroit ainsi notre marche. Je pourrois être approuvé par quelque philosophe austère qui définit parfaitement chaque vertu, mais qui certainement ne connoîtroit pas les hommes. Que diroit Socrate ? que diroit Platon ? que diroit Cicéron ? que diroit Théophraste ? lui qui, dans un ouvrage particulier, avoit examiné le cours et la marche des passions, le caractère des républiques, les causes de leurs révolutions, et la chaîne qui lie les événemens dont l'influence ne décide que trop de nos vertus, de nos vices, de notre bonheur ou de notre malheur.

Mais laissons la réforme des états; cette affaire ne nous regarde pas, et peut-être m'y suis-je arrêté trop long-temps. Ce qui nous touche, nous autres particuliers, c'est d'être nos propres législateurs, et de chercher à nous faire un bonheur que les lois politiques ont trop négligé. Pour commencer ce grand

ouvrage, il me semble qu'au lieu de m'abandonner au torrent des mœurs publiques, d'où naissent (faudroit-il me demander) ce mouvement, cette agitation, ces chutes, ces tempêtes, ces révolutions que j'aperçois de toute part? Voyons de loin ce spectacle, observons ce qui se passe; et, si cette multitude me paroît chercher le bonheur où il n'est pas, gardons-nous de nous associer à sa folie, et ne soyons plus que spectateurs dans ce monde.

Je conviens que ce premier précepte de ma philosophie n'est fait que pour un très-petit nombre d'hommes, à qui la nature a donné une raison capable de s'élever au-dessus des sens. Cette multitude innombrable qui couvre la terre, qui n'a d'autres pensées que celles qu'on lui donne en chargeant sa mémoire, et que l'opinion doit gouverner, ne m'entendroit point. N'en doutons point, mes amis, la providence produit aujourd'hui, et produira toujours un nombre égal de ces hommes privilégiés qu'elle destine à éclairer et conduire les autres. Il suffiroit encore à tous nos besoins, si, par une suite de la longue corruption des temps, nous n'étions malheureusement parvenus à rendre tant de

bienfaits inutiles. En effet, combien de grands hommes dont on ne sait pas profiter! combien de raison, de lumières, de vertus et de talens sont étouffés dans ceux qui forment la dernière classe, et pour ainsi dire, la lie de la société! On trouveroit des Cincinnatus dans nos campagnes, des Miltiade dans nos villes; mais, nés sans éducation, sans secours et dans la misère, ils sont condamnés par la nécessité à suivre cette allure nationale qui décide de la bassesse de leurs mœurs, et qui captive ou plutôt éteint leur génie.

Pour les hommes que la fortune a placés à l'autre extrémité de la société, ne remarquez-vous pas tous les jours combien le poids de leur fortune, en les courbant vers la terre, leur rend inutile tout ce que la nature a fait en leur faveur?

A peine sont-ils nés, que la flatterie qu'ils ne peuvent pas encore entendre, a cependant déjà engourdi ou endurci leur cœur. Ensuite leur raison est retardée ou plutôt arrêtée par les soins trop multipliés qu'on prend pour la former et l'étendre. On n'ose point par respect la contredire; et pour se rendre plus nécessaire, on ne lui permet pas d'essayer ses forces. Bientôt, en voyant que tout s'abaisse

devant lui, un enfant se croit supérieur à tout. A mesure que les passions croissent, la raison s'obscurcit, les préjugés se multiplient. A peine peut-on enfin suffire à toutes les folies de sa fortune ; et comment soupçonneroit-on alors qu'il y a une philosophie ? C'est l'opinion publique qui gouverne ces enfans de la fortune ; et vous savez, mes amis, le cas qu'il faut faire de ses caprices et de ses rêveries.

C'est dans l'état heureux de la médiocrité qu'on peut, sans beaucoup d'efforts, se former à la philosophie, si on est né avec une raison capable de se nourrir de ses propres réflexions. Il me semble qu'il n'est pas impossible, après la première effervescence de cette jeunesse, qui se gouverne plutot par l'imagination que par le jugement, de voir enfin les objets tels qu'ils sont. Notre expérience nous éclaire ; et si on n'est pas gouverné par des passions aveugles et imprudentes, nos sottises nous apprendront à connoître le prix de la sagesse. Il suffit d'observer ce qui se passe éternellement sous nos yeux pour s'en lasser, rentrer en soi-même avec plaisir, juger que les richesses et les grandeurs ne rendent point heureux, et qu'il est plus facile de s'en passer, que de les acquérir et d'en jouir convenablement. Si vous

avez cette force d'esprit, je vous tiens déjà pour philosophe, Je vous réponds que vous ferez des progrès. Vous y serez invité par le plaisir même que vous goûterez à comparer votre philosophie naissante avec la folie consommée du reste des hommes. Je n'interdis pas ce sentiment de l'amour-propre à mon élève; ce n'est pas vanité, c'est noble orgueil : et cet orgueil élève l'ame et la soutient dans sa course. Bientôt mon philosophe, sans intrigue, sans faste, sans songer à se faire admirer, content d'un bonheur obscur qu'on n'envie point, exercera autour de lui des vertus simples comme son cœur. Sa femme, ses enfans, s'il a le courage de donner le jour à des citoyens dans un état corrompu, ses amis, ses domestiques; voilà sa république, voilà son monde; pour se rendre heureux, il s'occupera de leur bonheur, et pourra même servir la société générale, en lui offrant le spectacle d'un homme de bien. Sentira-t-il par hasard quelque inconvénient dans sa médiocrité? Il jettera promptement les yeux sur tout ce que la fortune a laissé derrière lui. Il la remerciera, il rira de sa foiblesse, et s'en corrigera en pensant aux misères qui affligent l'humanité.

Si je ne me trompe, mon cher Ariste, il

est beacoup plus aisé à la philosophie de faire un philosophe heureux d'un homme dont l'esprit est juste et dont les passions ne sont pas une ivresse frénétique, qu'à la politique de former une société raisonnable avec ce ramas d'hommes sots, stupides, ridicules et furieux, qui entrent nécessairement dans sa composition. Quels matériaux pour former un édifice solide, inébranlable! Aussi la législation la plus parfaite laisse-t-elle toujours beaucoup de choses à désirer; et le mal qu'elle n'a pu détruire est un levain qui fermente continuellement, et prépare souvent, sans qu'on s'en aperçoive, les révolutions les plus dangereuses. On nous le disoit hier, il y a cent portes par où les abus peuvent s'introduire; la politique y doit faire une sentinelle assidue; et elle payera cher un moment de négligence ou de distraction, quand il faudra proscrire un vice qui se montre avec toutes ses grâces à un peuple incapable de résister à son amorce et d'en prevoir les suites funestes.

Heureusement un homme seul n'est point susceptible de tous les vices qu'une grande multitude de citoyens réunis peut rassembler et associer. Un philosophe n'a besoin de

vigilance que contre une ou deux passions auxquelles il est le plus enclin, et dont sa propre expérience lui a appris à se défier. Il peut quelquefois se tromper ou céder à un premier mouvement ; mais s'apercevant toujours de son erreur avec plaisir, il la réparera sans chagrin, parce qu'il aime son bonheur, et ne peut, comme ce peuple dont je viens de vous parler, être la dupe des cajoleries des vices. Je ne le condamne point à une sévérité triste et incommode. Les progrès de sa raison et les succès qu'il obtient lui donneront cette sérénité qui est la source des plaisirs les plus purs et les plus doux. Il a éprouvé ses forces ; il sait jusqu'où il peut aller sans danger ; et pourquoi refuseroit-il à ses sens quelques libertés légères qui ne laissent pas de traces profondes dans son ame, et dont il se sépare sans dégoût et sans chagrin ?

Pour s'élever à cette philosophie, je ne demande que deux ou trois préliminaires qui ne coûteront rien à un esprit que la nature a fait pour penser. Je veux que l'amour de l'étude, qu'accompagne toujours l'amour de la vérité, le préserve de cette oisiveté qui le livreroit au pouvoir des sens, qui exalte toutes les passions, qui les use toutes à la fois, et

finit par abrutir. En acquérant des connoissances, la raison s'étend; et c'est un besoin pour elle d'en acquérir de nouvelles. Quels que soient les objets qui nous occupent, ils prennent un tel empire sur nous, qu'ils nous rendent presque indifférens sur tout le reste. Par une suite du principe qui lie, enchaîne toutes nos facultés, et les rend dépendantes les unes des autres, l'exactitude de l'esprit passe jusqu'au cœur et en dirige les mouvemens. Je vous prie, mes amis, de lire en rentrant chez vous ce que Ciceron dit dans le cinquième livre *des fins*, du besoin que la nature nous a donné de nous éclairer et de nous instruire; et vous verrez alors combien il sera facile à mon philosophe d'apprendre à se contenter de sa fortune : grande science! et sans laquelle la morale, toujours douteuse et chancelante, est toujours prête à être vaincue dans les combats que nous livrent l'avarice et l'ambition.

La troisième chose que je demande, c'est que mon philosophe soit persuadé que les hommes sont egaux entre eux, et qu'il parvienne à aimer cette vérité. Si je tenois ce propos devant ce grand seigneur que j'aperçois d'ici dans l'allée voisine, et qui se plaint

plaint toujours avec tant de faste et d'orgueil des incommodités de sa grandeur qu'il aime plus que sa vie ; il me faudroit perdre une semaine, un mois, une année, un siècle entier à lui démontrer que la nature n'a pas pris la peine de le pétrir d'une pâte plus fine que la mienne, et que nous sortons tous du même limon : après tous ces beaux raisonnemens, il me prendroit encore pour le sot ou le fat le plus vaniteux qu'il y ait à Paris. Il ne s'agit pas entre nous de prouver cette trivialité, mais il est important, je crois, de faire voir pourquoi cette vérité doit servir de base à la philosophie.

Il me semble que j'en ai continuellement besoin pour me défendre contre une foule de petites passions misérables que je porte en moi, qui se déguisent à mes yeux pour me mieux tromper, et qui sont continuellement sollicitées et irritées par le commerce du monde, qui me présente de tous côtés des supérieurs et des inférieurs : les uns annoblissent leurs vices, les autres avilissent leurs vertus. Si je n'ai pas accoutumé ma raison à me dire que tout homme est mon frère et mon égal, je ne voudrois pas vous répondre que je ne ressemblasse bientôt à je ne sais com-

bien de gens de notre état, qui sont si flattés d'approcher les grands, qui les citent, les imitent mal-à-propos, et croient par là s'attirer une grande considération. Passe encore pour ce ridicule, qui pourroit servir de sujet à une comédie et nous faire rire; mais j'ai peur qu'il n'entraîne à sa suite une foule de vices très-contraires à la morale. Si j'ai tant de respect et d'admiration pour les titres, les décorations et les honneurs, il sera bien difficile que je sois content de mon état; et ne me permettrai-je pas cent petites libertés pour en sortir? me voilà donc livré à l'ambition, à l'ambition en petit, et par conséquent la plus vile et la plus dangereuse des passions après l'avarice. Ne rencontrez-vous pas tous les jours de ces sots qui, dans leur impatience de devenir des personnages, et croyant déjà posséder les dignités auxquelles ils aspirent, se rengorgent, affectent d'avance des airs de grandeur, et se rendent souverainement impertinens? Je crois, sans me flatter, que j'aurois assez d'esprit pour me préserver de ce ridicule. Mais, si je me prostitue aux pieds des grands dont j'admire la fortune, ne m'élèverai-je pas bêtement au-dessus de mes inférieurs? Peut-être même mettrai-je

dans leur classe mes égaux ; car la vanité est bien aveugle, bien stupide et bien injuste. Avec quel dédain ne traiterai-je pas mon domestique, ces ouvriers, ces artisans et tous ces hommes qu'on ne regarde communément que comme les valets de quiconque peut les payer? N'étant que juste, je me croirai cependant un modèle de la plus parfaite humanité. Cette première erreur peut mener bien loin; je ferai d'abord de petites injustices de sang froid et sans remords ; j'étoufferai en moi le germe des qualités sociales que la nature y a placés pour mon bonheur ; et quels ravages enfin ne produira pas mon amour-propre! Mes prétentions s'augmenteront jusqu'au point de me rendre insensé ; car pourquoi me préserverois-je seul des vices que cette aveugle vanité a rendus si communs.

Si l'égalité au contraire est une vérité pour moi, si elle est toujours présente à mon esprit, si elle vit dans mon cœur ; de quels secours ne me sera-t-elle pas pour combattre et réprimer les passions que je dois le plus redouter? L'exemple de mes supérieurs ne me servira point d'apologie si j'ai la foiblesse de les imiter. Au lieu de me laisser enfler par les bassesses de mes inférieurs, dans qui la mi-

sère de leur état et des occupations viles ont étouffé tout sentiment de leur dignité, n'éprouverai-je pas le mouvement d'une sorte d'indignation bienfaisante que je ne puis définir, et qui nous fait souffrir de l'abjection de notre semblable? J'aurai le courage de plaindre les malheureux, et sans qu'ils s'en aperçoivent, de leur tendre la main pour les élever jusqu'à moi, ou de descendre jusqu'à eux. N'appréciant les faveurs et les disgraces de la fortune que ce qu'elles valent, il me semble que sans effort je serai plus juste et plus humain. J'aurai sans peine cette bienveillance générale qui nous concilie les hommes, et qui, en les rendant nos amis, contribue tant à notre bonheur.

Si par esprit de justice, je n'abuse point de la foiblesse de mes inférieurs ; si à l'exemple de certains grands, et sur-tout de ces demi-seigneurs, qui me paroissent bien mal-adroits, je ne cherche point à les écraser brutalement du poids de ma prétendue grandeur ; ou si, par des bontés orgueilleuses, je ne les avertis pas de se ranger loin et au-dessous de moi et de me respecter ; croyez que je ne ramperai point devant mes supérieurs. Mon corps se plie respectueusement, disoit Fontenelle,

quand je salue un grand seigneur, mais mon ame ne s'incline pas. Parole digne d'un sage qui connoît la dignité de l'homme, qui se prête aux usages établis par une subordination nécessaire, et nous traite comme des enfans dont il faut ménager les préjugés et la foiblesse. Il n'y a point d'excès dans l'égalité, tant que, naturelle et sans faste, elle se confond avec la bonté et la familiarité ; ne craignez pas de la pousser trop loin, lorsque vous aurez affaire à des gens d'esprit; ils se tiendront à leur place en vous aimant davantage. Ménagez les autres ; vous les embarrasseriez par trop d'égards ; ils croiroient que vous les plaisantez, et ils n'oseroient prendre la liberté de vous aimer. Contre quelle règle de la morale pécherai-je, si à travers les vêtemens communs ou la pourpre dont ce pauvre et ce riche sont couverts, je m'obstine à voir mon égal ?

Mais passons, si vous le voulez, mon cher Ariste, de notre petite morale privée et domestique à la grande morale des sociétés ; et vous verrez, je crois, que cette égalité, dont je me promets tant d'avantages dans l'obscurité de ma condition, ne sera pas moins utile aux plus grands états. C'est l'oubli de cette im-

portante vérité qui a d'abord fait perdre de vue à nos pères l'objet pour lequel ils avoient renoncé à leur indépendance, en se soumettant à des lois et en créant des magistrats. Par une suite de cette convoitise qui naît en nous, avec nous, et ne meurt jamais, les citoyens à qui la nature avoit accordé plus de pénétration, de lumières et de talens, dédaignèrent ceux dont la raison, si je puis parler ainsi, n'étoit qu'ébauchée, et dont je vous ai déjà parlé. Leur orgueil se faisant des prétentions qu'ils ne tardèrent pas à regarder comme des droits incontestables, ils se séparèrent de la multitude, et la crurent destinée à leur obéir. Les idées primitives de l'égalité s'effacèrent. On ne comprit pas que la providence ne nous avoit distribué si inégalement ses faveurs, que pour nous unir et nous rendre propres à remplir les devoirs plus relevés ou plus simples dont la société ne peut se passer. Les hommes les plus intelligens ne songèrent pas que la nature ne leur avoit donné ce génie supérieur que pour suppléer à l'incapacité des autres, et les conduire, de même qu'un père dirige et conduit son enfant dont la raison n'est pas encore développée : on trouva

plus commode et plus avantageux d'en faire des dupes.

Cette première injustice fut la source de tous nos maux. Que devoit-il, en effet, en résulter? Tandis que les uns essayoient leur ambition naissante, qui faisoit naître une foule de passions également injustes ; les autres, malgré leur grossièreté, trouvèrent mauvais, par instinct, qu'on voulût les rabaisser et les mépriser. De-là des injures de la part des nouveaux grands, car on ne se soucieroit point d'être supérieur à ses pareils s'il falloit leur cacher sa superiorité ; et ces injures divisèrent la république en deux partis, et substituèrent des interêts particuliers à l'intérêt public. L'unité du corps politique fut détruite ; et les lois, après differens combats des passions excitées les unes par les autres, ne furent enfin que l'ouvrage de l'ambition ou de la vengeance, et les citoyens des oppresseurs ou des opprimés.

Ce que je viens de vous dire, vous le remarquerez dans l'histoire de tous les peuples, si vous la lisez avec quelque attention ; et je cède à la tentation de vous parler des Romains, dont la fortune si florissante et ensuite si malheureuse, prouve d'une manière plus parti-

culière la vérité que je vous présente. Vous vous rappelez que le caractère des Romains commençoit à s'affoiblir beaucoup, lorsque les chefs de la conjuration contre Tarquin, pour intéresser la multitude à leur entreprise, lui parlèrent de n'obéir désormais qu'à des lois qui devoient ramener l'égalité. Quelle noblesse, quelle élévation, quelle force ne trouverez-vous pas alors dans les ames? C'est une suite nécessaire de la politique des grands et des espérances du peuple qui confondirent leurs intérêts et leurs droits.

Si ce nouvel ordre de choses avoit été proposé de bonne foi par les patriciens, Rome, au lieu de devenir conquérante et de préparer ainsi sa ruine, seroit, selon les apparences, devenue une seconde Lacédémone; car l'amour de l'égalité l'auroit préparée à la pratique de la justice la plus exacte : et on n'est point injuste envers les étrangers quand on est juste envers ses concitoyens. Mais les grands, n'ayant voulu que tromper les plébéïens, eurent à peine forcé Porsenna à respecter le consulat naissant et appris la mort de Tarquin, qu'ils n'écoutèrent que leur orgueil et abusèrent de leur pouvoir. Que la fierté du peuple eût succombé sous la tyrannie du sénat, nous

ignorerions aujourd'hui le nom de Rome et des Romains, et nous n'aurions peut-être aucune des lumières que nous leur devons, ou nous ne les aurions acquises qu'avec beaucoup plus de peine.

Quoi qu'il en soit, vous voyez, mes amis, que, pendant la révolution qui s'étoit faite dans le gouvernement, le peuple acquit à la fois assez de vertu et de lumière pour réaliser ses espérances, et en jettant les fondemens de l'égalité, pour créer des tribuns qui devoient le protéger, et renverser la barrière que les grands avoient élevée entre eux et la multitude. Remarquez comment ce caractère de la grandeur romaine se développe au milieu des querelles qui divisent le sénat et le peuple, et ne tendent qu'à leur donner un même intérêt. Que de vertus et de talens la persévérance des tribuns et du peuple à vouloir égaler les patriciens ne fit-elle pas naître dans la république? Une émulation générale changea, pour ainsi dire, toutes les passions en autant de vertus. De-là cette sublime politique, qui, préparant et assurant le succès de ses entreprises, donnoit tant de supériorité aux Romains sur tous les autres peuples.

Voilà les fruits de l'égalité; mais le patri-

ciens, ne cherchant qu'à distraire le peuple des occupations de la place publique, eurent la malheureuse adresse d'irriter sa fierté et son courage contre les nations voisines. Vous le savez, tout fut vaincu, subjugué et soumis. Mais tandis que la république n'est point encore écrasée sous le poids de son empire, et continue même à triompher de ses ennemis, j'entrevois déja un commencement de décadence qui m'annonce une ruine certaine. Pourquoi? c'est que l'égalité ne peut subsister dans une république si étendue, si puissante et en apparence si heureuse: c'est que les dépouilles des vaincus, après avoir d'abord affoibli les mœurs, ne tarderont pas à détruire toutes les vertus les unes après les autres. Les richesses ayant ruiné l'égalité des fortunes, il étoit impossible de rapprocher les riches et les pauvres, comme on avoit autrefois rapproché les patriciens et les plébéïens. Autrefois les querelles avoient servi à concilier les esprits; parce qu'il ne peut y avoir aucun traité entre le luxe des riches et la misère des pauvres.

N'y ayant plus de vertus, il y eut encore de grands talens; mais des talens funestes qui ne produisent que des Gracques, des Marius,

des Scylla, des Pompée, des Crassus, des César, des Octave, des Antoine, des Lepidus. Mais je m'arrête; et pour en revenir, mon cher Ariste, à cet amour de l'égalité dont je vous parlois, observez, je vous prie, combien les ames se dégradent et s'avilissent, à mesure qu'elles sont moins sensibles à cette vérité qui avoit fait tant de héros. L'avarice vend la patrie à l'ambition des chefs; on vend sa liberté, on vend sa famille : « on combat follement pour le choix des tyrans ». Est-on enfin rassasié de sang et de proscriptions? le sort des citoyens est-il décidé par l'épuisement de leurs forces et de leur férocité? les uns jouissent-ils des prérogatives qu'ils désiroient, et les autres sont-ils accoutumés à leur humiliation? vous ne retrouverez plus à Rome la moindre étincelle de son ancien génie. On en vint jusqu'à aimer Auguste, et bientôt une crainte stupide avilit toutes les ames; et cette paresse léthargique, qui l'accompagne, engourdit tous les esprits sous le règne de Tibère et de ses successeurs.

Mais laissons la politique, mon cher Ariste, et pour en revenir à notre morale, soyons bien persuadés que nous ne pourrons en affermir les principes dans notre cœur, qu'en tra-

vaillant sans cesse à éclairer notre esprit et nous débarrasser des opinions erronées que les passions ont semées dans le monde, et dont notre ignorance seule conserve et soutient l'empire. Si on est capable de raisonner, il n'est pas difficile de se convaincre du néant de tout ce que nous admirons davantage. Connoissons les besoins de la nature, et nous trouverons bientôt dans une fortune médiocre un superflu immense. Disons-nous tous les jours, avec Horace, *parvum parva decet*. Cette vérité, d'abord un peu âpre, deviendra douce si on se familiarise avec elle. Je m'y accoutumerai, en ayant le courage de soulever le voile sous lequel les grands et les riches cherchent à se cacher et à nous faire illusion. Dès que la vérité se montrera à moi, je connoîtrai le prix de la médiocrité. Le bonheur l'accompagne, parce qu'il est aisé de satisfaire des desirs modérés.

Licet sub paupere tecto
Reges et regum vita præcurrere amicos.

Puisque la corruption des mœurs est parvenue à étouffer les lumières de notre raison; puisque la morale a tant d'ennemis à combattre, je veux dire tous les préjugés que nos passions

ont établis, et qui ont en effet usurpé les droits de la vérité; je permets à mon philosophe, que la sagesse doit inviter à aimer tous les hommes et les plaindre, de commencer par les mépriser un peu. Cette recette n'est pas mauvaise; les opinions, les exemples contagieux auront moins de poids sur notre esprit. Cette sorte de vanité que je permets donnera de la confiance; par ses premiers succès on sera encouragé, et on en tentera de nouveaux. A mesure qu'on avancera dans la carrière, on verra mieux combien on est encore éloigné du but qu'on se propose, et attaché aux malheureuses habitudes qu'on a contractées; la philosophie s'adoucira, et on deviendra plus compatissant. Les moyens que je propose ne sont pas bien purs, bien nobles, bien relevés; j'en suis fâché, mais la foiblesse de notre tempéramment ne nous permet pas un régime plus austère. Il me semble que j'aurois cent choses à dire pour justifier ma doctrine; mais l'heure de la retraite approche, le froid commence à se faire sentir, et pour ne point manquer à la prudence dont nous avons fait tant d'éloges, je crois que nous ferons bien de quitter la promenade.

J'en suis fâché, dit alors Théante; car je vous écoutois avec le plus grand plaisir, et j'espère que je mettrai à profit vos sages réflexions. Je me les rappellerai souvent dans le cours de ma vie, et je me flatte de les opposer avec succès aux tentations que Paris présente de tous côtés à la philosophie. Peut-être n'avez-vous pas fait attention, mes amis, que dans nos deux promenades vous avez embrassé presque toute la morale. Il ne s'agit pas de se plaindre des passions, elles sont nécessaires ; et puisque la nature n'est pas notre marâtre, elles doivent nous être utiles. Elles servent, en effet, à nous élever à ce point de grandeur et de force qui nous étonne, quand nous avons appris à notre raison à conserver son empire et à les diriger. Pour bien profiter de la doctrine d'Eugène, il faudroit être déjà familiarisé jusqu'à un certain point avec les vérités philosophiques, du moins ne pas porter un cœur gâté et distrait par les mœurs et les préjugés du temps. Malgré tout ce qu'on nous dit sur la nature des passions, la matière n'est point épuisée. Puisqu'elles sont parvenues à gouverner impérieusement le monde, on ne peut trop les étudier. Pour nous apprendre à nous en rendre plus aisément les maîtres,

et nous préparer aux principes d'Eugène, il me semble qu'il faudroit considérer l'homme à sa naissance, dans ce moment où il n'a encore qu'un instinct grossier. Il faudroit examiner comment nos sensations éclairent lentement notre raison, tandis qu'elles se hâtent de faire naître des passions dont nous sommes encore long-temps incapables de connoître les ruses et les dangers. En les suivant ainsi dans leur développement, leur cours, leur marche, leur conduite, on pourroit peut-être, ajouta Théante, espérer d'en voir résulter une génération moins vicieuse; ou du moins les enfans nés pour chercher un jour la vérité et l'aimer, n'éprouveroient pas les mêmes obstacles qui les rebutent aujourd'hui. Vous devriez, poursuivit Théante en m'adressant la parole, nous faire part d'une foule d'observations qui seroient utiles aux personnes qui desirent de faire le bien, qui aiment sincèrement la vertu; mais qui, distraites par leurs occupations, et ne sachant quelle méthode suivre, s'égarent de la meilleure foi du monde. Promettez-moi donc que, nous rendant demain dans cette même allée, vous.... Non, mon cher Théante, je ne promets rien; c'est de vous, ajoutai-je, que nous attendons ce der-

nier traité de morale. Vous vous défendriez inutilement. A demain donc, nous nous trouverons à la même heure dans cette allée. Eugène et Ariste tinrent le même langage, et Théante consentit à ce que nous demandions.

LIVRE III.

Du développement, du cours, de la marche et de la conduite des passions dans chaque homme.

Nous nous sommes rendus, mon cher Cléante, à notre promenade ordinaire, et vous allez encore lire un grand morceau de morale. Je vous l'enverrois avec plus de confiance, si je pouvois me flatter de faire passer dans ma lettre cet intérêt vif et touchant qu'Eugène et Théante répandent sur tout ce qu'ils disent. Celui-ci arriva le premier au rendez-vous, mais nous ne le fîmes pas attendre; et à peine eûmes-nous le temps de nous demander des nouvelles de notre santé, qu'Ariste, avec son impatience ordinaire, nous interrompit. Nous voyons tous, dit-il, que nous nous portons à merveille, le temps est précieux, et je suis trop curieux d'apprendre ce que Théante doit nous dire des passions, pour nous arrêter à des complimens frivoles, comme des gens qui, n'ayant rien à se dire, ne savent

point de quoi ils vont s'entretenir. Nous sommes prêts à vous entendre. Mon cher Ariste, lui répondit Théante, vous me faites peur par cet empressement. Ce que j'ai à dire n'en est pas digne, et je serois moins intimidé, si la liberté de la conservation et le hasard sembloient avoir amené les observations dont je vais vous faire part, puisque vous le voulez.

Me trompé-je, poursuivit Théante, si je crois que, pour connoître le développement, le cours, la marche de nos passions, et l'art de les conduire et les diriger, il faut prendre l'homme au moment de sa naissance, et le suivre dans toutes les révolutions physiques qu'il éprouve en passant de l'enfance à la vieillesse ? Ce n'est même pas tout ; il faut encore l'examiner et l'étudier dans les différentes positions, dans les différentes conjonctures où il se trouve successivement, et qui ont souvent (l'expérience le prouve) assez de pouvoir sur notre caractere pour l'altérer, le modifier et le changer entièrement.

Je suis fort porté à penser qu'à leur naissance tous les enfans se ressemblent. N'ayant encore aucune idée (car personne ne croit plus aux idées innées de Descartes et de Mal-

lebranche) et se bornant à essayer leurs sens mous, délicats et à peine formés, ils ne sentent encore en eux le germe d'aucune des passions dont ils seront bientôt agités. Ne souffrent-ils point? ils jouissent d'un calme qui les jette dans un somm il profond. La lassitude du repos les réveille-t-elle? ils ne pensent point, ils obéissent au mouvement imprimé à leur machine, et s'étudient machinalement à se servir de leurs membres. Si la joie, la tristesse, la colère ou une certaine douceur se font plus remarquer dans quelques enfans que dans d'autres, j'aurois de la peine à convenir que ces différences indiquassent déjà des passions et des caractères différens. Selon toute apparence, des organes plus ou moins délicats, plus ou moins propres à être frappés par les objets qui les entourent, une santé plus ou moins forte, les disposent à une joie plus égale, plus ou moins vive, ou font naître des cris plus ou moins constans, plus ou moins aigus. L'enfant, qui n'a qu'un besoin, celui de se nourrir, n'aime que le sein de sa nourrice, qui peut le satisfaire; voilà son seul besoin, et par conséquent sa seule passion. Mais les évènemens qu'il éprouve dans cet âge tendre, contribueront-

ils à décider de son caractère? les soins de la nourrice préparent-ils déjà les sens d'un enfant à porter à l'ame avec plus de célérité, de justesse et de force, les impressions que feront sur eux les objets extérieurs? ces soins pourront-ils influer sur les organes de son cerveau? les disposeront-ils à obéir un jour à l'ame avec plus ou moins de docilité et d'exactitude? Les philosophes, je crois, l'ignorent; et quand ils en seroient parfaitement instruits, quel fruit retirerions-nous de leurs lumières? comment pourroit-on faire passer leurs leçons jusqu'aux nourrices, si peu faites pour en profiter? Abandonnons-nous à la nature, qui travaille sans cesse à développer et perfectionner son ouvrage; gardons-nous donc de la gêner, elle est plus habile que nous.

Qand un enfant commence à marcher, soutenu par sa lisière, et à balbutier plutôt des mots qu'une pensée; quand il connoît déjà assez d'objets différens pour varier ses goûts et avoir une espèce de volonté; ce n'est point encore le moment où ces passions mobiles, inconstantes, et qui effleurent à peine l'ame, peuvent prendre un caractère décidé. Les objets extérieurs ne laissent encore dans la mémoire que des traces légères, et qui peu-

dant long-temps, seront encore effacées par les sensations nouvelles qui se succèdent. Il est vrai que quelques philosophes ont prétendu que c'est dans ce premier âge que se forment certains goûts, certains préjugés, certaines antipathies qui durent quelquefois toute la vie, et dont il est impossible de découvrir la cause. Je l'avoue, j'adopterois avec peine cette opinion. N'est-il pas plus vraisemblable que les organes de notre corps sont alors trop mous, trop foibles, trop deliés, trop mobiles, pour contracter des habitudes durables! Ils obéissent malgré eux à tout ce qui les frappe successivement. De-là cette inconstance des enfans dans leurs goûts, ce passage rapide de la joie à la tristesse, et ce mélange continuel du rire et des pleurs. Cette ame, qui sera capable de s'élever un jour par la pensée jusqu'à Dieu, de porter la lumière dans les abîmes ténébreux du cœur humain, de calculer le cours des astres, et de sonder les secrets de la nature, faute d'instrumens propres à la servir; ne peut être encore occupée que des puérilités qui l'attirent sans cesse de toute part, et ne peuvent fixer ses désirs.

Mais passons à cette bande d'enfans que vous voyez d'ici folâtrer sur ce gazon. Ils sont

déjà assez forts pour courir seuls, sauter, bondir. Avec quelle ardeur ne jouent-ils pas entre eux! Voyez combien leurs goûts sont déjà plus constans; voyez combien ils aiment déjà de choses differentes. Le monde s'est agrandi à leurs yeux, et leur ame s'est étendue avec leur mémoire et les forces de leur corps. Ils courent sans précaution vers les objets qui leur paroissent agréables; ils fuient sans examen ceux qui leur déplaisent. Combien de passions ne se sont pas déjà développées? Déjà on est jaloux, on a de l'émulation, on est fier de ce qu'on possède, on veut dominer ses pareils, on s'irrite à la moindre contradiction, on est sensible à la louange, on aime un rien avec la même ardeur qu'on aimera bientôt sa maîtresse, et ensuite les honneurs et la fortune. Suivez le développement de la nature dans ces enfans, et vous verrez, je crois, que leurs passions enfantines et contenues par leur ignorance, ont toutes le même caractère, et se succèdent avec la même inconstance. Un peu plus ou un peu moins d'ardeur les distingue, mais elle se manifestent par les mêmes signes; parce qu'elles n'ont point encore appris à se déguiser, et ne sont point mêlées

et corrompues les unes par les autres, comme dans un âge plus avancé.

Quelques années s'écoulent, l'enfance se mûrit, la mémoire s'est enrichie d'une foule de nouvelles idées ; les forces du corps donnent à l'ame plus de vigueur ; elle embrasse un plus grand nombre d'objets ; elle agit à son tour sur les organes de notre corps ; elle essaye son empire, et les habitudes commencent à se contracter. Avec des passions plus caractérisées et plus bruyantes, je crois cependant retrouver encore des restes de la même legèreté et de la même inconstance, si familières à l'âge précédent : c'est que la raison, alors trop foible pour réfléchir, n'a que des idées vagues, décousues, incertaines et flottantes, qu'elle ne peut encore ni combiner, ni lier, et qui lui impriment des mouvemens contraires. C'est le temps seul et une plus longue expérience qui la mettront en état de profiter de ses richesses. Cependant, au milieu de ce nombre innombrable d'enfans que la nature destine à être des hommes sans caractère, que l'opinion gouvernera, qui aimeront, haïront et désireront, comme on leur ordonnera d'aimer, de haïr et de desirer, il s'élève quelques enfans qui commencent à être moins

semblables aux autres. Ce sont ceux qui, dans leurs jeux, ne suivent point machinalement la routine commune. Vous diriez que leur ame, qui s'est, pour ainsi dire, un peu concentrée en elle-même, est sujette à moins de distractions et d'inconstance. Elle pense, elle imagine de nouveaux jeux, ou perfectionne ceux qui lui plaisent. Voilà les germes d'un caractère; et ces enfans annoncent ce qu'ils seront un jour, si des instituteurs mal-adroits n'arrêtent pas leurs progrès.

Que de sagesse, mes amis, dans cette lenteur que nous avons la témérité de reprocher à la nature! Pourquoi, dit-on tous les jours, l'homme, de tous les animaux le plus parfait, jouit-il si tard de sa raison? Pourquoi ses facultés intellectuelles se développent-elles avec tant de peine, tandis que les animaux jouissent en naissant de tout l'instinct qui doit leur suffire? c'est que la nature nous a donné une ame faite pour penser, propre à se dégager de ses sens, pour nous élever jusqu'aux vérités les plus sublimes, et nous rapprocher des substances purement spirituelles. L'instinct des animaux n'est susceptible d'aucune perfectibilité, et tout est achevé pour eux quand ils peuvent suffire à leurs

besoins. La nature nous traite au contraire comme des êtres d'un ordre infiniment supérieur, et destinés par la raison dont elle nous a doués, à élever nous-mêmes l'édifice de nos connoissances et de notre bonheur. Elle a voulu que nous vécussions en société pour nous aider mutuellement de nos méditations, de nos lumières et de nos connoissances. Comme on n'en peut douter, si telle est notre fin, nous avons besoin d'une longue enfance pour y parvenir. Il falloit que notre raison s'éclairât par degrés, et qu'une éducation de plusieurs années nous préparât à remplir nos devoirs. Quels êtres bizarres, méprisables, ou plutôt monstrueux ne seroient pas les hommes, si les passions nécessaires au développement de notre intelligence se fussent montrées avec toute leur force, avant que notre raison fût éclairée par l'expérience? Comment aurions-nous été disciplinables? par quelle éducation auroit-on pu prévenir ou suspendre les malheurs dont nos passions nous auroient accablés? Notre raison n'ayant pas eu le temps d'acquérir les lumières nécessaires à notre bonheur, ou de contracter dans une longue enfance des habitudes qui sont le fruit de l'expérience et de la sagesse de nos pères, elle

auroit été l'esclave des passions avant que de pouvoir se développer, et seroit restée dans l'abrutissement.

Mais, sans nous arrêter plus long-temps à ces questions abstraites, revenons à nos enfans, et n'exigez pas, je vous prie, que j'essaye de rechercher la cause de ces différences que je commence à apercevoir entre eux. Vraisemblablement il ne faut s'en prendre qu'à la différence même des organes intérieurs de notre corps, et sur-tout de notre cerveau, qui sont peut-être aussi différens dans les hommes que les traits même de leur physionomie. Chez moi, ils seront moins disposés à recevoir telles ou telles impressions par les objets extérieurs ; mon sang circulera avec plus ou moins de vivacité ; les esprits animaux, plus rares ou plus abondans, se porteront aux organes de mon cerveau qui ne seront pas disposés à recevoir des traces assez profondes pour frapper l'ame avec force et fixer son attention. Chez vous, au contraire, les sens auront un succès plus heureux. Quelques philosophes attribuent cette différence des caractères aux seules causes morales. Je me serai trouvé dans des circonstances à-peu-près égales, et presque uniformes, et par conséquent

peu piquantes, qui, ne pouvant m'intéresser vivement, m'auront abandonné à ma legèreté naturelle. Je continue à être enfant, c'est-à-dire, à être dominé successivement par tous les objets qui se présentent à moi ; tandis que des hasards favorables, en vous offrant une scène toujours nouvelle et variée, vous ont appris à avoir des préférences et des goûts que l'habitude et la réflexion vont augmenter et vous rendre de jour en jour plus chers. Peut-être aussi, mes amis, que ces causes, soit physiques, soit morales, concourent à la fois à former la différence de nos caractères ; et cette opinion me paroît la plus probable.

Quoi qu'il en soit, nous ne sommes nous-mêmes que de vieux enfans, quand nous rions de ces passions naissantes. Sans doute je les dois voir éclore avec plaisir, puisqu'elles serviront au progrès de la raison ; mais au lieu de veiller à leur marche, pour commencer à les diriger par une morale enfantine qui donneroit de l'essor à l'esprit, pourquoi les agaçons-nous imprudemment? pourquoi applaudissons-nous à des malices qui nous réjouissent ? C'est instruire la raison d'un enfant à être la complice et bientôt l'esclave

de ses passions. Ces espiégleries annoncent, dit-on, de l'esprit et des talens. Rien n'est moins vrai ; les sots n'ont-ils pas leurs passions comme les gens d'esprit? Ne se proposant, ajoute-t-on, que des objets frivoles, elles ne peuvent produire aucun mal dans le monde. D'accord ; mais ne devrions-nous pas trembler pour l'avenir? ne devrions-nous pas voir que ces passions se forment dans un être qui acquiert tous les jours de nouvelles forces, et qu'étant destiné à être citoyen, père de famille, et peut-être même à se voir bientôt revêtu d'une magistrature et d'un grand pouvoir, notre ridicule complaisance prépare son malheur et celui de tous ceux avec lesquels il aura des relations? Nous est-il permis d'ignorer, puisque nous nous mêlons de morale, que son premier principe, son principe le plus nécessaire, c'est de conduire l'enfance de façon qu'elle nous prépare à une adolescence honnête, afin que cette adolescence si dangereuse nous rende faciles les vertus de l'âge viril, et nous mène ainsi par degrés à une vieillesse heureuse et honorable?

Ces enfans, au contraire, qui obéissent sans résistance à tout ce qui les entoure,

dont la vivacité est toute dans leurs jambes et dans leurs bras, et qui ne laissent échapper aucun trait d'imagination ou de réflexion ; ils sont destinés à passer éternellement de préjugés en préjugés, d'erreurs en erreurs, d'engouement en engouement. Pour prévenir ce malheur, que ne tâchons-nous de leur donner un caractère, au lieu de louer bêtement leur douceur et leur docilité? Il y a tel enfant que je voudrois rendre hargneux, opiniâtre, colère, jaloux, envieux ou taquin ; on lui reprochera quelque jour un de ces défauts ; mais parce qu'on ne saura pas de quels vices il l'a préservé. Cette espèce de création que je demande n'est pas impossible ; mais elle exige un philosophe, et l'instituteur habile qui l'emploieroit seroit regardé comme un fou, presque par tous les pères, et surement par toutes les mères. Que ne tâchez-vous du moins de prémunir votre élève contre les dangers auxquels l'expose, si je puis parler ainsi, la nullité de son caractère ? Susceptible de tous les vices qu'il rencontrera sur son chemin, ne seroit-ce pas beaucoup gagner que de lui en donner un qui le préserveroit de tous les autres? Sondez son cœur, étudiez ses premiers mouvemens. Ne

trouvez-vous rien dans cette ame toujours indecise et incapable de penser par elle-même? Profitez de cette mollesse de votre élève pour lui faire contracter des habitudes; faites-lui aimer la vertu dont la pratique lui paroîtra plus facile. Peut-être qu'avec ce secours il seroit moins le jouet de sa foiblesse naturelle; il résisteroit plus aisément aux tentations, et l'habitude qu'il auroit contractée d'une vertu le preserveroit de plusieurs vices.

Si un enfant a un caractère décidé, n'espérez pas de le changer; la nature résistera à tous vos efforts; mais des soins vigilans peuvent augmenter le bien que vous espérez, ou diminuer le mal que vous craignez. Plus je songe à ce que j'exige d'un instituteur, plus je suis persuadé qu'Eugène avoit raison de mettre hier la prudence à la tête de toutes les vertus. Sans son secours, la morale ne saura ni modifier à propos les principes généraux qu'elle se sera faits pour les rendre plus praticables, ni aller à son but par des routes detournées, quand le chemin le plus droit lui paroîtra embarrassé. Ne croyez pas cependant, mes amis, que par amour pour une sagesse prématurée, je veuille faire de

mes élèves autant de petits Catons. La prudence n'est pas faite pour eux, mais elle doit présider à leur éducation. Les efforts qu'on feroit pour leur faire comprendre ce que c'est que cette vertu sublime qui est étrangère à leur âge, ne serviroient qu'à rendre plus timides, et par conséquent plus mous, ceux qui n'ont point de caractère; et les autres, encore incapables de voir les rapports des choses, et de juger de leurs causes et de leurs effets, ne profiteroient de vos leçons que pour apprendre à dissimuler leurs vices. En voulant les former à la prudence, vous ne les instruiriez qu'à être indécis, soupçonneux, faux et menteurs. Je voudrois qu'un enfant se donnât à lui-même des leçons de prudence. Il le fera certainement si vous avez quelquefois l'art de ménager de telle sorte les évènemens, que ses sottises lui attirent, comme par hasard, quelque mortification, et ses actions honnêtes, quelque plaisir. Son expérience sera l'ouvrage de sa raison, elle l'éclairera mieux que toutes vos moralités et ces châtimens d'étiquette dont on use à leur égard, et par une espèce de tarif. Heureux, si en entrant dans le monde, ces premiers germes

de prudence n'étoient pas étouffés par le spectacle du vice honoré et de la vertu négligée !

Que les enfans ayent un caractère ou non, leur première vertu, c'est le respect pour leurs parens et leurs instituteurs ; de-là, doivent naître la confiance et l'amitié, sans lesquelles toute éducation est nécessairement vicieuse. La maison paternelle est toute leur république ; qu'ils y apprennent de bonne heure à aimer, comme par routine, l'ordre et la subordination qui les prépareront insensiblement à aimer et respecter les lois et les magistrats civils auxquels ils seront bientôt soumis. Ici, mes amis, toute ma morale s'évanouit, et, si je puis parler ainsi, je ne sais plus à quel saint me vouer. Songez que nous sommes à Paris. En inspirant à un enfant un grand respect pour ses parens, ne seroit-ce pas verser dans son cœur un poison mortel ? Que de vices résulteront de cette vertu qui doit servir de base à la morale des enfans ! Au lieu de se façonner à la modestie des mœurs, à l'union, à la justice, à la tempérance, à la modération, &c. tous les vices seront en quelque sorte justifiés à leurs yeux ; des exemples contagieux rendront inutiles

inutiles les leçons les plus salutaires. Il n'y a pas à délibérer, enlevons mon élève à la maison paternelle ; et malgré les inconvéniens de notre éducation publique, envoyons-le dans un collége. Ses camarades le corrigeront mieux que ses parens et ses maîtres. Vivant avec des enfans qui n'ont encore ni arrière-vues, ni politique, il s'accoutumera à l'egalité, sentiment précieux, on nous le disoit hier, et qui, ne devant jamais nous abandonner, ne peut jamais trop tôt commencer. Ses qualités morales se montreront avec plus de franchise, et ses talens se développeront plus librement. N'attendez rien de pareil dans l'éducation domestique. Les flatteries des valets et les carresses indiscrètes d'un père ou d'une mère, corrompent un enfant. Entouré toujours de gens beaucoup plus âgés que lui, et qui n'ont point l'habileté ou la complaisance de se mêler à ses jeux, pour l'évertuer, son esprit s'endort, il n'ose se livrer à aucun élan, et je ne sais quelle contenance d'ennui et de gravité qu'on prend pour de la sagesse, prolongera sa sottise et son enfance.

Nous touchons à l'âge de puberté; et les personnes qui ont été chargées de l'educa-

tion des enfans, ont remarqué qu'il se fait une révolution singulière dans ce passage de l'enfance à la jeunesse. Souvent, dit-on, le caractère d'un enfant est entièrement changé ; ordinairement toutes les passions prennent une marche et une route nouvelles. Je ne sais quelle chaleur du sang nous crée en quelque sorte des sens nouveaux. L'ame, étonnée, énivrée et inquiète, est emportée hors d'elle-même par des besoins inconnus, et trouve dans les organes du corps, des ministres qui, en l'irritant, sont plus disposés à lui obéir. Dans ce moment où l'enfant disparoît, le jeune homme quelquefois ne se fait point apercevoir. L'esprit, qui devroit dans son inquiétude, prendre plus de force, s'appesantit ; et aux jeux de l'enfance, succède brusquement une maturité précoce, que j'admire et dont je me défie. Que je vous plains ! Je crains beaucoup que vous ne fassiez que des efforts inutiles pour faire un homme de cet automate ; je crains bien qu'en louant cette prétendue sagesse, vous n'ayez loué qu'une sottise incorrigible. Examinez avec soin votre nouveau sage, et vous verrez à la fin que ses organes, dérangés par la révolution qu'ils viennent d'éprouver,

et moins libres dans leurs opérations, au lieu d'obéir à l'ame et de la servir avec la même facilité, l'éteignent, l'enveloppent et la rendent prisonnière. Pour ceux qui ont éprouvé un plus heureux changement, concevez des espérances, mais ayez des alarmes, et soyez plus attentif et plus vigilant que jamais.

Heureux les jeunes gens qui ignorent le grand miracle que la nature vient d'opérer en eux, qui n'éprouvent aucune convulsion, ou qui n'en abuseront pas. Mais je l'avoue, je tremble pour cette adolescence, qui doit décider de toute la vie d'un homme, quand je songe au misérable systême d'éducation qui s'est mis à la mode parmi nous. Ne contraignez point, dit-on, un enfant; je veux qu'il soit heureux, je l'abandonne à ses fantaisies; je veux qu'il s'amuse; je veux qu'il ne s'instruise qu'à varier ses jeux. Fort bien, il est sage, sans doute, de sacrifier un avenir incertain au moment présent dont on peut jouir; et puisque la vie est semée de tant de peines, de chagrins et d'amertume, il est juste de les épargner à l'enfance. Votre méthode est excellente, si vous êtes sûr que votre enfant mourra avant que de parvenir

à l'âge de puberté. Mais, si vous espérez de le conserver, par quelle inhumanité voulez-vous qu'il arrive sans précaution, sans préservatif, à l'âge le plus exposé aux illusions et aux erreurs des sens? Qu'espérez-vous en donnant une amorce à toutes ses passions, et en retardant les progrès de sa raison? Songez que tous ces caprices inconstans, ces niaiseries, ces amusemens perpétuels, ces misères dont vous avez besoin pour vous soulager des vices stupides, au milieu desquels vous végétez, ne sont point nécessaires à l'enfance. Profitez de son innocence. Un enfant sera content de vous, il sera heureux, si vous savez varier ses occupations, et tour à tour exercer son esprit et son corps pour prévenir l'ennui et le dégoût; mais j'insiste, et je vous demande par quel prodige l'esprit de cet enfant, que vous avez débauché et détraqué par une lâche et ridicule condescendance, sera tout d'un coup susceptible de l'attention à laquelle il faut l'exercer à la naissance de la jeunesse, et sans laquelle votre jeune libertin tombera nécessairement dans les vices qui lui prépareront une virilité ridicule et une vieillesse infame.

Si un jeune homme ne s'est pas accoutumé à une certaine règle, à un certain travail, à une certaine méditation, tandis que ses passions, encore foibles et dociles, pouvoient obéir à un instituteur, comment s'y prendra-t-on pour réprimer et diriger des passions désormais bouillantes et téméraires qui troublent sa raison? Vous viendrez, dites-vous, à son secours; mais je vous prédis que tous vos efforts seront inutiles, car, on nous a appris avant-hier combien les passions sont rusées, adroites et dissimulées. Vous parviendrez seulement à forcer votre élève de se cacher; il vous trompera, vous serez sa dupe, parce qu'il aura plus d'adresse que vous n'aurez de vigilance: et s'il a lieu une fois de se moquer de votre bonhommie, vous ne conserverez aucun crédit sur son esprit. Ce ne sont pas de belles réflexions morales que vous lui débiterez sur le danger des passions, qui le préserveront de leur délire. Il n'entendra pas votre froide raison: l'expérience lui manque, son cœur sera plus éloquent que vous; et parce que vous le gênez, il vous refusera sa confiance. Il vous prendra tour à tour pour un insensé ou pour un homme qui veut le tromper,

sur-tout si vous vous trouvez dans une nation corrompue : car, il est trop intéressé à se justifier à ses yeux, pour ne pas deviner ce qui se passe dans le monde. Il remarquera très-bien qu'on y rit des vices dont vous voulez lui faire peur, et qu'on y honore même tout ce que vous voulez lui faire mépriser.

Je soutiens que notre jeune homme aura une conduite déplorable, s'il ne trouve pas en lui-même des armes pour combattre ses passions. Il faut donc qu'au lieu de ces jeux éternels qui paroissent si sages, on n'ait perdu aucune occasion de semer dans son ame tendre des vérités qui jetteront de profondes racines ; il faut qu'il ait appris de bonne heure à se recueillir en lui-même, à se rendre maître, sans trop d'effort, de son attention, et que les premiers progrès de son esprit lui fassent aimer ses études. Les passions alors peuvent être vives et même impétueuses impunément. La chaleur du sang et du cœur se communiquera à l'esprit, qui, de son côté, sera plus capable de ces élans qui multiplient sa force et lui rendent plus douces et plus chères, ses opérations les plus pénibles. Mon jeune homme tombera

sans doute, mais il se relevera promptement. Bientôt sa marche sera plus sûre; car, notre raison est aussi insatiable au milieu des plaisirs qui lui sont propres, que nos sens sont promptement rassasiés et même fatigués des voluptés qu'ils désirent avec tant d'ardeur. Peu-à-peu il s'établira un équilibre entre la raison et les passions; et les années, en s'écoulant, donneront enfin, à mon philosophe, cet empire sur lui-même, qui est la source du bonheur.

Il ne tiendroit qu'à moi, mes amis, reprit Théante, de vous débiter une morale beaucoup plus magnifique; mais elle seroit fausse, et n'étant point proportionnée à la foiblesse de notre nature, je n'obtiendrois rien, pour avoir trop exigé. Je vous l'avouerai franchement, il y a même des vertus que je ne me soucierois pas trop de voir de si bonne heure dans un jeune homme. Qu'en ferois-je, si par hasard, il avoit à dix-huit ou vingt ans, cette modération, cette égalité, cette exactitude, que je louerois dans un homme parvenu à la maturité de l'âge? Il est évident, je crois, que ces vertus, ne pouvant être le fruit de son expérience et de ses réflexions, il ne les devroit qu'à

une mollesse de caractère, qui, en le préservant des sottises de son âge, ne lui permettra pas dans la suite, de s'élever jusqu'aux vertus qui demandent du courage, de la force, de la magnanimité, et sans lesquelles on manque nécessairement à ses devoirs les plus indispensables. Une économie trop exacte, trop de patience, trop de prudence, me feroient craindre pour l'avenir. J'ai vu un de ces Caton prématurés qu'on vantoit en toute occasion et sans retenue. C'etoit l'espérance de sa famille ; ses vertus, ornées par une extrême douceur et une grande modestie, devoient le porter à tout, et on prédisoit qu'il seroit toujours supérieur à ses emplois. Las un jour de toutes ces fadeurs insipides, votre héros, dis-je à ses flatteurs, est sans doute un prodige ; mais ses vertus, trop compassées, n'ont point l'empreinte et le caractère de son âge. De jour en jour, il déchoira, et vous serez enfin bien étonnés de le trouver dans douze ou quinze ans, si peu digne des éloges que vous lui prodiguez aujourd'hui. Malheureusement, je ne me suis point trompé, et sous cette enveloppe de sagesse, on a vu pulluler tous les vices qui tiennent à une ame foible.

N'exigeons point d'un jeune homme, qui doit avoir des passions vives, pour valoir un jour quelque chose, qu'il ait beaucoup de prudence, de modération dans ses plaisirs, et qu'il se tienne scrupuleusement dans les limites étroites d'une exacte justice. Quelques écarts m'effrayeroient moins que tant de circonspection, à moins qu'ils ne décèlent une ame maligne, envieuse, basse ou pusillanime. Il a des ennemis, il est dans l'âge des combats, il faut qu'il en livre pour apprendre à vaincre; les plus grands capitaines n'ont-ils pas été quelquefois vaincus sans perdre leur réputation? C'est un spectacle bien agréable que celui d'un jeune homme qui se défend et lutte contre lui-même, et qui, après avoir été terrassé par une passion, est honteux de son erreur, ou avec un ris amer, voit la surprise qu'elle lui a faite. Attendez-vous à voir bientôt un homme d'un mérite supérieur. Ma prédiction est sûre; sur-tout si, ne cherchant point à se fuir lui-même, il ne se livre aux distractions de son âge, que pour se retrouver avec plus de plaisir dans le calme de sa raison, qu'il faut craindre d'ennuyer ou de fatiguer. S'il emploie d'abord quelques momens à la lec-

ture des ouvrages plus propres à former sa raison, qu'à débaucher son imagination, soyez sûr qu'il y consacrera bientôt des heures entières. En sentant avec plaisir qu'il vaut mieux que ses camarades, leurs exemples seront moins contagieux. Dès-lors ses propres passions seront moins séduisantes et moins impérieuses. Il recherchera la société des gens âgés et recommandables par leur mérite, non pas pour se faire prôner, mais pour s'instruire, et leur sagesse passera insensiblement dans son ame.

L'écueil le plus dangereux pour cet âge, c'est la volupté, la mollesse et le luxe, qui, en flattant nos sens, les énervent. Quand l'ame ne se dépraveroit pas de même, quand elle conserveroit toute sa noblesse et sa dignité, que pourroit-elle alors exécuter de grand, de difficile, de généreux? elle ne trouveroit que des instrumens incapables de lui obéir : *libidinosa et intemperans adolescentia effœtum corpus tradit senectuti* : elle succomberoit sous leur paresse. J'aime ces Spartiates et ces Romains qui, dans l'exercice d'une vie dure, laborieuse et frugale, s'accoutumoient à ne rien trouver d'impossible. Proposez-leur les plus longues fatigues, pour

aller sacrifier leur vie au bien de la patrie, leur ame se prête avec joie à un sentiment héroïque, parce que leur corps n'est point efféminé par les plaisirs. Pourquoi nous hâterons-nous donc de détruire la force et la vigueur des jeunes gens par une éducation molle qui les anéantit ? Ils seront à leur tour pères de familles; et peut-on penser, sans une sorte de terreur, à la dégradation qu'ils préparent à leur postérité ? Vous êtes d'autant plus coupables, qu'ils pourroient se passer de tout ce que votre faste et votre ennui ont imaginé avec tant de peine, de recherche et de constance. Leur impatience les dispose à ne pas haïr une vie un peu dure et pénible, et les plaisirs les plus communs leur plairont sans leur nuire.

Il ne faut pas se le déguiser, les jeunes gens paroissent n'avoir qu'un sens, ils paroissent n'avoir qu'une passion ; et cette passion, c'est l'amour, qui traîne à sa suite une foule de vices, et dont il est si important et si difficile de se préserver. Dans quel abandon d'eux-mêmes, dans quel anéantissement, l'amour n'a-t-il pas précipité des hommes que la nature destinoit à avoir, dans un degré assez élevé, les principales

vertus dont Eugène nous parloit hier ? Il me semble que je rencontre assez souvent de ces gens qui auroient pu se distinguer dans la société et s'y rendre même très-utiles, s'ils avoient su de bonne heure se rendre les maîtres de leur cœur, et ne pas se familiariser avec ces niaiseries, ces scrupules, ces délicatesses quintescentiées, qu'ils regardent enfin, comme des sentimens héroïques. J'aime à étudier ce qu'ils auroient été, s'ils ne s'étoient pas laissé emporter par les mœurs de leur siècle, ou qu'à force de se sacrifier à l'objet de leur passion, ils n'eussent point pris des vices qui ne leur étoient pas naturels. Aux éclairs de raison et même de force qui leur échappent quelquefois, je juge des qualités qu'ils ont malheureusement étouffées, et dont les restes languissans ne servent qu'à les rendre ridicules, en les mettant en contradiction avec eux-mêmes.

On croiroit que la plupart des gens qui écrivent sur la morale, n'ont jamais réfléchi sur l'action de notre esprit et les mouvemens de notre cœur. Les uns, comme les Stoïciens, demandent trop et n'obtiennent rien. Leur humeur est chagrine, et ils croient avoir embelli nos vertus, quand ils les ont

défigurées, en les poussant au-delà des bornes que la nature leur prescrit. Les autres, pour nous corriger, se rendent trop indulgens. C'est, sans doute, bien fait de se prêter à notre foiblesse, et de savoir qu'il nous est impossible d'être parfaits; mais pour ne nous point égarer, en voulant nous conduire, il faut connoître la source de nos vertus, celle de nos vices, et les liens presqu'imperceptibles qui les rapprochent, les unissent et quelquefois les confondent.

Pour nous, mes amis, qui sommes un peu philosophes, raisonnons de sang-froid sur tout ceci. Etudions l'homme tel qu'il est, pour lui apprendre à devenir ce qu'il doit être. Songeons au temps où nous vivons, avec quelle patience et quelle adresse il faut aujourd'hui négocier avec les passions, et leur accorder quelque chose, pour les rendre plus dociles et moins impérieuses. Il ne nous reste, pour ainsi dire, que de choisir entre les vices les moins pernicieux.

En voyant le besoin que la nature nous a donné d'aimer, en voyant l'attrait, ou plutôt l'espèce d'ivresse et d'étourdissement qu'elle a joint au plaisir de l'amour, il est évident, si je ne me trompe, que, loin de

blâmer un amour honnête et soumis aux règles du devoir, la providence nous y invite, pour perpetuer l'ouvrage de la création. Croissez et multipliez; c'est le premier précepte donné au genre humain. Je voudrois qu'on me dît en quoi cet homme ou cette femme, qui se sont dévoués au célibat, valent mieux que ce père ou cette mère de famille, qui élèvent des enfans à la république.

Les gens du monde ne voient guère aujourd'hui dans le célibat, que le mérite de la difficulté surmontée. Ils ont tort; c'est une vertu d'un ordre supérieur; c'est un don particulier que la providence dispense à son gré. Pour en parler, il faudroit être théologien, et je ne le suis pas. M'en tenant donc aux vertus sociales qui appartiennent à tous les hommes, je dis que la continence et la chasteté sont des vertus du plus grand prix; parce qu'elles servent de base aux mœurs domestiques, qui préparent les mœurs publiques, et procurent ainsi les plus grands avantages à la société et à ceux qui les pratiquent.

Ayant tant de vices à vaincre, ce seroit être un mauvais économe des forces que la

nature nous a données pour combattre nos passions, que de les employer à acquérir une vertu qu'elle ne nous ordonne pas. Les efforts qu'on feroit pour se vaincre, pourroient faire contracter une dureté trop peu compatissante pour la foiblesse humaine, et contraire à l'indulgence prudente que demande la morale. Peut-être que l'ame, lassée de ces combats, se laisseroit alors entraîner par quelqu'autre passion, et s'y livreroit sans retenue. Je ne vous parlerai pas du célibat des gens du monde, il ressemble terriblement à celui des Romains, dans le temps de leur extrême corruption, et lorsque les personnes sensées n'osoient plus s'exposer aux monstrueux inconvéniens du mariage.

Je dis que les plaisirs de l'amour sont permis, et chez tous les peuples, les lois mêmes de la religion les ont rendus honnêtes et sacrés; mais je compare ce besoin de l'amour à celui de manger : s'il est permis de manger, il est ordonné d'être sobre. Que penseriez-vous d'un gourmand qui, faisant son dieu de son gosier et de son ventre, ne s'occuperoit que des mets dont il veut se gorger; qui auroit de longues conférences avec son maître-d'hôtel, et tracasseroit ses chefs de

cuisine et d'office? Vous auriez, sans doute, pour ce pourceau d'Epicure, le plus souverain mépris. Je regarderai du même œil ces hommes dont l'ame paroît être toute entière dans leurs sens; le temps les corrigera, sans doute : mais que peut-on espérer de ces céladons parfaits, dont les femmes estiment tant la délicatesse et la sensibilité, et qui prennent pour quelque chose de fort beau, ces misères, ces subtilités de sentiment, ces folies dont les romanciers embellissent leurs ridicules ouvrages? Pour moi, qui suis trop grossier pour sentir ce mérite, je croirois que l'amour conjugal même a ses règles, ses bornes et ses devoirs, et qu'il n'est pas plus permis de perdre sa raison avec sa femme qu'avec celle de son voisin. Le mariage a sa crapule; et quelque légitime que soit l'amour qui doit l'accompagner, il devient condamnable dès que, dégénérant en mollesse, en foiblesse, en sottise, il prive nécessairement un mari des vertus les plus indispensables pour un homme.

Que je vous plains, pauvres parens, qui, n'ayant pas eu l'art de préparer, par une bonne éducation, une jeunesse vertueuse à vos enfans, réparez cette première faute par une

une seconde, et les unissez par les liens du mariage, avant que d'avoir étudié leur caractère, et qu'ils puissent eux-mêmes connoître la dignité de leur état. Pourquoi les abandonner à eux-mêmes dans le moment le plus critique de leur vie? Ce que vous avez vu ne devroit-il pas vous instruire de ce que vous devez craindre? Vous êtes assez peu sensés pour vous applaudir de l'extase où vous voyez ces deux jeunes époux. Vous ne sentez donc pas qu'ils abusent du mariage! Pour moi, je prévois, par l'oubli où ils sont d'eux-mêmes et de leur raison, que cet amour peu ménagé disparoîtra bientôt pour faire place à une autre passion. Dans quelques mois, le mari ira grossir la liste des hommes à bonne fortune; et la femme, après avoir eu de l'humeur et hésité encore pendant quelque temps, comme sept ou huit mois, se vengera enfin des infidélités dont on lui donne l'exemple. C'est alors que je chercherai inutilement dans ce ménage, quelques vertus qui en devroient faire l'ornement et le bonheur. Je vois une maison mal gouvernée, la confiance en est bannie, tout devient secret, mystère, chuchoterie. L'espionnage est établi, et des domestiques cor-

rompus, qui vendent indifféremment le mensonge et la vérité, dominent dans la maison. Cette situation est trop gênante pour durer long-temps : on prend son parti; et la plus parfaite indifférence succède à l'humeur. La prudence du mari consiste alors à feindre de ne pas voir ce qui lui saute aux yeux; son courage à braver les lois de l'honneur, et sa patience à ne pas s'indigner, et même quelquefois à rire pour le bien de la paix, de ce qui devroit le révolter. C'est ainsi que l'ame se flétrit et se familiarise avec toutes sortes de lâchetés. Cet homme, qui ne sait pas exercer sa magistrature domestique, qui néglige ses enfans et l'économie de sa fortune, exercera cependant des fonctions publiques dans l'état; et vous devez, sans doute, vous attendre à une administration bien sage !

Quoi qu'il en soit, l'amour est la plus dangereuse de toutes les passions pour les jeunes gens dont les mœurs ont été négligées, et qui n'ont pas assez d'esprit pour continuer eux-mêmes leur éducation, ou plutôt, comme on dit, la reprendre sous œuvre. C'est à la manière dont ils se livrent à l'ivresse de leurs sens, qu'on peut juger de ce qu'ils seront un jour. Aime-t-on ce qu'on appelle commu-

nément une fille? voilà un homme perdu. Il devient inutile à tout; il a pris les sentimens d'une courtisane : car, elle a usurpé sur lui un empire absolu. Mille vices, encore cachés au fond de son cœur, qu'il ignoroit, et qu'il auroit peut-être toujours ignorés, vont s'y développer. Bientôt incapable de rougir de ses lâchetés, il croira qu'on est justifié, si on a assez d'effronterie pour en plaisanter.

Mais si je suis sans pitié pour ces ménages de crapule, qui ne sont aujourd'hui que trop communs, j'avoue que j'aurois quelque peine à condamner rigoureusement, et regarder comme un sujet dont on ne doit rien espérer, un jeune homme qui occupe son esprit de connoissances utiles et sérieuses ; mais qui, sentant cependant en lui je ne sais quelle effervescence qui le distrait et le persécute dans ses occupations, iroit s'en debarrasser auprès d'une courtisane qu'il mépriseroit, et à laquelle il n'accorderoit que les momens nécessaires pour recouvrer le calme de sa raison. Vous le verrez sortir de-là sans attachement (*), sans foiblesse, sans erreur et

(*) Le citoyen Arnoux, exécuteur testamentaire de l'abbé de Mably, tient de cet auteur, ce changement; les mots *sans souillure* ont échappé à sa plume.

sans préjugé. Pourquoi? c'est que la volupté n'a point amolli son corps, et n'a pas passé jusqu'à son cœur; il conserve sa liberté; il paye à la foiblesse de la nature et à l'exemple des mauvaises mœurs, le moindre tribut possible; il attend avec impatience que le temps diminue son infirmité; il espère que sa philosophie l'en délivrera, et, par une heureuse diversion, l'étude chaque jour diminue le pouvoir de ses sens. Quelques erreurs peuvent ternir, mais non pas détruire une vertu qui travaille sans cesse à faire de nouveaux progrès. Peut-être qu'en voulant, à cet âge, triompher de soi-même avec plus de courage, on ne se donneroit beaucoup de peine que pour effaroucher une passion qui n'a qu'un temps, et qu'il faut se garder d'irriter par un régime trop dur.

Fort bien, mon cher Théante, dit alors Ariste en badinant; vous avez tant mis de restrictions aux petites échappées de votre jeune homme, que je ne crois pas que les personnes les plus austères et qui pensent, puissent vous blâmer. Mais prenez-y garde; avec votre doctrine, vous soulèveriez contre vous, tous ces hommes du bon air et amis des bienséances, qui sont persuadés que rien

n'est plus heureux pour un jeune homme que de se mettre sous la direction d'une femme un peu rompue dans l'usage du monde, ou de s'attacher à une jeune personne qui a de la vertu. Et puis, quelles clabauderies de la part des femmes! et l'on sait bien pourquoi on auroit tant d'humeur contre vous; elles combattroient *pro aris et focis*. En effet, que deviendroient-elles, si nos jeunes gens prenoient le parti philosophique de les abandonner? Il me semble qu'on s'ennuie dans le monde avec de l'amour; que deviendroit-on donc sans amant? Végéter tristement dans les occupations de son ménage et de ses devoirs! qui pourroit y tenir?

A merveille, reprit Théante; mais ces censeurs redoutables dont vous me menacez, pensez-vous, mon cher Ariste, qu'on ne puisse rien leur répondre? Vous ne trouvez pas mauvais, leur dirois-je, vous approuvez même que j'aye traité avec indulgence les enfans, et que je n'en aye pas exigé des vertus qui n'appartiennent point encore à leur âge. Pourquoi voulez-vous donc que, négligeant les différens passages par lesquels la nature nous conduit pas à pas à notre maturité, je condamne les jeunes gens à une

vertu qui ne doit appartenir qu'à l'âge de virilité? Un enfant me paroît aussi parfait qu'il doit l'être, quand ses qualités morales le préparent à une jeunesse honnête et capable d'acquérir les connoissances qui nous sont nécessaires; de même, je serai content d'un jeune homme, quand il m'annonce le germe des vertus qui doivent bientôt contribuer à son bonheur et le rendre recommandable. Jusqu'à l'âge de virilité, l'homme n'est en quelque sorte qu'ébauché, et je ne juge encore de lui que par les espérances qu'il me donne. C'est alors qu'il aura besoin de toutes les vertus dont on nous entretenoit hier, pour remplir ses devoirs de simple citoyen, de père de famille et de magistrat.

C'est ici que je reprendrai toute ma sévérité. Ne forcerai-je pas, mon cher Ariste, mes censeurs à se taire, en leur représentant que, tandis qu'ils condamnent quelque libertinage passager, ils autorisent l'adultère, qui est un des plus grands fléaux de la société.

Fœcunda culpæ secula, nuptias
Primùm inquinavere, et genus, et domos, &c.

Quoi! tandis que les jeunes gens doivent éclairer leur raison pour connoître et prati-

quer plus aisément leurs devoirs, vous n'êtes pas fâché, parce que la nature les invite à l'amour, qu'ils apprennent l'art de faire la guerre à la pudeur des femmes; voilà donc ce qui doit mettre la dernière main à leur éducation, et les préparer à remplir avec plus d'exactitude et de dignité, les devoirs de l'âge mûr. Je prierois ensuite mes censeurs de se rappeler comment Cicéron, en plaidant pour Cælius, excuse ses galanteries avec Claudia. Ce sage consulaire, si savant dans la connoissance du cœur humain et de ce qu'il faut successivement en attendre, n'avoit pas sans doute une morale relâchée. « Si les hommes, dit-il, pouvoient atteindre à une vertu sans tache; si nous pouvions encore nous flatter de revoir des Camille, des Fabricius, des Curius, je condamnerois la moindre foiblesse comme un grand mal; mais ces mœurs purès et austères nous sont aujourd'hui absolument étrangères: à peine y croit-on, quand on en retrouve la peinture dans les livres; et pour être utile, il faut, à l'exemple des hommes les plus sages de la Grèce, se contenter d'une vertu moins sauvage et plus accommodée à notre temps. Accordons quelque chose à l'âge, pourvu que l'erreur n'ait

que des momens ,, Il excuse Cælius, non pas en disant que Claudia est une grande dame dont le nom remplit les fastes de la république, mais en prouvant que ce n'est qu'une courtisane vile et débauchée. Voilà, mon cher Ariste, quoi qu'en puissent dire vos censeurs, les principes d'une morale qui veut tirer quelque parti de nos vices, pour nous corriger. Ces censeurs du bon air auroient-ils le front de vouloir être plus sages que Caton ? Cet homme, que tous les siècles admireront, approuvoit fort un jeune homme qui préféroit d'aller dans un lieu peu honnête, à notre prétendue gloire de séduire une citoyenne et de troubler l'ordre et la paix d'un ménage vertueux. Horace nous l'apprend ; et ce jugement de Caton lui paroît le jugement d'un Dieu : *Dia sententia Catonis.*

A l'égard de la clabauderie des femmes, prenez garde, leur dirai-je avec respect, que nous traitons une question philosophique ; et qu'en y mettant de l'aigreur, vous feriez soupçonner que vous avez quelqu'autre intérêt que celui de la vérité. Je sais bien que vous n'avez aucun goût pour nos jeunes gens, et que par leurs assiduités et leurs complai-

sances, ils ne parviendront jamais à vous séduire. Pourquoi donc condamneriez-vous tant une doctrine qui vous débarrasseroit de ces farfadets qui vous importunent, et ne vous seront jamais bons à rien ? On croit remarquer que les plus aimables, c'est-à-dire, les plus complaisans, les mieux faits et les plus jolis, sont ceux dont l'éducation vous tient le plus au cœur; et il n'en faut pas davantage pour que la médisance conçoive d'étranges soupçons. Si c'est en effet, pour leur bien que vous leur accordez votre familiarité, je vous conseille très-sérieusement de les renvoyer; car, je vous avertis qu'ils ont des projets ridicules et très-offensans pour votre honneur. Je vous en prie, ce dessein téméraire de vous séduire et de corrompre une vertu comme la vôtre, n'est-il pas plus criminel que quelques plaisirs pris à la dérobée, sans conséquence, à la manière de Caton, et qui les rendroient plus respectueux devant vous!

Laissons-là les femmes. Tant que, livrées à l'ennui qui les dévore, et qui est le fruit de leur mollesse, de leur luxe et de leur oisiveté, il sera impossible de les forcer à aimer la retraite, à se suffire à elles-mêmes,

être modestes et n'avoir d'yeux que pour leur mari, je défendrai leur commerce à mes jeunes élèves. M'accusera-t-on, mes amis, de voir mal ce que je vois, et de m'abandonner à des jugemens téméraires? Veut-on que toutes les femmes soient des dragons de vertu? j'y consens de tout mon cœur. Mais, en ce cas, vous condamnez un jeune homme qui n'a encore aucune expérience, et dont le cœur s'enflamme nécessairement dès qu'il se développe, à adorer une femme précisément pour ses beaux yeux. Que voulez-vous que j'augure de cet insipide amant? Vous en faites un Sigisbé, un sot qui n'aura jamais aucun mérite. On n'est point esclave pour rien, quand on a assez d'élévation dans l'esprit pour connoître le prix du temps et de la liberté.

Mais sans parler plus long-temps de ce ridicule sigisbéisme, qui ne se trouve nulle part, et auquel on fait semblant de croire, pour mettre la galanterie plus à son aise; convenons de bonne foi, entre nous, que les plaisirs de l'amour sont l'ame de tous ces commerces que nous voyons dans le monde. A l'exception d'un certain nombre de femmes dont la malignité du public a toujours respecté

la vertu, qui se sont respectées elles-mêmes, mais qui plairont peu aux jeunes gens; et de quelques femmes perdues qu'on devroit appeler par honneur *femmes à bonnes fortunes*, et dont les bontés sont si propres à dégoûter de l'amour; on dit que les autres font la défense la plus vigoureuse; mais c'est précisément cette belle défense que je loue de tout mon cœur, que je redoute pour un jeune homme. Il se piquera au jeu, et sa vanité augmentera son amour. Par quelles assiduités, par quelles complaisances, par quelles épreuves, par quel esclavage, ne doit-il pas alors mériter le sacrifice qu'on va lui faire de tous ses devoirs? Oh! l'excellente école pour former un homme aux grandes vertus qu'on lui demande! Une femme qui va se déshonorer, dont le cœur est déjà adultère, et dont la galanterie, comme l'a dit un grand homme, sera bientôt le moindre défaut, y préside; et le disciple, ivre de sa passion, prendra pour autant de lois les caprices les plus déraisonnables de sa maîtresse.

Ce n'est point ici un égarement passager. Au milieu des plaisirs, de l'oisiveté, de la mollesse et des misères que l'amour ne voit

que trop comme des affaires importantes, l'habitude de l'esclavage est contractée, et l'ame a perdu son ressort. Si l'ennui de la jouissance ou l'inconstance de sa maîtresse rompt aujourd'hui ses chaînes, ce ne sera que pour en reprendre demain de nouvelles. Que je le plains, s'il aime toujours de bonne foi! que je le méprise, si, désabusé enfin, des femmes, mais n'ayant rien à mettre à leur place, parce que sa raison, dont il n'a jamais appris à faire usage, lui est inutile, il ne feint de les aimer encore que pour se faire une occupation et les tromper! L'âge viril sera nécessairement déshonoré par les vices contractés dans les galanteries de la jeunesse. Les années cependant s'écoulent et s'accumulent; mais toujours esclave des premières habitudes, l'imagination échauffée, courra encore après des plaisirs que les sens refroidis n'exigent plus. Moins vous deviendrez propre à plaire, plus il faudra de jour en jour suppléer par de lâches complaisances aux grâces fugitives qui vous abandonnent. Un vieillard céladon et qui a encore des prétentions, est le dernier opprobre de la nature. Quelle foiblesse de ne pouvoir pas vaincre l'amour, quand l'âge lui a ôté ses

forces ! Il est honteux de ne pas cacher ses désirs, si on ne peut plus en inspirer, et d'être la dupe d'une coquette intéressée, qui feint de vous aimer pour vous vendre des faveurs que vous achèterez en trahissant vos devoirs les plus sacrés.

Je vous demande pardon, mes amis, d'être si long sur la passion favorite des jeunes gens; mais il est très-important pour la morale d'en faire connoître les suites. C'est dans la jeunesse qu'il faut considérer et étudier avec plus de soin les hommes; car, c'est dans cet âge que se développe ou qu'est étouffé le germe des vertus et des talens. L'amour, qui n'est qu'un besoin de la nature, peut causer quelques distractions passagères, et ne laisse point de longues traces; mais l'amour, passion sérieuse et ornée des folles et scrupuleuses délicatesses des romans, pénètre jusqu'au fond du cœur et séduit l'imagination. Tout le monde sait combien les premières affections que nous éprouvons ont d'empire sur nous. Que les femmes, en nous rendant galans et damerets, se sont bien vengées des lois de la nature et des lois civiles qui les soumettent aux hommes!

Pensez-vous que, dans ces siècles heureux

où la Grèce et Rome avoient tant de probité et de talens, on ait vu régner notre galanterie? Mais pour sortir enfin de cette matière, je vous prie de bien remarquer que je n'ai rien exagére, en disant que les passions et les habitudes de la jeunesse se prolongent au-delà de la jeunesse, et donnent leur teinte, leur couleur, à tout le reste de la vie. L'âge nous mûrit; les passions qui tiennent plus immédiatement aux sens perdent de leur force, mais nous conservons encore le caractère qu'elles nous ont donné. Si cet âge a été consacré au travail, à l'étude, à la réflexion, il en résultera une virilité courageuse, ferme, tempérante, amie de la justice, et ornée de tous les talens qui peuvent être utiles à la patrie. Qu'un jeune homme, au contraire, ait été livré à l'oisiveté, à la mollesse d'un amour efféminé et langoureux, il croupira éternellement dans les mêmes vices; à moins que quelqu'événement imprévu, important, et qu'il seroit imprudent d'attendre, ne l'arrache à lui-même, et ne lui donne une ame nouvelle. Dans ce cas-là même, si vous y faites bien attention, vous verrez qu'il traîne encore après lui une partie de la chaîne qu'il a rompue. Les anciens connoissoient cette

vérité importante, et les maisons des vieillards distingués par leur mérite et les services qu'ils avoient rendus à la république, étoient les écoles où les jeunes gens alloient s'instruire de leurs devoirs. Nous avons pris une autre route ; ce sont les jeunes femmes que nous avons établies les précepteurs et les pédagogues de notre jeunesse. Ne soyons donc plus étonnés, mes amis, de ce que nous voyons. Profitant de notre foiblesse, elles nous ont appris par leurs leçons et par le prix que leur coquetterie a mis à leurs faveurs, non-seulement à leur obéir, mais à deviner même ce qui peut leur plaire. C'est ainsi qu'elles ont repris sur nous l'empire que des lois prudentes nous avoient donné sur elles. L'ordre de la société en est bouleversé, et les hommes de la république ne seront plus que leurs commis ou leurs prête-noms.

La jeunesse s'écoule enfin, et fait place à l'âge viril. Autrefois, on ne songeoit qu'au moment présent; actuellement on commence à porter ses regards et sur le passé et sur l'avenir. Nous sommes éclairés par notre expérience; il s'établit un nouvel ordre de choses, et une relation plus fréquente entre

notre cœur et notre raison. Nos passions, moins actives, et par conséquent moins propres à nous subjuguer, pourroient s'associer avec la prudence et la sagesse ; mais je retrouve par-tout les fruits de notre première éducation. A-t-on cultivé sa raison ? on verra alors le monde tel qu'il est. On ne sera point la dupe des erreurs que l'opinion publique accrédite. On saura qu'au lieu de courir après un vain fantôme qui fuit devant nous et nous trompe, nous devons chercher et trouver notre bonheur en nous-mêmes et dans la pratique du bien. Si on a échappé aux séductions de l'amour, on pourra échapper à celles de l'ambition et de l'avarice. Car ces passions ont elles-mêmes, si je puis parler ainsi, leur enfance ; et elles ne deviennent enfin indomptables, que parce qu'on a d'abord négligé de les dompter. Mais à l'égard des hommes élevés dans ces mauvaises écoles dont je vous parlois, que trouverez-vous ? de grands enfans qui ne se défieront pas plus de l'avarice et de l'ambition qu'ils ne se sont défiés de l'amour. S'ils ont peu d'esprit, leur nouvelle passion les dégradera, et ils achèteront les faveurs de la fortune par les mêmes complaisances et les mêmes foiblesses qu'ils ont mérité celles de leurs maîtresses.

maîtresses. Ont-ils quelque chaleur dans l'ame, quelqu'étendue dans l'esprit? vous verrez que, n'étant retenus par aucun principe de morale, ils abuseront nécessairement de leurs talens. La prudence dont ils sont capables, et qui auroit pu faire leur bonheur, ne sera que l'art de favoriser leurs passions, d'en faciliter les succès, et de se rendre méprisables, s'ils échouent dans leurs entreprises, ou odieux, si leur prudence intrigante réussit : *Calliditas perversè imitatur prudentiam.*

En voyant un vieillard, mes amis, je gagerois presque de vous faire l'histoire de sa jeunesse. Ces hommes qui semblent rentrer dans le néant, à mesure que leurs sens s'affoiblissent, n'est-il pas évident qu'ils ne doivent leur radotage qu'à l'habitude qu'ils ont contractée de bonne heure, de n'obéir qu'à leurs sens? Leurs passions sont en silence ; mais ce silence est en eux l'image de la mort : ils n'en ont pas triomphé, elles les ont abandonnés. Inutiles à eux-mêmes et à charge aux autres, ils sont déplacés dans un monde qui se livre sans cesse à de nouveaux caprices, tandis qu'ils restent attachés à leurs premiers préjugés. De-là, cette inquietude qui les tourmente, et cette humeur

chagrine qui se plaint du présent, qui se plaindroit également du passé s'il pouvoit renaître. Un homme formé par une bonne éducation, et que sa philosophie a instruit à ne pas s'étonner des folies humaines, semble au contraire, acquérir par les années, de nouvelles forces. Les passions qui formoient une espèce de brouillard autour de sa raison, sont presque dissipées. La vérité se montre à ses yeux avec plus d'éclat; il l'aime encore avec plus d'ardeur, et à mesure que ses sens ont moins d'empire sur lui, son intelligence, la partie la plus noble de nous-mêmes, paroît s'étendre et s'agrandir. La prudence, la première des vertus, est la vertu favorite de cet âge. Il s'attend à tout, et ne craint rien. Comme Caton le censeur, il se fait des plaisirs dignes de sa raison : loin de regretter ceux de sa jeunesse, il se félicite d'être délivré de ces tyrans incommodes, et sa sagesse est indulgente.

De ces vérités dont je viens de vous entretenir, mais malheureusement trop contraires à nos mœurs, il me semble, mes amis, qu'on peut tirer les conséquences les plus utiles pour la morale. Puisque ce n'est point notre raison qui nous conduit dans notre

enfance, et que bornée à ses propres forces, elle ne seroit dans la plupart des hommes, qu'un instinct machinal, et dans les autres ne feroit que des progrès extrêmement lents et presqu'insensibles; nous avons besoin que l'éducation vienne à notre secours et hâte nos lumières en nous enrichissant des vérités connues, et profite de la foiblesse des passions de l'enfance pour nous prémunir contre celles que l'adolescence va faire naître. Mais vous voyez ce qui se passe dans le monde à cet égard. Au lieu d'aider le développement de la raison, combien de fois ne la retarde-t-on pas, en chargeant la mémoire d'un enfant de mots qu'il ne comprend pas? Plus souvent encore on nous remplit de préjugés et d'erreurs, et on nous égare en nous laissant contracter de mauvaises habitudes, que la force de l'âge rendra de grands vices. Je me demande souvent quelle est la vertu dont les enfans peuvent prendre l'idée la plus vraie; et j'admire alors la bonté de la providence, qui a voulu que la justice, dont nous aurons besoin tous les jours de notre vie, et plus propre que toute autre vertu, à régler et tempérer les mouvemens de notre cœur, fût à la portée de notre raison, dès

qu'elle est capable de lier et de comparer deux idées. Je m'étudierois donc de bonne heure à faire contracter aux enfans l'habitude d'être justes les uns à l'égard des autres. Le mot de justice retentiroit sans cesse à leurs oreilles. Pourquoi dirois-je, avez-vous offensé votre camarade? voudriez-vous qu'il vous en eût fait autant? quel droit avez-vous sur lui? Rien n'est plus capable, si je ne me trompe, de faire perdre à l'amour-propre ce ton farouche et brutal qui lui est en quelque sorte naturel. Dès que des enfans sont en société, il doit y avoir un tribunal où leurs querelles enfantines soient discutées et jugées avec gravité par les maîtres, et même par quelques-uns de leurs disciples qui se seront distingués par leur sagesse. Dès-lors, l'ame d'un enfant s'accoutumera sans effort, à une certaine rectitude qui la disposera à être plus modérée dans un âge plus avancé, ou du moins à réparer sans chagrin les premiers mouvemens de son amour-propre.

Voyez combien notre éducation est raisonnable. Elle cesse dans le moment même que les jeunes gens ont le plus grand besoin des conseils de leur gouverneur. On a même l'imprudence de ne les point prévenir sur

les dangers où ils vont être exposés, soit par leurs passions, soit par celles de la société, que leur inexpérience rend encore plus dangereuses. Pourquoi laisser un jeune homme dans son ignorance? Ne voudriez-vous pas, mes amis, que la dernière année de l'éducation fût consacrée à lui faire une peinture fidelle de ce qu'il va voir et éprouver en lui-même et dans le monde où on le jette? Mon enfant, mon cher enfant, dirois-je à mon élève, en l'embrassant, j'ai combattu et dirigé vos passions, autant que je l'ai pu; j'ai tâché de vous faire contracter de bonnes habitudes, et cherché à vous apprendre à ne point vous être à charge à vous-même. Ce que je vous ai dit dans votre enfance, a suffi pour vous préserver des vices de cet âge. Mais, n'en doutez pas, une nouvelle vie va commencer pour vous; un spectacle tout nouveau va se présenter à vos yeux; et votre raison timide et peu affermie encore dans ses principes, recevra peut-être la plus violente secousse que vous éprouverez dans tout le cours de votre vie. Je vous ai appris quelle est la dignité de l'homme; je vous ai dit en quoi consistoit le bien et en quoi consistoit le mal. J'en atteste Dieu, qui m'entend et

qui lit au fond de mon cœur, je vous ai exposé la vérité sans mensonge et sans fard. Vous connoissez tous les grands hommes de l'antiquité; je vous ai mis, pour ainsi dire, en société avec eux. Vous les avez admirés; vous avez aimé leur courage, leur tempérance, leur justice, leur mépris pour les richesses; et souvent j'ai tressailli de joie, en voyant que votre cœur, né pour la vertu, s'enflammoit d'une noble émulation au récit de leur histoire. Eh bien! mon cher enfant, tous ces hommes ont disparu, et n'ont point laissé de successeurs sur la terre. En sortant de cette retraite, vous verrez dans le monde le vice honoré et la vertu méprisée. Si vous n'avez pas un grand courage, vous me prendrez pour un imposteur qui n'a cherché qu'à vous tromper. Si la confiance que vous avez en moi diminue; je vous en avertis, vous ne tarderez pas à tomber dans les erreurs les plus dangereuses. Ce sera une preuve certaine que, commençant à vous familiariser avec les objets qui devroient vous épouvanter, un vice agréable trouve grâce devant vos yeux. Livrez-vous à cette illusion, et bientôt la vertu la plus simple vous paroîtra gigantesque et trop austère. Tout l'intervalle qui sépare

les vices, vous le franchirez avec une extrême célérité. Si vous avilissez votre raison au point de croire que le bon sens n'habite point dans les colléges avec les pédans, et que le monde bien perfectionné ne se gouverne plus par les préjugés et les sottises d'autrefois ; je ne puis que vous prédire l'avenir le plus funeste, parce que vos craintes et vos remords disparoissant, vous n'aurez que les préjugés publics pour règle de votre conduite. Si vous voulez persévérer dans le bien, en entrant dans le monde, vous aurez plusieurs ennemis à combattre. Je crains pour vous les femmes; je crains et leur modestie et leur coquetterie, également propres à faire naître en vous le sentiment de la volupté. Tandis que votre cœur ne sera que trop violemment attaqué, je tremble pour votre raison. Résistera-t-elle aux plaisanteries de vos camarades qui, vous appelant un sage précoce, un troisième Caton tombé du ciel, vous feront entendre que vous n'êtes qu'un sot, parce que vous avez le bon esprit de ne leur pas ressembler ? Mais ce qui me paroît bien plus redoutable, ce sont ces personnages graves qu'on ne rencontre que trop souvent; et qui, sous leur âge, leur nom,

leur dignité et les respects qu'on leur témoigne, cachent leur néant, et n'ont d'autre manière de penser, que la routine du monde. Avec une bonté dédaigneuse, ils excuseront votre candeur comme le fruit de votre ignorance. Si vous êtes assez foible pour en rougir, vous ne tarderez pas à vous corriger de vos vertus et vous glorifier de vos vices.

Mais je m'arrête, et vous devinez aisément, mes amis, tout ce que je devrois ajouter à ce discours; afin que faisant connoître à mon élève, les écueils dont il va se trouver entouré, une crainte salutaire le rende plus précautionné, et commence à le former à cette prudence dont Eugène nous a parlé. Ce flambeau nous est d'autant plus nécessaire, qu'au milieu des hasards, des circonstances et des événemens toujours variés, qu'il ne nous est permis ni d'éviter ni de changer, nous sommes naturellement disposés, par les qualités de notre cœur et de notre esprit, à prendre sans cesse de nouvelles passions et de nouvelles idées. La fortune en effet, semble se jouer de nous, pour nous soumettre à ses caprices : *hæc ita multa, quasi fata, impendent moribus.*

C'est ce pouvoir que les objets extérieurs

exercent sur notre ame, qu'il est important d'étudier, si on veut travailler avec quelque succès à se donner un caractère. Heureux les hommes qu'on a accoutumés dans leur jeunesse, à se procurer tous les jours quelques heures de retraite, pour se dérober à la contagion, rentrer en eux-mêmes et juger de sang-froid tout ce qui a ému leurs sens ou séduit leur imagination ! Plus heureux encore sont les hommes nés dans ces pays où les mœurs publiques sont la sauve-garde de la vertu des citoyens ! Par exemple, qu'arrivoit-il à un jeune Lacédémonien, quand les passions, commençant à s'élever dans son cœur, réveilloient sa raison, et la mettoient dans l'exercice de ses fonctions ? il regardoit autour de lui, et dans son ignorance et son incertitude, le jugement du public venoit à son secours, tempéroit ses passions et fixoit ses idées. Le Spartiate élevé durement, et préparé en naissant à devenir un homme, ne pouvoit être ni tenté ni distrait par les vices qui, par-tout ailleurs, réussissent si bien à s'emparer de nous.

A Athènes, au contraire, des lois trop indulgentes, une discipline molle, des mœurs inconstantes et volages qui en étoient le fruit,

ne gênèrent point l'imagination vive et délicate des citoyens. Tandis que les Spartiates, toujours occupés de leur gloire et de l'avenir, se transmettent, pour ainsi dire, de main en main, la sagesse qu'ils ont reçue de Lycurgue, les Atheniens, dans une fluctuation continuelle de leur raison et de leurs passions, prennent, quittent, reprennent tour-à-tour leurs vices et leurs vertus, et ne peuvent parvenir à se former un caractère au milieu des nouveautés qui les séduisent et les entraînent.

La fortune, dit-on, est aveugle; je le crois: mais ce qui est bien plus sûr, elle aveugle ceux qu'elle persecute ou qu'elle favorise trop. La prospérité et l'adversité semblent dénaturer notre raison et nos passions. Nous ne voyons plus les objets tels qu'ils sont, et nous extravaguons dans nos espérances, ou nous sommes abrutis dans nos craintes. Placez le même homme dans des circonstances différentes, et, si je ne me trompe, vous en verrez résulter deux hommes différens. Que César fût né dans le siècle de Fabricius, et le juge par les vertus dont il tempéra sa tyrannie dans un siècle très-corrompu, que tous ses talens auroient été

employés à la gloire et à la liberté de sa patrie. Fabricius, au contraire, oserai-je dire ce blasphème? auroit peut-être été un César, s'il fût né dans les mêmes circonstances que cet oppresseur de la république. Je ne le crois pas; car, il y a des ames privilégiées et d'une trempe assez forte pour rester vertueuses au milieu de la plus infâme corruption: J'aime à croire que Fabricius auroit été Caton, et que l'horreur du vice lui auroit fait chercher un asyle dans le stoïcisme le plus rigoureux; mais je n'ai rapproché ces deux hommes, ou plutôt je ne les ai placés dans des circonstances si différentes de celles où ils ont vécu, que pour vous faire mieux entendre ma pensée.

Pour vous le dire en passant, mes amis, j'aime assez à faire de ces rapprochemens, et il me semble que j'y trouve des lumières utiles à la connoissance des mœurs, et qui peuvent servir à nous faire en morale des principes plus sûrs, c'est-à-dire, plus proportionnés à notre foiblesse. Je transporte quelquefois nos hommes les plus célebres; nos Guise, notre Coligny, Sully, Richelieu, Mazarin, Condé, Turenne, Luxembourg, Catinat, dans les plus beaux siècles de la

Grèce et de Rome; ce n'est point sans plaisir que j'entrevois ce qu'ils auroient été en respirant le même air qui a rendu les Grecs et les Romains si illustres; et je crois les voir s'agrandir. J'amène ensuite à Paris un Aristide, un Thémistocle, Epaminondas, Phocion, Camille, Fabius, Marcellus, les Scipion, Paul-Emile et César. Je m'occupe à imaginer ce que nous ferions de tous ces grands personnages, et comment ils obéiroient aux circonstances et se façonneroient à nos manières, pour ne nous pas paroître trop étrangers; il me semble qu'ils perdroient quelque chose. Souvent je m'occupe encore à rechercher dans les hommes que je rencontre dans le monde, ce qu'ils auroient eté dans des circonstances toutes différentes de celles où la fortune les a tenus, et souvent je ne trouve rien. J'ai beau, au gré de mon imagination, les placer tantôt haut, tantôt bas, il n'en resulte jamais que les mêmes hommes; et sans doute la nature ne les a fait naître que pour les faire végéter. Quelquefois, au contraire, je crois voir, je crois sentir que les disgraces de la fortune ont étouffé et rendu inutiles les bienfaits de la nature. A travers la draperie dont chacun se couvre

de son mieux, j'aime, si je puis parler ainsi, à voir le nu. Plusieurs de mes héros disparoissent : mais je m'en console ; il en naît d'autres sous mes mains que je n'aurois pas soupçonnés.

Veut-on connoître comment les passions s'étendent, se resserrent, et, suivant les circonstances, prennent un caractère différent? il suffit d'être un peu attentif à ce qui se passe dans le monde, ou de lire l'histoire comme elle doit être lue. Par exemple, jetez les yeux sur la fortune de Cromwel. Cet homme, né dans un état médiocre, mais avec tous les talens du génie que la nature rassemble si rarement, ne pouvoit ni se méconnoître lui-même, ni se laisser ignorer par ses compatriotes. Supposez que l'Angleterre, au lieu d'être agitée par des disputes et des querelles de religion qui dégénèrent en guerre civile, eût joui de la paix et conservé sous les Stuarts, les mœurs qu'elle avoit contractées sous les règnes précédens ; vous sentez, sans doute, que l'excessive ambition de Cromwel, qui, pendant toute sa vie, a été si bien raisonnée, ne lui auroit toutefois permis que d'aspirer à la fortune qu'un citoyen pouvoit faire. Il se seroit contenté

d'être député de quelque canton au parlement, comme il se contenta d'un grade subalterne dans l'armée; et voyant dans ses premiers succès, tout ce qu'il pouvoit espérer, son génie lui auroit fourni les moyens les plus propres à réussir. Il auroit dominé sa nation par sa politique profonde et l'enthousiasme de son éloquence. On ne l'auroit point corrompu par des pensions ou une pairie, parce qu'il n'avoit ni l'ambition d'un courtisan, ni l'ambition d'un bourgeois. Trop porté au grand malgré lui, pour s'occuper d'objets médiocres, s'il ne pouvoit s'emparer du trône, il devoit détruire l'autorité que les princes avoient acquise depuis le règne de Henri VIII. Je le vois donc occupé à diminuer la prérogative royale, ne laisser à Charles Ier. que la puissance exécutrice, et remettre entre les mains de la nation le pouvoir tout entier de faire et d'abroger ses lois.

Cromwel se seroit vraisemblablement contenté de cette sorte d'empire. Retenu par l'estime, l'amour et l'admiration de ses concitoyens, il se seroit borné à être le défenseur de la liberté. Quelque violentes, en effet, que soient les commotions d'un état qui réforme et change son gouvernement,

sans employer la force, elles n'excitent point assez l'ambition d'un homme de génie, qui calcule avec prudence ses entreprises, pour le porter brusquement aux dernières extrémités. Tout l'invite et le force, au contraire, à n'employer que des moyens doux et tempérés. Il connoît le pouvoir des habitudes et des préjugés populaires; il se défie de ces émeutes que l'emportement fait naître, et auxquelles succèdent promptement la crainte et le repentir; pour cheminer sûrement, il chemine avec lenteur; il n'a recours à la violence, que dans ces momens terribles où la prudence est condamnée à être téméraire.

Le génie et l'ambition de Cromwel se développèrent, au contraire, au milieu du tumulte des armes; et la guerre civile égale toutes les conditions. Je crois voir un nouveau Marius qui se croit digne de tout par ses talens. Il se distingue et se fait remarquer en toute occasion. En se sentant déjà supérieur à ses généraux, son ambition s'enflamme, tout s'abaisse devant lui; il commande enfin, et la victoire le rend bientôt assez puissant, pour oser mépriser un prince sur lequel il sent sa supériorité, et un parlement qui ne pouvoit plus lui opposer que

des lois inutiles. C'est en se nourrissant de ces idées, c'est en se familiarisant avec une ambition que ses premiers succès avoient justifiée, qu'il croit tout possible, et exécute enfin le projet de perdre Charles I[er]. Chef alors d'une armée ivre de fanatisme et de liberté, Cromwel ne voit plus qu'une anarchie générale qui rend son usurpation facile et nécessaire. Il règne enfin sur l'Angleterre plus impérieusement que n'avoit fait aucun roi : mais pour ménager les préjugés publics, il se contente du titre modeste de protecteur, et affermit son empire, en faisant respecter sa fortune, sa politique et sa nation par toutes les puissances de l'Europe.

Fort bien, mon cher Théante, dit alors Ariste, et ce que vous venez de dire de Cromwel, on peut l'appliquer à tous les hommes extraordinaires dont les passions et les talens sont destinés à faire des révolutions et bouleverser les sociétés. Je me promets de profiter de vos réflexions, et désormais, en lisant l'histoire, j'étudierai le pouvoir des circonstances qui développent, retiennent, excitent ou captivent si souvent le génie, et lui donnent une détermination différente. J'aurai sans doute quelque plaisir à m'apercevoir

voir qu'il y a souvent moins de différence qu'on ne croit entre des hommes qui nous paroissent très-différens ; et sans doute, ma morale en tirera quelque profit. C'est encore bien fait, dans le train ordinaire de la société, de s'instruire de ses devoirs, en étudiant les caprices de nos passions, de notre raison et de la fortune, qui, se mêlant et se confondant ensemble, nous empêchent si souvent de nous connoître nous-mêmes. En vérité, *ce monde-ci n'est qu'une œuvre comique*, où chacun prend au hasard le rôle qui lui tombe sous la main ; et je ne suis plus surpris qu'au milieu de ces événemens contraires, qui changent sans cesse la situation et les intérêts de la scène, il y ait si peu de personnages qui sachent conserver un caractère et conduire la comédie à un dénouement raisonnable.

Tout ce que vous venez de nous dire, je me le suis appliqué. Vous m'avez fait appercevoir combien je suis quelquefois différent de moi-même. Je ne puis me déguiser combien le temps et les événemens ont d'empire sur ma faculté de sentir et de penser. Je vais devenir plus indulgent ; et de tel homme dont je haïssois la fausseté, en le

voyant se prêter à toutes les circonstances, je me contenterai désormais de plaindre sa foiblesse. Mais qu'est-ce donc que l'espèce humaine, mon cher Théante?

Esclaves et jouets éternels de tout ce qui nous environne, la morale ne me paroît plus faite pour nous. Dans cette tourmente des passions, n'ayant point une raison qui puisse nous servir d'ancre, ne sommes-nous pas obligés de nous abandonner aux vagues et aux vents qui nous entraînent? Je vous en prie, mon cher Théante, à quel sort est donc condamné le genre humain, en général, si incapable de penser; puisque votre Fabricius et votre César déplacés, nos Français transportés à Lacédémone ou à Rome, et les Grecs et les Romains à Paris, auroient été si différens de ce qu'ils ont été? Je vous le demande encore, quelle règle de morale peut-on désormais établir? Une aveugle fatalité semble décider de notre sort et de nos mœurs. Au lieu de raisonner sur la dignité et l'ordre des vertus, sur les dangers auxquels les passions nous exposent, et la nécessité de les guider et de les réprimer, ne devons-nous pas nous contenter de nous applaudir ou de nous plaindre de la place heu-

reuse ou malheureuse que la fortune nous assigne?

Non, mon cher Ariste, répondit Théante, en nous donnant une raison capable de connoître les vertus dont nous avons besoin, et les vices contre lesquels nous devons nous prémunir, la Providence nous a donné tout ce qui nous est nécessaire pour nous rendre heureux; consultons cette raison, elle ne nous trompera jamais. Mais, reprit Ariste avec une sorte de dépit, suis-je toujours le maître de la consulter, et souvent une passion ne s'empare-t-elle pas de moi avant que je m'en aperçoive? Sur quelle base voulez-vous donc établir notre morale et notre bonheur? Après ce que j'entends depuis trois jours, du pouvoir, des ruses, de l'artifice et de la marche constante des passions, vous aurez de la peine à me persuader que notre foible raison puisse suffire pour nous rendre heureux. Je la consulterai si vous voulez; mais toujours dupes des passions qui la mettent en mouvement et la gouvernent, ce n'est qu'un sophiste qui est à leurs gages. L'expérience le prouve: les hommes ne sont jamais corrigés; et les siècles, en se succédant, n'ont fait que changer de vices ou les accumuler

les uns sur les autres. Vous-même, mon cher Théante, qui venez de nous parler de ces hommes d'un génie supérieur, qui, dans d'autres circonstances, auroient été si différens de ce qu'ils ont été, ne serez-vous pas forcé de convenir de toute l'impuissance, de toute la foiblesse de la raison, qui se dégrade au point de n'être, comme dans Cromwel même et ses pareils, c'est-à-dire, dans les hommes du plus grand génie et qui ont l'ame la plus forte, que le ministre de leurs passions?

Un moment, reprit Théante, en interrompant Ariste avec vivacité : tout occupé de distractions, des préjugés et des erreurs de notre raison, vous avez fait peu d'attention à la doctrine qu'on nous exposa avant-hier sur l'action de nos passions, qui est necessaire pour préserver notre intelligence de l'engourdissement ou de l'espèce de sommeil où elle tomberoit sans leur secours, mais qui ne sont jamais assez emportées à leur naissance, pour nous aveugler sur nos vrais intérêts ; vous avez perdu de vue les ressources de notre raison, et tout ce qu'elle associe de grand et de sublime aux vices que vous lui reprochez. N'est-ce pas elle

qui, démêlant dans notre cœur le germe de nos qualités sociales, nous a retirés des forêts, pour nous rassembler dans des hameaux, et apprendre à notre amour-propre que le bien public ne lui est point étranger? C'est elle qui, par ces lois sages et salutaires que nous admirons, achevant, si je puis parler ainsi, l'ouvrage de la Providence, nous a créés une seconde fois. Quoi donc! cette intelligence sublime, à laquelle nous devons toutes nos sciences et nos arts, seroit incapable de nous apprendre à nous connoître nous-mêmes, et de nous montrer la route qui doit nous conduire au bonheur qui nous est destiné! Ouvrez, mon cher Ariste, les écrits des philosophes qui méritent ce nom respectable, et vous y trouverez toutes les vérités dont nous avons besoin. Par quelle audace criminelle osons-nous donc reprocher à la Providence de nous avoir fait les jouets éternels des passions, et l'abus que nous faisons de notre liberté?

Les passions, j'en conviens, sont parvenues à se rendre les maîtresses du monde; c'est que, loin de vouloir nous en défier et leur résister, nous nous sommes précipités sous le joug couvert de fleurs qu'elles nous pré-

sentoient. Mais, dans les temps même les plus corrompus, n'y a-t-il pas toujours eu des sages qui n'ont point été trompés par leur séduction? S'ils se sont égarés par distraction, ne se sont-ils pas promptement aperçus de leur erreur, et ne l'ont-ils pas réparée? En commençant à céder à une passion, nous sommes toujours avertis par les reproches que nous fait notre raison et une sorte de mal-aise, que nous nous écartons du chemin qui conduit au bonheur. Avant qu'une passion ait établi sur nous sa tyrannie, l'expérience a dû nous ouvrir les yeux; et combien ne nous a-t-il pas été facile de nous apercevoir de ses prestiges? L'avarice, l'ambition et la volupté sont nos principales ennemies; et il me semble qu'à leur naissance notre raison n'a besoin ni de beaucoup de courage, ni de beaucoup d'habileté pour nous convaincre qu'il est insensé d'amasser des richesses dont on ne veut pas jouir, de courir après des honneurs et une autorité qui nous fatigueront, qu'on veut toujours augmenter, qu'on craint de perdre, ou de se livrer à des plaisirs qu'accompagnent les ennuis de la satiété. Au milieu même de nos plus grands désordres, et quand les passions

ont établi leur empire sur notre raison vaincue, la Providence ne vient-elle pas encore à notre secours? Par l'ordre qu'elle a établi, le vice n'est-il pas suivi de remords? S'il parvient quelquefois à les étouffer, peut-il faire taire les craintes, les alarmes, les inquiétudes, qui le troublent et le déchirent?

Voilà les avertissemens salutaires par lesquels notre raison nous invite sans cesse de revenir à elle; souvent elle a réussi, souvent elle a dégagé de leurs liens, je ne dis pas de simples particuliers, mais des riches, des grands, des princes, que les erreurs de leur éducation et les préjugés de leur fortune avoient asservis à leurs passions. C'est dans ces momens de calme qui succèdent par intervalle au trouble et à la lassitude des vices, que la raison se fait encore entendre et réclame ses droits. Sans ces traits de lumière qui percent la nuit où nous sommes plongés, que deviendroit la société? Nous rejetons les bienfaits de la Providence, nous sommes parvenus à les craindre et nous lui reprochons de nous les refuser!

A la naissance des choses, mon cher Ariste, le germe des passions que nous portons dans notre cœur, les objets qui nous entourent

et nous frappent aujourd'hui avec tant de force, auroient eu infiniment moins d'empire sur nos pères dont nous avons successivement rassemblé tous les vices, s'ils avoient profité des premières lumières que leur donnoit la société naissante, pour imiter ceux qui l'avoient fait naître : la raison n'étant point encore exposée aux secousses violentes des passions que nous nous sommes faites à nous-mêmes, auroit établi ses droits, sans être obligée de livrer de grands combats. Mais dans l'extrême corruption où nous sommes enfin tombés, quelle est aujourd'hui notre ressource? Les mœurs publiques ont étouffé la voix de la raison ; et la seule espérance raisonnable que peut avoir la morale, c'est d'aider quelques citoyens, plus heureusement nés que les autres, à se sauver du naufrage général. Se proportionnant à notre foiblesse actuelle, elle doit être indulgente, et ne pas trop demander pour ne pas effaroucher les esprits. Il n'est plus question de faire des Aristide et des Fabricius ; c'est dans cette vue que, me bornant à éclairer la raison de mon élève et l'accoutumer à réfléchir pour le familiariser avec les vertus les plus nécessaires, je lui ai permis

quelques foiblesses pour rendre ses passions moins actives et moins séduisantes. J'ai voulu l'instruire des écueils qui l'attendent, et lui apprendre à percer l'enveloppe agréable dont le vice ne cherche que trop souvent à cacher sa difformité, et qu'il n'est dangereux que quand on ne le voit pas tel qu'il est, ou qu'on n'en découvre pas les suites funestes. Alors, la raison, accoutumée à se défier d'elle-même, et à tout examiner, ne recevra des objets étrangers, que des secousses légères, et pourra, comme Aréthuse, traverser les mers, sans que ses eaux en soient altérées.

Je sens, reprit Ariste, toute la force de vos raisonnemens, et je ne nie pas que nous ne soyons capables de pénétrer dans tous les secrets de la morale. Les siècles mêmes les plus corrompus ont vu, j'en conviens, des sages qui se sont préservés des passions les plus accréditées, les plus séduisantes et les plus actives; mais à quoi a servi leur sagesse? Ils parloient à des sourds qui ne pouvoient pas les entendre. De quoi me plains-je donc? c'est de la rareté de cette intelligence, de ces lumières, dont vous faites si bien valoir les droits; tandis que la raison n'est, en effet, dans la plupart de nous, qu'une misé-

rable routine de mémoire, un instinct grossier et peu différent de celui des animaux. Songez, je vous prie, à cette multitude innombrable d'hommes, dont l'ame est toute dans leurs sens, qui ne peuvent ni lier ni combiner deux ou trois idées, qui sont trompés par tout ce qui les flatte; de-là, l'impuissance où ils se trouvent de se défier du moment présent, et de s'instruire par le passé de ce qu'ils devroient craindre pour l'avenir. Ce sont des imbécilles qui, par leur nombre, la sottise de leur instinct brutal et la force de leurs bras, font trembler la raison, et exercent dans le monde, la plus aveugle et la plus violente tyrannie. Il faut ménager leurs préjugés, il faut craindre de les irriter. C'est cette stupidité générale qui arrête éternellement les projets de la raison, et fera éternellement échouer ses entreprises les plus heureuses, dont je ne puis m'empêcher de me plaindre. Ne conviendrez-vous pas avec moi, mon cher Théante, qu'elle expose à une tentation aussi constante que dangereuse, les hommes que la nature a traités plus favorablement? Ces hommes, dont la raison exercée, est capable d'acquérir des lumières supérieures, ont aussi des passions; et je

crains que la facilité qu'ils trouveront à faire des dupes, ne les invite à devenir des fripons. Qu'en pensez-vous ? n'est-ce pas là, en deux mots, l'histoire de l'univers entier? Il me semble que je ne vois dans tous les temps, que des ambitieux ou des intrigans qui, loin de corriger les vices de la société, ne s'occupent qu'à en profiter pour leur avantage particulier. Convenez donc que ce n'est pas sans motif que je voudrois que la nature eût établi un peu plus d'équilibre entre notre raison et nos passions.

Sans doute, elle auroit prévenu les malheurs dont je vous parle, en prodiguant aux hommes les dons de l'intelligence, qu'elle n'a distribués qu'avec la plus extrême économie, et sur-tout avec tant d'inégalité.

Non, mon cher Ariste, répliqua Théante; mais d'abord, permettez-moi de vous demander si vous oseriez nous dire que la nature a été barbare à l'égard des enfans, parce qu'ils ne peuvent pourvoir à leurs besoins, et que leur esprit existe comme n'existant pas encore? Non, sans doute; car, vous avez remarqué que la raison du père et de la mère supplée à celle de leur enfant. La Providence qui embrasse tout, a pourvu à

tout, en plaçant dans le cœur des parens, un instinct secret qui les invite par la voix du plaisir, à aimer, chérir et choyer un être qui ne peut se suffire. De même, mon cher Ariste, si la nature a destiné la plus grande partie des hommes à vieillir dans une éternelle enfance de leur raison, ne nous en plaignons pas; elle leur a donné des pères ou des tuteurs, pour les instruire des connoissances simples dont ils ont besoin, et les façonner à la pratique de leurs devoirs. Ces pères ou ces tuteurs, c'est le gouvernement qui veille à la sûreté et au bonheur des citoyens, non-seulement, en leur apprenant ce que la société attend d'eux, mais encore, en les disposant, par de sages lois, à aimer leur condition et leur patrie.

S'il nous étoit permis d'oser scruter les vues de la nature, je vous prierois de remarquer que dès qu'elle vouloit créer un être aussi extraordinaire et cependant aussi merveilleux que l'homme, cet assemblage de tant de grandeur et de tant de bassesse, de tant de force et de tant de foiblesse, parce qu'il est composé d'une ame et d'un corps; elle devoit pour son bien, le condamner à une longue enfance. Je l'ai déjà dit; mais cette

vérité est si importante qu'on ne peut trop la répéter. Cette longue enfance dont nous nous plaignons, étoit cependant le seul moyen de nous rendre disciplinables, de nous armer contre les passions qui doivent nous assaillir de toute part, de les émousser et de prémunir notre raison contre le vice, en nous faisant contracter des habitudes honnêtes. Remarquez que par les qualités sociales dont la nature nous a doués, elle nous sollicite, nous presse et nous contraint de nous unir par les liens d'une société, qui, par la communication de nos idées, de nos doutes et de nos erreurs mêmes, peut seul développer toutes les facultés de notre entendement et nous donner les vertus qui doivent et peuvent nous rendre heureux. Mais, dites-moi, je vous prie, mon cher Ariste, si elle auroit pu nous conduire à cette fin désirée, en donnant à tous les hommes la même raison, les mêmes passions, dans le même degré d'étendue et de force ? Je ne le crois pas. Plus j'y réfléchis, plus je suis persuadé que jamais l'amour-propre n'auroit permis à des hommes égaux en lumières, en prudence, en courage, en talens, de faire des capitaines, des magistrats, ni d'établir une subordination

sans laquelle il ne peut point y avoir de société. Pourquoi, tout fier de ma liberté et de mon indépendance, aurois-je pu reconnoître pour mon supérieur, un homme dont les qualités supérieures ne m'auroient pas inspiré pour lui cette sorte d'estime, de considération, de respect et d'amour, à laquelle la nature nous prépare, en voyant des vertus et des talens que nous admirons? Des passions également vives, également impétueuses et conduites par des connoissances égales, n'auroient pas alors permis de convenir des lois nécessaires pour régler les droits et le sort des citoyens; et l'anarchie, qui a perdu tant de sociétés, auroit été un obstacle insurmontable à leur formation.

Mais, supposons des villes bâties, des places publiques, pour délibérer de ce qui importe au public, un senat, pour faire observer les lois, des tribunaux, pour terminer les différends; des citoyens, des capitaines, des soldats, pour défendre la cité contre des voisins jaloux, envieux et ennemis, &c. n'est-il pas sensible que cette société exige dans les citoyens des lumières, des connoissances et des talens différens, parce qu'elle a des

besoins différens? La nature se seroit donc contredite elle-même dans ses vues, si, par une bienfaisance aveugle et cruelle que vous demandez, elle eût distribué avec égalité ses faveurs à tous les hommes. La société, il est vrai, ne peut prospérer et fleurir sans de grandes lumières et des vues étendues; mais ne faut-il pas également à son bonheur des bras patiens, forts et vigoureux, c'est-à-dire, des espèces d'automates qui n'aient qu'un instinct propre à se laisser discipliner et à obéir avec exactitude? C'est par ce mélange que la république pourvoit à la fois à tous ses besoins, établit ses mœurs, affermit l'ordre, contracte des habitudes qui forment enfin ce caractère national qui rend chaque citoyen content dans sa condition, qui assure l'empire des lois, et en mettant un frein aux passions, arrête notre goût pour les nouveautés et prévient les révolutions.

Voyez, en effet, mon cher Ariste, quel parti quelques états, formés et dirigés par des législateurs assez habiles, pour étudier et demêler tout ce dont nous sommes capables, ont tiré de cette bêtise presque générale dont vous vous plaignez. Tant que leurs lois, puisées dans la nature du cœur humain ou

de nos passions, ont été propres à développer les talens et faire germer les vertus dont nous ne pouvons nous passer; ces républiques, renfermées dans une seule ville et un petit territoire qui ne pouvoit nourrir que peu de citoyens, ont-elles manqué des vertus qui augmentent et multiplient à l'infini la force des hommes? n'ont-elles pas eu tous les talens nécessaires pour pourvoir à leurs besoins, exécuter les entreprises les plus difficiles, et perpétuer leur bonheur? Cette multitude imbécille et incapable de tout dans une autre contrée, vous la voyez s'élever, comme par instinct, jusqu'à devenir le digne instrument des grands hommes qui la font agir. Elle a pris leur caractère, elle imite machinalement leur courage et même leur sagesse, et semble inspirée par leur génie. Vous ne penserez pas, sans doute, que la nature ait regardé avec une sorte de prédilection les anciennes villes de Lacédémone, d'Athènes et de Rome, et leur ait prodigué des faveurs qu'elle refusoit à leurs voisins et à leurs ennemis. Vous êtes trop savant en politique pour ne pas voir que ces républiques n'ont dû leur prospérité et leur gloire qu'aux sages législateurs qui avoient annobli

l'espèce humaine; tandis qu'ailleurs des lois grossières, c'est-à-dire, peu proportionnées à nos facultés et à nos besoins, la laissoient tomber ou la précipitoient dans le dernier avilissement.

Nous voilà revenus, mon cher Ariste, à cette politique que vous aimez; mais je suis trop peu instruit de ce qui se passe dans le monde, des intérêts des nations et de la manière dont elles manient leurs affaires, pour oser en parler. Je vois en gros que, la société n'étant composée que d'hommes qui ont tous besoin les uns des autres, elle doit veiller à leur avantage commun, et ne peut par conséquent être florissante que par la pratique des vertus dont on nous a entretenus, et qui sont les plus propres à rendre chacun de nous plus heureux. Cette vérité me paroît bien simple; il n'est besoin ni de longues ni de subtiles réflexions pour en sentir l'évidence. Pourroit-on donc accuser la Providence de nous avoir refusé les lumières nécessaires, pour affermir solidement la fortune des états? L'histoire ne nous offriroit point le spectacle de ces révolutions terribles qui ont fait disparoître les empires les plus puissans et destinés à subsister éternellement;

si la politique, distraite de ses devoirs, n'eût oublié ses principes, et ne se fût abandonnée elle-même aux passions qu'elle devoit réprimer. Puisque notre corps est condamné par la nature, à travailler continuellement, pour arracher à la terre les richesses qui nous font subsister, et que nous ne nous en plaignons point, pourquoi voudrions-nous que notre raison, faite pour nous conduire, ne fût pas obligée d'agir sans cesse pour conserver ses droits, et veiller sans distraction, à la culture des vertus, la plus noble et la plus précieuse de ses productions?

Mais il commence à se faire tard, finissons ce triste entretien, et gardons-nous d'entrer dans le détail de nos erreurs. Quoique notre raison dégradée ait abandonné l'empire du monde aux passions, songeons, pour notre consolation, que la Providence leur a prescrit des bornes comme aux vagues de la mer. Tel est l'ordre admirable qu'elle a suivi dans la composition de l'homme, que nos passions, faites pour contribuer à notre bonheur, quand elles obéissent à la raison, sont toutes ennemies les unes des autres, quand elles ne connoissent plus de frein. Elles se combattent, se heurtent, se choquent mutuelle-

ment; et dans l'anarchie qui les tourmente, elles implorent le secours des lois et de la raison. De-là, les plaintes, les murmures, les émeutes; et ce sont autant d'avertissemens pour retirer la politique de son sommeil ou de ses erreurs. Voilà, mon cher Ariste, une vaste carrière ouverte à vos réflexions. Si vous avez présent à l'esprit ce qu'on nous disoit avant-hier sur l'empire que les passions les plus basses prennent enfin sur les autres, il vous sera aisé de juger du moment où les états n'ont plus rien à espérer, et doivent enfin subir le sort des Assyriens, des Perses, des Macédoniens, des Grecs et des Romains.

Pour moi, que ces grands objets effraient, je me borne de tout mon cœur à ma politique domestique, c'est-à-dire, à la morale dont j'ai besoin pour me rendre heureux dans le point imperceptible que j'occupe dans le monde.

Dans tous les temps, mon cher Ariste, il naîtra de ces hommes privilégiés que leur raison réveillée et non pas gouvernée par les passions, prépare à trouver le bonheur en aimant la vérité et en pratiquant la justice. Ces philosophes sont moins rares qu'on ne croit. On ne les remarque pas, parce que

leur sagesse est sans faste, sans intrigue et sans ostentation. Voilà les modèles que nous devons imiter. Pourquoi désespérerois-je de me faire avouer pour un de leurs disciples, et de trouver le bonheur en marchant sur leurs traces? Débarrassé, par la plus grande faveur de la fortune, de la pauvreté et des richesses qui exercent sur notre ame un empire si despotique, je dois travailler à me prémunir contre la vanité et la cupidité, passions qui peuvent nous mener si loin; que ma grande étude soit de m'apprendre à être content de ma situation. *Desideranti quod satis est pauca sufficiunt.* Il me semble que je n'aurai pas besoin d'une raison bien sublime pour négliger les grandeurs et les richesses, si je suis attentif à examiner comment elles s'acquièrent dans le monde. Horace m'a déjà instruit combien il est doux et commode de n'être pas un grand personnage, et Eugène acheva hier de me convaincre. Quand on se sera prouvé, ce qui n'est pas impossible, qu'il manque toujours quelque chose à l'avarice et à l'ambition, et que leurs possessions ne consolent point de ce qui leur échappe, j'imagine qu'on ne doit pas avoir beaucoup de peine à modérer ses désirs. Je me per-

suaderai qu'on peut être heureux à meilleur marché que ne le croient les passions. Je penserai sans effort qu'on a fait la fortune la plus grande et la plus sûre, quand on est assez heureux pour avoir appris à se contenter de celle qu'on a.

FIN du Tome dixième.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

PRINCIPES DE MORALE.

LIVRE PREMIER.

FIN DE LA TABLE.

